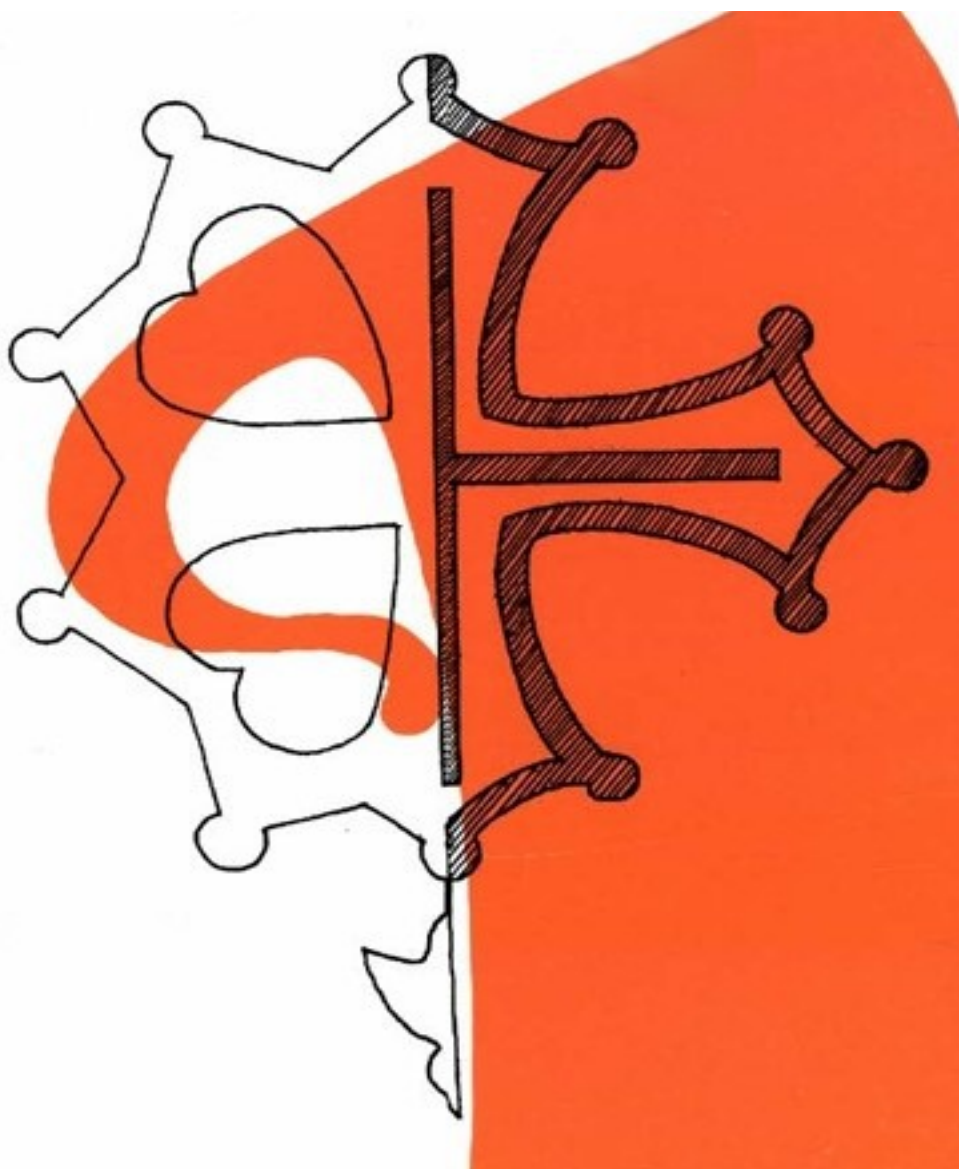


L'OCCITAN ET LES VAUDOIS EN ITALIE

Étude sociolinguistique et dialectologique comparée de la Val Pellice et de Guardia Piemontese



Sous la codirection de Rafèu SICHEL-BAZIN (Université Toulouse-Jean Jaurès) et de Sara BRENNAN (Université Toulouse Capitole)

EMILIEN SALLARD

 UNIVERSITÉ TOULOUSE
Jean Jaurès
Master EVOCA
Mémoire de Master 2

REMERCIEMENTS

Prima di tutto, vorrei dedicare questo lavoro alla persona senza la quale non avrei mai preso quel sentiero, Gabriela Lo Bue, il cui nome è già un pezzo di storia valdese. Fu precisamente sulla porzione di cammino che ho avuto la fortuna di fare con lei che scoprii quel mondo che mi accolse come mai sono stato accolto da un universo per il quale io ero e sono uno straniero. Sarà fors'anche grazie a lei che mi sono legato a questo paesino alpino così profondamente e sinceramente. Più generalmente, devo ringraziare tantissimo tutta la famiglia Lo Bue che mi permise di entrarci con tutte le risorse e il suo legame con questo luogo. Rivolgo anche un pensiero a tutti gli amici valligiani, verso i quali il mio spirito si volgeva ogni volta che la scienza, per caso, mi allontanava dalla realtà. Essi rappresentano per me l'immagine concreta di questo mondo valdese.

Quel legame mi ha anche aperto le porte di luoghi importanti, così, ringrazio Michel Charbonnier, pastore di Torre Pellice che mi ha permesso di accedere al tempio dei Coppieri nel quale cercavo un misterioso riferimento all' « Occitania ».

Ringrazio anche moltissimo Aline Pons e Matteo Rivoira dell'Università di Torino che mi hanno dato, sia un po' del loro tempo per ascoltare il mio progetto, sia per condividermi alcuni contatti e una materia scientifica significativa. Più specificamente in Val Pellice ringrazio tutte le persone del Centro Culturale Valdese che mi hanno messo a disposizione le risorse che mi servivano tanto nella biblioteca quanto negli archivi. Grazie anche a Michel Charbonnier, pastore di Torre Pellice che mi ha permesso di aver accesso alla lapide di Jean-Baptiste Rouzier dentro al tempio dei Coppieri.

Mèrsi a la pèrsoune ou qui mi ài pougù fà z'interviste, què m'an dounà soun tèmپ e a aquilli què parlèn ëncara lou tourasin. Devo poi ringraziare Gabriella Sconosciuto che si occupa del Centro Culturale Giovan Luigi Pascale di Guardia Piemontese e chi ma ha dato i contatti delle persone con le quali ho potuto fare le interviste.

Si je remonte à la racine de mon engagement sur ce chemin, j'adresse une pensée pour les deux côtés de ma famille qui ont fait des montagnes une raison d'être dans ma construction vitale et intellectuelle, respectivement les Alpes et les Pyrénées, ces deux extrêmes du monde occitan auquel je dédie ces années d'étude ainsi que ce travail. Ce que l'on m'a offert en me transmettant cette passion de la montagne, c'est une compréhension du monde qui m'avait préparé à entendre l'aventure des vaudois de manière très concrète, très viscérale.

Je remercie également Jean-Nicolas Schoeser, qui a été le premier à m'encourager dans la voie de ces études, à comprendre sans me rire au nez le besoin et l'intérêt qu'il y avait pour moi à retourner à l'occitan. Je garde chaque jour une pensée et une certaine gratitude pour une ouverture

rare en France, une intelligence sur la question qui doit venir, me semble-t-il, de ce point en commun que nous partageons d'avoir toujours eu cette sensation d'un manque, d'une rupture dans la transmission d'un patrimoine familial dont nous avons été privés.

La persona qui m'a hèit aimar en grana partida aqueths monts dab çò qui portan de cultura qu'estó lo men pairbon Jean-Claude Condou, qui estó tanben lo purmèr dab lo quau b'èi podut tornar reviscolar la lenga.

Que devi mercejar tanben Françoise Bancarel, Responsabla deu departament de documentacion contemporanèa e deus servicis de documentacion a distància de la mediatèca deu CIRDOC de Besières per totas las paginas numerizadas de la revista *Occitania* qui m'estón tan preciosas dens las meas recèrcas suu ligam entre monde vaudés e monde occitanista.

Solide, qu'arremerci tanben los men dus directors. Rafèu Sichel-Bazin qui m'a seguit dens aquesta aventura despuish la debuta en tot m'ajudar hèra entà entrar dens lo procèssus. Que m'a tostemp plan encoratjat ad avià'm dens aquesta direccion dab çò qu'i podèvi portar de la mea persona. Arron d'aquest inici intellectual b'estó eth qui m'acompanhè dens lo viatge a truvèrs Itàlia entà amuishà'm quin procedir en tot permetè'm d'entreprénguer aquesta odissèa. Atau que pensi tanben a Sara Brennan qui estó purmèr la mea professora de sociolingüística e qui'm balhè l'enveja d'anar har quauquarren sus aqueth neneret monde occitan perdut en Calàbria, La Gàrdia. Qu'ei era qui m'a miat jà pendent la mea purmèra annada de Master en tot portà'm la soa vision critica abans de tornar acompanhà'm concretament dens lo periòde de tribalh finau.

INTRODUCTION

Cette étude souhaite offrir à un potentiel lectorat francophone un aperçu sur des marges, des confins du domaine occitan. Dans ce cadre, on s'est intéressé à un contexte national différent : celui de l'Italie, l'un des trois États qui partagent ce domaine linguistique. Au côté d'une France où la langue occitane a sa plus grande extension sans reconnaissance politique ni vitalité sociale, d'une Espagne où, malgré un territoire infime dans les Pyrénées de Catalogne, elle bénéficie d'un statut officiel, l'Italie fait figure de situation intermédiaire. Si les langues autres que l'italien n'y ont pas de statut officiel, les « *dialetti* » étant généralement pensés comme des parlers locaux subordonnés linguistiquement au standard malgré une assez bonne persistance de leur pratique, la loi 482 de 1999 offre une reconnaissance aux langues dites « allogènes ». Hors de la famille italo-romane, ces « minorités linguistiques historiques » rentrent alors dans un cadre de tutelle qui prévoit l'aide étatique aux mesures de préservation et de valorisation qui les concernent. C'est donc aussi le cas pour l'occitan, reconnu comme tel en un bloc « *occitano* » circonscrit aux Vallées occitanes du Piémont et à l'îlot de Guardia Piemontese (*La Gàrdia* en occitan) en Calabre.

Le territoire de langue occitane que comporte l'Italie est donc essentiellement cette extrémité orientale du domaine occitan, lequel part à l'Ouest de l'Atlantique et des Pyrénées pour finir dans ces vallées du Piémont, sur le versant Est des Alpes faisant frontière avec la France. Ces douze grandes vallées des provinces piémontaises de Turin et de Coni ainsi que le bourg calabrais de Guardia Piemontese sont rattachables au grand dialecte vivaro-alpin, représentant le plus oriental de la frange nord-occitane. S'ouvrant à l'est du territoire auvergnat avec le Vivarais, cet ensemble traverse ensuite le Rhône avant d'occuper la majeure partie des Alpes françaises ; du Nord de l'arrière pays niçois au Sud, à la frontière entre Savoie et Hautes-Alpes au Nord. A ce niveau, il passe en territoire italien à travers la haute Val de Suse (Vallée d'Oulx) rencontrant au Nord le domaine franco-provençal et englobant toutes les vallées en redescendant jusqu'à celle du Kyé au Sud qui fait la frontière avec la Ligurie. Notre terrain d'enquête alpin, la Val Pellice, fait partie de ces Vallées occitanes « septentrionales » mais est aussi la plus méridionale de celles qu'on nomme les Vallées vaudoises et qui se situent juste sous celle de Suse : la Val Chisone, la Val Germanasca et finalement la Val Pellice (respectivement *Val Cluson*, *Val Germanasca* et *Val Pèlis* dans la graphie classique de l'occitan). Pour comprendre ensuite le choix qu'on a fait d'étudier parallèlement à celle-ci, le cas unique de l'enclave occitane de Guardia Piemontese dans la province de Cosenza en Calabre, il nous faut désormais présenter les vaudois, cette communauté religieuse qui sert de cadre à nos recherches.

Le mouvement vaudois naît à la fin du XII^e siècle à la suite du vœu de pauvreté et de la prédication à Lyon d'un ancien marchand dont nous n'avons que la signature latine *Valdesius* et que

la postérité a retenu sous le nom de Pierre Valdès (dans la tradition française et arpitanne) ou Valdo (dans la tradition italienne). Ce mouvement évangéliste est aussi appelé dans sa période médiévale « valdéisme » se voyant nommer d'après son initiateur par l'Inquisition qui le persécute très vite dans toute l'Europe. Installé notamment dans le Midi de la France puis en Italie (et dans ce bas Moyen-âge, dans toute la partie occidentale du continent jusqu'en Allemagne et en Bohême), son œuvre première est, dès ses débuts, la traduction de textes bibliques en langue vulgaire et la production d'une importante littérature lyrique et dogmatique en occitan. Ces textes sont un objet d'étude linguistique, philologique et théologique de grande importance qui a permis d'établir l'ancienneté de la présence vaudoise dans les vallées qui nous intéressent. Sans rentrer dans leur histoire qu'on présentera plus avant de manière synthétique, on peut néanmoins dire que les vaudois sont les représentants de la seule « hérésie » médiévale qui ait survécu jusqu'à nos jours malgré d'intenses persécutions et une longue discrimination jusqu'à leur intégration à l'Italie en formation lors du *Risorgimento*. Ayant adhéré à la Réforme protestante au XVI^e siècle, celle qui s'appelle aujourd'hui l'Église vaudoise (église au sens étymologique de *ἐκκλησία*, d'assemblée) reste une minorité très liée à son territoire, à son bastion historique tout en se caractérisant avant-tout par son universalisme et ses actions dans le domaine social et humanitaire. Cette toute petite communauté est principalement concentrée en Italie (et au $\frac{3}{4}$ dans les Vallées) avec 21 650 vaudois auxquels on peut rajouter les 13 000 installés autour du Rio de la Plata en Argentine et en Uruguay¹. Elle est représentée par la Tavola Valdese, un conseil présidé par un modérateur élu et a comme plus haute instance, le Synode annuel qui se réunit fin août à Torre Pellice qui pour cela, et par la place centrale qu'elle a acquise historiquement, constitue *de facto* la capitale vaudoise où sont regroupées les principales institutions.

Ainsi quant à la légitimité de notre sujet, rappelons que Guardia Piemontese, l'enclave occitane du *Sud Italia*, a été fondée comme établissement vaudois dès la fin du Moyen-âge et fournie de colons provenant de tout ce qu'on appelait autrefois la « Provence » (comprendons ici un grand Sud-Est français ainsi que la région alpine sur ses deux versants) et donc d'occitanophones. *A priori* on discerne déjà là, si ce n'est un lien essentiel avec les vallées alpines, du moins la formation d'un cas linguistique exceptionnel sur la base d'une expérience d'ordre religieux : la création d'une enclave linguistique par migration d'une communauté hérétique. Si lien avec l'occitan il y a, c'est sûrement dans ce territoire alpin, ces Vallées dans lesquelles le destin vaudois s'est ancré par une lutte de plusieurs siècles et finalement par une survie qui l'y a enraciné. C'est aussi plus ou moins dans cette zone que les vaudois ont développé cette littérature médiévale qu'on évoquait et qui constitue le premier exemple d'écrits en dialecte alpin : porteur d'occitan, le mouvement vaudois a également été lui-même porté en un sens par cette langue. Enfin, si la question linguistique dans leur histoire est

1 Chiesa evangelica valdese (Unione delle Chiese metodiste e valdesi) Bilancio Sociale 2017.

fondamentale, cette insistance sur le rapport de ces lieux à un « occitan-vaudois » ne va pas immédiatement de soi. D'un côté, si l'étude des textes médiévaux a pu forger l'expression de « langue vaudoise », l'Église vaudoise, à partir de l'époque moderne, est une institution qui passe progressivement à d'autres langues pour son culte et sa production écrite, d'abord le français arrivé avec l'influence de la Réforme. La Val Pellice, et notamment son centre de *fondo valle* qu'est Torre Pellice et que nous étudierons tout particulièrement, est sans-doute l'exemple le plus parfait, pour différentes raisons, de cette dynamique de « désoccitanisation » vaudoise. Pourtant, on peut rappeler l'importance qu'a notre vallée, aussi bien d'un point de vue culturel que linguistique, véritable passage privilégié entre les régions gallo-provençales d'un côté et celle italo-padane de l'autre comme le rappelait le linguiste Ernst Hirsch : « *Durch das Pellicetal führt der kürzeste Weg von der Poeben ins Durancegebiet.*² » (1978, 42). De l'autre côté, si dans le titre on se donne comme cadre la communauté vaudoise, il convient de préciser que Guardia Piemontese n'a plus rien de vaudois et est entièrement catholique depuis une violente rupture advenue au XVI^e siècle. Les deux situations bien qu'aujourd'hui opposées, justement inverses dans ce rapport à la langue et à la foi, sont néanmoins bien liées par cette appartenance, ce rapport, ne serait-ce qu'originelle dans un cas, aux valdéisme et à l'occitan.

Les deux lieux étudiés pour eux-mêmes seront aussi comparés à travers ce lien qui les unit : celui d'une langue et d'une histoire commune. La situation « linguistique » de chacun de ces deux lieux ainsi que la comparaison faite entre eux seront étudiées sous deux perspectives, par deux approches scientifiques différentes : la sociolinguistique et la dialectologie.

Notre travail sera essentiellement fondé sur une perspective de sociolinguistique critique telle que définie par Monica Heller comme l'étude portant sur ce que font les acteurs sociaux avec les ressources linguistiques circulant dans des espaces sociaux déterminés mais également sur la construction d'idéologies linguistiques (2021, 91-96). Ces idéologies linguistiques, qu'on peut aussi nommer « représentations sociolinguistiques » ont été définies par Silverstein comme « *sets of beliefs about language articulated by users as a rationalization or justification of perceived language structure and use*³ » (1976, 193 dans Vessey 2017, 278). Ainsi les questions d'ordre identitaire qui nous intéresseront sont aussi d'ordre idéologique et cela, à travers la langue qui elle aussi, est porteuse de représentations linguistiques, « *reliant la micro-culture de l'action communicative à des considérations politiques et économiques de pouvoir et d'inégalité* » (Woolard 1998, 9 dans Vessey 2017, 277) qui

2 « *Le chemin le plus court de la vallée du Pô à la région de la Durance passe par la Val Pellice.* » (traduction de l'auteur)

3 « *Ensembles de croyances à propos du langage tel qu'articulé par les locuteurs servant de rationalisation ou de justification de la manière dont ils perçoivent les usages et les structures.* » (traduction de l'auteur)

sont une forme de représentations sociales, de créations mentales individuelles ou collectives destinées à donner un récit, une identité aux acteurs sociaux⁴. Ces représentations sont d'abord le produit de pratiques linguistiques ou pratiques langagières. La notion de « pratiques langagières », fondatrice pour la sociolinguistique, a été mise au point dans les années 70 pour se distinguer des traditions générativistes et fonctionnalistes de la linguistique en s'intéressant à l'activité du langage resitué dans son contexte social ; d'où le terme de « pratiques » venu de la théorie matérialiste des sciences sociales. Cette notion s'intéresse ainsi à deux propriétés essentielles : la praxis (soit la pratique en elle-même) contextualisée dans son milieu et ses variations ainsi qu'aux rapports de force, c'est-à-dire au système social organisé en forces dominantes et avec d'autres dominées (transposables autant aux individus qu'aux variétés linguistiques) (Boutet, 2021). Ces rapports de force nous intéressent particulièrement dans le cadre de langues minorisées qui est le notre, dans celui d'une sociolinguistique du contact définie en premier lieu par la diglossie, à savoir, dans la définition classique donnée par Ferguson, la présence dans une communauté sociale de deux variétés linguistiques, l'une haute, de prestige dominante socialement et symboliquement et l'autre basse, plus populaire et donc reléguée à son rang de variété orale plus limitée (Ferguson 1959, 245 dans Simonin & Wharton 2013, 225). A cette première conception de la diglossie, s'est ensuite ajouté un modèle conflictuel apporté par la sociolinguistique occitano-catalane, notamment par Lafont (1984) ou encore Calvet (1974) et son concept de « glottophagie », substitution linguistique du bas par le haut dans des modalités qu'il qualifie de coloniales et Ninyoles (1985) qui envisage deux résolutions à ce conflit : la normalisation de la langue dominée ou sa substitution par la dominante (Simonin & Wharton 2013, 223-244). A ces questions de contact voire de conflit ou de substitution linguistique s'ajoutera alors logiquement celle de la vitalité des variétés étudiées. Augusto Carli donne comme définition pour la notion de « vitalité linguistique » : « *la vitalité 'interne' à la langue, c'est-à-dire la vitalité du système linguistique* » (2012, 4) après avoir rappelé celle basée sur des critères quantitatifs et qualitatifs de Lenore Grenoble et Lindsay Whaley « *the fundamental question for vitality is the size and composition of the speaker population*⁵ » (2006, 5 dans 2012, 4) et une dite « socio-psycho-linguistique » proche de la conception « native » et historiciste de Robert Lafont « *Per vitalità intendiamo la continuità della tradizione e trasmissione della lingua da una generazione all'altra*⁶ » (Dressler 2003, 213 dans 2012, 4).

Cette perspective critique n'exclut pas ensuite un pendant dialectologique à cette étude, au

4 « une forme de connaissance socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social » (Jodelet 1989, 36 dans Boyer 1990, 102)

5 « *La question fondamentale pour la vitalité est la taille et la composition de la population de locuteurs* » (traduction de l'auteur)

6 « *Par vitalité nous entendons la continuité de la tradition et de la transmission de la langue d'une génération à l'autre* » (traduction de l'auteur)

contraire, la recherche de terrain sur des situations concrètes et des conceptions linguistiques telle que la préconise Monica Heller dans sa théorisation de la sociolinguistique critique nous amène aussi à rentrer dans une géo-linguistique située. Sur ce terrain d'enquête, en étudiant des parlers et des contextes précis, on ne fait qu'approfondir l'étude linguistique au sens large d'une langue et de sa communauté. Dans notre contexte italien, l'approche sociolinguistique étudiera la variété du rapport des locuteurs à ce qui y est généralement appelé le « *dialetto* » et qu'on peut comprendre comme « dialecte » au sens de la formule de Max Weinreich⁷ comme une langue minorisée, dominée dans le rapport diglossique, de la même manière que le pan dialectologique s'intéressera à la variation de celui-ci, variation qui est le vrai pilier du concept de dialecte. Cette variation est d'ordre géographique bien entendu, mais elle est, et tout particulièrement dans notre cas calabrais, accompagnée par des facteurs socio-historiques qui font coexister nécessairement la sociolinguistique et la dialectologie au sein d'un même travail. Si la sociolinguistique se penche sur le rapport des individus à la langue et au système dans lequel ces derniers sont liés et mis en relation à celle-ci, la dialectologie partira plutôt de la langue elle-même pour trouver la variation qui l'affecte selon les individus et, essentiellement, selon les lieux. Avant d'exposer clairement nos questions de recherche, nous pouvons commencer par préciser que notre étude dialectologique sera, à partir de l'étude d'un parler, celui de Torre Pellice, fondée sur la comparaison. Autant pour l'étude de la variation d'ouest en est (qui correspond aussi à la variation d'altitude dans la vallée) que pour les considérations sur la place latitudinale de la vallée (entre les vallées méridionales, centrales et septentrionales) sur lequel nous reviendrons, c'est à partir des travaux de son plus grand spécialiste, Matteo Rivoira (2007, Rivoira & Régis 2023) que nous partirons. Encore dans le domaine de la comparaison, l'étude phylogénétique (celle de l'origine) du *guardiol* se portera sur notre parler alpin qui servira de candidat à examiner dans la recherche de traits ayant pu être portés dans l'occitan de Calabre. Pour ce faire, on partira surtout des travaux d'Arturo Genre (1985) qui, s'il a bien rempli l'état de la question, peut avoir laissé un espace d'investigation pour nous. Explicitons désormais ces axes de recherches que nous suivrons dans les deux domaines.

Exposons dans un premier temps les grandes questions de recherches, les axes sociolinguistiques que nous approfondirons dans ce travail.

Très largement d'abord, nous nous proposerons de donner un aperçu de la vitalité, des pratiques et des représentations sociolinguistiques de la langue telles qu'elles sont perçues par des locuteurs locaux. Ce cadre général nous permettra de poursuivre notre enquête sociolinguistique comparée sur la base de cette question des représentations pour en arriver aux questions d'identité. Nous

7 « A shprakh iz a dialekt mit an armey un flot. » « Une langue est un dialecte avec une armée et une flotte »

intéressera donc ensuite le rapport que ceux-ci entretiennent avec les concepts d' « occitan » et d' « Occitanie ». Ce rapport avec leur patrimoine et avec l'*Occitània granda*⁸ constituera le fil conducteur de la comparaison entre les deux cas alpin et calabrais suivant les deux axes successifs.

L'objectif central de ce travail étant d'examiner le rapport entre religion et langue (disons entre une communauté religieuse et sa langue, ou l'inverse), nous commencerons par enquêter sur ce lien à travers le dilemme identitaire alpin pour voir ce qui prime comme sentiment d'appartenance : le vaudois ou l'occitan.

Le pendant calabrais à cette question s'adapte à une situation différente. En effet, dans le cas de Guardia Piemontese, seule la langue a survécu (et avec un réel appui) tandis que la foi vaudoise n'est plus qu'une donnée historique, fondamentale mais lointaine. Le rapport à la langue et à la religion semble donc symétriquement opposé entre les Alpes et la Calabre. Ainsi, il nous faudra investiguer ce qu'il reste dans l'imaginaire *guardiol* du fait vaudois.

Présentons ici les questions de recherche dialectologiques principales que suivra notre étude.

La Val Pellice se trouve à la limite entre les vallées septentrionales et celles dites centrales (voire, plus au sud, méridionales), séparées par de nombreuses isoglosses, des frontières entre des traits linguistiques. Elle constitue donc une zone centrale, de transition pour les parlers des Vallées occitanes d'Italie. De plus, la basse vallée se trouve à l'orée de la plaine du Pô de langue piémontaise et constitue donc un carrefour linguistique et culturel. Nous caractériserons donc les particularités de l'occitan de cette basse vallée par rapport à celui de la haute vallée avant de les comparer à celles du *guardiol*.

On sait désormais que les origines du *guardiol* sont diverses et que ce dernier provient d'un mélange de parlers occitans. Si la haute Val Pellice a été privilégiée dans les études phylogénétiques du *guardiol*, les liens avec la basse vallée restent à investiguer de manière plus approfondie : on tentera ainsi, pour conclure, un regard sur les traits comparables entre celui-ci et le *tourasin*.

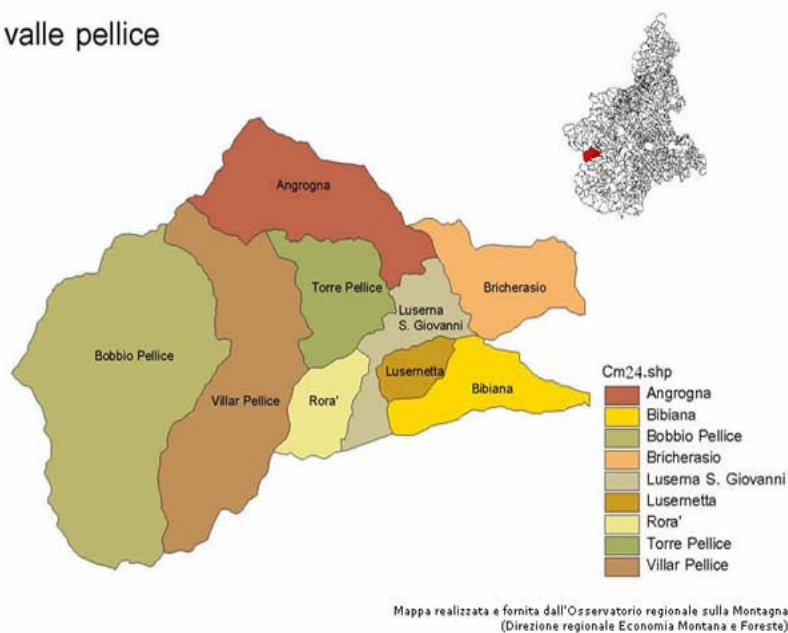
Ainsi, nous pouvons dire que cette étude se divisera en trois temps. Tout d'abord, nous reprendrons de manière synthétique les principales informations et données qu'on a pu trouver en se documentant sur la synthèse des connaissances concernant nos questions. Cette revue de la synthèse des connaissances se déroulera elle aussi en trois temps avec premièrement, un retour sur l'histoire du mouvement du Moyen-âge à nos jours, essentielle pour comprendre les situations que nous étudierons, puis avec un panorama de la description sociolinguistique et finalement dialectologique pour chacun de nos deux cas. Suivra ensuite une partie méthodologique qui exposera notre protocole

8 L'*Occitània granda* est le nom donné au domaine occitan français, ou ultramontains par les occitans d'Italie

et le déroulement des enquêtes avec d'abord un point d'épistémologie sur le « savoir situé » puis la présentation de nos questionnaires, le récit du terrain et le déroulé de notre méthode. Finalement, les résultats et leur discussion seront organisés en deux parties ; respectivement une pour la sociolinguistique et une autre pour la dialectologie. A l'intérieur de chacune de ces deux parties, on progressera selon une structure correspondant aux questions de recherche présentées ci-dessus à savoir, pour la sociolinguistique, la situation de l'occitan dans les deux cas, la question de la primauté de l'appartenance vaudoise sur celle occitane dans les Alpes et finalement le rapport complexe à l'origine vaudoise en Calabre. Enfin, pour la dialectologie, après l'avoir replacé dans l'ensemble de sa vallée connue comme zone de transition entre parlers cisalpins septentrionaux et centraux, on étudiera essentiellement le *tourasin*, parler de Torre Pellice, sous l'angle du contact avec le piémontais (ou du moins de son degré de variation vers la plaine) en rapport au parler de la haute vallée, puis on ré-envisagera l'occitan de Calabre notamment dans ses liens éventuels avec ce parler de la basse vallée.

Carte de la Val Pellice en Piémont et Localisation de Guardia Piemontese en Calabre

valle pellice



I) Synthèse des connaissances : retour sur la description des vaudois et leur langue

Cette première partie de synthèse des connaissances entend résumer ce qui a constitué le corps principal du travail précédent, cet état de l'art intitulé *Les vaudois et leur langue ; des Vallées à la Calabre ; communauté porteuse d'occitan en Italie*, travail d'introduction documentaire aux recherches effectuées dans le cadre de ce mémoire. Avant de traiter de ces recherches, des enquêtes de terrain et des résultats qu'on a pu en retirer, retraçons d'abord ici un panorama de la description historique, sociolinguistique et dialectologique qui nous a servie de première documentation et d'introduction à notre sujet.

1) Histoire du mouvement vaudois

On avait ainsi introduit notre présentation de l'Histoire des vaudois en inscrivant le mouvement dans sa nature d' « hérésie méridionale » selon les termes de l'intellectuel occitan René Nelli (1968). Ce concept, ou plutôt ce terme, a pour avantage de justifier notre sujet à travers une ouverture historique toute trouvée qui consiste à lier l'existence (au sens de vie, d'histoire) du valdéisme sinon à la « civilisation », du moins à la langue occitane. Notre étude cherchant à établir un lien entre l'élément religieux et celui linguistique, il est intéressant de pouvoir noter comment le mouvement vaudois a d'abord grandi dans (et grâce à) un environnement culturel majoritairement occitan avant de s'établir définitivement dans des terres de langue d'oc voire de répandre cette dernière hors de son continuum d'origine.

1.1.1 Naissance et expansion d'une hérésie médiévale (1170-1532)

Nous avons commencé par rappeler que l'émergence d'un tel mouvement au XII^e siècle n'avait rien de fondamentalement anormal dans cette époque sur fond de réformes monastiques et d'une volonté de retour vers la simplicité de l'*Ecclesiae primitivae forma*. La Renaissance n'a pas le monopole de cette ambition évangélique qui tend à critiquer les abus de l'Église et à prêcher la parole du Christ dans la pauvreté. Les exemples de révélations et d'expériences paupéristes sont nombreux dans cette Europe latine dans laquelle se développent déjà des élites bourgeoises rentrant à leur en

contradictions avec le message chrétien. C'est précisément dans ce contexte qu'apparaît un riche marchand Lyonnais au début des années 1170 se débarrassant de tous ses biens et se dédiant à la prédication des Évangiles. Celui-ci, à qui la postérité a attribué le nom de Pierre (comme le premier évêque de Rome) Valdo (dans la tradition italianisante ou Valdès, Vaudès à la suite d'une seule attestation écrite « *ego Valdesius* ») a alors suivi la recommandation christique de ce verset des Évangiles : « *una cosa manca a tu : vai e vent cal que cal cosa tu as e dona a li paure e aures tresor al cel, e ven e sec mi⁹* » (Marc 10:21 cité dans Fradini & Carpanetto 2020, 24). On le cite ici dans sa première traduction occitane car c'est dans ce cadre, celui de la révélation de Valdo devant un chant troubadouresque, que la tradition a retenu l'événement. Ce qui va néanmoins faire basculer, en une dizaine d'années à peine, Valdo et ses disciples dans la condamnation papale puis dans la clandestinité, c'est d'abord l'aspect universel que ces derniers prétendent porter à la transmission du message évangélique. En effets, les *Pauperes de Lugduno* soutenaient la légitimité de tous à prêcher, laïcs et même femmes, se détachant ainsi fatalement du rôle d'intermédiaire de l'institution ecclésiastique¹⁰.

Au tournant des XII^e et XIII^e siècles est attestée une rapide expansion du mouvement dans tout le midi de la Gaule et l'Italie Septentrionale. Cette aire géographique se trouve être également la zone d'influence principale d'une autre « hérésie » qui commence à préoccuper la papauté tant elle a pu prendre d'importantes proportions politiques, à savoir celle qu'on a ensuite nommé « catharisme ». Mais les deux « hérésies médiévales » ont peu de points communs idéologiquement. Les vaudois n'osent pas encore se constituer en contre-église et n'assument donc pas encore complètement une critique très ouverte et acerbe du Vatican. De plus ces derniers seront toujours un « peuple sans prince » et sont, à cette époque, dans une démarche d'évangélisation itinérante clandestine qui doit se défendre face aux attaques catholiques tout autant que face au dualisme stricte des « parfaits » cathares. Très présents dans le Languedoc, ceux que l'Inquisition appellera bientôt « vaudois » en reprenant le nom de l'initiateur du mouvement, seront aussi victimes de la croisade de 1209 à 1229. La condamnation officielle en hérésie intervient dans ces mêmes années de la disparition de Valdo, avec le Concile de Latran en 1215 (Selge 1967, 110-127).

Pour ce qu'il restait de l'époque médiévale, la prédication allait se poursuivre clandestinement jusqu'à la Baltique et à la pointe de l'Italie avec une concentration notable dans l'espace provençal-alpin. Cette prédication, qui s'effectuait traditionnellement comme à l'époque apostolique par deux, allait développer une figure proprement vaudoise, celle du *barba*, première forme du ministre de la

9 « *Une chose te manque ; va et vend tout ce que tu as et donne-le aux pauvres et tu auras un trésor au ciel, et viens et suis-moi* » (traduction de l'auteur)

10 Musée protestant, Histoire des vaudois, <https://museeprotestant.org/notice/histoire-des-vaudois/> (consulté le 16.05.2024)

foi qui s'institutionnalisera quand le mouvement deviendra Église. Le *barba* est l' « oncle » dans les Alpes, le sage à qui on ne doit qu'une transmission bienveillante du savoir au contraire du *padre* catholique dont le nom rappelle déjà l'autorité. Il est une figure de référence qui maintient le lien entre les communautés éparses avant de les structurer localement. C'est également une figure intellectuelle à la fois porteuse de savoir (ils ont avec eux une bibliothèque rudimentaire qui les accompagne dans leurs connaissances en latin, en médecine et en botanique) et créatrice (on estime qu'on leur doit de nombreux textes) (Tourn 1977, 63-64).

C'est également à ce moment que va commencer à se dessiner l'implantation définitive (car salutaire dans la survie du mouvement) des vaudois dans les Alpes, dans ce que Giorgio Tourn appelle le « bastion alpin » (1977, 47-60). On a pu voir là, dans une historiographie occitaniste ou inspirée par cette dernière, une dynamique parallèle au catharisme : là où ces derniers ont tenté, sans succès de se réfugier dans les Pyrénées, les vaudois auraient en revanche réussi à survivre dans les monts du Sud-Est de la Gaule. Certains ont d'ailleurs pu voir cette implantation comme une émigration massive d'un peuple victime de la croisade et d'un pouvoir exogène à la « civilisation d'oc » qui disparaissait alors (Salvi 1998, 84). On trouve en tout cas les premières traces de la présence vaudoise dans les vallées du Piémont dès le XIII^e siècle avec des actes de répressions attestés dans la région dès le début du siècle suivant. Ces premières traces alpines coïncident de plus avec les premières arrivées de vaudois dans le Sud de l'Italie notamment en Calabre et dans les Pouilles, territoires du Royaume de Naples des Angevins qui appelaient des sujets originaires de leurs terres provençales à venir travailler la terre en tolérant ou ignorant, semble-t-il, leur foi (Tourn 1977, 55-56).

La présence de la *schola* ou *Coulege di barba* de Pra dar Tourn (*Pra del Torno*) au sommet de la Val d'Angrogna est attesté dès le XV^e siècle et montre le début d'une conscience de la nécessité de former ces ministres du culte (Tourn 1977, 52-53). C'est aussi ce siècle qui verra se clôturer la grande époque de la « littéraire vaudoise » médiévale (qu'on aura l'occasion de mentionner à nouveau) ; ensemble d'œuvres en occitan souvent lyriques avec une partie de doctrine. On connaît notamment *La nobla leyçon* et *Lo despreczi del mont* de facture clairement vaudoise qui côtoient la traduction de Bibles aux origines moins certaines. A la fin du Moyen-âge, on trouve encore des communautés vaudoises en Europe centrale et c'est là que le mouvement va pouvoir récupérer un premier souffle intellectuel, notamment dans son lien avec les hussites en Bohême. A cette accession, ne serait-ce que momentanée, au monde universitaire des idées vaudoises va succéder une nouvelle phase de répression, les persécutions n'ayant jamais vraiment cessé. Selon les zones où insistait l'Inquisition à tel moment, les mouvements migratoires se dirigeaient vers soit la Provence soit les Alpes, voire le Sud de l'Italie, mouvements étudiés très en détail par Gabriel Audisio (2011). On a d'abord, en cette toute fin d'époque médiévale, une grande offensive menée dans le Queyras, sur le

versant français des Alpes cottiennes, lors de la croisade de l'archevêque d'Embrun de 1487-1488. Celle-ci dévaste les vallées de la région (3000 morts sans doute dans la seule Vallouise) et va notamment alimenter la population des vallées de l'autre versant¹¹.

La fin de la période médiévale marque aussi la fin définitive du rayonnement culturel de la littérature occitane, de sa culture et avec elle, de cette littérature vaudoise de langue d'oc. Désormais, les influences vont venir d'ailleurs et surtout du Nord, tandis que cet espace latin au cœur duquel la communauté se retrouve à l'aube de l'époque moderne sera surtout synonyme de puissances persécutrices. Néanmoins, resserré sur les espaces provençaux, alpins et sud-italiens, le valdéisme avait, de manière à peu près unique, survécu aux péripéties du Moyen-âge et était prêt aux bouleversements à venir.

1.1.2 *Lutte et survie de « l'Israël des Alpes » à l'époque moderne (1532-1848)*

L'époque moderne qui s'ouvre ici est bien moins l'époque de l'expansion, de l'aventure européenne accompagnée d'un mouvement permanent. Ici on perd le sens de mouvement comme force physique qui allait à la rencontre des peuples pour garder son acception intellectuelle. Comme le sous-entend le surnom donné aux vaudois par leur grand historien Muston (1879), le peuple vaudois (car c'est dans ce sens qu'il faut, encore aujourd'hui, comprendre le terme d' « Église » vaudoise, comme communauté) a trouvé sa terre qu'il s'agira désormais de défendre contre un pouvoir catholique qui va s'absolutiser. L'Europe va subir une division confessionnelle et les vaudois en seront une avant-garde en territoire catholique travaillé par une Contre-Réforme virulente et de plus en plus offensive. Pourtant ce vieux continent est secoué progressivement par des questionnements intellectuels et des péripéties politiques qui ne laisseront pas la communauté indifférente. La lutte et la survie de ce « peuple-église », selon les termes de Giorgio Tourn (1977), dépendra en grande partie de ces bouleversements géopolitiques qui touchent les puissances environnantes.

Cette époque moderne fait sortir les vaudois de la clandestinité mouvante, on l'a dit, car elle s'ouvre notamment sur leur adhésion à la Réforme protestante. C'est à la mi-septembre 1532 au Synode de Chanforan (à Angrogna au cœur des dites « Vallées vaudoises ») que cette adhésion se fait de manière officielle avec la présence de représentants genevois (Tourn 1977, 74-78). Ainsi, la communauté sort à la lumière pour le meilleur comme pour le pire ; leur zone d'habitation principale

11 Cette partie se base sur une référence, DE CAUZONS, Thomas, *Les Vaudois et l'Inquisition*, Chapitre IX Les dernières persécutions dans les Alpes françaises, 1908, Paris, Librairie Bloud & Cie [En ligne : https://archive.wikiwix.com/cache/index2.php?url=http%3A%2F%2Fwww.regard.eu.org%2FLivres.17%2FLes_Vaudois_et_l_inquisition%2F10.html%2320#federation=archive.wikiwix.com&tab=url] (consulté le 30.05.2024)

et leur nouveau « choix » sont dévoilés mais ils s'inscrivent désormais dans un réseau européen de solidarité réformée dont le cœur et l'horizon seront pour eux Genève pendant deux siècles au moins. C'est aussi à partir de ce moment là que se renouvelle, voire que s'amplifie, la production matérielle vaudoise : construction de temples (celui du Ciabàs vers 1550) et début d'une influence francophone (on décide à Chanforan la traduction en français d'une Bible, celle dite « d'Olivétan »). Mais cette sortie à la lumière signifie aussi choisir un camp dans l'Europe divisée et on va bientôt assister à des persécutions de dimensions encore inédites à cette époque : « *Un trentennio di rivoluzioni e di grandi speranze sono gli anni 1530 al 1560, ma anche di sofferenza e di martirio.*¹² » (Tourn 1977, 85). D'un point de vue externe, celui de l'Inquisition, c'est aussi en ce milieu de XVI^e siècle que l'on va arriver à la plus complète connaissance des vaudois et de leur organisation. Gabriel Audisio, pour qui l'adhésion marque la fin de l'existence du mouvement vaudois en tant que tel, en tant que « dissidence » (1998), position pour le moins radicale encore débattue, a justement consacré un ouvrage au procès en Provence d'un jeune *barba* arrêté lors de son retour du Synode, principale source nous renseignant sur les débats qui s'y produisirent (2008).

Ces informations, si elles sont riches pour l'historien et le théologien, le sont aussi, on l'a dit, pour l'Inquisition qui va commencer à entreprendre de grandes actions d'anéantissement des différentes communautés. Mise à la lumière du jour par l'enquête provençale, celle, alors très importante, du Lubéron va être exterminée par une expédition du parlement d'Aix avec l'aval de François I^{er} en 1545 qui met ainsi définitivement fin à la présence vaudoise en Provence et au sein de ce qui correspond à la France actuelle. Mais c'est avec l'année 1561 que va se jouer le destin du valdéisme en Italie, d'un bout à l'autre de la péninsule, avec, au Nord et au Sud, deux issues opposées. En effet, l'année d'avant, l'éditeur piémontais Giovan Luigi Pascale, faisant le lien entre les vallées et la Calabre, était arrêté avec d'autres confrères prédicateurs et pendu à Rome. Privés de relais, les vaudois calabrais sont attaqués en juin par des troupes espagnoles qui, malgré une résistance acharnée au départ, vont mettre fin à la présence réformée dans le Sud de l'Italie. La Pòrta del Sang et le travail de mémoire de la commune de Guardia Piemontese (*La Gàrdia* en occitan) rappellent le bilan humain des événements : « *En tot 2000 valdès de la Gàrdia, Montalto Uffugo e San Sisto ilh van èsser massat ; 1600 ilh van èsser empresonat ò mandat sus le galère*¹³. » (2004 dans Ligozat 2020, 119). Le 5 juin de cette même année, les représentants des Vallées vaudoises signaient avec les autorités savoyardes les Accords de Cavour par lesquels, pour la première fois en Europe, un souverain reconnaissait la liberté de culte à une minorité religieuse. Cette minorité, ce sont

12 « *Une trentaine d'années de révolutions et de grandes espérances sont les décennies 1530 à 1560, mais aussi de souffrance et de martyr.* » (traduction de l'auteur) issu de *La Gàrdia, Stòria d'un pòble e d'una guèisa* (2004). Assessorato alla cultura di Guardia Piemontese

13 « *En tout 2000 vaudois de La Gàrdia, Montalto Uffugo et San Sisto furent massacrés ; 1600 furent emprisonnés ou envoyés sur les galères.* » (traduction de l'auteur)

notamment des paysans qui ont soutenu pendant près d'un an les offensives des troupes ducales dans leurs vallées en répondant par une guérilla avantagée par la connaissance du terrain et la prise de conscience d'un droit à la liberté, à l'identité doublé d'un principe monarchomane¹⁴ qui avait commencé à s'affirmer chez les voisins huguenots de France à la veille des Guerres de Religion.

Malgré quelques retours sur les acquis de Cavour, la formulation d'édits restrictifs et de punitions pour toute infraction, ce sont à partir de là près de cent ans de relative tranquillité qui s'ouvrent dans les Vallées vaudoises. La peste de 1630 sera vécue comme un véritable bouleversement linguistique (voire identitaire) avec l'arrivée d'une dizaine de pasteurs genevois pour renouveler les effectifs, lesquels apporteront la langue française qui sera langue du culte et de l'Église vaudoise pour plus de deux siècles (Tourn 1977, 116). Le milieu du XVII^e siècle verra le retour virulent des persécutions introduit par un double contexte religieux et politique : à une volonté de revenir sur une ligne religieuse strictement tridentine s'ajoute le processus d'absolutisation des États européens (et surtout latins) d'origine française et qui commence à s'accroître dans la Savoie sous influence louisquatorzienne. On avait justement qualifié cette seconde moitié du siècle, durant laquelle les ambitions du Roi-Soleil vont guider la cour de Turin, de moment de « massacres, guerres et exil à l'ombre du soleil ». Massacre d'abord car en 1655, à l'issue de quelques années de tensions qui s'étaient aggravées, se produisent les dites « Pâques piémontaises », dragonnades durant lesquelles 2000 vaudois perdent la vie et qui vont susciter l'indignation de tout le continent. C'est pourtant cet événement qui va voir naître une génération de résistants illustres dans l'histoire vaudoise, les *banditi* de Josué Janavel notamment qui écrira un manuel de guérilla (les fameuses *Instructions*) à l'usage des vallées après avoir harcelé les troupes du duc pendant neuf ans (1655-1664). Ces années seront aussi l'occasion du développement d'une première historiographie vaudoise comme avec l'*Histoire* de Jean Léger en 1669. La révocation de l'édit de Nantes par Louis XIV va une dernière fois relancer l'ambition du Duc de Savoie à purger les vallées de la présence protestante. En trois jours de mai 1686, les vallées sont vaincues, 2000 personnes tuées et 8500 emprisonnées tandis que d'autres se sauvent par une abjuration de façade (Tourn 1977, 130). Des milliers de vaudois arrivent à Genève où on les accueille en frères sans pouvoir leur proposer quoi que ce soit. L'aide viendra donc de l'extérieur et, pour la première fois, d'un monarque qui interviendra pour ce « peuple sans prince » : Guillaume d'Orange, *Stathouder* des Pays-Bas et Roi d'Angleterre, champion de l'Europe protestante. Guidés par le pasteur Henri Arnaud, 900 hommes partis de Genève vont atteindre leurs vallées en deux semaines lors de ce que l'Histoire a retenu comme la « Glorieuse Rentrée ». Dès Septembre 1689, ils vont tenir une guerre de guérilla de près d'un an coincés en montagne entre l'armée française

14 Le monarchomane est un courant anti-absolutiste développé par des libellistes huguenots dans la seconde moitié du XVI^e siècle notamment alors que commencent les guerres de religions et que ces derniers doivent affronter des monarchies en voie d'absolutisation et qui les persécutent.

(alors la première d'Europe) et celle de Savoie. Un miracle, le retournement au dernier moment du duc de Savoie du côté de l'Angleterre au cour d'une nuit de brouillard du printemps 1690, où les derniers guérilleros d'Arnaud vont réussir à échapper à la vigilance des soldats, va les sauver. Le duc leur accordera un édit de tolérance en 1694 (Tourn 1977, 144-145 ; Audisio 1998, 290-291).

Enfermés dans leur « ghetto alpin » pendant tout le XVIII^e siècle (Tourn 1977, 149-158), les vaudois vont néanmoins se tourner décisivement vers l'Europe des Lumières. Cette rencontre avec la philosophie de la raison et la liberté culminera pendant la période d'occupation napoléonienne de 1800 à 1814, première ouverture de la société aux vaudois. Entre apport des idées de la Révolution et forme nouvelle de centralisme, l'Empire sera une brève parenthèse très inspirante pour une forme d'« élite » vaudoise dont on peut trouver quelques exemples de belles carrières dans ce département du Pô, le 103^e, qui intègre les Vallées vaudoises à la France. Le retour de la monarchie avec la Restauration ne manquera pas de rétablir la discrimination du ghetto mais elle ne pourra faire, de même qu'en France, comme si rien n'avait changé. Les rapports avec l'Europe protestante vont pouvoir reprendre avec leur lot de visites par de riches philanthropes anglais dont certains apporteront des innovations cruciales, voire révolutionnaires dans la petite communauté évangélique alpine qui les passionne. C'est d'abord le Français, Félix Neff qui va arriver dans les vallées vers 1825, au moment où le modérateur Pierre Bert est en train de réorganiser l'Église vaudoise, apportant un premier renouveau spirituel protestant d'inspiration romantique en réponse à un siècle de rationalisme illuminé. Le mouvement des « Réveillés » qui en ressort constituera une nouvelle génération critique envers celle du siècle précédent, celui du ghetto, vue comme une génération de vaudois ramollie spirituellement.

C'est dans ce contexte qu'arrivent ces aides philanthropiques extérieures comme celles, financières, de l'ambassade de Prusse ou même, plus étonnante, du Tsar de Russie qui finance la fondation de l'hôpital vaudois de Torre Pellice (qu'on nommait encore plutôt « la Tour ») en 1826. L'année suivante va arriver dans les vallées l'une des figures les plus révérees dans l'histoire de la communauté : le « général » Charles Beckwith qui va restructurer, développer (au sens socio-économique) le monde vaudois dans le deuxième quart du XIX^e siècle. Le noble anglais, officier des guerres napoléoniennes va surtout révolutionner le système scolaire, le restructurant de zéro et créant de nouvelles écoles : à la fin des années 1840, 169 avaient été construites ou renouvelées, une par *bourja*¹⁵ (Tourn 1977, 171). Il va aller plus loin dans la formation intellectuelle des ministres et des croyants vaudois. Déjà, en faisant traduire en « lenga valdésa » (Bert 1838) puis en piémontais les Évangiles pour y donner accès à une population finalement peu à l'aise en français puis en préparant les « élites » au *Risorgimento*, c'est à dire en les envoyant étudier en Toscane pour les initier à l'italien,

15 « *Bourja* » la bourgade (*borgata* en italien), est le terme occitan utilisé dans les vallées pour évoquer les unités d'habitation de chaque commune de montagne.

les rapprocher culturellement et linguistiquement du centre, de la proto-nation qui est alors en formation. Fin observateur et homme d'action avisé quant aux évolutions politiques, il enverra cette jeune génération de pasteurs vaudois en mission au milieu du siècle quand l'Italie naît et que ces derniers vont pouvoir sortir du ghetto : « *O sarete missionari o non sarete nulla.*¹⁶ »

1.1.3 Le « *popolo-chiesa* » dans l'Italie contemporaine (depuis 1848)

Le 17 février 1848, les Lettres Patentes du roi Albert de Piémont-Sardaigne donnaient aux vaudois les droits civils alors que le régime se dotait d'une constitution, mettant ainsi fin à un siècle et demi de discrimination. L'ouverture des barrières qui les séparaient du monde, de cette péninsule italique qui engagée sur la voie de l'unification, leur permet très vite d'aller répondre aux attentes de Beckwith ailleurs dans le pays. En 1851, ce dernier fait construire le temple vaudois de Turin tandis que les pasteurs Malan et Geymonat se font exclure du Grand Duché de Toscane qui, malgré l'adoption récente d'une constitution, supporte mal les « secousses évangélistes » qui troublent son ordre-public catholique. La même année, Alexis Muston, pasteur de Bobbio Pellice exilé durant la Restauration publie *L'Israël des Alpes. Première histoire complète des Vaudois du Piémont et de leurs colonies*. Ce dernier est la figure de l'intellectuel vaudois du XIX^e siècle, botaniste, linguiste, écrivain, il est considéré comme le plus grand historien vaudois et a entretenu des relations avec Büchner, Victor Hugo, les félibriges comme Mistral et Roumanille ou encore les milieux *carbonari* en militant pour la république (Cabanel 2012). Giorgio Tourn a pu qualifier la décennie des années 1860 de « décennie héroïque » notamment en ce qui concerne l'implication dans ce qu'on va bientôt appeler l'« humanitaire » à travers la péninsule (1977, 181). Ce sont des vaudois qui cofondent la Croix-rouge en 1859 tandis que d'autres sont présents pour soigner et construire des écoles en Sicile dès l'Expédition des Mille en 1860, en Vénétie en 1866 et à Rome en 1870. La librairie et maison d'édition vaudoise Claudiana est fondée à Turin en 1858 et sera accompagnée par la Società di Studi Valdesi (alors Société d'Histoire Vaudoise) basée à Torre Pellice dès 1881. Cette deuxième moitié du XIX^e siècle va pourtant être aussi une grande période d'émigration. Dès 1856, quelques familles de la haute Val Pellice arrivent dans le Rio de la Plata et s'étendront jusque dans le Chaco et au Paraguay dans les années 1870 alors que d'autres vont aux États-Unis en Caroline du Nord (Tourn 1977, 191-195).

La Première Guerre mondiale va fragiliser l'insertion dans la société de la communauté vaudoise qui n'a plus l'aide des *gentlemen* anglais et qui doit assumer sa position entre pacifisme et patriotisme (construit au long du siècle dernier dans une ferme volonté de s'intégrer à la jeune nation)

16 « *Vous serez missionnaires ou vous ne serez rien.* » (traduction de l'auteur)

dans une Italie vexée par le Traité de Versailles. Mais ce patriotisme désuet remontant au combat pour l'Unité va mettre du temps à réaliser le danger nationaliste qui se développe et, pour achever l'italianisation du mouvement, la Faculté de théologie vaudoise est déplacée de Florence à Rome en 1922. Si les années 20 ont pu être qualifiées d'« années ambiguës » par Jean-Louis Viallet (1985, 56-61), les Accords du Latran¹⁷ entre l'État italien et le Vatican referont clairement comprendre aux vaudois leur retour à la marge. Plus qu'un retour à la marge, la totalitarisation du régime fasciste allait renforcer la discrimination envers tous les éléments non-catholiques de la société, notamment envers l'Église vaudoise en tant qu'Église protestante très liée au monde anglo-saxon. Malgré le maintien d'un prudent silence au sein de la communauté, alors même qu'on renforce la surveillance policière de la vie religieuse (1931), le journal *La Luce* laissera la place à la déclaration de solidarité du professeur du collège de Torre Pellice Mario Falchi avec les juifs lors des *leggi razziali* (1937-38) avant d'être censuré. Son directeur, Giovanni Miegge, principal vecteur vaudois des idées de Karl Barth¹⁸, organisait clandestinement les *journées théologiques* dès 1935 pour discuter avec la jeunesse des vallées des questions d'actualité sous un prisme évangélique. La passivité se conjuguera, au moment où la guerre éclate, avec une forme d'indifférence à l'élan nationaliste, notamment dirigé vers la France si proche géographiquement et linguistiquement des vaudois.

Les années 1943-1945 seront celles de la lutte armée généralisée à l'Italie septentrionale et surtout aux Alpes à la suite de la chute de Mussolini et de l'invasion allemande. Dès l'été 1943, les initiatives se multiplient : nombres de disciples de Miegge adhèrent au Mouvement fédéraliste européen de l'antifasciste Alfiero Spinelli de Torre Pellice où on retrouve déjà des résistants vaudois comme le pasteur Francesco Lo Bue du groupe *Giustizia e Libertà*. Beaucoup de *partigiani* vaudois s'uniront au sein du Partito d'Azione autour de Jacopo Lombardini. En décembre de la même année, des représentants vaudois et valdôtains, unis par leur identité particulière au sein des Alpes italiennes, se retrouvaient pour rédiger la *Déclaration de Chivasso* qui revendiquait une République fondée sur des autonomies régionales avec des droits linguistiques étendus pour les minorités.

Pourtant la libération et la proclamation de la République (1946) n'allait pas pour autant signifier la fin de la lutte pour les droits, pour la reconnaissance, d'autant plus que les communistes et les catholiques s'accordent sur le maintien du concordat de 1929. Le grand projet vaudois de l'après-guerre sera la création du centre œcuménique d'*Agape* à Prali dans la haute Val Germanasca par Tullio Vinay en 1951 qui a pour vocation de réconcilier les peuples par le dialogue. Les jeunes qui s'y rendent y touchent à tout, autant dans les activités que dans les discussions (questions de genre,

17 Les Accords du Latran (*Patti Lateranensi*) en 1929 rétablissaient les relations entre l'État italien et le Saint-Siège sous l'impulsion de Mussolini à la suite de la prise de Rome en 1870 en mettant en place un concordat.

18 Karl Barth (1886-1968) est un théologien suisse connu pour sa théologie dialectique, pour un protestantisme évangélique de gauche et frontalement opposé au nazi-fascisme.

décolonisation ou écologie) dans ce que Giorgio Tourn a qualifié d' « *expérience de vie (...) profonde* » (1977, 206). Ce sont d'ailleurs les générations des premiers camps qui fonderont le Centro servizio cristiano à Riesi en Sicile en 1961 qui insistait sur le combat contre le retard structurel de la région et contre l'hégémonie retrouvée de la mafia. Tandis que d'autres écoles et services sociaux vont ouvrir dans le *Sud-Italia* dans la décennie, la Faculté de théologie va quant à elle s'ouvrir aux étudiantes dès la fin de la guerre avant que le Synode de 1962 élargisse le ministère pastoral aux femmes (les deux premières seront consacrées en 1967). Les événements de 1968 vont intéresser la génération vaudoise de l'après-guerre notamment autour d'un centre social actif dans la banlieue de Milan, le centre Jacopo Lombardini. En 1975, était signé le Pacte d'intégration qui unissait les Églises vaudoises et méthodistes avant la vraie victoire institutionnelle de 1984 : l'État italien reconnaissait pour la première fois une autre confession, le culte vaudois, avec la signature de l'Entente entre les deux entités.

Depuis, l'Église vaudoise est notamment engagée dans le domaine de la paix, de l'humanitaire et de la discussion interreligieuse œcuménique. On la retrouvait, à fin de la guerre froide, en première ligne pour le désarmement et elle aujourd'hui très portée sur les questions d'ouverture à l'autre, notamment dans l'orientation sexuelle. Avec d'autres mouvements évangéliques, elle participa en 2014 à la fondation de Mediterranean Hope avec un observatoire basé à Lampedusa pour intervenir dans l'accueil des migrants et former des corridors humanitaires. Bien insérée dans l'Italie contemporaine, reconnue par l'État comme faisant historiquement partie du panorama culturelle, la réalité vaudoise reste cependant celle d'une petite minorité (avec un ratio statistique de un pour mille habitants) assez peu connue ou comprise d'un corps national de tradition catholique. Pourtant, on a bien à faire à une exception historique, une hérésie médiévale évangélique, pré-protestante arrivée jusqu'à nos jours. Le fait est que cette communauté vaudoise est une minorité avant-tout religieuse mais également culturelle et linguistique pour ce qui est de son noyau historique à l'identité complexe bien que située en terre occitane : *le Valli valdesi*.

A l'issue de ce panorama historique sur le mouvement vaudois, nous revenons désormais sur l'objet vaudois tel qu'on l'étudiera dans ce travail, à savoir comme communauté, qu'elle soit vivante ou passée, ancrée dans un espace, voire même définissante pour celui-ci. On s'intéresse enfin à des communautés situées géographiquement et à ce que la recherche a pu en dire jusqu'à présent dans les perspectives linguistiques (sociolinguistiques et dialectologiques) qui nous occupent.

2) Hérésie porteuse d'occitan : description sociolinguistique

Ce titre d'« hérésie porteuse d'occitan » à propos des vaudois, entend insister sur le profond lien, même sous-estimé qu'on a pu ressentir entre la langue et la communauté religieuse, au moins dans son histoire, voire dans son identité. On pourrait d'ailleurs historiquement le reprendre à l'envers : « occitan porteur d'hérésie » ou plus précisément de valdéisme, car c'est dans cet environnement linguistique et culturel qu'a grandi le mouvement avant de colporter cette langue ailleurs. Nous reviendrons donc ici, de manière synthétique, sur la description sociolinguistique qu'on avait pu rassembler et discuter dans le travail précédent : retour en sociolinguistique historique sur le rapport de la communauté à la langue et, sur le centre de nos recherches ensuite, à savoir les questions d'identité(s) par rapport à la pratique linguistique. On y soulignera donc les grands traits qui ressortent des études faites sur le sujet pour mettre en évidence nos axes de recherche.

1.2.1 Rapport historique des vaudois à la langue occitane

On avait pris soin, pour ouvrir la partie socio-linguistique, de ré-insister d'abord sur l'histoire de ce rapport entre vaudois et occitan qui nous permettrait à la fois de comprendre le développement intellectuel du mouvement médiéval, la raison d'être et de la survie d'une identité particulière en Calabre, mais aussi de relier une périphérie (les Vallées vaudoises) à l'ensemble occitan.

Avant même de se situer dans les deux espaces à comparer, on avait fait commencer cette perspective sociolinguistique historique dans la « genèse linguistique » du mouvement vaudois, c'est à dire du rapport à la langue, son utilisation, la rencontre avec celle-ci au début du valdéisme, durant la période médiévale. On avait rappelé la pertinence du rapport entre religieux et langue pour un mouvement évangélique d'origine paupériste qui commence par la prédication au *vulgus* (le peuple) en *vulgari eloquentia* (la parole vulgaire, la langue vernaculaire de ce peuple dans les mots de Dante) avant de traduire les textes dans celle-ci. On voit donc dès le début le problème pratique de la langue émerger que ce soit pour l'urgence quotidienne ou bien pour le savoir, le texte plus pérenne, source principale pour les historiens et les philologues. Cette langue vulgaire, on l'a compris par notre description historique, c'est notamment celle du midi de la Gaule, la langue d'oc alors littérairement rayonnante. On a donc très tôt des textes sacrés traduits en occitan, de supposées « Bible vaudoises » selon certaines archives : « *Lo nostre paire qui es els cels, sanctificatz sia lo teus noms, avenga lo teus regnes e sia faïta la tua voluntaz sïco el cel e la terra.*¹⁹ » et tous les écrits vaudois, ce qu'on va appeler

19 Pater en langue d'oc du Manuscrit de Lyon du XIII^e siècle que nous rapporte Giorgio Tourn (1977, 45)

la « littérature vaudoise », sont, jusqu'au XVI^e siècle, entièrement en langue d'oc. C'est notamment Luciana Borghi Cedrini qui, dans ses travaux, s'est intéressée à cette « *antica lingua valdese* » à travers cette littérature vaudoise en la comparant aux dialectes contemporains. C'est notamment sur la question de la *scripta* que la recherche en la matière s'était penché, mettant en lumière l'existence d'un code graphique voire linguistique de circonstance propre à la communauté (Borghi Cedrini 2009, 2017 ; Rivoira 2023).

Ces dialectes d'aujourd'hui que la philologue met face aux textes médiévaux, ce sont notamment ceux des Vallées vaudoises qui nous ont ensuite intéressé comme espace d'étude sociolinguistique historique. On sait qu'on doit les premières traces écrites d'occitan alpin à la littérature vaudoise mais ce qu'on cherchait là à décrire avec l'état actuel des connaissances c'était dans quelle mesure l'élément vaudois a pu renforcer, entretenir voire profiter de l'élément occitan des vallées lors de son installation dans cette zone. On avait ensuite surtout étudié diachroniquement les témoignages linguistiques de tout type sur le parler et les sentiments d'appartenances « occitanophone » (au sens stricte de l'identification de la langue pas d'une appartenance identitaire anachronique à une époque qui a à peine forgé ce terme sur « Oc ») des vaudois des vallées de l'époque tardo-médiévale jusqu'au XX^e siècle. Cette centralité de la langue dans la question de l'installation impliquait de s'atteler à analyser un discours occitaniste ou du moins, typique d'un certain médiévisme méridional, qui consiste à voir dans la présence de l'« hérésie » en montagne une conséquence générale de la Croisade (Salvi 1998, 84 ; Pons 1973, 17). La recherche a exclu cette thèse d'une émigration massive ou d'un lien direct avec les « pauvres » originels dans les Alpes (Tourn 1977, 47) comme celle d'un mouvement qui y aurait introduit l'occitan alors supposément langue allogène (Rivoira 2024c, 717).

Pourtant les vaudois s'insèrent dans ces vallées, qui probablement ont une langue proche de la leur, et où ils constituent même probablement une force sinon libératrice, du moins appréciée des populations locales qui sont « évangélisées » face au féodalisme patriarcal qui y régnait (Molnar 1974, 93). C'est surtout à partir du chapitre de Matteo Rivoira dans le deuxième tome de la *Storia dei Valdesi* qu'on peut avoir un aperçu historique des pratiques et des représentations linguistiques dans les vallées (2024, 715-735). Les premiers témoignages à l'entrée de l'époque moderne nous viennent donc encore souvent de l'Inquisition qui commence à retranscrire les déclarations des accusés en langue vulgaire : « *Qui eys cremat dal fuoc benet, non eis cremat dal fuoc malet*²⁰ » (Antonio Blasi di Angrogne jugé à Embrun en 1486 et qui décrivait sa langue comme étant « De Pedemoncium »). Pierre Griot, le jeune *barba* jugé en Provence sur le retour du Synode de Chanforan, signe ainsi la déclaration du procès verbal « *Jo Pierro Griot ay confessat aisso que dessus* » tandis qu'on y précise

20 « *Qui est brûlé par le bon feu, ne l'est pas par le mauvais* » (traduction de l'auteur)

qu'il parlait « *en sa langue maternelle briançonnaise* » pour parler de son parler de la haute Val Chisone. Mais, en accord avec leur vocation de prédicateurs itinérants traditionnels, Matteo Rivoira évoque, à la suite de l'historien Gilles (1644), l'existence probable d'une « variété de compromis » sans-doute développée dans les écrits de ceux-ci (2024c, 719). Mais le XVI^e siècle, avec l'adhésion à la Réforme, va voir disparaître la production vaudoise de langue d'oc au profit du français généralisé dès la moitié du siècle qui suit, avant le regain d'intérêt philologique et linguistique au XIX^e siècle. Citons là les traductions en « patouà » des textes commandées à Bert par Beckwith et imprimées à Londres de 1832 à 1840 : *Li Sént Evangile de Notre seigneur Gésu-Christ counfourma sén Luc et sent Giuan rendù en lengua valdèsa* ou encore le catéchisme *La soustansa de la storià sénta et dar Cataquismo*. Celles-ci offrent le premier Notre Père en « langue vaudoise » depuis la Renaissance :

Notre Pere qu'è ar ciel, que toun nom sia santifià, toun régné végna, toua voulentà sia fatta su la terra coum ar ciel, douna-nous ogni dì nost pan quotidien (per enqueui). E perdoune-nous neusti pecà, perqué nous quietten decò li debi à tui quili que nou deven e laisse-nous pa tounba ent la tentatioun mà deslibra-nou dar mal. (Tourn 2003, 85)

La suite est sans grand rebondissement à part avec l'offensive fasciste qui impulsera l'italianisation généralisée à la suite d'une jeune nation absente sur les questions linguistiques. L'occitan devenu langue des paysans n'est alors plus que très rarement rappelé comme un élément de l'identité vaudoise et quand les vaudois de la *Dichiarazione dei rappresentanti delle popolazioni alpine* de Chivasso dénonceront la « destruction des cultures locales » défendant leur diversité linguistique et exposant une vision autonomiste des « petites nations », la Tavola valdese y sera très peu sensible, toujours dans une perspective d'intégration nationale (Viallet 1985, 56 ; 320).

La dernière partie de cette exposé sociolinguistique historique concernait la Calabre vaudoise, ou plus exactement les vaudois en Calabre avec, là encore, deux axes : l'origine géo-linguistique des colons au moyen-âge puis la survie de « *la langue après la foi, [de] l'occitan sans ses vaudois* » à l'époque moderne et contemporaine. Quant à la question de l'origine et de l'historique de leur établissement, on avait suivi les écrits d'Arturo Genre qui avançait, lui aussi à contre-courant du récit classique des persécutions comme moteur principal du mouvement, l'importance du facteur économique dans le choix de s'exiler vers de nouvelles terres à travailler (1992, 9). Ce dernier a aussi formulé des hypothèses autant sur l'extension des colonies que sur l'identité des colons en observant des traces occitanes aux alentours de Guardia Piemontese qui permettraient de penser à une colonisation provençale (même catholique) plus large qu'une simple installation occitano-vaudoise (2002, 279). Le déplacement des vaudois vers la région a néanmoins été bien relevée par les chercheurs ; pour preuve cette attestation de location d'un navire à Marseille en direction de Naples en 1477 : « *Naulisamentum navigii pro Valdensibus* » (Rivoira 2024c, 726). La rupture religieuse

intervenant avec le massacre de 1561, commence alors le processus de survie d'une langue privée du socle identitaire et spirituel vaudois initial qui l'a portée. Genre a mis ici en lumière des tentatives, de la part de l'Inquisition, de répression linguistique contre ce *linguaggio ultramontano* alors synonyme d'hérésie dans ce contexte, lequel aura finalement pu survivre comme instrument de résistance minimal, mode de communication privé de la communauté rassemblée et surveillée (2002, 280). Après des siècles d'oubli, les vaudois des vallées vont pourtant rétablir un lien avec la Calabre, notamment à l'occasion de la visite du pasteur Giovanni Pons à la fin du XIX^e siècle qui note d'emblée la proximité linguistique évidente : « *Je parlais Angrognin, et tous me comprenaient, comme je comprenais tout ce qui m'était dit.* » (Pons 1884, 18 cité dans Genre 2002, 298). Après des générations de conversion au catholicisme et de séparation d'avec le lieu d'origine situé à l'autre bout de la nouvelle nation italienne, le pasteur rapporte un même reproche formulé plusieurs fois, d'abord en italien sous forme de question : « *Perché la nosta gënt ci ha abbandonati ?* » puis en affirmation dans la langue ressentie comme commune : « *Nosta gent nous a abbandonna...* » (Pons 1883, 222 cité dans Genre 2002).

On voit donc combien, dès les origines, la langue d'oc a pu participer au développement du mouvement en tant que moyen d'expression pour sa littérature, pour le prêche évangélique autant qu'à l'inverse, le mouvement vaudois a pu, sinon développer du moins, répandre et illustrer cette langue du Wurtemberg à la Calabre en passant par le Rio de la Plata.

1.2.2 *Des identités complexes : sociolinguistique occitane des Vallées et de Calabre*

Nous arrivons ici dans ce qui est, on l'a dit, le cœur de notre partie sociolinguistique ; une sociolinguistique critique qui cherche à faire un bilan des écrits sur les questions d'identité et lien avec les pratiques linguistiques comparées entre les vallées et Guardia Piemontese. On tentera donc de synthétiser l'information récoltée dans notre précédent travail ; d'abord sur la cas alpin puis sur celui calabrais, ce qui nous permettra de comparer deux situations aujourd'hui presque à l'opposé l'une de l'autre pour ensuite établir nos axes de recherches sur chacune d'entre elles.

Commençons, pour ce qui est de la sociolinguistique des Vallées vaudoises, par rappeler la description de la situation diglossique faite par Matteo Rivoira dans son chapitre d'histoire linguistique des vaudois (2024c). Le chercheur évoquait les différentes langues impliquées dans l'histoire et les pratiques des vallées par ordre d'importance identitaire : à l'occitan succédait le français puis l'italien et le piémontais. Ce dernier ne fait son entrée de manière socialement significative qu'au milieu du XIX^e siècle avec l'ouverture du ghetto et le début de l'industrialisation qui va amener la paysannerie des hautes vallées vers leur partie basse et renforcer le prestige politique et technique de la langue de

Turin, jusqu'alors langue d'un pouvoir oppressif. Quant à l'italien, langue nationale et, aujourd'hui, de l'écrasante majorité de la population locale, on en avait des traces dans les vallées depuis le XVI^e siècle comme langue de culture utilisable à des fins d'exportation de la parole évangélique. Le français est l'autre élément linguistique intéressant à ne pas perdre de vue dans notre étude : langue de référence dès l'adhésion à la Réforme, elle sera langue officielle de l'Église vaudoise de 1630 (implicitement par l'implantation des ministres de Genève) jusqu'à 1848 tout en restant la langue culte pour son intelligentsia (soit littéraire et scientifique) au moins jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Depuis son emploi dans l'éducation rénovée par Beckwith, la langue française est transmise comme langue véhiculaire jusqu'aux générations du milieu du XX^e siècle, fait s'accompagnant des sentiments identitaires de nature francophile : union avec les valdôtains dans la Déclaration de Chivasso ou encore souhait de se rapprocher de l'autre côté de la frontière, comme l'exprimait le poète Parvus qui voulait, dans les années vingt « *Unir le Val Pélis avec le Val Queyras !* » (1982).

Cette importance du français a pu encore se refléter dans l'article de Matteo Rivoira sur le rapport entre langue et religion (2020) mais c'est sur la place qu'y tient l'occitan qu'on avait tenté de mettre l'accent ; soit sur la langue du peuple face à celle d'une Église évangélique se voulant justement le plus démocratique possible. Il rappelle vite combien, les divers parlers occitans sont généralement vus assez unanimement comme des « *dialetti* » socialement subordonnés et pour cela, peu aptes à la fonction liturgique (2020, 339). Le vrai rapport sociolinguistique, historiquement, entre langue et foi se retrouve dans cette doxa de longue date dans les vallées qui voudrait que les vaudois parlent occitan tandis que les piémontais sont associés au piémontais (à la plaine souvent). On pourra chercher à voir si cette perception s'est maintenue mais surtout si, dans l'identité vaudoise, on trouve une primauté de la langue française, d'autant plus que Genre avait pu faire ici des observations d'ordre diastratique quant au sentiment ancré envers le français comme langue d'une « élite » qui cherche à se distinguer en refusant le « patois » (1977, 9 cité dans Rivoira 2015). Le tableau suivant de Matteo Rivoira démontrait justement la stratification de l'usage des langues selon qu'on soit dans l'espace public (out-groupe) ou privé (in-groupe) et selon qu'elles soit considérées comme des variétés « hautes » ou « basses » au milieu de la Val Pellice (2015, 8) :

	<i>In-groupe</i>	<i>Out-group</i>
<i>High</i>	ITALIANO (francese)	ITALIANO ((francese))
<i>Low</i>	Occitano FRANCESE Italiano	ITALIANO Piemontese

L'occitan s'y retrouve donc clairement cantonné au poste le plus intime et moins formel, fait explicité par Rossana Sappé qui, sur le même terrain d'enquête quelques années plus tôt parlait à Villar Pellice

(lieu étudié en tant qu'exception) d'une transmission du français aux enfants par des couples parlant entre eux occitan (1991, 180).

Quant aux représentations linguistiques et identitaires, Silvia Gally avait pu réaliser une étude sur les perceptions linguistiques des habitants du *Pinerolese* (notamment les Vallées vaudoises qui s'ouvre devant Pignerol) centré sur un point de rencontre assez brusque entre monde vaudois (sous-entendu occitan) et monde catholique (piémontais) au milieu de la Val Chisone, à Villar Perosa (2016). Elle y renouvelle l'observation de cette stricte distinction du couple foi/langue avec la particularité locale d'une rive gauche du Chisone plutôt piémontaise et une rive droite plus occitane avec, sur le point étudié, une incertitude rare dans les Vallées vaudoises quant à la langue exacte parlée (2015, 32-35). Elle note cependant un certain sentiment d'unité, par intercompréhension, chez les locuteurs vaudois de toutes les vallées, lequel se trouve complété par un glottonyme commun : « *patouà* » pour parler des dialectes occitans vaudois en opposition avec le piémontais (là où les vallées méridionales emploient plutôt « *al nostro modo* ») (Telmon 2004, 29-34). Se posait ensuite, au delà du « nominalisme », la question de la graphie pour des parlers aussi proches les uns des autres que diversifiés, et dont dressait un panorama Matteo Rivoira dans son article « Come si scrive il *patouà* ? » (2004, 35-39). Après avoir exposé la variété des graphies, il s'arrêtait sur celle choisie par la Comunità Montana Val Pellice, à savoir celle dite « *concordata* » de l'Escolo dòu Po élaborée notamment par Arturo Genre et d'inspiration mistralienne, qu'on justifiait comme étant respectueuse de chaque variété et avec un signe par son.

On ne reviendra pas ici sur les considérations numériques ou sur l'état de la langue dans les vallées car, si on pourra y faire référence ou ponctuellement se reposer des questions similaires plus tard, celles-ci ne sont d'aucune utilité, ni ne sont exploitables, pour nos recherches qui ne prétendent pas s'engager dans cette voie quantitative.

Fondamentales sont au contraire les observations sur les questions d'identité *stricto sensu*, qu'on avait exposées en parlant du dilemme identitaire entre foi et langue et des regards vaudois sur l'occitan(ie) lesquelles donnaient une base de réflexion très riche pour notre travail qui se proposait de mettre à jour les rapports entre les deux univers. Notre insistance initiale sur l'Histoire de la communauté avait ce mérite de très vite permettre de comprendre le résultat principal des recherches sur ce dilemme : presque toujours, l'identité vaudoise semble l'emporter. On trouve même souvent, dans ce mouvement de nature évangélique, une certaine mise à distance de l'élément linguistique. La complexité de la question tiendrait sans-doute en grande partie à la situation identitaire d'une communauté fortement multilingue et cosmopolite. On a tout de même dans les Vallées vaudoises, comparées avec le reste des dites « Vallées occitanes », une position et un regard uniques sur cette question sociolinguistique, sur le rapport à la langue qu'on y tend parfois à sous-estimer ; « *mentre i*

*cattolici inseriscono l'esistenza della comunità valdese nell'affresco idealizzato di un Occitania aperta e plurale che ha saputo accogliere diversi movimenti religiosi alternativi al cattolicesimo.*²¹ » (Rivoira 2020, 320). Ce particularisme vaudois au sein du monde occitan(iste) d'Italie, un point de détail confessionnel en apparence mais qui pouvait freiner un éventuel sursaut identitaire supplémentaire, notamment de nature linguistique, a bien des fois valu à la communauté des critiques ou de se retrouver en marge. D'ailleurs, inversement, on avait pu voir émerger des critiques formulées à l'encontre d'un certain occitanisme de la part d'intellectuels vaudois sensibles à ces mêmes questions, comme dans le cas de Giorgio Peyronel qui parlait d'un « déviationnisme régionaliste » tout en défendant plutôt le bilinguisme italo-français. Pour examiner l' synthèse des connaissances sur ces sentiments identitaires et d'appartenance linguistique, on avait utilisé la richissime enquête conduite en 1997 par Ines Pontet et Davide Dalmas dans la revue *La Beidana* et intitulée « Occitania ». Centrales y étaient pour nous les interventions de l'historienne Bruna Peyrot qui commençait, quant à elle, par mettre l'accent sur la divergence principale entre monde vaudois et la « grande » Occitanie, soit celle « française » : là où les vaudois, eux aussi « patoisants », revendiquaient l'usage du français comme motif de fierté et arme de résistance spirituelle et identitaire pour les occitans de l'autre côté de la frontière, le français était la langue dominante, imposée. Elle se lançait ensuite dans une liste des différentes opinions à propos de la place des vaudois dans cette « Occitania », question qui constituait l'une des quatre grandes parties de l'enquête (1997, 6) :

- i valdesi sono protestanti e basta. L'identità protestante conta di più, nel senso che non dobbiamo distinguerci in sottogruppi, ma operare perché il protestantesimo italiano sia "uno" nelle differenze;
- i valdesi hanno un'identità da difendere, sono una chiesa-popolo che può rafforzare la sua testimonianza offrendo la sua Storia disegnata su un territorio;
- i valdesi non hanno alcuna specificità, sono occitani, montanari come tutti quelli delle vallate vicine, su un versante e l'altro delle Alpi. Fanno il burro e pascolano le capre allo stesso modo;
- i valdesi hanno un modo di pensare diverso, sono abituati a leggere e scrivere da più tempo, le stesse condizioni economiche non sono sufficienti a spiegare la diversità o la specificità²².

Mais on avait aussi vu que la parole était donnée à de grandes figures de l'histoire vaudoise, lesquelles

21 « Tandis que les catholiques insèrent l'existence de la communauté vaudoise dans la fresque idéalisée d'une Occitanie ouverte et plurielle qui a su accueillir divers mouvements religieux alternatifs au catholicisme. » (traduction de l'auteur)

22 « -Les vaudois sont protestants et c'est tout . L'identité protestante compte plus, dans le sens que nous ne devons pas nous distinguer en sous-groupes, mais faire en sorte que le protestantisme italien soit « un » dans les différences.
 -Les vaudois ont une histoire à défendre ; ils sont un peuple-église qui peut renforcer son témoignage en offrant son histoire inscrite sur un territoire.
 -Les vaudois n'ont aucune spécificité, ils sont occitans, montagnards comme tous ceux des vallées voisines, sur un versant comme sur l'autre des Alpes. Ils font le beurre et font paître les chèvres de la même manière.
 -Les vaudois ont une manière de penser différente, ils sont habitués à lire et à écrire depuis plus longtemps, les simples conditions économiques ne sont pas suffisantes pour expliquer la diversité ou la spécificité. » (traduction de l'auteur)

peuvent avoir joué un rôle dans la bataille linguistique, tel Osvaldo Coisson, un des signataires de Chivasso et rédacteur en chef, par la suite, de la revue occitane *Novel Temp*. Le simple constat de leur appartenance géo-linguistique faisait tout de même évoquer à tous les intervenants le lien évident entre Vallées vaudoises et « Occitania », quand ce lien n'était pas d'ordre plus volontaire, plus concret encore, comme dans la cas de la croix huguenote, qui trouve probablement son origine dans celle du comté de Toulouse (Pontet & Dalmas 1997, 30).

Quant à Guardia Piemontese, il s'agit plutôt pour ses environ 340 locuteurs (Toso, 2008, 141) de perpétuer la langue « après la foi » comme on l'avait dit tout en entretenant la mémoire historique qui rappelle son particularisme identitaire : cette mémoire vient expliquer leur identité, la raison d'être de l'enclave occitane en Calabre. Le constat de cette mémoire et de la revendication culturelle saute aux yeux de manière évidente dès les premières pages de l'enquête sociolinguistique d'Irene Micali qui relève dans toute la signalétique bilingue de Guardia Paese (le bourg historique) des références aux lieux alpins d'origine et aux figures vaudoises (2022, 39). C'est pourtant, semble-t-il, une identité en projet, à construire et toujours à entretenir selon un constat répandu observant que, contrairement aux vallées, ici, l'identité n'est pas double (en tout cas dans notre prisme minorité linguistique/religieuse). S'il faut se rappeler le sort des vaudois, c'est d'ailleurs concrètement ce qui est fait au Centro culturale Giovan Luigi Pascale financé par la Tavola valdese, beaucoup notent en fait un manque de connaissance de ce qu'est véritablement le mouvement vaudois devenu pratiquement un élément lointain et folklorique pour une population entièrement catholique depuis cinq siècles (Milaneschi 2004, 80 ; Genre 1992, 11).

On avait néanmoins pu faire le panorama des liens établis avec les vallées d'origines, avec le monde vaudois, à travers les pages sur l'« après-vaudois » dans l'Histoire des hérétiques de Calabre d'Enzo Stancati. Si une lointaine familiarité avait pu subsister et surtout se réveiller au XX^e siècle, c'est surtout au moment où l'Église vaudoise a réussi à s'installer et à se faire reconnaître dans la société italienne qu'elle va lancer des initiatives en direction de la Calabre : transport de la roche de la Val Pellice sur le lieu de l'ancien temple de Guardia Piemontese en 1975, jumelage entre cette dernière et Torre Pellice dix ans plus tard avec visites dans les deux sens et inauguration du centre culturel. Cet élan de rencontre avait pu culminer avec le colloque à Catanzaro *Valdismo e Valdesi in Calabria* en 1985 qui voulait « réconcilier » les « résistants » alpins et les « vaincus » du Sud (2008, 403-404). Ainsi, en Calabre l'accent est plus mis sur les actions de préservation auxquelles Stancati consacre une petite partie mais sur laquelle on reviendra plus à partir de nos discussions sur la matière récoltée pendant les enquêtes. Genre défendait l'idée d'une nécessaire action par le haut pour la préservation du *guardiol*, chose difficile dans le cadre d'une minorité si réduite et qui devrait selon lui s'accompagner

d'une forme de standardisation et d'adaptation au monde moderne de la langue opérée par les locuteurs eux-mêmes aux côtés des chercheurs (1992, 15). Cette réflexion précède d'une dizaine d'années l'arrivée de Hans Peter Kunert qui mena les travaux les plus conséquents sur le parler occitan calabrais jusqu'à y introduire la graphie classique.

On avait vite pu constater l'importance des mouvements dans les dynamiques sociolinguistiques à l'œuvre en Calabre. Que ceux-ci soient pendulaires ou plus importants, comme avec l'immigration importante qu'a connue la localité, ces déplacements semblent être un élément central et souvent irréversible dans le déclin du nombre de locuteurs (Genre 1992, 12 ; Stancati 2008, 402). Ici, la ségrégation spatiale (puis la structure diglossique) dans l'organisation linguistique est très claire : protégée sur sa hauteur, Guardia *paese* regroupe à peu près l'entièreté des locuteurs lesquels doivent néanmoins souvent aller travailler en bas, à Guardia *Marina*, le quartier urbain et dynamique de la commune ou dans d'autres grands centres où la langue sera, localement, le calabrais voire plus officiellement, l'italien. Mais c'est par une classification générationnelle que Irene Micali a pu modéliser le déclin de la langue, en divisant les locuteurs en trois groupes : « *gli allieri* » (portes-étendards) sont les plus âgés, de plus de 70 ans, les moins scolarisés et qui conserveraient donc la langue la plus « pure » puis viennent les 30-60 ans, la catégorie laborieuse qui a reçu la langue mais la mélange plus au contact des variétés propres à la vie professionnelle et administrative, et les plus jeunes (*semi-speakers* ou *parlanti imperfetti*) qui malgré un contact précoce avec la langue l'abandonne plus facilement au sein de leur groupe d'âge.

Dès lors, sur la base de cet synthèse des connaissances global de notre question, rappelons qu'il s'agira de nous intéresser principalement à ce dilemme identitaire entre appartenance religieuse et linguistique dans les vallées et, parallèlement, au rapport à la « question vaudoise » dans l'îlot calabrais. Ces questions de conscience(s) identitaire(s) dans un cadre de sociolinguistique critique nous porterons aussi à observer ce qu'il en est de la situation sociolinguistique globale (des pratiques essentiellement) et du rapport aux grands concepts dont la langue est porteuse.

Qu'il s'agisse des considérations diachroniques (générationnelles), des questions d'identité et surtout des mouvements (ces migrations, fil rouge de cet exposé), ce lien, cette recherche permanente de la diaspora vaudoise d'ailleurs, allemande ou américaine (Pons 1973, 32) ou encore cette diversité au sein d'un si petit territoire (Rivoira & Regis 2023 ; Sappé 2004, 26) ; tous portent à s'intéresser à une géo-linguistique vaudoise ; c'est-à-dire à l'étude de « cette » langue et de sa variation.

3) Description dialectologique de l' « occitan vaudois »

Dans la dernière partie de synthèse des connaissances, on s'était fixé comme objectif de faire une synthèse de la description linguistique faite de nos deux variétés d'études. Cette prémisse à nos recherches devait donc poser les grands traits des différents parlers : grands travaux à leur sujet et caractéristiques principales en lien avec les questions de contact (en l'occurrence, avec le piémontais, le calabrais puis l'italien) et sur celle de l'origine de la colonie. Cette dernière problématique est centrale et on devra, au regard des études sur la question et de nos recherches, revenir sur l'origine du parler occitan calabrais, ou du moins le comparer avec notre parler alpin en en faisant ressortir les liens observables. Ces axes impliquent de procéder progressivement et c'est là ce que l'on avait fait avec une description « en entonnoir » du plus général (contexte dialectologique et contacts avec d'autres langues) vers le plus particulier (les deux parlers étudiés).

1.3.1 *De l'occitan alpin des Vallées vaudoises au patouà de la Val Pellice*

Comme l'indique le titre, ici on allait, grâce à cette structure en entonnoir, se diriger jusqu'à la description morphologique du *patouà* de la haute Val Pellice par Matteo Rivoira en passant par celle du contexte géo-linguistique dans lequel il s'inscrit, à savoir l'occitan vivaro-alpin du versant oriental des Alpes, dit occitan « cisalpin ».

On avait replacé notre objet d'étude dans le nord de ces Vallées occitanes d'Italie, à l'extrémité orientale du domaine occitano-roman au sein du dialecte vivaro-alpin. Plus précisément, Philippe Martel situait notre zone dans un ensemble « cisalpin » de la partie alpine du dialecte, lequel engloberait l'ensemble des vallées italiennes de langue d'oc en plus du Queyras (1983 cité dans Garnier 2020). En plus des grands traits communs à l'ensemble nord-occitan, on y trouve ceux plus particulièrement propres au dialecte vivaro-alpin : chute du D, du G et du J en position intervocalique (voire la transformation en yod du G : [g]>[j] retrouvable assez largement en nord-occitan) : *pojada* > *poaa*, *pagar* > *païar* (Ligozat 2020, 11) et la désinence de la première personne du singulier en -o ([u]). D'autres sont plus clairement caractéristiques de cette Occitanie italienne, confondue ici par Pierre Bec dans un « îlot de conservatisme » transalpin (1973, 36), comme l'existence des proparoxytons d'influence italique et éventuellement un certain rejet des gallicismes (Cavaller 2012, 51) . Nos Vallées occitanes se trouvent donc en territoire italien et, plus précisément, en Piémont et sont toutes, surtout pour celles du Nord qui s'ouvrent sur la plaine du Pô et la province de Turin, plus ou moins influencées d'abord par le piémontais. Plus spécifiquement, les Vallées vaudoises, sont

encadrées au Nord par la Val Susa (grande ouverture avec le tunnel du Fréjus et dont la partie haute, la Val d'Oulx est la dernière vallée occitane) et au Sud par la Val Po (qui culmine avec le Mont Viso au pied duquel naît le fleuve éponyme qui traverse ensuite l'une des plus grandes plaines d'Europe) : ce sont, du Sud vers le Nord, les Val Pellice, Germanasca et Chisone.

Ces Vallées vaudoises font dialectologiquement partie des vallées septentrionales et ne forment pas entre elles, une unité linguistique particulière comme la question était posée par Teofilo Pons dans son premier dictionnaire sur le « *dialetto valdese* » de la Val Germanasca et qu'on a clairement renommé « occitan » aujourd'hui (1973, 24-32). Mais déjà ce dernier, en introduction de son ouvrage posait la question de l'existence d'une telle « langue » en faisant l'historique des études menées sur le sujet et critiquant certaines généralisations. Pons rappelle aussi la longue discussion autour de l'occitanité de ces dialectes avant l'article fondateur de Morosi qui clôtura le débat en proposant une classification des parlers vaudois encore presque entièrement reprise aujourd'hui (1890, 320) :

- Un premier groupe interne formé par la Val Germanasca autour de Prali, le plus conservateur et celui étudié par Pons (maintien de la fermeture occitane des -a atones et des groupes consonnes + L)

- Un second constitué du moyen Chisone, la partie vaudoise et occitanophone de la vallée entre Pomaretto et San Germano

- Le troisième est celui de la Val d'Angrogna (petite vallée attenante à la Val Pellice, de transition entre les deux précédentes, traditionnellement divisée en deux par le torrent Vèngie)

- Le quatrième et dernier groupe des « internes » correspond à la haute Val Pellice (ce sont les parlers de Bobbio et Villar Pellice étudiés par Matteo Rivoira)

- Le cinquième groupe est qualifié d'« externe » car faisant la transition avec le piémontais de la plaine ; il s'agit là de la basse Val Pellice, de Torre et Luserna (que Morosi allongeait jusqu'à Bricherasio et Bibiana mais où le piémontais a supplanté l'occitan en y rajoutant Rorà que Pons met au contraire dans le quatrième groupe) en plus des vallons à la sortie des vallées (Roccapiatta que Pons met dans le troisième et Prarostino).

Mais pour définitivement dissiper le travers qui voudrait voir un particularisme linguistique de la zone vaudoise, on avait notamment longuement passé en revue l'article d'Aline Pons « *Sull'unità delle « Valli valdesi » dal punto di vista linguistico* » qui réaffirme la légitime classification en vallées septentrionales, centrales et méridionales, (Rivoira & Regis 2023, 68) face à une confusion entre unité culturelle ou religieuse et unité linguistique (2023). En mettant à l'épreuve la viabilité de cette idée d'une « unité vaudoise », la linguiste fait finalement ressortir un ensemble cisalpin au sein duquel il est possible de comparer successivement telle vallée avec telle autre sur une vingtaine de traits,

vocaliques, consonantiques et morphologiques.

Dans cet ensemble, la Val Pellice apparaît fréquemment comme une zone de transition vers les vallées septentrionales. Voyons quelques éléments saillants qui la caractérisent avec d'abord, les traits vocaliques :

- allongement vocalique typique du « briançonnais linguistique » notamment pour distinguer les infinitifs [par'laʔ] des participes [par'la]
- maintien du [a] post-tonique final
- centralisation du [e] atone en [ə] propre aux variétés septentrionales y tend parfois à chuter : « s'mana » (« semaine ») [z'mana]
- non-diphthongaison de type italique du [ɛ] tonique ['vəja] (« vieille ») et monophthongaison des diphtongues venues du [o] bref ([nøtʃ]).

Pour les traits consonantiques, notons :

- la vallée fait figure de transition entre celles du Nord présentant des voyelles post-toniques longues et celles du Sud qui n'en ont jamais (avec Angrogna qui présente les deux formes selon la rive du torrent)
- palatalisation de [k] et de [g] devant [a] en [tʃa] et [dʒa], solution majoritaire en cisalpin
- maintien du [s] pré-consonantique comme dans le Cuneese (variétés méridionales) ([i'sta])
- absence, fréquente dans les parlers centraux, de la prothèse épenthétique devant le groupe -S+consonne ([i'stela])
- palatalisation de type italique de la Val Pellice vers le Sud du -L post-consonantique ([gjas])
- Sur l'évolution du groupe -CT, la haute vallée rejoint encore plutôt celles centrales et méridionales avec l'affrication en [tʃ] bien que Angrogna y joue un rôle de transition vers le Nord avec encore une division quand cela est possible ([stretʃ]/[stret] (au masculin) ou encore [nwetʃ]/[nøit]).

Morphologiquement :

- sur l'article défini féminin pluriel, véritable transition progressive entre variantes méridionales et septentrionales, avec en général, l'égalité de la forme plurielle avec celle singulière [la] à Bobbio (qui, sur le modèle méridional, peut proposer ['z] devant une voyelle), la coexistence de [la] et [ji] (*lh*) à Villar et l'allongement ([laʔ]) propre au Nord est retrouvable à Angrogna
- invariabilité des substantifs masculins pluriels là où le féminin pluriel en [a] passe généralement à [e] sauf à Angrogna où, comme vu précédemment, seul l'article fait la distinction (la Val Germanasca voisine septentrionale fait passer [o] à [a])
- pronoms démonstratifs neutres [so], [i'so] et [ei'soŋ] (proximaux) et [ako'ki] (distal)
- existence d'un possessif de 6^e personne de type [lur] contre les formes augmentées (mises au pluriel) des trois premiers (avec allongement vocalique, ajout du [s] ou du [ji])

- Paradigme des pronoms personnels atones de type [a/mi, ty, a/i, nu, vu, i/la]

- Homophonie de la première et de la troisième personne du pluriel du présent de l'indicatif, dont la désinence en [ə(ŋ)] n'est jamais tonique

On peut justement redresser un panorama synthétique des grands traits morphologiques de la haute Val Pellice qui sont l'objet de la description de l'ouvrage de Matteo Rivoira, *L'occitano dell'alta Val Pellice* (2007)²³. Ce dernier nous permettra d'avoir une base sur le parler le plus « représentatif » de la vallée (du moins le plus étudié) avant de pouvoir effectuer la comparaison avec sa périphérie « externe » qu'est le *fondo valle* de Torre Pellice. Au schéma général des articles définis [lu, li/i ; la, la/la:] on peut ajouter celui des prépositions composés :

- **dë** + *lou* = *dar, dër* « du » / + *li* = *di* « des »

- **a** + *lou* = *ar, al* « au » / + *li* = *ai* « aux » (*dar, dai* pour « chez »)

- **për** + *lou* = *plou, pl'* « par le, pour le » / + *la* = *pla* « par la, pour la » / + *li* = *pli, përlh'* « par les, pour les »

- **ën(t)** + *ar* = *ënt ar* « dans le » / + *li* = *ënt i* « dans les »

- **su** + *dar* = *'s dar* « sur le » / + *di* = *'s di* « sur les »

Relevons une particularité à Serre (Angrogna) sur les pluriels, dont le fonctionnement global a déjà été présenté précédemment : l'*Atlante linguistico italiano* y avait relevé, face au système du reste du vallon fondé sur l'allongement du [a] de l'article féminin pluriel comme seul marqueur, le passage d'un [a] vélarisé atténué au singulier [l^â chab'r^â] à un [a] normal au pluriel (2007, 7).

Pour conclure quant à la formation du pluriel, rappelons que bien que tous les substantifs et adjectifs masculins finissant par une consonne ou une autre voyelle que [a] soient invariables, font exception les articles et prépositions déjà vus, les numéraux, les adjectifs démonstratifs et possessifs en plus de quelques qualificatifs en positions attributifs (*bèl, grô, boun, p'chît, grant, brut, paoure, rar*) (2007, 8). Sur les démonstratifs aussi, Angrogna s'éloigne du système du Pellice avec pour adjectifs (de même pour les pronoms) proximaux : *st', isì qué / stî, isì qui* et *isì ca / isì câ* et pour distaux : *eiqué / eiqui* et *eicà / eicâ* contre les proximaux *aquëst / aquësti* (ou *aquisti*) et *aquëst(a) / aquëste* et les distaux *aqué / aquì* et *aqu(ël)la / aqu(ël)le* (2007, 18-21). On a en plus des formes atones des pronoms personnels sujets déjà vues, les formes toniques : *mi, tu, él/illi/ilhe, nousaoute-i-a, vousaoute-i, lousaoute-i* et les formes interrogatives placés après le verbe en inversion : *-ou/ïou, -tu, -lou/-li, -nou, -vou, -li* (2007, 23).

Ci dessous, le système des possessifs (2007, 27-28) :

- d'un côté les adjectifs possessifs ; masculins : *moun, toun, soun, noste, voste, soun* ; devenant

²³ Là encore, en citant les exemples tirés de l'ouvrage, nous respecterons la graphie « concordata » de l'Escolo dóu Po utilisée par l'auteur et la Comunità Montana Val Pellice

au pluriel : *m(e)i, t(e)i, s(e)i, nosti, vosti, si / lour /s(e)i*; et féminins *ma, ta, sa, nosta, vosta, sa*; devenant au pluriel : *ma(â), ta(â), sa(â), noste / nost(â), voste / vost(â), sa(â)*²⁴

- de l'autre, les pronoms possessifs avec une série féminine en *mia, toua, soua, nosta, vosta, soua* qui soit, maintient la voyelle [a], soit la fait passer à [e] au pluriel et une série unique au masculin dans laquelle le pluriel se distingue par l'ajout du déterminant pluriel *-li*: *mé / miou, to/ téou, so / séou, noste / -i, voste / -i, so / séou*

On peut relever pour la conjugaison les particularités suivantes (2007, 49-51) :

- absence du passé simple qui peut néanmoins donner lieu à des formes de « passé surcomposé » comme on le trouve souvent en occitan : « *cant al à agù minjà* » (« quand il a eu mangé »)

- participe présent rare qu'on retrouve néanmoins dans la construction du gérondif devant l'ajout de la préposition « *ën* » : « *ën mingënt* » (« en mangeant »)

- absence de l'accord du participe passé : « *la fée qu'ài vist* » (« les brebis que j'ai vues (littéralement « vu »)

- impératif formé sur le subjonctif présent pour exprimer la défense « *abie pa paou* » (« n'aies pas peur ») et aussi, pour l'ordre « *aie ën paou 'd criteri* » (« aies un peu de critère »), avec les troisièmes personnes du singulier et du pluriel introduites par « *quë* » : « *qu'a fase* » (« qu'il fasse »), « *qu'i fasë(n)* » (« qu'ils fassent »)

- si le futur tend à être substitué par le présent accompagné d'un adverbe de temps, forme qui peut se retrouver dans l'italien local « *li vaou peui* » (« j'y vais ensuite » pour « j'irai »), l'auteur signale un mode qu'il nomme « dubitatif » et qui s'apparente morphologiquement à un futur (avec des terminaisons en *-rèi, -rè(s), -rè, -rën, -rè, -rën*). Son emploi est généralement celui du doute, de l'incertain, domaine souvent investi par le futur en roman : « *a minjarè* » (« sans doute mange-t-il »), « *al oourè minjà* » (« il aura mangé (sans doute..) »)

Pour ce qui est des quelques considérations sur la basse vallée qui nous intéressent pour nos recherches sur la zone, on a, là encore, deux travaux du même Matteo Rivoira autour, respectivement, de la variété de la traduction des Évangiles par Bert, essentiellement fondée sur le parler de Torre Pellice (2024a) et des éléments de transitions vers le piémontais dans le parler de Rorà (2023). On pouvait avant-tout retenir du premier article, la fusion en une seule série des possessifs sur le modèle piémontais :

un'unica serie (valida per aggettivi e pronomi, questi ultimi preceduti da articolo): *mé, to, so, nost, vost, so; mia, toua, soua, nosta, vosta, soua; méi, teui, seui, neusti* (con qualche

24 La version entre parenthèse donne à chaque fois la version d'Angrogna

occorrenza di *nost*), *veusti* (anche qui con qualche occorrenza di *nost*), *seui*; *mié*, *toué*, *soué*, *nosté*, *vosté*, *soué*, con l'avanzamento di o a eu nei maschili plurali provocato da -i finale²⁵.

(Rivoira 2024a, 71)

Et la précision sur la particule interrogative « *la* » typique de la basse vallée (« *cosa bèverèn-la ?* ») face à celle en « *que* » plutôt caractéristique du *rourenc*.

Ce parler, celui de Rorà que Morosi avait situé dans le groupe externe avec ceux de la basse vallée avant que Pons ne l'ajoute à celui précédent (celui de la haute vallée), fait l'objet d'une étude de Matteo Rivoira dans un article en collaboration avec Riccardo Régis sur le concept de « zone grise » linguistique (2023, 16-27). Sa position géographique (périphérique, ni de la haute, ni de la basse vallée et à la rencontre avec les parlers cisalpins centraux et le piémontais) avait valu au *rourenc* l'appellation de « *prov[enzalische]-piem[ontesische] Mischmundart der präalpine Hügelzone*²⁶ » (Hirsh 1978, 42 cité dans Régis & Rivoira 2023b, 17). On avait pu comprendre que si, comme généralement en basse vallée, des influences piémontaises se faisaient lourdement sentir (plus que des conservatismes occitans comme jusqu'à l'absence de la palatalisation nord-occitane), des pans entiers de sa structure, notamment dans sa morphologie verbale, retenaient clairement le *rourenc* dans la famille occitane.

Notons qu'on ne connaît comme mise à l'écrit du parler de la basse vallée qu'en plus de la traduction des Évangiles, deux satires anti-papales attribuées à Alexis Muston après avoir été retrouvées dans ses archives : *lestoria dar viage dar pappa quand à l'è endà en paradis, dep.t dar ciel et buquasi l'aut viage qu'a fait lou papa, ent l'infern* (Appia 1987, 53-63) et quelques vers dans la variété de Rorà de l'écrivaine Gabriella Tourn Boncoeur (1868-1947) : « *O Re Puissant, toue grassie care / i veillen sur teui filh beni : / car l'è la vountà dar Pare / què tout lou mound a vègna a Ti.* » (1944 dans Pons 1979 ; 84).

1.3.2 Enclave occitane en Calabre : 'o Guardiòl

Pour conclure cette première partie de synthèse des connaissances, repassons en revue les trois étapes qui nous avaient permis de situer et de décrire le parler occitan de Guardia Piemontese : un panorama des grands traits du dialecte calabrais local au milieu duquel le *guardiol* s'insère, les principales caractéristiques de cet occitan puis les considérations comparatives sur les traits renvoyant plus ou moins aux Vallées vaudoises.

Ainsi, commençons par rappeler que la petite enclave occitane se situe sur le littoral

25 « une seule série (valide pour les adjectifs et les pronoms, ces derniers précédés de l'article) : [...] (avec quelque occurrence de [...]), [...] (là aussi), [...] avec l'avancement de -o à -eu dans les masculins pluriels provoqué par le -i final » (traduction de l'auteur)

26 « dialecte mixte provençalo-piémontais de la zone collinaire préalpine » (traduction de l'auteur)

tyrrhénien (occidental) de la province de Cosenza en Calabre à l'extrême sud de l'Italie. Le dialecte qui y est parlé est le calabrais dans sa variante *cosentinese* (le *Cosentino* ou *Cusintinu* en calabrais) particulièrement intéressante en ce qu'elle fait figure de zone de transition (coupant de fait souvent en deux le dialecte calabrais dans les classifications) entre l'ensemble méridional et celui méridional extrême de l'italo-roman. Cette distinction entre les parlers méridionaux centrés sur le napolitain et les méridionaux extrêmes centrés sur le sicilien (prenant donc de la Calabre citérieure vers le sud et la pointe des Pouilles, le *salentino*) a toujours un rapport à l'influence hellénique (frontière avec l'occupation grecque au sud) qu'elle soit antique ou médiévale et byzantine (Rohlf 1972 dans Humbert 1974, 407-408).

On avait noté, sur le calabrais, ces quelques principaux traits phonologiques (Canalis 2009) :

- Système phonétique pentavocalique ([a], [ɛ], [i], [o], [u]) avec existence ponctuelle d'un schwa [ə] semblable au napolitain
- Les principaux traits consonantiques propres à l'ensemble calabrais (et méridional en général) sont notamment ; la prononciation gémisée des consonnes initiales ou intervocaliques, la palatalisation des fricatives alvéolaires [s] et [z] devant une consonne occlusive ou fricative : le groupe ST évoluant en [ʃt]
- Rétroflexion possible des séquences /tr/ et /dr/ vers une prononciation en [tɾ] et [dɾ]
- Élisie fréquente de la voyelle pré-consonantique dans les deux premières syllabes : ['nduja], ['ɲuri] (pour signori)
- Sonorisation (très fréquente en italien méridional) des consonnes occlusives sourdes [p], [t], [k] en [b], [d], [g]
- Proche du sicilien (et aussi du sarde), apparition au Sud de Cosenza, de l'évolution de la gémisée latine -LL en une double consonne occlusive rétroflexe voisée [ɖ]
- Tendance localisée à aspirer le [f] avec utilisation (à l'écrit) d'un -h (semblablement au gascon) : *Hacimu u cahè* (« faisons le café »)
- Réduction de nombreux groupes consonantiques (souvent nasale + occlusive) comme par exemple avec le passage de -ND à [nn] : « quando » > « quannu »

Quant à la description qu'on avait pu rassembler du *guardiol*, on avait synthétisé les principales informations reprises à Hans Peter Kunert par Agustí Cavaller (2013, 54-59) :

- Absence unique en occitan de [y] qui passe à [i] dans les diphtongues croissantes (fuòc [fiɔk]), ailleurs, le -u rejoint (de même que le -e) devant nasale [ɲ] (semblable au -u québécois : *ment* [mɲɑ̃t], *luna* [d̪ɲnə]). Certains mots possédant [y] en occitan passent ici à [u] comme par emprunt à l'italien (*loche* [lutʃː])

- Présence de phonème typiquement calabrais (ou méridional extrême) : la séquence latine -LL donnant la rétroflexe [ɖ] (*bèll* [bɛɖː]), *quiau* [kjaw > ʝaw], *guieisa* [ʝeːjzːə] (transcrit *gghjesia* en calabrais)

- Possible prononciation du graphème -llh, en position final, en une occlusive palatale voisée [ʝ] : *vèllh* [vɛʝ]

- Même résolution des séquences -PL, -CL (L post-consonantique en général) que dans les parlers italiens par palatalisation de la liquide : *quiau* « clé », *piça* « place »

- Allongement compensatoire (essentiellement par ajout d'un schwa final) après les groupes consonantiques finaux conservés en vivaro-alpin (influence phonétique italique, l'italien ayant lui toujours une voyelle finale et ajoutant justement cette résonance finale dans les emprunts) : « *fòrt* » ['fɔrtə]

- Vélarisation du [a] > [ɑ] devant nasale ou [r]

- Comme dans les vallées, sur le modèle français, on observe la monophthongaison de -ue ([we] en standard) à [ø]

- Maintien du groupe [ɔw] mais monophthongaison fréquente de [aw] à [ɔ] : *pòc* (pour *pauc* en vivaro-alpin plus général) (Ligozat 2020, 118).

C'est Gérard Ligozat qui présente dans le chapitre de son manuel d'apprentissage du vivaro-alpin sur le *guardiol* quelques traits morphologiques (Ligozat 2020, 118) :

- Absence du pluriel stigmatique en -s : *le maire gardiole* « les mères guardioles », *lhi mal* (les maux) avec pluriel vocalique en [e] pour les mots terminés en [a]

- Troncation, sur le modèle italien méridional, de l'article défini masculin : 'o ['u] devenant *lhi* au pluriel (*la, le* pour les féminins)

- Présence (à peu près unique à ce niveau systématique aujourd'hui en occitan) d'un passé périphrastique sur le modèle qu'on connaît en catalan avec l'auxiliaire *anar* + infinitif : *ilh van èsser massat* « ils furent massacrés »

- Rhotacisme généralisé en fin de syllabe tonique : *quarque* « quelque », *sarvar* « sauver »

- Constructions archaïques fondées sur la généralisation de possessifs proclitiques de type [mɛvə] *meu* « mien » (Rivoira 2023, 335) : *baisant lhi pè lor* « en leur baisant les pieds »

À ces quelques points, on peut rajouter celles extraites de la grammaire de Hans Peter Kunert (2006 repris dans Micali 2020, 48-54) :

- le linguiste allemand ayant porté en Calabre la graphie classique alibertine, des rapprochements sont faits avec la « norme » standard de l'occitan ; ainsi, malgré la troncation typiquement méridionale du -l du déterminant défini masculin, la graphie actuelle propose de transcrire *lo*

- l'utilisation de l'auxiliaire « avoir » (« *aver* ») dans le passé composé fait s'accorder le participe avec l'objet qui le précède : *l'as vista ma maire* « tu as vu(e) ma mère »

- le futur n'existe pas et se forme avec l'utilisation d'un présent de l'indicatif accompagné d'un adverbe et le subjonctif présent qui n'existe pas non plus est remplacé par le subjonctif imparfait

- présence obligatoire des clitiques sujets à la deuxième personne du singulier et à la troisième du singulier et du pluriel, même après un sujet nominal ou un pronom tonique : *tu te se bon* « tu es bon », *la maire illh va al mercat* « la mère va au marché »

- par archaïsme probablement préservé au contact du calabrais, le possessif se place après le substantif : *lo calor seu* « sa chaleur », sauf dans des cas de parentèle : *mon paire, ma maire*

On peut désormais conclure ces quelques considérations générales sur le *guardiol* en insistant sur son statut d'îlot séparé ; un îlot d'occitan alpin hors des Alpes. Si celui-ci a été, on l'a vu, brutalement coupé de tout lien avec le continuum linguistique d'origine (n'étant soudainement plus alimenté par aucune migration provençalo-alpine dès la moitié du XVI^e siècle), la question qui n'a cessé d'intéresser les chercheurs était celle de l'origine exacte des colons. Ces colonies de Calabre, si elles ont été anéanties, c'est sans aucun doute à cause de leur appartenance religieuse et c'est précisément pour cela qu'on a pu, dans ce travail, considérer Guardia Piemontese comme, sinon faisant partie, du moins étant lié historiquement, à l'« occitan vaudois ». Ainsi, si les colons étaient probablement essentiellement vaudois, cela ne signifie pas que le terrain d'investigation doit se limiter au cadre « vaudois » contemporain, à savoir les seules Vallées vaudoises (territoire de fait défini seulement et précisément avec l'édit de Tolérance de Cavour de 1561). Précédent ce premier confinement aux strictes vallées, l'aire de provenance à considérer est forcément celle correspondant aux zones de l'implantation vaudoise tardo-médiévale, situées dans ce triangle Provence-Dauphiné-vallées piémontaises. Cette variété des parlers matriciels de l'occitan calabrais a également porté au nécessaire postulat d'un *guardiol* étant le résultat d'une koinisation : l'occitan de Calabre serait donc en résumé, pour être le plus prudent et général possible, une « mixture » construite sur la rencontre et la fusion de différentes variétés du triangle pré-défini, l'isolement prolongé du reste de son continuum linguistique d'origine et accompagné par l'influence extérieur, à savoir le contact à haute intensité avec le calabrais environnant (Genre 2002 ; Rivoira 2023, 325-326). C'est Arturo Genre qui a été le premier à vraiment émettre la thèse de la koinisation en critiquant les failles méthodologiques de Vegezzi-Ruscala (qui clarifia la nature « provençale » du *guardiol* en 1862 et défendait l'idée d'un rapport de filiation avec le « vernaculaire d'Angrognà ») et en rappelant l'expérience d'intercompréhension « bricolée » du pasteur Jean Pons : « *Je parlais Angrognin, et tous me comprenaient comme je comprenais tout ce qui m'étais dit (...) avec quelques mots et accents de Bobi*

et du Val S. Martin. » (1884, 18 cité dans Genre 1985, 298).

Mais c'est surtout en partant des arguments de Morosi en faveur d'une origine principalement située dans la haute Val Pellice que Genre illustre cette variété de provenance de traits selon lui « non-exclusifs » et portant donc à chercher hors de cette seule zone (1985, 299-301) :

- La vélarisation du -a tonique est plus présente de fait à Luserna qu'à Bobbio (et en haute Val Chisone qui n'est plus vaudoise depuis le début du XVIII^e siècle)

- L'évolution à [y] de *ĕ* et *ē* ou *I* ne semble être observable elle aussi, qu'à Luserna

- La tendance à l'effacement du [a] vient plutôt de Prarostino que de la Val Pellice

- La vocalisation de -l post-consonantique est bien par contre générale à toute la vallée et on trouve bien à Bobbio et ailleurs dans les vallées comme à Guardia *paese* l'absence complète de la voyelle épenthétique (*stachà* « attacher »)

- Bobbio tend plus vers [tʃ] dans l'évolution du groupe CT, là où en Calabre comme dans le reste de la vallée et en Val Germanasca, on obtient [jt] (*Fach* vs. *Fait*)

- *Salhou* « je sors » se retrouve dans toute la Val Pellice

- La diphtongue de la syllabe initiale en Calabre : *jouòrn* « jour », *fiec* « feu », *mìerou* « je meurs » est aussi retrouvable en moyenne Val Chisone, à Pramollo et en Val Germanasca plus qu'en Val Pellice

- Morosi n'a pas réussi, concentré qu'il était sur la Val Pellice, à expliquer la désinence [ɛn] de la première personne du pluriel du présent de l'indicatif qu'on ne retrouve qu'en haute Val Chisone (pour la zone septentrionale) et parallèlement, en toute logique, dans les parlers vaudois du Wurtemberg où s'étaient installés des réfugiés de cette même vallée

- Alors que le groupe -ND au sein d'un mot tend partout dans les Vallées vaudoises à perdre son [d], on le retrouve largement maintenu en Calabre : *sundre* « cendres ». On a en revanche un tel maintien dans les vallées centrales du Cuneise

Une fois rassemblée cette description dialectologique d'ensemble sur les Vallées vaudoises et Guardia Piemontese, rappelons désormais les grands axes sur lesquels portera notre recherche, à savoir : la caractérisation du parler de la basse Val Pellice et plus précisément, du *tourasin* (celui de Torre Pellice), au sein du domaine occitan cisalpin comme carrefour dialectologique puis sa mise en relation avec le *guardiol*, dans la continuité de la comparaison « phylogénétique » avec l'occitan vaudois dont il est issu.

II) De la méthodologie à l'enquête de terrain

1) Un étranger de l'autre côté de l'Occitanie : bagage, origine de la recherche et posture de chercheur

Pour ouvrir cette partie méthodologique on a considéré qu'il pouvait être intéressant d'évoquer les raisons et le parcours qui a amené à cette étude et plus précisément, de mettre à nu la position depuis laquelle celle-ci a été envisagée puis entreprise. Cette exposition de ma posture de chercheur implique en outre d'utiliser ici, le « je » qui permettra de mettre de côté un instant l'universel du « nous » ou du « on » pour se concentrer sur la réalité de l'auteur qui écrit ces lignes. L'éventuelle orientation de cette recherche, qui bien que se voulant toujours dans une ligne d'objectivité scientifique laisse voir des choix méthodologiques et des conclusions propres à son auteur, sera dès lors éclaircie par l'explication de son parcours et de l'origine de ces mêmes choix, de cet « être de recherche » pourrait-on dire. Notre recherche se reconnaissant comme appartenant au champ très large des « études culturelles », l'origine sociologique, géographique et précisément culturelle du chercheur importe probablement dans l'aspect qu'elle prendra. Il m'a donc paru important d'éclaircir ces quelques perspectives « méta-épistémologique » personnelles pour bien affronter la question des affects dans la recherche, le rapport entre Homme et chercheur dans la tradition de réflexion sur le *situated knowledge* (savoir situé) tel que théorisé par Donna Haraway (1988, 575-599). J'espère maintenant que ces quelques lignes puissent servir à minima de marque de confiance quant à mon honnêteté intellectuelle et scientifique pour tout lecteur et que ce retour sur une subjectivité conscientisée permette un meilleur encadrement de la production d'un savoir objectif que ce travail prétend vouloir apporter.

Tout d'abord, avant la décision de travailler sur ce sujet, c'est sans-doute la question de mon arrivée à l'occitan, car il s'agit bien comme souvent dans un cas français d'une arrivée à la langue, qui se pose. Sans m'étendre sur ces considérations biographiques je commencerais par souligner que je suis né et ai grandi à Paris où le « hasard » des nécessités, d'ordre avant tout économique je suppose, a porté la génération de mes grand-parents. Depuis toujours mon horizon a été celui des frontières montagneuses méridionales : pyrénéennes du côté maternel et alpines du côté paternel. Ainsi, j'ai passé toutes mes vacances en Gascogne dans la famille de ma mère et en Haute-Savoie où celle de mon père avait un chalet bien qu'étant quant à elle plus dispersée. C'est de cette manière que par un grand attachement à ces pays plus ou moins lointains, j'ai pu commencer à développer un tropisme pour ce qui était non seulement loin de Paris, de la ville et pour ces lieux que j'avais appris à

considérer comme étant ceux de mes origines. Parallèlement, au delà de cet attachement à la montagne et à la ruralité que je développais, j'avais été baigné dans le récit de l'émigration dans ces terres appartenant à la France d'arrière-grands-parents des deux côtés de ma famille. Du côté paternel, une aïeule italienne était arrivée dans cette zone alpine à l'époque de l'autoritarisation de la botte sous le fascisme tandis qu'un peu plus tard, le grand-père de ma mère avait traversé la frontière lors de la *Retirada* mettant fin à la Guerre civile espagnole en 1939. Par attrait pour ces origines familiales, les Alpes et les Pyrénées que je fréquentais souvent étaient devenues des horizons vers lesquelles tendre avec derrière, de grands espaces à découvrir afin notamment, d'en savoir plus sur ces ancêtres. Le jeune français que j'étais avait alors comme issue la plus aisée de considérer qu'il était entre autres, d'origines espagnoles et italiennes et que ce serait dès lors ces deux langues qu'il lui faudrait apprendre sans trop se pencher dans un premier temps sur les identités catalanes et piémontaises de ces fameux aïeux. La proximité plus récurrente avec le côté maternel, conjointement avec d'autres facteurs, m'a d'abord essentiellement dirigé vers le monde hispanique qui a été mon premier domaine d'étude avec des années d'apprentissage intensif du castillan. Déjà à ce moment, je concevais cet investissement comme le travail de récupération d'un patrimoine très riche qu'on ne m'avait pas transmis, dont j'avais été privé, ce qui me faisait parler d'un « traumatisme » que je pouvais au mieux essayer de reprocher aux fascismes ultramontains qui avait poussé à l'exil mes ancêtres.

Ma carrière académique se précisant, notamment à travers deux années très intenses de CPGE littéraires au Quartier Latin, je gardais en tête cette volonté de m'engager dans une voie qui me permettrait de retourner vers cet héritage tout en m'ancrant fortement dans l'exigence d'une pensée tendant vers l'universel. C'est alors que j'en suis arrivé à concevoir que cette recherche d'identité n'était pas contraire à cette ouverture et qu'à l'inverse, la racine (autant au sens figuré qu'au sens propre, par l'observation empirique de la racine de l'arbre) non seulement ne connaissait pas de frontière, mais que toute plante et donc tout être humain avait besoin de savoir d'où il venait, de quelle culture vivante, pour grandir et se réaliser. De ce point de vue, la Catalogne n'était ni très loin ni très différente de la Gascogne et les Pyrénées étaient plutôt un espace de rencontre que de séparation stricte. Au même moment, je rencontrai une personne très importante pour moi qui, au delà de l'affection, allait m'apporter beaucoup, autant en terme d'expérience que de perspectives. Alors que depuis plusieurs années les aléas du côté paternel m'avaient éloigné des Alpes où je n'allais plus, ressentant là une grande perte, je les retrouvai finalement du côté italien en découvrant ces Vallées vaudoises si particulières et en m'intégrant pleinement dans un nouveau milieu qui m'avait accueilli à bras ouverts. C'est étonnement à partir de ce moment finalement assez récent, que par la discussion et la comparaison je commençai à repenser mon héritage, notamment celui que j'avais eu tout ce temps devant les yeux sans en faire grand cas. Le « patois » que mon arrière-grand-mère et les vieux

en Gascogne parlaient entre eux avait une histoire et une identité plus vaste et digne de considération. J'allais alors commencer à prendre en considération des évidences auxquelles j'étais jusqu'alors resté étrangement indifférent : pourquoi ni moi ni ma mère ne parlions cette mystérieuse langue si compréhensible, à la rencontre de plusieurs autres, qui était la seule employée par les anciens entre eux ? Pourquoi les trois dernières générations en semblaient-elles privées et que s'était-il bien passé ? Là encore et d'une façon assez étonnante, c'est en parlant avec un Italien résidant en France depuis des années que de grandes questions d'Histoire de France restées dans l'obscurité et dans l'indifférence générales émergèrent pour moi et que le terme d' « occitan » vint me frapper l'esprit.

Cet accent, celui de toute ma famille maternelle, était donc l'écho d'une langue qu'une injustice invraisemblable avait systématiquement éliminée. Mais sans s'attarder sur le militantisme qui peut alors naître dans le cœur d'un jeune homme à ce moment (ou le retour sur comment ré-envisager les concepts de nation, de France et de langues), je vis alors très vite ce que ces horizons allaient pouvoir m'offrir et c'était par le savoir, et donc la recherche, que j'allais pouvoir les investir. Cette tierce langue étrangement orthographiée dans les hauteurs de la Val Pellice que je découvrais à peine majeur était étonnemment proche de « mon patois » et les deux étaient en fait deux extrêmes d'un même continuum, celui occitan. C'est notamment là que j'ai parfait ma pratique de l'italien que je maîtrisais enfin assez parfaitement pour non seulement m'intégrer à cette société, mais aussi pour l'utiliser comme moyen d'aller au contact de cet autre bout de monde occitan. Pourtant, en arrivant à Toulouse dans le cadre de mon master EVOCA, mon tropisme était encore centré sur le Sud-Ouest. Moi qui avais appris plus ou moins seul le gascon, j'allais, en étudiant dans la « ville rose », enfin fuir Paris et me rapprocher de cette Gascogne qui m'était chère avec ma famille, les Pyrénées et le territoire espagnol tout proche où j'avais dans un premier temps pensé à aller faire mes études. Le projet global était dès le début, d'investiguer des zones de montagnes, frontalières, et au contact des langues romanes au centre desquelles se trouve justement l'occitan. Mais en voulant travailler en dialectologie sur le cas du benasqués, ce parler de la haute vallée de Benas en Aragon coïncé dans la *Franja de Ponent* entre le massif de la Maladeta et la frontière française, je restais en fait très proche de chez moi et je n'aurais fait que réévaluer le taux de gasconité d'un parler disputé par les aragonistes et les catalanistes. C'est alors qu'une simple idée de ma professeur de sociolinguistique d'alors me lança sur la voie des confins les plus lointains, presque exotiques, de l'occitan, à savoir le cas de Guardia Piemontese. Le sujet ayant été déjà bien décrit dialectologiquement puis récemment enrichi en sociolinguistique, le lien évident avec les Vallées vaudoises où j'avais eu la chance de m'implanter se fit alors et je décidai de comparer les deux à travers les prismes de la dialectologie et de la sociolinguistique sur la base du lien historique fondamental qu'était celui de l'élément religieux (et culturel) vaudois.

J'aimerais finir cette partie en justifiant, à l'issue de ce parcours de vie et d'études, le choix de ce sujet et l'intérêt que j'y trouve, les questions que je vais chercher dans ce panorama italien et vaudois de l'occitan. La problématique de l'identité liée à la langue est, comme on l'a vu, le fil rouge de tout ce parcours et on comprends dès lors les préoccupations de la partie sociolinguistique de cette étude. La présence dans celle-ci de l'Histoire est sans-doute due au besoin de recontextualiser, et plus encore à une appétence remontant à mes intérêts les plus anciens, mais elle m'a cependant paru fondamentale pour poser les bases de notre comparaison entre les deux cas. Si je devais justifier plus encore cette présence en fond je dirais d'abord que l'Histoire a pour moi une valeur essentielle lorsqu'il s'agit de faire en quelque sorte un travail de préservation, comme c'est le cas ici (l'intitulé du master qui sert de cadre académique à ce travail portant d'ailleurs ce terme de « préservation des patrimoines »). J'ajouterais également que la comparaison centrale dans notre sujet elle-même se fonde sur un cheminement historique commun puis *a posteriori* divergent. Plus sur le fond maintenant, le rapport entre langue et religion n'allait pas de soi dans mes centres d'intérêt mais il me semble avoir pu conscientiser la préoccupation qui m'a mu dans cette direction.

Tout d'abord le médiévisme occitan, secteur important de la recherche occitaniste travaillant sur un Moyen-âge qu'on a souvent pu, particulièrement dans ce domaine, idéaliser comme l'époque d'une civilisation d'oc fondée sur des grands principes et une effervescence culturelle unique, se penche souvent, de par son ancrage avant-tout languedocien (entre Toulouse et Montpellier), sur la grande hérésie médiévale « occitane », symbole quasi identitaire et politique d'un Midi libre penseur réprimé par le Nord qu'est le catharisme. En ce sens, sans même être médiéviste de formation, s'intéresser aux vaudois était déjà un moyen de partir plutôt vers, sinon le Sud-Est, du moins vers les Alpes et *a posteriori* l'Italie, l'hérésie vaudoise ayant été assez oubliée en France du sol de laquelle elle a été éradiquée dès 1545 (dans ses frontières actuelles). Bien qu'on ait vu son lien avec le reste des « hérésies méridionales » chez René Nelli (1968) et son implantation assez vaste à l'époque qui intéressent ces « catharistes », travailler sur eux juste depuis Toulouse était tout à fait impossible si l'on voulait en saisir la réalité concrète, avant-tout en ce qui concerne la documentation et les sources. Ensuite, venant d'une formation d'historien, j'avais très tôt été étonné de l'absence du souvenir protestant qu'avait pourtant bien connu le Sud-Ouest de la France. Étant en partie d'origines gasconnes et aussi béarnaises, mon étonnement n'a été que renforcé lorsque j'ai commencé à m'intéresser à la langue, laquelle était très promue dans la culture locale tandis que l'élément protestant historique ne se cantonnait plus qu'à certaines réalités peu reluisantes depuis l'annexion du Royaume de Navarre au début du XVII^e siècle. Les béarnais me semblaient très prompts à

manifester leur patrimoine et leur histoire à travers le chant traditionnel, la figure de Gaston Febus, du *Noste Enric* ou encore des mousquetaires gascons et notamment la langue mais il me semblait que l'appartenance très importante, au moins jusqu'aux Guerres de Religions, au protestantisme faisait peu l'objet de l'intérêt collectif. Le premier grand défenseur de la langue gasconne Pèir de Garròs, n'était-il pas pourtant protestant, n'avait-il pas fait d'abord publier comme premiers textes imprimés en gascon de l'histoire ses traductions des Psaumes et finalement n'avait-il pas dû se réfugier à la cour de Navarre en terres protestantes face aux ravages des catholiques dans son Armagnac natal ? En cela, comme nous aurons l'occasion de le voir, les Vallées vaudoises, terre occitane de l'autre côté du domaine linguistique offraient un exemple de parfait contraire avec une foi affiliée à la Réforme qui avait, comme souvent chez les protestants, favorisé le français de Genève face aux langues locales. Ainsi j'allais dans une portion de l'« Occitanie » d'Italie, pays dans lequel les langues dites « régionales » se portent généralement un peu mieux qu'en France, pour trouver un espace culturel où l'élément linguistique occitan, bien que tout de même présent dans la *vita vitanta* à un niveau unimaginable chez nous, n'est pas le plus grand élément de fierté, de revendication identitaire, éclipsé qu'il est par celui du vaudois. Peut-être mon rapport au cas de Guardia Piemontese a-t-il d'ailleurs pu pâtir de sa trop grande proximité avec celui de l'occitanisme classique en France. Non que les situations sociolinguistiques soient comparables avec celle de France, dans un cas comme dans l'autre, l'occitan est encore beaucoup plus parlé que de l'autre côté de la frontière, mais on a pu faire des parallèles. Le petit îlot occitan de Calabre est un véritable concentré d'« occitanisme » à ciel ouvert rempli de symboles exhibant une identité fondée sur la langue et rappelant les institutions culturelles (voire militantes) qu'on trouve à France, à Toulouse là où les Vallées vaudoises sont plutôt un reliquat de société protestante avec son élite culturelle lettrée dans une langue nationale. Il se trouve en fait que l'occitaniste que j'étais s'était à tel point intégré en Val Pellice que j'en étais effectivement venu à m'attacher au monde vaudois dans des circonstances et pour des raisons que je ne développerai pas ici mais dont j'ai bien conscience lorsqu'il s'agit pour moi d'étudier l'ex-colonie vaudoise de Calabre.

Mon objet d'étude n'est donc, en toute honnêteté, pas regardé froidement. Ayant d'ailleurs deux objets d'étude je réaffirme même que les deux ne sont fatalement pas pris exactement de la même manière par le chercheur que je suis. Mon travail en dialectologie, qui depuis longtemps voulait effectuer des comparaisons (notamment avec l'autre extrême du domaine occitan, le mien et celui alpin), se veut peut-être en quelque sorte une tentative d'exorcisation de ce différentialisme involontaire dû à l'expérience de vie qui peut affecter les considérations d'ordre sociologique et donc la partie sociolinguistique. Au final, avec cette comparaison dialectologique de deux lieux occitans d'Italie, je commence par sortir de mes lieux de vie, de ceux de mes origines et auxquels je suis lié « essentiellement » pour prendre en considération un espace roman plus large et je tente par la

comparaison justement, de remettre à égalité les deux lieux par leur lien génétique. Précisons qu'à chaque fois, je ne me montrais pas fermé à ce que la personne interviewée utilise l'occitan. Non seulement je désirais profondément pouvoir récolter le plus d'expressions de leurs parlers respectifs pour avoir une matière conséquente sur laquelle travailler mais étant moi-même occitanophone, j'avais l'avantage de pouvoir comprendre ce qui m'était dit. En toute honnêteté, il convient néanmoins de préciser que cette dernière affirmation a ses limites et que l'*abstand*, la distance entre nos occitans respectifs, se révèle souvent assez importante, notamment avec le parler de Guardia Piemontese tellement isolé depuis des siècles du reste du continuum et ayant subi l'influence du calabrais et de l'italien à plusieurs niveaux. Le *guardiol* nous a été assez peu intelligible lorsque parlé normalement par ses locuteurs avant qu'on ne commence à s'y adapter à l'issue d'une bonne semaine d'immersion et de discussion. J'ai néanmoins tenté un exercice d'intercompréhension avec notre informatrice de Bobbio Pellice, elle parlant dans son *bubiarel* natal et moi dans mon gascon plus standardisé, par simple plaisir de faire communiquer les deux variétés les plus éloignées du domaine occitan et la discussion s'est faite de manière très naturelle. Certains m'auraient d'ailleurs conseillé de passer au languedocien standard pour mieux me faire comprendre par des locuteurs plus périphériques mais le but de cet exercice était justement la rencontre de deux extrêmes. Je pense d'ailleurs qu'il convient de préciser que ma connaissance de la langue au sommet du schéma diglossique dans lequel se trouve l'occitan de mon interlocutrice, à savoir l'italien, m'a grandement aidé à mieux le comprendre. Encore une fois, il me semble que ce travail m'a permis de continuer à m'inscrire dans une forme de pluridisciplinarité qui m'est chère et que j'essaie d'articuler le mieux possible. Ici en l'occurrence ma volonté a toujours été de tisser des liens, de réaffirmer celui important entre communauté vaudoise et langue occitane en ré-insistant dessus autant dans les Alpes qu'en Calabre à partir de deux rapports opposés à ces deux éléments respectifs. A partir d'un cadre qui est celui d'une communauté religieuse pluriséculaire, je pouvais repartir de l'Histoire pour aller vers différents domaines de la linguistique tout en me centrant sur des motifs récurrents, filons de ce sujet, que sont la montagne et le mouvement.

A partir de ces considérations, on pourra sans doute mieux comprendre la direction prise par cette étude et c'est maintenant le procédé qui a mené à sa réalisation qu'il s'agit d'exposer. La question centrale de notre étude sociolinguistique tient justement dans cette recherche d'une identité amoindrie par une autre pour différentes raisons socio-culturelles (voire culturelles et politiques) : plus précisément dans la recherche de la langue vernaculaire oubliée au profit d'une construction confessionnalo-linguistique (vaudoise francophone) et dans celle d'un patrimoine historique (religieux et vaudois en l'occurrence) oublié derrière la survie du seul élément linguistique. Ensuite, la

comparaison entre les deux lieux permet non-seulement d'investir ce champs de la dialectologie comparée qu'on a évoqué (à travers les questions de déplacement et de contact) mais également celui du contact et de la transition dans des confins montagneux du domaine occitan (entre vallées alpines septentrionales et méridionales, entre la haute et la basse vallée, entre celle-ci, peu étudiée pour elle-même aussi, et un autre domaine roman s'ouvrant avec le piémontais). Pour l'exposition de cette méthode, on passera par les trois moments qui constituent la dialectique de notre recherche, à savoir d'abord la préparation des enquêtes, le matériel utilisé puis la réalisation de celles-ci et finalement le traitement de la matière récoltée, justifiant à chaque fois nos choix dans la perspective qui était la nôtre.

2) Questionnaires

Il s'agira ici de présenter la méthode employée pour la récolte des données, d'un côté pour les enquêtes en sociolinguistique et de l'autre, en dialectologie. On présentera, à travers ces deux étapes, les outils et les démarches utilisés pour tenter de trouver réponse à nos questions de recherche, qu'on pourra ici rapporter au cheminement méthodologique suivi. Le format méthodologique choisi était toujours, dans les deux cas, celui de l'entretien dirigé et enregistré.

2.2.1 *Enquête sociolinguistique*

L'enquête sociolinguistique consistait donc en un entretien semi-dirigé sur la base d'un questionnaire. Cette méthode permet dans un premier temps d'obtenir des réponses sur les thématiques précises qui nous intéressent mais l'aspect général ou la portée assez large de certaines questions laissent volontairement la place à la digression et aux récits biographiques en tout genre pouvant enrichir la discussion sur l'expérience de l'informateur. Le premier questionnaire duquel nous sommes partis était celui mis au point par le projet PaRL de l'Université de Bordeaux qu'on a tout d'abord simplement traduit en italien pour l'adapter linguistiquement à notre terrain d'enquête²⁷.

Ce dernier a été employé deux fois tel quel, pour le premier entretien dans les Alpes et le premier en Calabre comme pilote et une troisième fois légèrement réorganisé ou du moins, légèrement retouché de retour à Torre Pellice. Nous reviendrons sur ces changements un peu plus

²⁷ Voir annexe 1

avant dans la partie suivante sur le déroulement des enquêtes. Ce que l'on peut déjà expliquer ici est sa structure, qu'encore une fois, nous avons reprise très fidèlement à l'original en français. Ainsi, le « guide général » pour l'entretien se présentait sous la forme d'un grand tableau avec des « blocs thématiques » au nombre de neuf et auxquels étaient adossés des « arguments spécifiques » dans chacune des catégories, c'est à dire les questions qui aiguillaient l'enquête. Ces catégories comportaient d'abord un « bloc » sur les données personnelles servant à caractériser le profil de l'informateur, soit son origine géographique, celle de ses aïeux, son statut socio-professionnel avant de rentrer dans le détail, dans un deuxième bloc nommé « à l'origine de l'être de langue », du rapport à la langue, dans son origine justement à travers la question de la transmission lors de l'enfance. Les deux parties suivantes concernaient le rapport à la langue, d'abord dans l'espace privé, intime puis dans celui public : on s'intéressait là à la place de la **pratique de la langue en société, à sa vitalité et aux représentations qu'on s'en fait**. Les deux blocs qui suivaient nous portaient au niveau plus officiel des institutions, avec d'abord la place de la langue à l'école puis dans les politiques publiques avant qu'une septième partie se penche sur sa situation dans les médias et dans la création. L'avant dernière partie nommée « économie et écologie de la langue » proposait à l'informateur de réfléchir sur le potentiel social et culturel de sa langue mais aussi, comme son titre l'indique, sur son éventuel rôle dans l'intégration des populations, dans la mise en place d'une économie locale voire dans la prise en compte et la préservation du milieu naturel. La neuvième et ultime partie, dite de « considérations conclusives », reprenait la réflexion sur la place de la langue par la question de son avenir et à travers une ouverture sur les alentours et l'extérieur. Les quelques passages entre parenthèse et en italique constituent quelques légers ajouts qui nous ont semblé utiles pour rentrer plus en détail ou avoir une vision plus large. Plus spécifiquement, on avait déjà rajouté à la fin du tableau quelques « **considérations spécifiques sur les vaudois** » qui nous permettaient de poser les bases de notre réflexion sur le **rapport langue / religion ou celui de Guardia Piemontese aux vallées vaudoises** en plus de quelques questions précises portant sur les **représentations sociolinguistiques, identitaires et sur le rapport personnel à l'activisme linguistique**. On voulait aussi et surtout y faire dialoguer les points de vues en interrogeant sur des propos entendus localement dans la vallée au sujet de la langue et qu'on a cités entre guillemets.

C'est ensuite que, par empirisme du terrain et dans des conditions que l'on rapportera plus tard, nous avons fait évoluer notre protocole d'enquête en partant toujours d'une structure semblable à celle du Projet PaRL, mais en l'adaptant à nos deux situations respectives. De là ont été créés deux questionnaires pour l'enquête sociolinguistique ; un pour la Val Pellice et un pour Guardia Piemontese²⁸.

28 Voir annexes 2

Celui pour la Val Pellice est le fruit d'un remodellement progressif qui s'est concrétisé avec la construction de ce questionnaire très spécifique à un contexte vaudois alpin tel qu'on a pu le rencontrer avec la troisième et dernière enquête. Les deux premières parties y suivaient assez fidèlement celles du modèle français de PaRL en renouvelant par exemple, comme dernière question de la seconde partie « famille et langue », celle sur la connaissance éventuelle de **récits, de légendes ou de chansons en « patouà » chose finalement assez rare face au très important corpus en langue française dans les Vallées**. La troisième partie s'intéressait au glottonyme, c'est-à-dire au nom de cette langue, question intéressante dans cette partie des Alpes, et au rapport général à celle-ci. La quatrième partie était un retour essentiel sur « l'Histoire et la culture » sur le **rapport et les connaissances de l'informateur à propos du mouvement vaudois et de l'occitan et l'Occitanie en général**. Venait ensuite une avant-dernière partie sur les « dynamiques structurelles et éco-sociales » portant notamment sur la variation, la conscience de celle-ci et de **l'identité linguistique mais également sur la répartition des locuteurs, les mouvements de populations et les contacts** pouvant affecter la langue. La sixième et dernière partie de « préservation et intérêt public » concentrait toutes les considérations autour de la situation de langue dans la société, sa vitalité, les actions en sa faveur et la question de son avenir.

Celui fait pour l'îlot *guardiol* ressemblait assez à ce dernier mais maintenait une structure en neuf parties. Les deux premières parties sont *a priori* identiques si ce n'est que les questions peuvent être dirigées légèrement différemment selon le contexte. Le glottonyme (les variations qu'il connaît, son ancrage), l'identité (l'auto-définition et le rapport au particularisme) et le rapport avec l'extérieur (la répartition sociale et pratique, les contextes d'utilisation de la langue ou des langues et la rencontre ou les regards des non-locaux) avaient chacun le droit à une partie à soi. La sixième s'étendait assez largement à la place de la langue dans la vie publique et à la relation aux symboles occitans tandis que la suivante s'intéressait à l'école, au rapport de l'informateur à la question de l'enseignement. La huitième partie correspondait à la quatrième de celle de la Val Pellice (**rapport aux différents niveaux de l'Occitanie, historiques et géographiques**) avec une certaine **insistance sur la connaissance du fait vaudois**. La dernière s'intéressait tout particulièrement aux **mouvements de populations et aux dynamiques linguistiques** affectant l'îlot et la vitalité de son parler.

2.2.2 Enquête dialectologique

Pour l'ensemble des enquêtes, le protocole suivi a été celui qui consistait à **faire traduire dans le parler du locuteur des phrases proposées en italien**. Pour chacune, nous avons fait traduire la fable d'Ésope « **la bise et le soleil** » à partir de sa version standard italienne²⁹. Pour toutes, à l'exception

²⁹ Voir annexe 3

d'une en Calabre, le gros de l'enquête consistait en un « **questionnaire** » **dialectologique** mis au point par le projet PaRL. Ce questionnaire composé de 44 phrases est un texte créé de toutes pièces pour la traduction et intitulé « **le conte de l'âne triste** » que nous avons fidèlement traduit en italien en respectant et **mettant en avant les éléments morphosyntaxiques intéressants** pour l'enquête³⁰.

La fable « la bise et le soleil » est un classique de la tradition dialectologique et son utilisation pour nos enquêtes nous a insérés dans le **projet de l'Atlas sonore des langues régionales de Philippe Boula de Mareüil** auquel nous avons fourni une version pour Guardia Piemontese, chose non encore faite alors, sur la page du site concernant l'Italie.

Au-delà de la masse d'éléments intéressants que peut relever une telle traduction voyons les principaux points, notamment de nature morphosyntaxique, sur lesquels insistait le questionnaire du projet PaRL. Les trois plus importants que le questionnaire nous invitait à souligner (et qu'on a visuellement soulignés sur le document) étaient, d'abord, celui de la **négation avec une variété de tournures de polarité négative** qu'on a mises en gras. Dans ce cadre, ayant à faire à des parlers gallo-romans ou en tout cas, occitano-romans, on a aussi insisté sur l'utilisation de la particule négative « *pas* », la mettant en italique et entre crochets, au milieu de nos phrases en italien, à chaque fois que celle-ci était potentiellement utilisable. Le deuxième point important était celui du **marquage différentiel de l'objet** avec notamment l'insistance sur la possibilité ou non d'ajouter la forme emphatique à savoir : préposition + pronom personnel tonique marquée en gras entre barres obliques (du type /à moi/). Le dernier s'intéressait à **un point de conjugaison, à savoir l'emploi du passé composé et celui du passé simple**. Comme dans le questionnaire français d'origine, notre traduction italienne propose à chaque fois une alternance (soulignée par l'écriture en gras) entre les deux temps afin d'évaluer lequel des deux était le plus naturel pour les locuteurs. On peut justifier cet intérêt pour la conjugaison notamment en admettant que l'influence des parlers italiens méridionaux en Calabre ait pu avoir une influence sur le maintien d'une forme de prétérit à Guardia coexistant avec le passé composé, maintien entretenu et conforté probablement par la rencontre avec le catalan entre au moins le XIV^e et le XVI^e siècle, là où celui-ci est totalement absent des parler « vaudois » actuels. Une étude en diachronie serait d'ailleurs intéressante pour tenter de dater cette perte, arrivée sans doute au cours de cette période moderne lors de laquelle nous avons justement une grande absence de données écrites car la traduction des évangiles de Bert fonctionne déjà sur le système actuel, avec l'emploi du seul passé composé (Rivoira 2024a, 61-74) On sait en tout cas que le guardiol est conservateur, voire archaïsant, sur un certain nombre de traits dont sur cette survie du passé périphrastique servant de prétérit, résidu d'un système verbal occitan plus répandu à l'époque médiévale (Jacobs & Kunert 2014).

30 Voir annexe 4

3) Déroulement des enquêtes de terrain

2.3.1 Informateurs

On s'intéressera dans cette partie au profil de nos informateurs dans le respect de leur anonymat pour permettre au lecteur de se faire une idée sur le contexte humain de cette recherche. On verra d'abord brièvement comment on a trouvé ces derniers puis on présentera rapidement le profil de chacune de ces six personnes ayant servi d'informateur pour les enquêtes sociolinguistiques et de locuteur pour celles dialectologiques. Leur identité sera masquée par un code qui servira à se référer à chacun d'entre eux et qu'on retrouvera dans les transcriptions en annexes. Ce pseudonyme commencera à chaque fois par **VP** pour ceux de la Val Pellice suivi de l'initial de la ou des communes de provenance pour préciser et par **GP** pour ceux de Guardia Piemontese à qui on rajoutera simplement un numéro.

En Val Pellice, la rencontre d'informateurs ne s'est jamais faite de manière fortuite malgré notre connaissance du lieu et plus précisément de Torre Pellice. Il a donc toujours fallu aller chercher ces informateurs auprès de personnes ou d'institutions pouvant être en contact avec ceux-ci. D'une part, cela peut justifier le nombre réduit d'informateurs, déjà justifiable par la contrainte sur la taille de ce mémoire, d'autre part, cet état de fait permettra de comprendre assez aisément certains des points qu'on avancera plus loin quand à l'absence de la langue.

Pour ce qui est de notre première informatrice, qu'on a nommé **VPB** car originaire de Bobbio Pellice, village dont elle utilise principalement le parler, on a pu obtenir son contact lors d'une discussion avec des habitants de la vallée, plus précisément à Villar Pellice, commune voisine dont provient aussi une partie de sa famille. Ayant entendu ces derniers parler de « patois », on a d'abord cherché un potentiel informateur et il est très vite apparu que la personne la plus indiquée localement pour intervenir sur le sujet était **VPB**, qu'on nous a clairement indiquée comme la spécialiste locale sur la question. C'est seulement ensuite, lors de la rencontre avec cette dernière qu'on a su son statut de responsable du *sportello linguistico occitano* de la vallée ; c'est à dire de référente et d'organisatrice de toutes les activités et les actions en rapport avec la promotion de l'occitan dans la vallée. A cette fin, une salle aux archives du Centro Culturale Valdese de Torre Pellice a été mise à sa disposition et c'est là que nous avons pu la rencontrer une première fois après l'avoir contactée par téléphone. Née en 1979 à Pinerolo, **VPB** est aujourd'hui résidente à Angrogna et est enseignante d'allemand au Liceo

Valdese de Torre Pellice.

VPTA est le seul homme qui ait servi d'informateur lors de toutes nos recherches. Né en 1959 à Torre Pellice, on l'a distingué de la troisième informatrice par son lien familial avec Angogna. Ce dernier est maçon et c'est aussi le compagnon de la propriétaire du magasin de souvenirs et de produits typiques de la vallée au centre de Torre. C'est d'ailleurs cette dernière qui nous a arrangé une rencontre avec lui pour l'entretien.

La dernière informatrice, VPT est née à Torre Pellice en 1954 et y réside encore aujourd'hui. Elle a été *Colf*, c'est-à-dire, « *collaboratrice familiare* », qu'on pourrait traduire comme employée de maison et est aujourd'hui retraitée. Nous avons pu nous procurer son contact par l'intermédiaire d'une amie de la vallée qui la connaissait et qui a immédiatement pensé à elle lorsque la question de trouver des locuteurs de *tourasin* s'est posée. C'est elle qui constitue notre source la plus « pure » pour ce parler au sens où cette dernière a toujours vécu à Torre et, sans qu'on puisse se permettre d'imaginer une absence totale d'influences extérieures, son parler est bien celui du centre *torrese* qui lui a été transmis en famille.

Lors de notre pérégrination italienne, les contacts avec les informateurs de Calabre ont été établis à travers Gabriella Sconosciuto responsable du Centro Culturale Giovan Luigi Pascale de Guardia Piemontese dont le numéro nous avait été donné au sommet de la Val Pellice par VPB. En arrivant sur place, Mme Sconosciuto nous a rapidement aiguillés avant de nous faire rencontrer trois de ses collaboratrices qui allaient être nos trois informatrices.

GP1, la première de nos informatrices est née à Paola en 1987 et a appris la langue à Guardia Piemontese avec ses parents qui y vivaient également. Elle travaille au centre culturel comme guide.

GP2 est née à Belvedere Marittimo en 1975 à quelques petits kilomètres au Nord de Guardia Piemontese où elle vit et est enseignante suppléante ainsi que collaboratrice du centre culturel.

Enfin, GP3 réside à Guardia Piemontese où elle est née en 1965. Elle est actuellement et depuis plusieurs années chef du laboratoire des tissus à coudre au sein du Centre Culturel.

2.3.2 Procédure de recueil des données

Nous relaterons ici brièvement le déroulement des enquêtes de terrain dans l'ordre chronologique. On pourra aussi préciser certaines circonstances particulières à prendre en compte pour les données récoltées. Rappelons que pour les traductions, on suit toujours la même procédure avec, pour la fable « la bise et le soleil » (*la tramontana e il sole*), une première lecture à voix haute en

italien avant de la traduire et pour le conte de l'âne triste, la lecture de chaque phrase en italien par l'enquêteur à laquelle l'informateur répond par l'équivalent dans son parler. Les entretiens sociolinguistiques ne s'éloignent pas trop non-plus d'une même structure thématique avant de varier par les aléas de l'entretien semi-dirigé.

Si la quasi-totalité des enquêtes eurent lieu lors de l'été 2024, la toute première a été effectuée le 15 avril de la même année. C'est avec VPB qu'on a commencé ce jour-là lors d'un séjour de deux semaines en Val Pellice où nous nous étions procuré son contact. Fréquentant lors de cette période les archives et la bibliothèque du Centro Culturale, on y a facilement retrouvé l'informatrice qui nous y avait donné rendez-vous par téléphone alors qu'elle tenait ce jour-là le *sportello linguistico* dans le bâtiment. On y fit alors la partie sociolinguistique de l'enquête sur la base du questionnaire du projet PaRL préalablement traduit en italien et augmenté de quelques questions spécifiques. A noter aussi qu'à l'issue de l'entretien, après avoir tenté un exercice d'intercompréhension oral entre nos deux parlers, l'informatrice nous a raconté une légende locale (que nous avons enregistrée et retranscrite mais qui ne sera pas exploitée pour ce travail) puis nous a remis deux petits livres produits par le *sportello* à son initiative : *La lh'èra un viege, 10 racconti e leggende della Val Pellice*, un recueil de récits et légendes de la vallée bilingue occitan-italien et un *Piccolo bestiario della Val Pellice* tout deux estampillés Fondazione Centro Culturale Valdese. Seul cas d'une enquête faite en deux temps, c'est avec elle que nous avons repris les recherches l'été en faisant la partie dialectologique le 22 juillet près du refuge Jervis dans la Conca del Pra qui domine la Val Pellice à 1722 mètres d'altitude. Nous nous étions fixé rendez-vous au refuge en tout début d'après-midi après l'heure et demi de montée vers le site. Là, on a commencé par lui faire lire une traduction d'un poème fait par nos soins (un petit texte écrit en gascon pyrénéen et qui, traduit en *bubiarel*, nous aurait servi de comparatif écrit mais qui ne sera pas non-plus exploité ici) avant de lui faire traduire la fable d'Ésope et le conte de l'âne triste. Après quelques questions et discussions sur l'occitan et la variation locale, VPB nous a donné deux autres contacts de locuteurs de Bobbio et de Villar (que nous n'avons malheureusement pas réussi à rencontrer) et de Gabriella Sconosciuto pour notre arrivée en Calabre.

Après une étape à Rome à la moitié du chemin, nous sommes arrivés à Guardia Piemontese le 24 juillet au soir. Le jour d'après aura servi de moment de repérage et, par chance, une soirée occitane était organisée le soir-même sur la place du *borgo storico* de Guardia Paese (la partie haute, le bourg historique), Plaça de la Strage, autour du Centro Culturale Giovan Luigi Pascale. A cette occasion, nous avons pu rencontrer Gabriella Sconosciuto qui a nous présenté directement les trois informatrices que nous allions interviewer lors des trois journées suivantes. Ainsi, nous commençons le 26 avec GP1 dans une salle privée à l'étage du Centre culturel avec le même questionnaire que celui que nous avons jusqu'alors utilisé dans les Alpes avant de passer à l'enquête dialectologique. Au-

delà des longueurs que l'informatrice nous disait avoir ressenties sur cette dernière, nous en étions sortis avec une certaine amertume en voyant notre questionnaire, sinon inadapté, du moins assez décalé par rapport à la réalité du terrain *guardiol*. Le reste de la journée avait servi à la confection d'un nouveau questionnaire sociolinguistique en italien dédié aux locuteurs de Guardia Piemontese et qui s'intéressait directement aux réalités et aux dynamiques que nous avons pu observer et retenir de nos lectures et discussions. Ainsi, le lendemain, nous avons pu le mettre en pratique avec GP2. Cette dernière, comme enseignante nous a, non seulement raconté des détails très intéressants de l'histoire sociolinguistique du lieu, mais nous a aussi proposé deux choses : réaliser à l'écrit une version en *guardiol*, dans la graphie alibertine, de la fable et essayer de nous procurer les livres faits par Hans Peter Kunert et édités par la commune, comme la grammaire et le manuel didactique du *guardiol*. La version écrite aura finalement été réalisée en directe au Centre Culturel l'avant dernier jour où nous étions à Guardia. On nous avait très aimablement remis les clés de la bibliothèque du Centre, juste de l'autre côté de la Pòrta del Sang, tant que nous désirions y travailler pour avoir accès à quelques ressources bibliographiques et à une connexion internet mais les livres en question du professeur Kunert étaient épuisés et ne semblaient se trouver, selon les dires de chacun, qu'en possession d'un élève de l'école de Guardia, un jeune garçon que nous ne sommes pas parvenus à rencontrer. Le 28 enfin, nous avons réalisé la troisième et dernière enquête à Guardia Piemontese avec GP3 dans son atelier des costumes traditionnels au rez-de-chaussée du Centre. Dès que nous sommes arrivés, cette dernière nous a fait écouter une version pré-enregistrée par elle-même de la fable en *guardiol* en nous expliquant qu'ayant l'habitude de ce genre d'enquêtes, elle avait gardé cet enregistrement en réserve. Pour les besoins de nos recherches, à savoir la qualité de notre enregistrement, nous lui avons demandé de le répéter à l'oral après avoir fait l'un des plus longs entretiens sociolinguistiques, après quoi nous avons renoncé à lui faire traduire le conte pour des questions de temps.

De retour en Piémont le 31, nous avons encore passé la première semaine du mois d'août en Val Pellice sans avoir alors aucune rencontre prévue. Ayant pu obtenir trois informateurs en Calabre, le but était d'atteindre ce chiffre en Val Pellice pour faire une bonne comparaison à égalité. En restant dans la basse vallée, où l'on n'avait jusqu'à présent jamais rencontré de locuteurs, la tâche semblait ardue mais nous avons commencé à demander à des gens sur place pouvant avoir certains contacts. C'est ainsi qu'une amie (mentionnée comme K dans la retranscription de l'entretien) demanda par message à VPT, une de ses amies *torrese* qui lui affirmait parler occitan. La journée suivante, en passant au magasin de souvenirs et de produits typiques des Vallées vaudoises du centre-ville, on a demandé à sa propriétaire si elle parlait l'occitan ou bien si elle en connaissait des locuteurs, ce à quoi elle nous répondit que son compagnon le parlait et qu'elle pourrait voir avec lui s'il serait possible d'organiser une rencontre. Restant disponible à toute proposition, un rendez-vous fut alors fixé à

l'après-midi du 4 août dans l'arrière-boutique du magasin pour effectuer l'entretien. Après l'entretien sociolinguistique, VPTA nous traduisit la fable une fois dans son parler *tourasin* et une autre fois en *Angrognin* (dans le parler d'Angrogna) comparé à une autre version qu'il nous fit de celle de Torre. C'est la première, plus travaillée et moins directe que nous avons ici gardée et que nous exploiterons pour l'étude. Le jour suivant, le 5 nous sommes allés faire la sixième et dernière de toutes nos enquêtes avec VPT. Celle-ci, du moins pour la partie sociolinguistique qui ne requiert aucun code linguistique précis, est la seule des six enquêtes qui s'est déroulée en français et non en italien, par volonté de l'informatrice, locutrice native de cette langue et d'un commun accord aussi de notre part. Autre détail d'importance, le père de l'informatrice ayant été un intellectuel vaudois d'un certain renom avait laissé à sa fille une des éditions originales des Évangiles de Saint-Luc et de Saint-Jean traduits en « *lengua valdésa* » par Pierre Bert (1838).

4) Extraction des résultats : retranscription et choix graphiques

Nos résultats sont donc essentiellement des observations tirées des enquêtes et c'est par l'écoute et la retranscription de chacun des enregistrements qu'on a pu les extraire. Au fur et à mesure que l'on transcrivait, soit de manière orthographique soit de manière phonétique, on notait dans notre cahier de recherche les éléments marquants ou dignes d'intérêt qu'on y relevait pour chaque informateur. Après les notes qui constituent les grandes idées retirées des enquêtes sociolinguistiques, les éléments de résultats sortis de celles dialectologiques sont souvent des comparaisons entre locuteurs qu'on mettra en évidence en les présentant dans la partie dédiée.

Dans un premier temps, on s'est attaqué à l'écoute des six enregistrements qu'on avait fait des entretiens sociolinguistiques.

Dans un second temps, nous avons entamé la retranscription des enquêtes dialectologiques, d'abord dans leur ensemble de manière orthographique puis en API (Alphabet phonétique international).

Précisons ici le choix qui a été fait pour la transcription orthographique en terme de graphie. L'idée principale n'était pas de bien distinguer les deux parlars étudiés par une différenciation orthographique mais plutôt de respecter l'usage le plus répandu dans chacun des cas. Ainsi, pour le parler de la Val Pellice, on a choisi les normes graphiques du système dit « *concordato* » mis au point

par l'École du Pô (*Escolo dóu Po*) dans les années 70 puis adopté par l'ancienne Comunità Montana Val Pellice et repris par le Sportello linguistico occitano de la vallée. De plus, comme on a déjà eu l'occasion de le préciser, c'est sur cette graphie qu'on s'est appuyé dès notre synthèse des connaissances en nous basant sur Matteo Rivoira qui l'utilise pour ces travaux. Rappelons-en les principes élémentaires à travers les points divergeants, au niveau consonantique et vocalique, de la graphie classique alibertine. La base de cette graphie est bien d'inspiration mistralienne avec néanmoins quelques particularités (Rivoira 2007, 19-21) :

- *ë* transcrit le son du *e* français dans « je » (ex : *tëmp* « temps »)
- *eu* est prononcé comme en français « peur » (ex : *neuch* « nuit »)
- *ou* est prononcé aussi comme en français (ex : *boun* « bon ») là où les phonèmes *o* et *u* gardent leur prononciation « à la française ».
- *y* sert à indiquer un yod en coda qu'on transcrirait en graphie classique par *lh* (*fily* « fils »)
- les diphtongues de types [aw], [ow] sont transcrites par *aou* et *oou*
- au sein d'un mot, l'accent circonflexe sur un /i/ par exemple peut servir à indiquer le résultat d'une monophthongaison qui n'a laissé qu'un allongement de la voyelle indiquée (ex : *mîzoun* « maison », *prumî* « premier »). Sur la voyelle thématique d'un verbe il caractérise en revanche l'infinitif qui est censé également s'allonger (ex : *pënsâ* « penser », *vîû* « venir »)
- la forme participiale, elle, est indiquée par l'accent grave (*pënsà* « pensé », *sentî* « senti »)
- La voyelle neutre en position atone inter-consonantique peut chuter auquel cas elle sera indiquée par une apostrophe (ex : *s'mana* « semaine », *d'co* « aussi »), ce qui peut s'étendre à d'autres rares cas, comme avec la chute d'un *o* (ex : *c'ma* « comme »)
- Au niveau des phonèmes consonantiques on ne relèvera comme particularité que la distinction faite, plus phonétiquement, entre la fricative alvéolaire sourde représentée par le *s* et la sonore représentée par le *z*. On notera également la présence du phonème *dz* qui est la version avec occlusion de la précédente et l'existence de redoublement pour marquer l'allongement (ex : *vacche* « vaches »)

Pour ce qui est du parler de Guardia Piemontese, on a décidé de suivre la graphie classique apportée à l'îlot par Hans Peter Kunert dans les années 2000. Rappelons-en également les grandes particularités pour montrer l'écart important qu'on peut trouver entre celle-ci et la prononciation (déjà présentée globalement dans notre synthèse sur ce parler) qui lui correspond (Micali 2022, 13-14) :

- dans la graphie, le graphème *ue* transcrit en réalité la voyelle mi-ouverte antérieure arrondie [œ] issue d'une monophthongaison (*nuèit* « nuit »)
- C'est surtout autour du *l* que beaucoup de phénomènes se produisent : *l* initial est prononcé

comme une occlusive rétroflexe voisée [ɖ] de la même manière que sa version géminée *ll*. Le *lh* en coda acquiert une occlusion tout en gardant sa prononciation palatale voisée [ʎ].

- Notons que, comme en gascon, la présence de la fricative palato-alvéolaire [ʃ] est transcrite par le graphème *sh* et qu'il faudra palataliser l'occlusive lorsque *qu* se trouve devant *i* en [c] (équivalent sourd du [ʎ]) comme il advient généralement en italo-roman.

- Élément morphologique notable (et question de graphie importante cf. 3.3.1) ; l'article défini masculin *guardiol* est tronqué sur le modèle italice méridional et a perdu son "L" initial donnant "o" [u] on l'avait vu. C'est ainsi, comme dans les codes de la graphie établie par le professeur Kunert, qu'on a décidé de le retranscrire sauf dans la dernière fable en respectant le modèle que nous avait fourni GP3 à l'écrit.

5) Limites et difficultés rencontrées au cours de cette étude

Ce mémoire étant un travail conditionné par des contraintes, autant en terme de temps dans une certaine mesure qu'en terme de dimension, il nous a paru judicieux d'adresser au lecteur au moins un paragraphe d'explication afin de revenir sur les faiblesses qu'il y trouvera. Malgré la nature modeste de celui-ci, on reconnaîtra que l'ampleur du domaine et des questions traitées est notable et que par conséquent, dans les conditions de production de cette étude, on pourra y trouver des manques : qui trop embrasse mal étreint. On espère seulement que ce sujet, qui nous a semblé être autant légitime que passionnant à traiter (nous insistons encore une fois sur la légitimité de ce passage de la sociolinguistique à la dialectologie dans une même étude comparée), puisse être intéressant à plusieurs égards et que certaines des réflexions qu'il a apportées puissent servir à d'autres et éventuellement être un jour plus approfondies.

Ces faiblesses, disait-on, sont d'abord liées aux contraintes qu'on a mentionnées et sur lesquelles on ne reviendra pas mais qu'il convient de prendre en compte pour comprendre comment est né et a abouti ce projet. Elles sont ensuite aussi sans-doute dues à l'ampleur des questions traitées qui, sur une base historique importante, venue de la formation de l'auteur de ce travail, avaient l'ambition de toucher à deux domaines très vastes de la linguistique à travers une comparaison systématique, ce qui redoublait encore cette ampleur. Sans s'aventurer à parler de questions d'ordre anthropologiques, philosophiques, voire théologiques dont on a pu s'approcher, on notera que la seule partie sociolinguistique s'était donné pour but de faire une description assez globale des situations présentes dans tous leurs aspects jusqu'à mener une réflexion sur une question moins saisissable et toujours à définir : l'identité (non seulement linguistique mais également plus largement

nationales et confessionnelles). L'ampleur en tout cas des sujets sociétaux, historiques et des véritables considérations ontologiques (pour l'individu) et anthropologiques voire ethnologique (pour le collectif) que celle-ci nous a fait envisager explique sa largeur et peut-être parfois l'aspect touffu d'une analyse qui pourrait ponctuellement sembler dispersée mais qu'on a toujours naturellement essayé de structurer dans notre propos pour la faire correspondre à nos objectifs. La partie dialectologique qui sera bien moins imposante que celle qui la précède pourrait même éventuellement sembler annexe à cette étude tant elle contrastera en taille et variété dans ses considérations. Néanmoins nous ne voulons pas la mésestimer tant elle nous a tenu à cœur dans le processus de recherche. L'auteur étant de formation plus proche de ces sciences dites « molles » que sont les sciences-humaines et sociales, a tout de même suivi un parcours intense en linguistique qui l'a poussé à s'intéresser à ces questions ce qui nous porte à affirmer la légitimité de cet essai d'étude en dialectologie. Le projet semblait d'ailleurs véritablement valoir le coup tant on allait s'intéresser à un espace, comme on l'a souvent répété, plus marginal (au sens propre aussi de sa position) qui nous demandait de nous éloigner de notre foyer premier aquitano-pyrénéen voire gallo-centré pour aller vers l'Italie (dans ses extrémités qui plus est). On s'est ainsi penché sur un parler auquel aucune monographie, ni vraie étude d'ensemble n'avait été consacrée, le *tourasin*, et qui constitue le vrai cœur de notre projet d'étude dialectologique entre un ensemble « vaudois » et un *guardiol* déjà bien décrits. Ces deux points d'intérêts occitans nous demandaient entre autres des connaissances dans les domaines romans, à nous étrangers, que sont le piémontais et le calabrais, qui chez nous étaient, somme toute, assez superficielles ou très étroitement théoriques contrairement à celles des chercheurs spécialistes et souvent locaux connaissant empiriquement, voire pratiquant, ces différentes langues et sur lesquels on a donc pu s'appuyer énormément pour entamer sereinement ces travaux. Pour ce qui est des transcriptions, on connaissait certes déjà la graphie alibertine utilisée pour écrire le *guardiol*, bien que l'écart entre oral et écrit ait parfois pu poser des difficultés, mais on a dû s'imprégner de celle « *concordata* » employée dans les Alpes pour le seul objectif de ce travail. On priera donc notre lecteur de pardonner certaines ambitions malmenées par le réel chez un étudiant de master qui réalisait là sa première vraie étude scientifique dans une perspective académique.

Pour finir, on évoquait le réel du terrain, nos capacités à cerner des réalités et nos recherches de matériel, c'est précisément sur ces manques, sur la rareté de la matière, qu'on voudrait ici conclure. On l'a déjà mentionné mais travailler sur un tel espace marginal induisait une véritable sécheresse dans les sources et cela plus pour la Val Pellice que pour Guardia Piemontese. Les deux offrent en fait des sources différentes. On a pour les Alpes une « abondante » (ou du moins bien établie et publiée) littérature médiévale qu'on connaît bien et que les linguistes philologues se sont déjà chargés de faire correspondre avec les parlers modernes, ce qui fait que ces derniers, à part dans des travaux

annexes, nous ont très peu servi. Guardia Piemontese a bien une littérature populaire écrite, republiée avec l'aide d'Arturo Genre dans *Taliant dë la Pèirë da Garroc* (1992), ainsi que tout un ensemble de chants donc les textes sont trouvables en de multiples endroits sans compter les textes calabrais parlant des vaudois qu'on avait rencontrés dans l'article de Cesare Milaneschi (2004). Contrairement à l'îlot marginalisé, la « marge entourée » de la Val Pellice n'a plus senti l'urgence, on l'a compris et on le reverra, d'écrire son vulgaire après le passage au français de la Renaissance. C'était donc toujours un grand manque de source qui se faisait sentir dans nos recherches. On a par exemple eu la chance de trouver, il y a un moment déjà, le recueil posthume de Parvus qui ne contient que deux textes en *patouà* et on continue encore à récolter les rares écrits contenant du parler de la vallée comme des citations éparses de poèmes « patois » de l'écrivaine vaudoise Gabriella Tourn Boncoeur de Rorà.

On pourrait aussi rajouter que les questions de recherche ayant mûri au fur et à mesure du processus, les données récoltées systématiquement par l'emploi de nos questionnaires peuvent sembler éparses, et ne permettent pas toujours de pointer au mieux vers la meilleure direction. On aurait pu, avec plus de définition des objectifs en amont, les affiner que ce soit en sociolinguistique avec une insistance renforcée dans la discussion sur l'histoire ou en dialectologie où l'on aurait bien voulu faire une revue plus systématique de grands points grammaticaux. C'est sans-doute ce dernier point qui se fera le plus ressentir dans le manque de données final et c'est dans cette direction qu'il faudrait poursuivre pour établir une vraie monographie de ce parler au bord de l'extinction qu'est le *tourasin*.

III) Résultats des enquêtes sociolinguistiques et discussion

1) L'occitan en Val Pellice et en Calabre : la langue, sa vie, son imaginaire

Cette première partie de résultat de nos enquêtes sociolinguistiques est la partie comparative au sens strict, c'est-à-dire qu'on s'y attachera parallèlement, pour la Val Pellice et pour Guardia Piemontese, à donner un aperçu de la situation sociolinguistique générale telle que vécue par nos quelques informateurs. Pour chacun des deux cas, on suivra la même structure, déjà proposée en introduction dans l'annonce de cette première perspective de recherche générale ; à savoir l'enquête sur la vitalité locale de l'occitan en lien avec les contextes concrets de réalisation de cette vitalité, soit les pratiques, puis le rapport idéologique à la langue à travers les conceptions autour de celle-ci, c'est-à-dire les représentations sociolinguistiques. Ce premier aperçu sur les représentations sociolinguistiques servira de fondement à notre réflexion sur l'identité dans nos deux cas lorsque l'on passera à la recherche sur les grands concepts dont la langue peut être porteuse ; notamment ceux d'occitan et d'Occitanie (voir 3.2) et 3.3)).

3.1.1 *La Val Pellice : Vallée occitane et vaudoise du Piémont*

Commençons donc sur cet « état des lieux » sociolinguistique avec la Val Pellice en nous penchant sur son occitanité. Si on ne peut oublier sa centralité comme vallée vaudoise, revenons pour le moment sur sa situation en tant que vallée occitane. Nous insisterons dans la partie suivante sur son caractère éminemment vaudois et la possible contradiction qui en ressort dans le rapport à son identité linguistique mais ici, il s'agit de s'arrêter à cette appartenance linguistique occitane. Voyons donc plus précisément dans quelle configuration sociolinguistique se trouve notre exemple de *Valada occitana* / *Valaddo ousitano* d'Italie et, à partir de nos informateurs, couvrant à eux trois, à peu près l'ensemble de la vallée, essayons de donner un aperçu du niveau de préservation, de pratique de la langue mais aussi des modalités de celles-ci puis des discours, de l'imaginaire (strictement autour de la langue elle-même pour le moment) qui l'accompagnent.

Pour ce qui est de la vitalité linguistique de l'occitan dans la vallée, on peut commencer par observer que tous nos informateurs ont l'occitan comme langue maternelle mais que, comme indiqué plus haut (voir 2.2.1), il nous a fallu aller les chercher auprès d'instances culturelles qui seules pouvaient nous assurer leurs contacts. Fixés à Torre Pellice, dans la basse vallée la plus « touristique »

ou du moins cosmopolite, la fréquentation de l'espace public, des marchés ne nous a pas suffi à trouver des locuteurs. Ainsi, nos trois informateurs, âgés respectivement de quarante-cinq, soixante-cinq et soixante-dix ans, ont reçu la langue en famille dans la vallée, dans des communes indiquées par leurs initiales dans le code qui leur sert de pseudonyme. Ce constat est déjà intéressant en soi pour noter une différence importante entre la dynamique de transmission en France et en Italie. Là où il est bien connu que c'est en gros la Seconde Guerre mondiale qui marque la rupture de transmission linguistique en France³¹, l'Italie a tardé un peu plus à s'uniformiser linguistiquement avec l'arrivée de la radio, mais surtout de la télévision comme relais d'une société consumériste unifiant finalement la nation tout juste centenaire autour d'un italien standard dit « technique » (Giovannelli 2011, 241). VPB et VPTA ont tous les deux appris l'italien avec l'école : dans le cas de VPB, plus jeune, celle-ci nous a rapporté que ses parents, un ouvrier et une infirmière de Bobbio et de Villar Pellice lui ont toujours parlé en occitan et que ce n'est qu'à trois ans avec la scuola dell'infanzia (l'équivalent de la crèche) qu'elle a commencé à apprendre l'italien tandis que VPTA, de la génération au dessus, nous dit l'avoir appris à six ans à l'école primaire. Ce dernier, venu de la basse vallée et se référant directement à son origine familiale vaudoise a également reçu le piémontais et le français en famille mais VPT avait pour langue maternelle, celle de la communication avec ses parents, le français tandis que ses deux grandes sœurs parlaient avec les grand-parents en occitan, d'ailleurs langue du couple. De ces quelques observations on peut déjà noter un certain paradigme se dessiner.

L'informatrice issue de la haute vallée, d'une classe sociale plus modeste avec des aïeux ancrés dans les activités agricoles est celle la plus strictement occitanisée, dès la naissance avant que le milieu scolaire ne l'ouvre à la langue officielle et nationale puis en milieu académique à d'autres encore. Celui, né à Torre mais avec un père venu de Luserna à la sortie de la vallée (et donc encore plus désoccitanisée) et une mère d'Angrogna a profité d'emblée d'une convergence linguistique : piémontais avec le père mais occitan avec sa mère, d'une génération plus ancienne et donc sans-doute moins piémontisée, occitan avec la famille maternelle *angrognina* mais français avec la mère et la mère de celle-ci dans un contexte vaudois « urbain » qu'est celui de Torre Pellice. Quant à VPT, on observe une certaine prévalence du français. Plus âgée des trois, sa famille est ancrée dans la « capitale vaudoise » depuis aussi loin qu'on puisse savoir, vivant au centre, et faisant partie d'une famille de classe moyenne avec un certain patrimoine et une éducation, son profil se rapproche un peu plus des « élites » vaudoises qui furent le vecteur principal du français dans les vallées. De plus, comme tant d'autres saisonniers italiens de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, sa grand-mère

31 Là où l'historien Brun voyait dans les années 20 cette rupture dans les années allant de l'instauration de l'école républicaine (vers 1881-82) à l'élan nationaliste de la Grande Guerre qui avait vidé les campagnes « patoisantes », on en est arrivé à considérer le moment de renversement démographique en faveur des villes (années 1930) puis les années 50, celles de la reconstruction post-guerre accompagnée d'un exode rural inédit, comme l'arrêt généralisé de la transmission linguistique en famille (Morin 2017, 125-150).

avait travaillé en France, renforçant ainsi un attachement à la langue déjà présent dans la culture confessionnelle. De cette dernière, VPT nous a d'ailleurs donné l'image d'une autorité linguistique attentive au bon emploi du français. Dès lors, c'est très naturellement que celle-ci, après avoir parlé seulement français avec ses parents, l'a transmis à ses trois enfants d'un commun accord avec son mari venu de Bobbio. Néanmoins, l'exemple de son mari tend à confirmer le paradigme du lien entre altitude et préservation de l'occitan. Qui plus est, si VPT parlait avec lui en français, elle s'adressait à sa belle-famille en occitan.

En ce qui concerne la transmission de l'occitan, c'est l'exemple de VPB qui est le plus intéressant déjà par le simple fait que nous n'ayons pas connaissance d'un cas de transmission de la langue en basse vallée. Celle-ci, qui nous a dit n'avoir été élevée que dans cette langue, affirme également parler seulement en occitan à ses enfants qui en retour, lui répondent en italien. Encore une fois ici, d'un point de vue français, la question de la transmission vient à l'esprit en parallèle de celle de la répression linguistique qui, par l'école républicaine était arrivée à affecter les consciences au point d'influencer les individus dans leurs pratiques langagières familiales. Une telle répression systémique par l'éducation « nationale » n'est pas retrouvable à ce niveau dans le contexte italien. On a cependant posé la question à nos locuteurs sur de possibles brimades ou discriminations subies à l'école à l'encontre de la langue, question souvent vite répondue par le constat que personne ne parlait l'italien en arrivant à l'école. Dans ce contexte, l'école y est rarement vu comme un instrument répressif de l'État mais plutôt comme ce passage « normal » par un cadre éducatif apportant la langue italienne comme cadre linguistique national normatif. Pour VPB qui s'est très naturellement insérée dans la continuité de la transmission de la langue à ses enfants au XXI^e siècle, les reproches sont arrivés sous d'autres formes : essentiellement comme incompréhension envers un tel engagement. VPB aussi témoigne de l'absence totale d'une quelconque répression scolaire ou d'une remise en cause de l'occitan à l'école face à une société entièrement occitanophone. Mais quand on a voulu savoir s'il arrivait que la langue soit interdite, cette dernière nous a immédiatement répondu que de telles situations avaient pu être observées historiquement à l'école. Pensons au *ventennio* fasciste (Viallet 1985, 56), ajoutant qu'avant la normalisation et la reconnaissance, la génération de ses parents avait pu subir des formes d'interdiction. Pourtant, on a pu voir que malgré ce cas de continuité dans la transmission en famille, VPB la considérant comme primordial, sa mère avait déjà pu recevoir des critiques, des « reproches » sur le fait qu'elle parlait occitan à ses enfants supposant que cela aurait entravé leur apprentissage à l'école. A partir de cet argument classique se dessine ensuite, à travers l'incompréhension que lui témoignent certains, une inquiétude académique, une attitude tendant à valoriser les grandes langues étudiées à l'école, les standards « cultes » sur le reste. On reviendra plus loin dans cette partie, lorsqu'on discutera des grandes représentations sociolinguistiques ressortant de

ces enquêtes, sur la place que peut avoir une telle conception dans l'univers vaudois.

Nous avons dressé le portrait de la vitalité de l'occitan dans notre vallée, notamment à travers deux éléments opposés permettant une estimation qualitative d'une situation diglossique conflictuelle : le premier qu'on appellera « degré de nativité », c'est-à-dire le caractère généalogique d'une langue « maternelle » transmise en famille de manière non-réfléchie, par le lien privé et son corollaire inverse, introduit par le rapport d'un groupe à un autre en situation de domination, à savoir le « degré de proscription » dicté par une volonté politique consciente. Pour illustrer cette vitalité, il peut être utile de donner un aperçu des pratiques, au sens des contextes dans lesquels cette langue est employée par nos informateurs et par conséquent, la place qui lui est faite. Cette question des pratiques langagières dans notre cadre sera donc avant-tout traitée sous un angle quantitatif cherchant à estimer la présence (et donc la vitalité concrète, mise en pratique) et les mesures de valorisation, voire de préservation, dont bénéficie l'occitan dans la Val Pellice.

On avait d'abord cherché à savoir avec quelle fréquence un locuteur d'occitan pouvait y parler sa langue, avec qui et éventuellement, sachant qu'on s'intéresse à une langue minorisée de plus en plus restreinte à une zone reculée et à des activités traditionnelles, dans quels contextes. Ce genre de question a souvent été vite répondu, notamment pour VPB qui nous disait la parler dès que cela est possible, avec toute personne la parlant, à n'importe quel endroit. Cette dernière précise quand-même que ceux qui la maintiennent aujourd'hui, pour la haute vallée, sont ceux « restés dans un contexte plus agricole, liés à la terre ». Plus généralement, il semblerait encore que ce soit la partie haute de la vallée qui sauvegarde plus la langue avec une variété de personnes la parlant encore en famille. Pour beaucoup d'entre eux, le fait de travailler « dehors » (et donc justement hors des activités traditionnelles comme l'agriculture, le travail de la terre forcément circonscrit à la vallée), à Pignerol ou à Turin expose plus quotidiennement à la nécessité de passer à l'italien, et longtemps également au piémontais. C'est aussi VPB qui nous répondait à propos d'une potentielle honte à parler sa langue que la question était très personnelle (au sens de subjective) et dépendait beaucoup des locuteurs. Selon elle, cette honte, même moins généralisée sans-doute que dans le cas français ou celle-ci fut la conséquence pédagogique d'une interdiction systématique, est en bonne partie responsable de la disparition de l'occitan au moment de l'immigration vers la plaine où se trouvait l'industrie dans un contexte piémontais, et bientôt italianisé, qui faisait craindre aux montagnards d'être vus comme « sauvages ». Si VPB dit ne pas tenir cette langue comme une fierté, il faut néanmoins noter que c'est la seule de nos informateurs qui sache l'écrire, précisément parce qu'elle est responsable du *sportello linguistico* et pour des raisons que nous développerons juste après. Ne pas sentir de fierté pour quelque chose dont on a hérité, comme ici une langue ou même une nationalité, est une position qui

tend à refuser l'essentialisation que la honte laisse justement s'infiltrer dans l'identité et les comportements linguistiques des individus à qui on interdit de parler leur langue. Cette honte, la *vergonha* des occitans telle que définie par Mesnier comme le « *rejet forcé et honteux de sa langue natale non française par le biais de l'exclusion officielle [et] de l'humiliation à l'école* » (2006 dans Hotopf 2013, 4) peut donc aussi s'appliquer ici, dans d'autres dimensions et dans une configuration légèrement différente, jusqu'à l'intériorisation de stéréotypes et de représentations dénigrantes sur eux-mêmes par les locuteurs d'occitan des vallées, les patoisants. On pourrait aller plus loin dans l'analyse de ce sentiment de honte et d'auto-censure le rapprochant du concept d'*auto-odi* mis au point par le sociolinguiste valencien Ninyoles qui observait, comme Marx avec le *lumpenproletariat*³², un retournement de nature psycho-linguistique des individus contre leur communauté par adoption des codes (voire des représentations mentales) du groupe dominant (1969 dans Pitarch 1981, 44).

Une fois passés en revue ces deux « extrêmes » que sont le cas de VPB, « professionnelle » de la langue et d'une certaine manière militante dans son choix de le transmettre à ses enfants, et son évocation de formes de *vergonha* et d'*auto-odi* significatives historiquement, il faut revenir sur la nature plus évidente, quotidienne de l'occitan pour nos deux autres locuteurs de la basse vallée que l'on aurait pourtant pu regarder comme plus isolés. VPTA comme artisan souvent en déplacement dans la région, implanté dans le Piémont occidental et dans ces Vallées occitanes nous a bien expliqué comment, pour lui, l'italien n'était qu'une langue politique, c'est-à-dire celle de la nécessaire communication officielle, pour le domaine administratif, tandis que tout le reste se faisait en occitan, dans toutes les vallées, ou bien en piémontais, langue de la plaine, de la région et de son ex-femme qui est de Pignerol. A la question de son rapport à cette langue, après avoir réaffirmé sa fierté, ce dernier a très clairement insisté sur la vitalité de l'occitan dans les Vallées qu'il décrit comme « *una lingua viva, parlata tutti i giorni*.³³ ». L'isolement linguistique en ce qui concerne l'occitan est plus ressenti par VPT, plus cantonnée à sa vie au centre de Torre qui, quand on lui a demandé avec qui elle le parlait, s'est placée dans une posture passive ; elle le parle si l'occasion se présente à elle par les locuteurs d'occitan qui l'utilisent avec elle mais qu'elle trouve toujours moins nombreux. Si la langue peut être naturelle pour ces locuteurs, son statut de langue locale, de plus en plus abandonnée et circonscrite à un environnement rural et montagnard pose aussi la question des limites de celle-ci et des ressources qu'elle est en mesure d'offrir face à la modernité. On est en droit de se poser la

32 Dans l'analyse marxiste de la lutte des classes, on appelle *lumpenproletariat* (« prolétariat en haillon » en allemand) un type de sous-prolétariat, qui par son habitude à un tel niveau de misère et un supposé manque d'éducation, manquerait aussi de conscience de classe le rendant par conséquent prompt à servir les intérêts des classes dominantes contre ceux de la sienne. Les sciences-sociales, la sociologie et *a posteriori*, une certaine sociolinguistique critique ne sont pas insensibles aux grands concepts marxistes et on peut même affirmer que c'est avant-tout à partir de ce terreau sociologique/marxien que la sociolinguistique s'est intéressée à des rapports conflictuels et de domination entre langues et communautés langagières.

33 « *une langue vivante, parlée tous les jours* » (traduction de l'auteur)

question des « usages qu[le la langue] réussit à couvrir » comme le formulait Genre qui y réfléchissait par comparaison avec la langue nationale qui est celle, comme on l'a vu, de l'administratif et du politique (Genre 1992, 15). Il ne s'agit pas de dire que ces parlers sont intrinsèquement plus pauvres que l'italien qui aurait alors mérité son statut de prestige et d'officialité par une supposée essence culte mais, en considérant cet état de fait diglossique comme un processus historicisé explicable politiquement, mais bien de se préoccuper de savoir précisément à quel point l'occitan des Vallées est à jour pour ce qui est du lexique abstrait et technique. A ce niveau ressort très clairement, dans les propos d'un locuteur comme VPTA, une interrogation sur la manière d'adapter cette « *langue rurale* » de tous les jours aux nouveautés, notamment technologiques et qui, comme souvent, s'intègrent dans la langue par l'intermédiaire de celle dominante : l'occitan d'Italie a pris à l'italien le mot « *macchina* » « *maquina* » là où celui de France a pris celui de « *voiture* » « *veitura* » et « *coche* » en Espagne « *coche* », comme le catalan qui a « *cotxe* ». VPB l'exprimait aussi clairement rappelant la nécessité des néologismes sur le terrain de la modernité sans pour autant que cela entrave en quoi que ce soit la conversation sur tout type de sujets de la *vita vitanta*, la vie quotidienne.

On avait aussi souhaité savoir ce qu'il en était de la présence plus officielle de l'occitan localement mais, pour un terrain aussi restreint et marginal comme la Val Pellice, on est obligé de revenir sur les mesures de préservation et les actions en faveur de la langue prises à une échelle plus générale, celle concernant la région et plus particulièrement les Vallées occitanes d'Italie.

A ce sujet il était ressorti assez clairement que l'informatrice la plus âgée, mais aussi la moins mobile probablement, qu'est VPT était la moins loquace à propos de l'offre culturelle locale en occitan. D'une part on doit préciser que la version finale du questionnaire s'y intéressait moins ayant pris en compte cet état de fait évoqué ci-dessus, à savoir la rareté dans la vallée elle-même de projets culturels ou d'institutions spécialisées, d'autre part on peut interpréter ce manque d'information (ainsi exprimé par l'intéressée) de la part de VPT par rapport à son profil. L'hypothèse qui tendrait à expliquer qu'une personne plus âgée, plus attachée au seul territoire de Torre, voire de la vallée et qui plus est, élevée avant-tout en français dans une éducation la rapprochant de ce qu'on avait qualifié, à la suite de Genre (1977, 9 dans Rivoira 2015, 5), d'« élite » vaudoise, peut gagner en profondeur à mesure qu'on compare le rapport de VPT à la « culture occitane » contemporaine à celui de nos deux autres informateurs. Le cas de VPTA par exemple, nous fait prendre conscience du caractère sans-doute moins pertinent du facteur diachronique (celui de l'âge, les deux sont à quelques années près, de la même génération) pour au contraire légitimer celui de la mobilité et d'autres considérations diastratiques (de classe sociale) sur lesquelles nous reviendrons. Déjà, lorsqu'on lui avait posé la question, figurant au début du questionnaire, à propos de contes, de chansons, VPTA avait d'abord

pensé aux chants en français et, pour ceux en occitan, il nous avait dit que « presque tous sont des Vallées [occitanes] » et notamment de la Val Varaita, centre important pour la culture occitane des Vallées. En insistant pour savoir ce qu'il en était du patrimoine oral pelliséen, ce dernier a pu évoquer certaines légendes locales qu'on peut retrouver dans la compilation faite par Jean Jalla (1926) comme les fées d'Angrogna (*la fantina d'Ēngreunha*) ou des récits qui tiennent plus de la légende urbaine ultra-locale comme celle de la bête féroce dont le nom est propre aux Vallées vaudoises et les témoignages recueillis circonscrits à la Val Pellice : *lou chaloun* (Fraschia & Negrin 1998, 55-61). Le témoignage le plus concret que VPTA ait pu nous faire sur la vie culturelle de l'occitan était celui à propos de sa fréquentation du Centre Prouvençal de Coumboscuro dans la Val Grana où il a rencontré des groupes folks et a joué avec eux. Le maçon a d'ailleurs répondu assez positivement à propos du lien entre Église vaudoise et occitan en nous parlant d'une récitation en occitan faite à l'occasion de la fête du 17 février. Il nous a également évoqué ses propres recherches qui l'ont mené à décrire la Val Pellice comme étant la vallée la plus riche en matière de chants, avec plus de 600 chants, la plupart étant en fait en français, sans doute de 70 à 80% (Bromberger 1987, 17) mais il a également présenté la religion comme le responsable probable de l'absence de danses dans la vallée, pour éviter « que le monde se mélangeât ».

Mais c'est avec VPB, qui a impulsé le seul projet occitan stable de la vallée, que nous avons pu entendre le plus parler de ce qui s'est concrètement fait en matière d'occitan. Après avoir évoqué ses amis travaillant à Chambrà d'òc, la principale association occitane d'Italie, c'est du Sportello linguistico occitano de la Val Pellice qu'elle nous parle quand on lui demandait ce qu'on pouvait trouver en terme de programmes et de médias, notamment à propos de transmissions faites par le passé en collaboration avec Radio Beckwith Evangelica basée à Luserna. Lors de ces transmissions, le Sportello avait fait une « expérience » d'intercompréhension occitane en appelant une radio du Val d'Aran. Aujourd'hui, VPB continue de s'en occuper à raison de deux heures par semaine dans une salle près des archives de la Società di Studi Valdesi (au centre culturel vaudois de Torre Pellice) lors desquelles elle se rend disponible pour d'éventuelles traductions ou des demandes, comme la nôtre quand nous avons voulu la rencontrer. C'est aussi là qu'elle organise des activités de valorisation et de promotion surtout en direction des écoles et d'un public plus jeune comme en témoignent les deux petits livres faits à l'initiative du Sportello et avec le soutien de la Fondazione Centro Culturale Valdese (voir 2.2.2). Ces activités et projets isolés sont destinés à accompagner la « bonne volonté » selon ses mots, des enseignants intéressés dans les écoles de la vallée où aucune matière ne prévoit une place à l'occitan.

Concrètement, sur l'ensemble de nos informateurs, nous avons avant tout pu trouver de la déception, une certaine amertume quant aux lois passées vues comme assez inefficaces. VPB disait

elle-même qu'au-delà de renforcer une éventuelle valeur affective de la langue, son laboratoire de six heures à l'école ne valait rien dans le contexte d'une loi 482 arrivée avec « cinquante ans de retard » ou de la loi régionale 26 de 1990 mettant sur le même plan des langues comme l'allemand ou le français avec le piémontais et l'occitan. VPTA allait plus loin en affirmant que la génération des parents à l'époque de la loi étaient assez réticents à l'enseignement de l'occitan, doxa qu'il nous soulignait d'ailleurs ironiquement en *tourasin* : « *Moustra-li l'anglè qu'li serve d'pì qu'èl patouà* » (« Montre-lui l'anglais ça lui sert plus que le patois »). Là, il ajoutait que la meilleure impulsion ne venait pas des vallées mais du dehors, avec un tourisme intéressé à ce patrimoine linguistique et culturel traditionnel au point selon lui, de vouloir apprendre la langue « *imparare il patouà* » et les danses : « *c'è tanta gente che viene a ballare l'occitano*³⁴ ».

On peut donc apprendre le *patouà* et danser l'occitan. C'est sur ce genre d'imaginaire, aperçu au détour d'une phrase banale, qu'on aimerait revenir ici. On poserait les bases des observations faites sur les représentations sociolinguistiques de nos informateurs à propos de la langue, de cet occitan que nous étudions dans le contexte de la vallée vaudoise du Pellice. Après s'être ici limité au strict rapport idéologique et empirique à la langue elle-même, on pourra rentrer plus en détail dans l'univers conceptuel qui en ressort pour former les imaginaires identitaires qui nous intéressent.

On s'intéresse à ce qu'on appelle, en demeurant dans le consensus scientifique, « occitan » de la Val Pellice et on a continué, en accord avec notre titre et notre sujet, à employer ce terme jusqu'à présent dans la discussion de nos résultats. Pourtant ces résultats nous viennent d'enquêtes effectuées auprès d'individus de cette vallée connue avec les autres vallées occitanes septentrionales, pour utiliser un autre glottonyme ; celui de « *patouà* ». Ce terme est arrivé dans les vallées, selon les estimations qu'on peut faire, à l'époque moderne par l'intermédiaire du français lorsque, d'une part cette langue commence à l'employer et d'autre part quand les vaudois commencent à se tourner vers Genève lors de leur adhésion à la Réforme (XVI^e siècle) puis qu'ils adoptent le français comme langue du culte (début du XVII^e siècle) (Kunert 1998, 721). La présence de ce terme dans le reste des vallées du Torinese « dévaldéisées » comme la haute Val Chisone et celle de Suse peut également s'expliquer par la durée de la présence française, qu'elle ait été ponctuellement militaire ou que ces territoires aient été tout bonnement annexés pendant une période. C'est donc là l'appellation pour la langue, le glottonyme normalisé localement depuis déjà quelques siècles et nous pouvons dire d'emblée qu'aucun de nos trois informateurs ne déroge à cet emploi, ni en tout cas, ne le rejette. Il faut cependant noter qu'on a trois cas assez particuliers dans leur rapport à l'identification de cette langue. VPB l'appelle communément *patouà* mais nous a immédiatement énoncé le terme « occitan » après

34 « *Il y a tellement de monde qui vient danser l'occitan* » (traduction de l'auteur)

avoir utilisé le premier comme, si ce n'est par épanorthose, par auto-correction, du moins pour s'adapter à notre point de vue de chercheur d'emblée associé à un lexique plus culte ou supposément scientifique. L'hypothèse de la correction due au contexte se légitime par la suite où c'est souvent le terme « occitan » qui s'installa dans la conversation. A l'inverse, le terme *patouà* lui était revenu une fois utilisé celui de « français » et pour évoquer le contexte familial pour des raisons qu'on essaiera d'analyser plus loin non selon des modalités psycho-linguistiques mais plutôt, comme c'est notre objectif, au regard du contexte socioculturel vaudois. Dans le cas de VPTA, il a fallu poser la question, presque rhétorique alors, du nom qu'il donnait à langue pour que surgisse celui d'« occitan » nous emportant vers une discussion à propos du rapport à l'occitan au sens large et sur l'intercompréhension en son sein sur laquelle nous reviendrons plus loin. Le cas le plus original, celui qui nous a le plus surpris est celui de VPT qui n'utilise jamais le terme de *patouà* mais toujours celui d'occitan alors même qu'il s'agit du profil le plus francisé de nos trois informateurs : même en parlant français lors de l'entretien c'est toujours le terme « occitan » qui est employé ce qui pourrait surprendre après qu'on ait dessiné l'image d'une langue française instrument d'une élite rejetant ce qu'elle appelait traditionnellement « patois ». Lorsqu'on lui a témoigné notre étonnement « Plutôt "occitan" que "patois" ? » sa réaction a d'abord été de confesser un probable « manque de connaissance » avant de faire son plaidoyer en se justifiant par un empirisme très logique, à savoir la comparaison avec le parler de l'autre côté de la frontière, de la crête. Pourtant, si cet empirisme transfrontalier l'incite à s'inscrire dans l'ensemble « occitan », celui à l'échelle de la vallée donne lieu à une autre comparaison ; celle avec le parler de la haute vallée. Cette comparaison est d'ailleurs le premier élément qui nous avait intrigué lorsque l'on avait reçu son contact : avant même qu'on ne rencontre VPT, cette dernière disait parler le « *parodi* » (dans une graphie qu'on a imaginée mais qui retranscrit le terme employé à l'origine dans une conversation SMS en italien tout en respectant les principes de la *grafia concordata*) de Torre. Ce terme, complètement inédit pour nous, elle ne le justifiait que par des différences lexicales par rapport au parler de Bobbio ce qui nous a paru assez dépréciatif à l'égard du *tourasin* qui est déjà souvent ressenti comme plus « abâtardi » voire plus « contaminé » par le piémontais et donc, même sans conscience occitane derrière, simplement comme moins pur. Elle assurait ensuite qu'il ne s'agissait là que d'un moyen d'éclaircir sans connotation formulant aussi une forme de précision scientifique alternative.

A cette importante partie sur la question du glottonyme, donc de l'identification de la langue, devraient suivre quelques considérations sur sa caractérisation ; à la fois à travers les perceptions pratiques que les locuteurs ont d'elle et aussi, par continuité, à travers la catégorisation, la description sociolinguistique qui en est faite. Par « perceptions pratiques », ce sont les deux notions de

représentations sociolinguistiques et de pratiques langagières qu'on souhaite rapprocher afin, comme on l'a répété plusieurs fois, de poser les bases d'une réflexion autour de l'idéologique linguistique. On cherche ici à savoir comment se font ces idéologies, à partir d'un parler, d'une langue plus ou moins quotidienne (de pratiques), et surtout quels sont les discours (représentations) qui émergent sur cette dernière, sur son statut et sur ce qu'elle permet, sur ses qualités voire sa valeur. Pour commencer sur ce sujet des perceptions, on peut s'intéresser aux points de notre enquête qui portaient sur la variation diachronique dans la vallée et aux questions d'intercompréhension à échelle plus réduite. Ce passage plus « dialectologique » a un sens dans notre enquête sociolinguistique car il se base, et c'est d'ailleurs là que nous empruntons le terme de « perceptions », sur l'article de Silvia Gally, compte-rendu d'une enquête sur les « *Percezioni linguistiche di alcuni abitanti del pinerolese*³⁵ », exemple de « dialectologie perceptionnelle » telle que développée dans les contextes plurilingues étudiés par l'Université de Turin (Gally 2016, 25). C'est en fait la partie qu'on pourrait qualifier d'instinctive ou de pratique de la dialectologie qui, comme l'explique la chercheuse, s'intéresse au ressenti, aux « pensées, opinions et jugements sur les parlers locaux » des non-linguistes, c'est-à-dire des locuteurs eux-mêmes qui deviennent alors des informateurs pouvant nous renseigner sur cette question des représentations sociolinguistiques. Cette perspective n'est pas bien différente de son équivalent anglo-saxon qu'est la *Folk linguistics* telle que théorisée par Dennis Preston (2002, 13-23). A partir de là, on peut notamment s'intéresser à l'identité de la langue et à l'identité que façonne celle-ci dans son rapport à la variation, à l'altérité et c'est alors qu'interviennent les notions *d'abstand* (littéralement « distance » en allemand) qui peut être estimée à travers l'intercompréhension entre deux parlers, et celle de *sprachbewusstsein* (littéralement « l'être conscient » ou le fait d'être, de se conscientiser par rapport à langue) renvoyant à la conscience linguistique. Ces deux notions rentrent en considération dans la comparaison traditionnelle entre deux parlers pour déterminer si on a à faire à deux langues séparées ou bien à deux parlers entretenant encore un rapport dialectal.

Dans ce sens, c'est la proximité avec le piémontais qu'il a fallu historiquement encadrer en soulignant l'altérité des parlers occitans des Vallées et ce, d'abord par le terme « *patouà* » qui rattachait culturellement ses locuteurs à l'espace de la Gaule plutôt qu'à celui italique. C'est d'ailleurs ce contact avec le piémontais qui pouvait rendre particulièrement intéressante l'étude de la Val Chisone pour Silvia Gally, vallée séparée en deux linguistiquement pour des raisons liées à l'histoire vaudoise (Tourn 1977, 150-151 ; Audisio 1998, 292). Mais dans le cas de notre vallée, la problématique du contact avec le piémontais est encore plus saillante au niveau strictement dialectologique (voir 4.1.2) étant, comme nous le rappelait VPB, la vallée qui s'ouvre le plus sur la plaine à tel point qu'on a souvent rejeté ou oublié le cinquième groupe (celui des parlers de la basse

35 « *Perceptions linguistiques de quelques habitants du pays de Pignerol* » (traduction de l'auteur)

Val Pellice) dans le piémontais. Encore une fois par empirisme, par l'expérience de toute une vie autant dans ses relations qu'en contexte professionnel, VPTA pouvait affirmer que le *patouà* était bien une langue, l'une des deux qu'il a toujours utilisées au côté du piémontais : cette langue, il l'appelle le *patouà* mais il ne s'agit pas pour cela du « patois » équivalent sociolinguistique en France du *dialetto* italien. Ce glottonyme différentiel ancien emprunté au français (comme cela a été fait en Aragon dans la haute vallée de Benas pour nommer le parler appelé « benasqués ») a au moins sans-doute permis de diffuser de longue date la conscience du fait que ce qui était parlé là était bien une langue à part de ce qu'on trouvait par exemple dans la plaine. C'est VPB qui confirme ce statut de langue de manière plus érudite en précisant néanmoins que ce sont les études sur le sujet qui l'ont poussée à « l'appeler une langue » par conscience de l'existence d'une structure et d'une grammaire propre en contestation du terme généralisé en Italie de « *dialetto* ». Le terme de « contestation » est légitime ici car cette dernière explique que sans études sur la question, il est difficile de comprendre le caractère politique d'une telle appellation « *la valenza politica nel definire una lingua dialetto*³⁶ ». On l'avait déjà évoqué mais l'implication politique du terme *dialetto*, qui n'a pas de frontière très claire (où commence-t-il et où finit-il si ce n'est peut-être plus officiellement pour définir les parlers de la famille italo-romane non pris en compte dans la loi 482/1999?), est bien concrète en ce qu'on peut y faire rentrer tout parler localisé et minorisé le plaçant ainsi *de facto* dans un rapport de subordination linguistique à l'italien standard : dans l'imaginaire collectif, le dialecte est une variété informelle ou populaire de la langue. Devant cet état de fait, elle reconnaît donc que le *patouà* est une langue « utilisée », c'est-à-dire qui se réalise, qui vit comme un dialecte car étant privée de reconnaissance politique et institutionnelle opposant le point de vue scientifique de la langue à celui « géopolitique » du *dialetto*.

Au sein même de ce *patouà* on trouve une importante variation sur laquelle on s'étendra évidemment plus dans la partie dialectologique mais sur laquelle on est en droit de s'appesantir ici en revenant sur les propos intéressants qu'on a pu recueillir lors de nos enquêtes portant sur les perceptions autour de cette variation. En parcourant la littérature scientifique sur le sujet, on avait pu lire des formules du types « *i patouà* » (les patois) lorsqu'il s'agissait d'insister sur la grande variété de ce qu'on a aussi pu nommer au singulier « le patois » (*il patouà*, *lou patouà*) au sens qu'on a déjà défini du parler occitan des montagnes. VPB à qui on demandait une définition scientifique du terme nous proposait d'ailleurs celui d'une « variante parmi tant d'autres ». A partir de là on lui a fait part d'une remarque assez marquante qu'on avait pu entendre presque au hasard dans le groupe de personne en terrasse qui nous avaient donné son contact et qu'on retransmet ici le plus fidèlement possible à partir de nos souvenirs : « *Non è patouà che parlano a Villar è una cagata* » (« Ce n'est pas

36 « *Le poids politique de l'appellation de "dialecte" pour une langue.* » (traduction de l'auteur)

du patois qu'ils parlent à Villar c'est une connerie »). Voilà qui nous avait donné un exemple de dialectologie perceptionnelle concret qui pourrait paraître comme des propos de comptoir banals mais qui sont finalement assez précieux pour nos considérations sociolinguistiques : la simple variation d'un mot d'un village à l'autre couplée à la rivalité traditionnelle de l'un à l'autre (le mépris de la part d'individus de Bobbio, le plus haut de la vallée, pour Villar) peut donner lieu à l'emploi d'un tel qualificatif comme celui de « connerie » (agrémenté dans sa version originale italienne d'une dimension sémantique scatologique supplémentaire). En nous expliquant la variation observable ne serait-ce que d'une *bourjà* à une autre, d'un versant à l'autre, VPB rappelait comment il était possible de situer précisément quelqu'un selon sa manière de parler. Par ailleurs, quand on avait demandé si l'on trouvait des formes de stigmatisation sur l'accent par exemple, elle nous avait répondu qu'à ce sujet l'occitan se fondait dans l'ensemble piémontais et que si stigmatisation ou moquerie il y avait, elles seraient plutôt liées « au fait d'être piémontais (...) [à] la provenance géographique » notamment en ce qui concerne des traits phonétiques comme la fameuse « *R moscia* » qu'on peut retrouver autant en piémontais que dans les Alpes occitanes ou encore dans beaucoup d'endroits de l'Italie septentrionale. De la même manière qu'à partir de son accent un individu du Sud pourra être catégorisé comme un « *terrone* » selon l'insulte raciste consacrée par ses compatriotes du Nord, ceux-ci en retour pourront être appelés « *polentoni* » par assimilation au plat typique pan-alpin qu'est la *polenta*. Cela constitue d'ailleurs une différence essentielle au niveau des stéréotypes issus des perceptions et des représentations sociolinguistiques par rapport à la France : l'Occitan italien n'a pas d'accent propre et, si on lui en trouve un, c'est, à moins d'utiliser quelques expressions ou mots très précis, en l'assimilant à un continuum septentrional essentiellement piémontais.

Ici la diglossie fonctionne sur plusieurs niveaux. De la même manière qu'on avait pu voir comme l'occitan en Italie était effacé derrière le piémontais dans la question de l'accent, relégué dans cette représentation à un parler des Alpes piémontaises parmi d'autres, l'occitan est aussi le dernier membre d'une configuration de double diglossie, ou mieux dit, de triglossie (« double-diglossie » pouvant avoir une dimension pléonastique). On adopte ce terme au sens strict de la cohabitation hiérarchisée de trois langues distinctes là où son premier auteur l'utilisait pour se référer à la coexistence, comprenant elle aussi une hiérarchisation en terme de prestige socio-culturel, de trois variétés d'une même langue, en l'occurrence en ce qui concerne une forme d'arabe médian entre celui littéraire et celui vernaculaire primaire (Youssi 1983, 79 dans Matthey & Elmiger 2020, 13). On pourra alors éventuellement lui préférer celui de double diglossie qui, à notre sens, fait mieux ressortir le double niveau, l'étagement d'une diglossie en poupée russe avec une langue nationale dominant une langue régionale surplombant une troisième plus petite au moins dans le contexte

national qui lui sert de cadre politique institutionnel. L'occitan de France ne connaît qu'une diglossie simple au sens où, face au français, unique langue officielle nationale, aucune autre langue intermédiaire concurrente ne s'interpose sur son territoire. En revanche, celui d'Italie n'est qu'une extrémité d'un domaine linguistique incrusté sur une portion réduite (et marginale économiquement) d'un autre territoire national et régional associé à une autre langue « importante ». Associé au piémontais déjà dominé dans un rapport diglossique conflictuel avec l'italien national en tant que *dialetto*, l'occitan, circonscrit à la région *Piemonte* et à l'altitude des vallées occidentales, finit lui aussi, on l'avait fait comprendre, par être conçu, perçu par la doxa comme un *dialetto*.

Partant de notre point de vue français, expliquons comment se forme la conception triglossique de notre occitan (plus largement de celui d'Italie) en le comparant à l'exemple de l'occitan d'Espagne. L'aranais (*er'aranés*), dialecte de l'occitan gascon est lui aussi circonscrit, au sein du contexte espagnol, à une vallée pyrénéenne, le Val d'Aran, qui se trouve dans la province de Lérida (*Lleida* en catalan) sur le territoire de la Communauté Autonome de Catalogne. Malgré son plus récent statut d'officialité dans la région, l'aranais, langue distincte du catalan, peut être vu comme l'élément le plus bas dans la hiérarchie trilingue locale ; en dessous du catalan, langue de la région et de sa *Generalitat* mais aussi, encore au-dessus, par le castillan langue officielle de l'État espagnol. Sans rentrer dans les détails de la place qu'occupent chacune de ces langues dans l'échelle de prestige et d'officialité, on peut donner un aperçu de la pénétration du catalan dans la vallée avec ces chiffres d'une enquête de 1986 : 71,9% de personnes déclarant parler aranais contre 78,2% pour le catalan et 95,2% pour le castillan (Climent 1986 dans Viaut 1998, 48-72). Si on ne peut avoir de chiffres aussi précis pour notre cas alpin, on peut néanmoins commencer par le comparer à cette configuration triglossique contemporaine sur le plan culturel (du prestige) et politique (de l'officialité) en affirmant que les 34,2% de locuteurs d'occitan sur l'ensemble des vallées de l'enquête de l'IRES-Piemonte (Allasino & al. 2007 dans Rivoira 2024b) sont souvent reliés aux secteurs populaires les plus traditionnels (secteurs agricole et artisanal) tandis que le piémontais est arrivé, historiquement d'abord par la colonisation catholique (pouvoir politique) puis par l'industrialisation du *fondo-valle* (pouvoir économique). Plus concrètement, dans cette même enquête, sur l'ensemble de la zone occitanophone d'Italie, face aux 39,4% de personnes interrogées déclarant connaître l'occitan, 53,9% répondaient en faveur du piémontais³⁷. Cette pénétration du piémontais voisin est arrivée à un tel point que la basse-vallée semble souvent avoir subi une véritable substitution linguistique, de telle sorte qu'un médiéviste rendu sur place disait n'avoir « entendu à Torre Pellice et dans les montagnes environnantes que du français et du piémontais » (Esposito 1951, 135 dans Pons 1973, 27). Une oreille peu sensible à l'occitan dans son état contemporain comme la sienne sera sans-doute passée à côté d'un dégradé de

37 Treccani, Provenzale comunità, [https://www.treccani.it/enciclopedia/comunita-provenzale_\(Enciclopedia-dell'Italiano\)/#google_vignette](https://www.treccani.it/enciclopedia/comunita-provenzale_(Enciclopedia-dell'Italiano)/#google_vignette) (consulté le 29/04/2025)

transition dans le parler local qui, comme dans le cas de l'aranais, présente une influence de nature avant-tout lexicale et phonétique reçue de la grande langue régionale ou nationale : catalane et plus largement ibérique sur l'aranais et ici, piémontaise puis italienne sur le *patouà*. N'oublions pas que la triglossie ne suffit néanmoins pas à décrire notre cas vaudois dans lequel s'est rajoutée historiquement une autre langue, le français avant que l'italien ne gagne en importance dans la région (voir 3.2.1).

Si tous connaissent bien, au minimum comprennent, le piémontais, longtemps langue du centre politique turinois puis langue de la plaine où l'on allait travailler et trouver l'industrie, c'est au sein même de la vallée que des comparaisons, des hiérarchisations diglossiques peuvent s'effectuer. Quand VPT nommait son *patouà* le *tourasin* « *parodi* », même en nous expliquant avec affirmation qu'aucune connotation péjorative ne s'y trouvait, on n'a pu s'empêcher de noter que ce terme, qui sert à désigner un détournement comique ou ridicule, naissait par comparaison avec le *bubiarel*, le *patouà* de Bobbio Pellice, celui de la plus haute montagne moins touché par les influences piémontaises voire française ou italienne. En se plaçant dans un imaginaire montagnard, c'est la question de l'authenticité qui peut ici être en jeu. Quant celle-ci nous explique qu'avant que la tradition ne se folklorise, la transhumance se limitait à Bobbio renfermant ainsi un vocabulaire propre on voit l'importance de cette variation lexicale induite par la variation culturelle et même économique : la transhumance se dit en *bubiarel* « *pouià* » (d'où la fameuse cérémonie de la *fira d'la pouià* pour la montée des troupeaux puis celle *d'la calà* pour la redescente d'après l'été) qui vient du verbe occitan « *pouiâ* » qu'on retrouve sous différentes formes à travers le domaine occitano-roman jusqu'en aquitano-pyrénéen et en catalan « *pujar, pojar* » tandis que le *tourasin*, pour le même verbe dit « *mountâ* » (cf. français « monter »). Elle nous a également évoqué l'exemple du mouchoir : « *lou miquirêl* » à Bobbio semblable aux mots occitans « *mèca* » ou « *moquirà* » (du latin *mucus*) face au « *fasoulèt* » à Torre plus proche du « *fassulet* » piémontais ou encore du « *fazzoletto* » italien. Mais les locuteurs savent bien faire la différence entre l'occitan et le piémontais même dans ce qui semblerait ici être une zone de transition. Au-delà du *fondo valle* commence le piémontais comme nous le rappelait VPB qui, répondant à notre question sur les limites géographiques de la compréhension, donc en sous-entendu, de l'occitan, expliquait qu'on ne trouvait plus de locuteurs sous Luserna mais que jusqu'à la vallée de Suse, avant que ne commence au Nord le franco-provençal et jusqu'aux vallées du *cunese* au Sud, on avait bien à faire à une même grande langue.

On avait d'ailleurs eu droit à quelques considérations intéressantes à propos de l'intercompréhension avec l'*Occitània Granda*, c'est-à-dire avec les Occitans de France à partir du terme « patois » sur lequel on questionnait VPTA. Ce dernier commençait par dire qu'à travers sa longue fréquentation de la France, le seul endroit où il avait pu entendre parler occitan était la vallée

de la Roya, dernière grande vallée méridionale des Alpes françaises (qui finit sur la mer et remonte par le Col de Tende vers l'Italie), justement parce qu'ayant été italienne jusqu'à 1947 (avec le traité de Paris qui modifia la frontière), la langue de cette extrémité du comté de Nice avait pu être préservée des politiques linguistiques françaises de l'avant-guerre. Il rajoutait ensuite qu'en Provence, à part l'accent dont on parle tant, la langue lui paraissait bien absente. Pour ce qui est de l'intercompréhension occitane, il confessait avoir des difficultés avec le provençal qu'il qualifiait d'« *ostico* », d'hermétique et, on peut imaginer par extension logique, avec les parlers occitans méridionaux, qui plus est en se rapprochant d'un ensemble aquitano-pyrénéen toujours plus proche de l'ibérique. Évoquant ses amis de Manosque, il raconte avec humour comment lors de leurs tentatives d'intercompréhension dans leurs parlers respectifs, il a tendance à renoncer au profit du français, langue qu'ils ont en commun et dont il entend probablement l'influence dans leur prosodie, comme eux de l'italien dans la sienne (Sichel-Bazin 2015, 405-418 ; 2024, 259-286). On pourrait tout de même s'en étonner de la part de quelqu'un connaissant parfaitement l'italien, le piémontais et il est intéressant de noter comment cet échantillon de dialectologie perceptionnelle contredit l'ancienne appellation, donnée de longue date au vivaro-alpin de « provençal ». À l'inverse, sans faire allusion scientifique au lien septentrional qui unit son parler aux autres, il déclare bien comprendre ceux du centre de la France, évoquant notamment le limousin qu'il trouve « semblable au notre », autant à l'oral qu'à l'écrit, ce qui légitime, par un autre exemple de dialectologie perceptionnelle, cet ensemble nord-occitan comme continuum.

Concluons cette partie sur l'occitan dans la Val Pellice avec quelques considérations sur la place qu'accordent nos informateurs à cette langue dans leur vie, sur sa signification, sa valeur et les raisons qu'ils peuvent voir pour la maintenir. On avait déjà évoqué la position anti-essentialiste de VPB qui disait ne pas pouvoir qualifier la langue comme un motif de fierté mais il est intéressant de voir comment ce qui est à l'inverse une position existentialiste s'appuie sur un rapport fondamental aux racines. En effet, aux personnes lui demandant pourquoi c'est le *patouà* qu'elle transmet à ses enfants plutôt qu'une des langues qu'elle a étudiées, celle-ci répond qu'elle veut qu'ils « *sappiano da dove arrivano* » (« qu'ils sachent d'où ils arrivent ») leur laissant le choix « d'aller où ils voudront » ensuite. VPB rajoute ensuite que cette langue est le seul héritage reçu de sa famille qui l'intéresse : peu lui importe l'héritage matériel fait des objets ou toute autre caractéristique physique innée qui ont en commun avec tout héritage (dont la langue) de ne pas être choisis par celui qui en hérite. Pour cette dernière raison, on l'avait déjà esquissé, une pensée anti-essentialiste ne peut s'enorgueillir de choses reçues à la naissance mais à cela, elle joint aussi une position anti-matérialiste (au sens trivial, non philosophique) qui privilégie le seul patrimoine culturel (voire identitaire en ce qu'il relie le

groupe familial à celui communautaire) inné, c'est-à-dire reçu à la naissance et riche en ce qu'il définit identitairement, en ce qu'il précise l'individu dans sa culture : occitan ou locuteur de *patouà* de la Val Pellice, *bubiarel* ou vaudois. Le rôle, l'intérêt des racines dans une telle pensée se trouve sans-doute là ; non pas dans l'enfermement, l'attachement biologique essentiel et insécable à une terre, mais bien dans l'autodéfinition, la connaissance de soi et le fait d'hériter d'une culture, que l'image organique de la racine rend vive. Dans la logique de cette locutrice transmettant la langue à ses enfants, on peut aller où l'on souhaite quand on sait d'où on vient et, pour reprendre la métaphore, l'arbre ne peut pousser qu'à partir de ses racines. A partir de cette culture vive dont on hérite par chance, on garde la liberté et même l'opportunité d'en faire ce que l'on veut et de faire quoique ce soit à partir d'elle, pensons ici aux discussions sur l'avantage du plurilinguisme infantile pour l'apprentissage d'autres langues.

Pour ce qui est du lien entre langue et territoire, auquel s'intéressait une partie du questionnaire du projet PaRL dans un volet sur l'économie et l'écologie de la langue, VPB n'excluait pas l'importance du patrimoine culturel dont fait partie la langue dans un processus de valorisation d'un territoire et de ses ressources. C'est dans ce sens qu'elle a réalisé avec le Sportello un bestiaire des animaux de la vallée qui, on l'avait vu pour le mythique *chaloun* mais il en va de même pour d'autres espèces vivantes endémiques, sont très liés à leur nom en *patouà* précisément. D'ailleurs Muston, même en écrivant en français reprenait et faisait l'éloge de fleurs locales dans leur noms « patois » : « *en français c'est le colchique ; mais jamais je ne les ai entendues appeler d'un nom plus gracieux, plus poétique et en même temps plus expressif que dans nos vallées. Là ce sont les freïdoulines* » (Muston 1834, 15 dans Cabanel 2021, 57). VPTA quant à lui, préconisait pour l'école de retourner vers un lien au territoire par des activités en extérieur avec des explications en occitan, chose selon lui beaucoup plus concrète et vivante que l'« ennuyeuse » grammaire.

Dans la continuité de cette idée, une langue ultra locale comme le *patouà* fait souvent figure d'élément justement presque organique, de langue de la terre souvent romanticisée comme représentante de la nature face à la culture. Dans la région, on trouve d'ailleurs une littérature très portée sur ce rapport à une montagne refuge (thème important pour les vaudois et sur lequel on reviendra), refuge d'une supposée authenticité se traduisant par le mode de vie traditionnel souvent représenté par le pastoralisme et la langue. On peut penser au roman à succès de Paolo Cognetti, *Le otto montagne* (2018), qui oppose la Turin bourgeoise et acculturée aux hauteurs de la Val d'Aoste où le protagoniste découvre un autre mode de voir le monde à travers le franco-provençal de son ami ou encore, pour les Vallées vaudoises, à *L'equilibrio delle lucciole* de Valeria Tron (2022). Ce dernier porte dans son sous-titre ce même besoin de racines traduit par le retour vers la langue (et dans le roman par celui à la terre de la haute Val Germanasca) « *Ogni punto di partenza ha bisogno di un*

*ritorno. Meizoun*³⁸ ». Le titre d'ailleurs rappelle fortement ce texte de Pasolini passé à la postérité sous le nom de « *l'articolo delle lucciole* » (« l'article des lucioles ») qui comparait la disparition réelle des insectes de lumière dans les campagnes à cause de la pollution à l'extinction des cultures particulières (dont le fameux *dialetto*) qu'on y trouvait : les machines dans les champs auraient appauvri la terre, tué des cultures comme la télévision a homogénéisé les foyers italiens autour d'une langue italienne elle aussi finalement appauvrie (Pasolini 2023 (or.1975), 129-131).

Cette langue de la « nature » est une langue de vie, au sens où elle constitue d'une certaine manière le flux vitale entre les Hommes et leur terre : elle les localise, les attache à un lieu comme on l'avait dit, mais elle acquiert aussi une force vivante à plus niveaux, pour l'Homme et voire pour son environnement. On a pu le noter dans les Pyrénées avec l'exemple de bergers ne parlant à leurs bêtes qu'en gascon. VPT nous avait fait l'observation d'un phénomène semblable quand on lui demandait son avis sur l'avenir de la langue. Le dernier bastion dans laquelle se retrouve encore la langue est alors celui assez inattendu du rapport à « l'autre vivant » : selon elle beaucoup ne sont plus habitués à parler occitan avec les personnes mais plutôt avec les animaux. C'est d'ailleurs elle aussi qui nous rappelait l'utilité qu'avait eu l'occitan à certains moments comme par exemple pendant la guerre où des occitans travaillant au consulat avaient réussi à sauver des personnes en fuite de l'autre côté de la frontière grâce à leur langue, frontière linguistique que ne pouvaient pas franchir les autorités. Si elle ne nous l'a pas précisé, on peut penser qu'il s'agissait surtout là de juifs persécutés par les lois raciales dès 1937-1938 lesquelles furent intensifiées à partir de l'invasion allemande de 1943³⁹. Pour ce qui est de l'aspect naturel, VPB admettait que pouvoir observer un cycle de vie des langues « *che delle lingue muoiano e altre nascano* » (« que des langues meurent et que d'autres naissent ») tenait probablement du « physiologique » tout en rajoutant que quand une langue meurt, c'est aussi une « manière de lire le monde » qui disparaît.

On s'était intéressé, vers le début de notre analyse de l'enquête, au degré de « nativité » de la langue, c'est-à-dire de son niveau d'implantation concrète à travers la transmission « à la naissance », ou en famille, et de son niveau de « véhicularité » (estimer le niveau de pratique quotidienne du vernaculaire local⁴⁰). Sachant qu'il s'agit aujourd'hui de préserver une langue, une section de la fin de

38 « *Tout point de départ a besoin d'un retour. Maison* » (traduction de l'auteur)

39 Chiesa Evangelica Valdese, Valdesi ed Ebrei, Una storia di solidarietà, <https://chiesavaldese.org/valdesi-ed-ebrei-una-storia-di-solidarieta/> (consulté le 26/05/2025).

40 Ici, la véhicularité est à ne pas confondre avec le concept de langue véhiculaire qui se réfère généralement à une langue tierce, souvent plus prestigieuse culturellement ou politiquement, et servant à des locuteurs de différents parlers à communiquer. Si parfois, en évoquant des contextes où l'occitan pouvait effectivement se rapprocher d'une telle utilité de manière très située, on pourra entendre cette acception de manière annexe, le terme de véhicularité est pour nous bien distinct en ce qu'il sert à indiquer l'aspect vivant, actif, en mouvement d'une langue en opposition à sa simple vernacularité qui renvoie historiquement et presque biologiquement à sa présence endémique dans un lieu donné (on sait qu'à Luserna où à Bibiana en basse Val Pellice l'occitan était langue vernaculaire en ce, qu'ici comme dans la haute vallée, c'est bien la variété romane qui est l'évolution directe du latin légué sur place, pourtant il y est presque

l'enquête posait la question d'un probable « acharnement thérapeutique » dans cette préservation de la langue. En réponse à cela, VPB avait réaffirmé l'évidence qu'il y avait pour elle à parler *patouà* au quotidien, renforçant son image de langue « naturelle » en expliquant qu'acharnement il pourrait y avoir à partir du moment où la parler serait un effort ou qu'il lui semblerait nécessaire de forcer ses enfants à lui répondre en *patouà*. Libre à chacun dès lors de penser si l'état des choses impose déjà de telles mesures selon les cas mais il n'est pas de notre ressort de nous aventurer ici dans de telles considérations qui nous feraient entrer dans une démarche prescriptive totalement étrangère au domaine scientifique qu'est la linguistique ou même la sociolinguiste.

Que ce soit depuis le Sportello linguistico occitano Val Pellice ou depuis la Val Germanasca, cette environnement vaudois occitan alpin semble revendiquer un équilibre culturel stable avec une langue qui reste une partie intégrante de la vie locale, au moins sans-doute dans le paysage patrimonial. Si nous reviendrons plus loin sur l'imaginaire que comporte la langue dans notre vallée vaudoise, on peut déjà ré-insister sur son poids et son ancrage traditionnel qu'on cherche aujourd'hui à maintenir et à ré-exploiter, non à des fins consuméristes ou folklorisantes (que sa modeste dimension empêche de toute façon) mais bien pour servir un véritable enrichissement culturel et linguistique. C'est ainsi que concluait son article Silvana Giordano en essayant de tisser un lien entre musique occitane et estimation de la vitalité linguiste (2016, 57) faisant écho à cette phrase recueillie lors de nos enquêtes, illustration de cet équilibre entre imaginaire patrimonial au sens large et la revitalisation de la langue proprement dit : « *C'è tanta gente che viene a ballare l'occitano e sono tutti interessati a imparare il patouà*⁴¹ ».

3.1.2 La Gàrdia : la langue isolée

Nous essaierons ici de suivre le même schéma que dans la partie précédente sur la Val Pellice en dressant, à partir de nos trois informatrices (distinguées chacune dans leur anonymat par un chiffre de 1 à 3), un panorama de la vie de la langue, de la situation sociolinguistique de l'occitan de Guardia Piemontese. La structure de cette partie suivra donc encore la même progression avec d'abord un aperçu de la vitalité, c'est-à-dire du degré de nativité, de véhicularité et de transmission (voire au contraire de discrimination passée ou présente) de la langue puis des pratiques, à savoir les contextes

complètement éteint aujourd'hui). A moins d'un débat sur la légitimité du terme « vernaculaire » à être utilisé au présent pour parler de variétés aujourd'hui disparues, on considère que vu dans sa dimension phylogénétique (le « vernaculus » est d'ailleurs l'« indigène ») il ne se réfère aucunement à un état de vie donné de la langue, mais à son appartenance au lieu, par sa naissance. Dans ce cas, le terme de véhicularité devient utile pour parler de la circulation courante d'une langue sur un territoire donné.

41 « *Il y a tant de gens qui viennent pour danser l'occitan et ils sont tous intéressés pour apprendre le patois* » (traduction de l'auteur)

d'usage mais aussi la présence de la langue sur le plan institutionnel autant que culturel (des actions concrètes, des projets, voire du militantisme) puis des représentations qu'on peut récolter sur celle-ci ; son identification, les considérations à son égard, sur sa valeur et le rapport qu'elle permet à l'extérieur. La situation de Guardia Piemontese étant celle d'un isolat, les questions de variations qui nous ont précédemment intéressées seront ici infiniment moins présentes mais on pourra néanmoins commencer à se pencher sur le contact avec l'environnement immédiat calabrais, italien puis finalement sur le rapport avec l'occitan plus largement.

Ici encore, pour donner une idée de la vitalité, nous pouvons commencer par préciser que toutes nos informatrices sont des locutrices natives d'occitan et que c'est d'ailleurs le schéma ultra majoritaire pour les environs 300 habitants du bourg historique qu'est *Guardia paese* qui constituent aussi la quasi-totalité de la communauté occitanophone de Calabre. Leurs liens à Guardia sont cependant différents et, par conséquent, le sont également les configurations dans lesquelles la langue leur a été transmise.

GP1 qui est la plus jeune, née en 1987, est née à Paola, grande ville la plus proche sur la côte de la province de Cosenza et on pourrait qualifier sa famille de « néo-guardiole » car si ses parents sont nés et ont grandi dans la petite ville, ses aïeux viennent plutôt des alentours, des communes limitrophes. Ayant elle-aussi toujours vécu à Guardia après y être née, elle a reçu la langue par sa famille et la transmet aujourd'hui à son fils avec qui il s'agit de la langue de communication principale.

Plus âgée d'une bonne décennie, GP2 est déjà reliée depuis plus longtemps à Guardia. Née à Belvedere Maritimo, à peine plus au Nord sur la côte, toutes ses grand-mères étaient guardioles tandis que les grand-pères, bien qu'arrivés très jeunes ou même nés directement dans la commune, venaient de la zone de Paola. Sa situation linguistique en famille est déjà plus complexe. Si c'est en occitan qu'elle parlait à ses grand-parents maternels, avec ses grand-parents paternels (le grand-père n'était pas né à Guardia) l'occitan semble avoir été plus mélangé à l'italien et surtout au calabrais. C'est ensuite dans sa relation à ses parents que la répartition linguistique est clairement établie. Le couple parle en occitan tandis que le père parle à ses filles en italien et que celles-ci lui parlent en retour dans la même langue avec, selon elle, une fuite progressive « avec le temps » de mots occitans. Elle s'interrogeait d'ailleurs sur cette incapacité à le parler avec son père mais plus qu'une incapacité de sa part, on privilégiera l'hypothèse qui veut que leur socialisation linguistique s'étant faite en italien, c'est la langue qui se maintient naturellement dans leur rapport. La question qui se pose servirait à connaître les raisons de cette répartition linguistique en famille, du choix linguistique du père qui appartient à la génération du boom économique et de l'offensive de l'italien sur le reste, en plus de venir d'une famille plus récemment occitanisée.

Finalement, la plus âgée, GP3, est née à Guardia Piemontese même d'où provient également toute sa famille à l'exception de son père né à Cetraro mais qu'elle qualifie de « *guardiolo* » étant arrivé pratiquement à la naissance. Avec lui, comme avec le reste de sa famille, elle dit avoir toujours parlé *guardiol* et cela, même avec ses grand-parents paternels qui parlaient donc la variété *cetrarese* du calabrais et sur lesquels elle faisait, étonnée, la remarque que ceux-ci la comprenaient, elle qui ne parlait pas calabrais. Elle les rattache donc essentiellement à ses origines occitanes à un niveau qui dépasse d'ailleurs la simple intercompréhension linguistique comme nous le verrons plus loin (voir 3.3.1). Elle a également deux enfants avec qui elle parle occitan ainsi qu'avec son mari.

Une première chose marquante en ce qui concerne la vitalité de l'occitan à Guardia Piemontese est que, si l'on ne peut sans-doute pas parler honnêtement d'attraction, on observe au moins une grande sociabilisation de la langue. En terme de nativité, la langue semble suivre un bon cours dans son microcosme et on a déjà un premier indice sur sa véhicularité par le nombre de cas, indifféremment de la génération, d'adoption de la langue par des calabrais arrivés dans la commune. Cela est notable et surprend quand on a lu la description faite de Guardia comme d'une commune « *demograficamente dissanguata*⁴² » (Genre 1992, 12). Plus concrètement, on observe étonnement, sur la totalité du maigre échantillon que constituent nos trois informatrices, la fréquence d'une émigration vers le petit pays occitan avant et après-guerre. Plus récemment, pour ce qui est de leur propre quotidien, certaines évoquaient un usage de la langue fait avec des proches venus de l'extérieur, et donc non-occitans. On a dans ce cas, GP3 qui parle en occitan chez elle avec ses enfants et avec la femme de son fils venue de Campanie et le compagnon calabrais de sa fille pour, selon elle, les intégrer à son foyer : « *Io non gli dico mai "vieni a mangiare" oppure... no, in occitan "minja"*⁴³ ». Ou encore GP2 qui nous dit parler en occitan à son compagnon qui le comprend depuis plusieurs années grâce à sa fréquentation du lieu sans pour autant le parler. Plus encore, on a eu l'impression de voir une vraie attraction de gens « du dehors » fréquentant fréquemment Guardia pour cette langue survivant sur son rocher au bord de la mer. C'est justement GP2 qui nous disait qu'un « *ambulante di colore* » (« un itinérant de couleur ») venant depuis des années avait appris à le parler, en déduisant l'accessibilité de la langue.

Pour faire la transition avec la partie des pratiques, des dynamiques de la langue et de sa présence, on peut conclure cette partie sur la question de la conflictualité, c'est-à-dire des potentielles formes de discriminations ou de toute action allant à l'encontre de la langue. On avait, dans la partie sur la Val Pellice, également évoqué cette question dans le premier temps sur la vitalité linguistique car, depuis le point de vue français qui est le nôtre, le problème de l'offensive institutionnelle ou

42 « *démographiquement vidée de son sang* » (traduction de l'auteur)

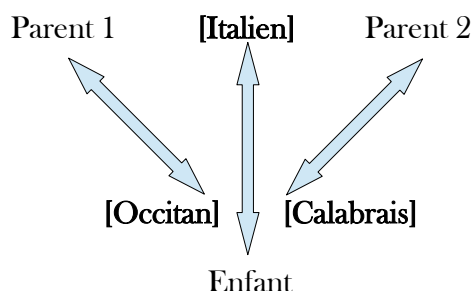
43 « *Moi, je ne lui dis jamais "viens manger" ou... non, en occitan "mange"* » (traduction de l'auteur)

même plus largement culturelle contre la langue était central pour comprendre l'état de celle-ci. Même dans une situation italienne incomparable à la France au sujet de la répression linguistique à l'école notamment, on avait vu comment la discrimination linguistique, pouvant toucher toute langue en situation de diglossie, était un élément à prendre en compte dans les pratiques langagières, même privées (voir 3.1.1). En l'occurrence, seule GP3 a pu témoigner d'une forme de coercition au collège avec une professeure en particulier qui les obligeait à parler italien au point d'intervenir dans leurs discussions pour leur interdire de parler occitan.

Face à - ce qu'on avait nommé - un « degré de proscription » assez faible, on comprend que le grand adversaire du *guardiol* est sa taille extrêmement réduite. Intéressons-nous désormais aux pratiques, c'est-à-dire essentiellement aux contextes d'usage, et à la pratique, soit à la présence, la mise en valeur mais aussi les dynamiques, de l'occitan dans ce qui tient presque entièrement en un minuscule bourg médiéval au sommet d'une colline.

Ici encore, la réponse la plus simple, venant en premier, quand on demandait avec qui et dans quels contextes nos informatrices pratiquaient la langue, était « avec qui la parle, au quotidien » mais aucune de nos trois informatrices ne nie l'affaiblissement de sa pratique. Après une brève observation, on avait noté que le fils de GP1, alors âgé de dix ans, ne semblait parler occitan à peu près qu'à sa mère, impression qu'elle nous a confirmé. Reprenant les observations d'Irene Micali, celle-ci faisait d'ailleurs remarquer le lien entre génération et langue, affirmant que les « anciens » en étaient les locuteurs les plus fréquents, les plus aguerris face à elle qui, même locutrice native, disait manquer d'amplitude dans son vocabulaire. Si on avait réagi positivement à cette sorte d'« attraction » de la langue occitane ou d'adoption aisée et répandue des nouveaux arrivants, il est aussi possible de voir dans cette installation de non-occitans un motif d'introduction forcé de l'italien aux dépens de l'occitan. C'est en tout cas une observation dont nous faisait part GP2 en cherchant une raison à la perte de la langue chez les plus jeunes. Son hypothèse sur le manque de pratique de la langue en famille tenait notamment à la présence d'un parent (voire des deux) non-natifs « *che non sono madre lingua* ». Elle affirme que tous privilégient des raisons liées à l'école que nous verrons plus loin mais que ce sont précisément les mariages « mixtes » entre *guardiols* et non-occitans qui introduisent nécessairement l'italien. Elle prenait là l'exemple d'un cas qu'on pourrait qualifier de triglossique avec une répartition linguistique très claire entre un couple et sa progéniture qui semblait illustrer une progression dialectique inexorable vers le triomphe final de la langue nationale : un monsieur de Guardia parlait en occitan à sa fille, dans sa langue maternelle mais, pour résoudre le problème du choix de la langue à adopter pour elle dont la mère parlait en revanche calabrais, celle-ci a opté pour l'italien comme langue de communication avec ses parents. On peut illustrer facilement ce schéma

triglossique familial, redoutable modèle de substitution linguistique, plus graphiquement :



Notons que le schéma linguistique familiale de VPB dans les Alpes était assez similaire, ses enfants étaient poussés à lui répondre en italien par crainte plus ou moins conscientisée de rejeter une partie du couple parental ; en l'occurrence son mari ne parlait pas occitan sans qu'on sache précisément si la comparaison pouvait s'étendre à le qualifier aussi de schéma triglossique (avec présence du piémontais par exemple). GP3 également nous a répété plusieurs fois la grande rareté des jeunes locuteurs d'occitan et en se questionnant sur les raisons de l'arrêt, dans quelques familles, de la transmission par des parents qui, ou ne la parlent même plus entre eux (génération intermédiaire selon Micali (2022)) ou bien ne reçoivent de leurs enfants plus que des réponses en italien. Elle se demandait là, impuissante et curieuse, si une des raisons ne serait la commodité « *per convenienza* », commodité qui, pour des familles qui ont parlé cette langue pendant des siècles en dépit d'une répression et d'une surveillance féroce (certes sur d'autres aspects bien que le contrôle social ait également touché à la langue (Genre 2002, 280)), ne peut être une excuse qu'au moment où la mutation anthropologique dont parlait Pasolini induit le passage total à l'italien (Pasolini 1975, 134).

On voudrait désormais donner un aperçu de la présence concrète de l'occitan à Guardia Piemontese, présence qui s'articule essentiellement selon trois axes : l'école, le côté institutionnel (essentiellement autour du centre culturel) et son exposition dans l'espace public qui découle du précédent mais se décline en plusieurs éléments, la langue écrite et les projets et événements culturels autour de l'occitan.

Au cours, de nos enquêtes, la présence de l'occitan à l'école a toujours été évoquée comme quelque chose de saluable. Tous en ont parlé en insistant, sans le dire, sur le fait que cet occitan à l'école était normalisé comme matière officielle faisant partie du programme scolaire : on nous le présentait souvent dans un premier temps à travers des formules renvoyant à sa « scolarisation » formelle, « *il voto di occitano* » (« la note d'occitan »), « *in pagella* » (« sur le bulletin »). GP1 qui nous

a très tôt parlé de sa pratique de la langue avec son fils nous a presque immédiatement parlé de l'école élémentaire où est donné un cours d'occitan une fois par semaine dont elle aussi avait d'ailleurs pu bénéficier. Étant locutrice native elle avait néanmoins simplement qualifié cet enseignement scolaire d'une « chose en plus » ne spécifiant pas l'intérêt concret qu'on pourrait y trouver, « en retirer » pour reprendre le terme de notre question « *trarne* ». C'est en revanche bien ce cours d'occitan donné aux enfants, même si vu comme symbolique, qu'elle considère comme le principal achèvement des politiques publiques en faveur de la langue. GP2 allait dans le même sens en considérant l'école comme la seule vraie « *tutela* », au sens italien de protection officielle (comme on parlait de divinité tutélaire associée à une ville par exemple), reprenant le terme employée par la loi qui parle de « *minoranza linguistica tutelata* » (minorité linguistique protégée).

On peut reprendre ici la comparaison sur la base de l'âge et noter que si cette dernière est née trop tôt pour bénéficier de l'enseignement de l'occitan à l'école elle a fait allusion à l'émergence de la question linguistique en milieu scolaire dans sa jeunesse. Il semblerait, à l'écouter, que la mise en place de l'occitan « *curriculare* », scolaire, soit le fruit de la pression, de l'urgence ressenti dans un contexte si restreint qu'est celui du *guardiol*, officialisée à la suite du développement de projets « extérieurs ». Ces projets venus de l'extérieur pour aller au contact de l'école correspondent précisément à ce que fait le Sportello de VPB en Val Pellice qui travaillait en collaboration avec les enseignants et leur « bonne volonté ». Mais faut-il, comme le laisserait entendre l'hypothèse énoncée ci-dessus d'une entrée de l'occitan à l'école sur la base de la conscience de l'urgence, attendre un rétrécissement semblable d'une communauté linguistique pour en arriver à l'officialisation ? Le peu qu'on a pu comprendre sur ce qui y était précisément enseigné paraissait tenir du couple classique langue/civilisation : d'un côté, l'étude de la « grammaire » et de l'autre, de la notion d'occitan aussi bien « géographiquement » que par l'histoire de ces occitans de Calabre (3.3.2). GP3, dernière informatrice et aussi la plus âgée, n'a pas reçu de cours d'occitan à l'école mais empiriquement, notamment à travers le récit d'une anecdote d'une de ses interventions auprès des enfants de l'école, elle l'associe au meilleur moyen de préserver la langue. Des enfants de l'école de Guardia Marina (la partie littorale, voire 1.2.2) étaient venus visiter le musée où cette dernière échangeait parfaitement en occitan avec eux. Mais la dernière enseignante en date, venait, au moment de nos enquêtes, de partir à la retraite, ce qui posait la question de la suite, à savoir qui pourrait assumer cette responsabilité.

Notons que toutes nos informatrices guardioles font partie du personnel de la principale institution culturelle de Guardia, du cœur du petit îlot occitan : le centre culturel Giovan Luigi Pascale situé sur la Plaça de la Strage à l'entrée du *borgo storico* situé sur la colline. On peut véritablement le qualifier d'institution centrale car c'est à partir de ce centre que s'organise toute la

promotion du patrimoine occitan de la commune. GP2 attribuait d'ailleurs la prégnance de cette culture occitane dans l'espace public au « *Centro culturale* » depuis 2011 (en réalité ré-ouvert en 2010 après avoir été actif de 1983 à 1998, en revanche le *Museo Multimediale Occitano* a bien ouvert en 2011⁴⁴ mais était fermé lors de notre passage), impulsé par le maire de la commune. C'est aussi elle qui nous rappelait à qui l'on devait le centre de culture, financé par la Tavola Valdese. En fait, le centre culturel se veut comme le moteur de la promotion et de la préservation d'un patrimoine face au constat de sa disparition, au fur et à mesure que celui-ci est de moins en moins entretenu, que la langue est de moins en moins parlée au quotidien et donc qu'elle perd en véhicularité. Dans la période précédant l'institutionnalisation de l'occitan autour du centre, des projets existaient déjà avec un groupe folklorique qui a persisté jusqu'à plus récemment, GP1 en faisait partie et nous rappelait son nom « *'o vent de nueit* » (le vent de nuit). GP2 rappelait d'ailleurs le fondateur du groupe Eros Marcello Gai, professeur d'origine toscane bienfaiteur de Guardia à la fin du siècle dernier, sans nous expliciter la responsabilité de ce dernier. Celle-ci nous l'a évoqué comme étant l'initiateur de plusieurs projets, la création du cinéma avec une carte de réduction pour les enfants ou encore l'alphabétisation de la majorité de la population. En plus d'un guide touristique et de réflexions sur la préservation de la langue, on lui doit justement la création et la direction du groupe de chant traditionnel « *I Guardioti* » (Stancati 2008, 408). Pourtant nous dit-elle, il n'est pas reconnu et rien ne lui a été dédié alors qu'on pourrait, sans peur de trop exagérer, le considérer comme le Beckwith de Guardia Piemontese : les Vallées vaudoises avaient eu leur « *generale* » dans le deuxième quart du XIX^e siècle (voir 1.1.2), de même, Guardia Piemontese a eu son « *professore* » dans la seconde moitié du XX^e siècle.

On a ensuite pu avoir quelques exemples de ce que fait le centre sur place notamment en terme d'organisation d'événements. Le soir de notre arrivée à Guardia se tenait justement un événement autour de la place centrale du bourg intitulé « *sulle orme dei valdesi* » (« sur les traces des vaudois ») et organisé par le centre culturel (et par conséquent avec participation de l'*otto per mille*, les financements de l'Église vaudoise), la commune et l'office du tourisme. En plus du concert de Pino Leone, un artiste guardiol que GP2 disait trouver un peu pauvre en terme de promotion si ce n'est à travers la revendication de son origine, on y trouvait notamment un défilé avec l'habit traditionnel donc s'occupe le laboratoire des tissus de GP3 dans le bâtiment du centre culturel. Sur le marché qui s'y trouvait et qui y occupait la place la plus importante, étaient en vente de nombreux produits locaux comme l'amaro dit « occitano » (un digestif local) ou encore la bière « la Gàrdia ». En plus de la collaboration fréquente entre le centre et l'école (visite du musée, de l'atelier du costume traditionnel (sur lequel Genre s'est aussi penché dans sa comparaison avec les Alpes (1985, 303-306)),

⁴⁴ Gruppo d'Azione locale Valle del Crati, Guardia Piemontese, <https://www.galcrati.it/dettaglioComuni.asp?id=746&tip=57&sottotip=101&screenwidth=393> (consulté le 30/04/05)

le centre Giovan Luigi Pascale organise chaque année un colloque les 3, 4 et 5 juin. On nous a aussi vanté les mérites de l'école dans la production culturelle en occitan : chansons, contes ou encore poésie. On nous a même procuré une bande-dessinée bilingue sur les événements de 1561 réalisée par les collégiens *Un amor impossible*, accompagnée d'un appareil documentaire important fait d'un glossaire, d'un article historique, de légendes transcrites en occitan et en italien et même de recettes typique de Guardia. Sinon, leurs activités consistent souvent en une promotion par la représentation, par des voyages notamment. Ainsi GP3 nous racontait différentes anecdotes de voyage dont celle de l'invitation du centre culturel à Teramo dans les Abruzzes en 2014 pour la journée internationale des Droits Linguistiques lors de laquelle elle avait prononcé un discours en occitan, en compagnie d'une de ses collègues, et avait « marrainé » le drapeau représentant les minorités linguistiques du monde. On reviendra plus loin sur quelques unes de ces sorties, quasiment toujours en direction des Alpes et avec l'objectif de renforcer ou simplement de participer au jumelage avec la communauté vaudoise ou aux rencontres avec les occitans. Quelques initiatives sont également venues de l'« extérieur » du centre culturel, comme la signalétique bilingue (autant au *Paese* qu'à *Marina*) ou le Pater récité en occitan à la messe depuis six ou sept ans pour la plus grande émotion de GP3 qui nous le racontait. On notera tout de même que la signalétique occitane se limite aux panneaux des noms de rues, gravés dans la pierre au *Paese* pour bien les intégrer esthétiquement à l'architecture ancienne et simplement écrit en dessous de la version italienne et en plus petit à *Marina*.

Ce qu'on vient d'introduire ici est une distinction fondamentale dans la dynamique interne à Guardia Piemontese ; celle entre la partie haute, le bourg historique appelé *Paese* et la partie basse, littorale et balnéaire appelée *Marina*. Cette distinction qu'on a jusqu'alors présentée comme avant tout esthétique, éventuellement sociale en tout cas presque symbolique, est aussi aujourd'hui une distinction de fait au sein de la même commune entre une zone de préservation de l'occitan en haut et une autre en bas, assimilée à l'ensemble calabrais. En fait, cette situation de séparation linguistique sur le même lieu est la première étape à observer pour comprendre la « fuite » démographique de Guardia, une des raisons principales de la réduction du nombre locuteurs d'occitan, à savoir les migrations, qu'elles soient pendulaires (au sens de déplacements quotidiens) ou relevant de l'exil, plus définitif. C'est surtout lors de notre arrivée sur le terrain, par le constat évident d'une ségrégation socio-spatio-linguistique, que notre questionnaire initial s'est enrichi de cette thématique du mouvement des locuteurs comme moteur de changement linguistique, suivant les deux axes précédemment annoncés : la distinction *Paese* / *Marina* et l'émigration guardiole. GP2 nous avait indiqué *Marina* comme étant la première et principale destination de beaucoup de guardiols qui, en y restant sont passés au calabrais par assimilation. Elle s'aventure d'ailleurs à envisager que certains aient

pu y maintenir la langue en famille « *in casa* » tout en précisant qu'en dehors, publiquement, *Marina* « *è una città di non-guardioli*⁴⁵ » comme semble l'affirmer GP3 « *la parlano in casa poi uscendo già sulle piazze parlano italiano o calabrese*⁴⁶ ». Il est intéressant de noter comment d'une part, ces locuteurs d'occitan ont bien intériorisé une forme d'opposition entre les pratiques privées (en famille) et celles publiques (dans la rue) et surtout d'autre part, comment la séparation linguistique de fait peut ici donner lieu à un détachement mental d'une part vis-à-vis de l'autre : la partie basse de Guardia est une ville à part entière considérée identitairement, car *de facto* linguistiquement, non-guardiole. Guardia *Paese*, la zone occitanophone, « authentique » culturellement et visuellement pour le touriste, correspond de fait à ce bourg historique surélevé qu'on a évoqué tandis que Guardia *Marina* modeste localité balnéaire semble avoir été aménagée telle quelle au siècle dernier. Autant matériellement que linguistiquement on y trouve aucune trace de la présence vaudoise, comme ailleurs dans la région, pourtant bien réelle avant 1561 et on ne discerne pas, en suivant strictement la côte sans monter sur la hauteur du bourg (à moins de se laisser étonner par des panneaux bilingues, qui sûrement ne transcrivent pas le « *dialeto* » local), de particularité la détachant du continuum calabrais italien alentour. Cette simple expérience semble confirmer les hypothèses historiques qui tendaient à faire de Guardia non pas le centre des établissements occitans mais plutôt celui de la concentration des hérétiques en voie de conversion sous surveillance inquisitoriale (Genre 2002, 280).

Ainsi même le territoire communal de Guardia Piemontese n'est plus entièrement occitanophone et, plus dur encore pour le maintien de la langue, la partie économiquement attractive, celle où tous les services et les activités se trouvent est bien *Marina*, la partie désoccitanisée. Par conséquent, dans ses mobilités quotidiennes, ces migrations pendulaires qu'on a évoquées, tout Guardioli est forcé quotidiennement d'y descendre soit pour travailler, soit pour s'approvisionner et est donc astreint pour des questions de survie basiques à devoir communiquer en calabrais ou en italien au sein de sa propre ville. Mais les migrations définitives sont également un thème important et préoccupant dans l'imaginaire des occitans de Calabre comme en témoigne ces quelques vers d'espoir qui concluent la chanson composée par Gai « *Taliand dē la pèirē da Garroc* » : « *Oh, Gardia nostrē, nu tē iammēn e purē sē partēn, touttaviē dīn a corē tē tēnēn*⁴⁷ ». Dans son introduction au recueil de littérature et de chants populaires guardiols du même titre, Arturo Genre citait ces vers pour rappeler l'importante immigration ayant porté loin de Guardia, une portion immense de sa population considérée dans la doxa locale comme « perdue » pour la langue selon les mots de l'auteur. Il

45 « *est une ville de non-guardiols* » (traduction de l'auteur)

46 « *ils la parlent chez eux puis dans la rue ils parlent italien ou calabrais* » (traduction de l'auteur)

47 « *Oh, notre Guardia, nous t'aimons et même si nous partons, toujours nous te gardons dans le cœur* » (traduction de l'auteur sur la base de celle italienne de Silvana Primavera et de Diego Verdegiglio)

rappelait d'ailleurs les chiffres donnés par Morosi pour la population locale en 1890 qui était de 1300 habitants contre ceux du dernier recensement en date à l'époque, soit cent ans plus tard, de 450 seulement (pour Guardia *Paese* en tout cas) (Genre 1992, 12). Ce thème est important au point qu'il intrigue plus, peut-être par exotisme ou curiosité pour le lointain, que cette aspiration des locuteurs vers *Marina* auquel GP3 n'a dédié qu'une phrase en réponse avant de nous parler du lien avec l'Amérique (au sens large, destination principale de cette immigration). On retransmet ici ses dires sans avoir vérifié la véracité des chiffres mais toujours est-il qu'elle affirmait l'existence d'une communauté de *guardiol* de 5000 personnes rien qu'à Detroit, dont font logiquement partie des parents à elle. GP2 avait été moins loquace à ce sujet mais quand on lui avait demandé ce qu'elle pouvait nous dire des « *guardiols d'Amérique* » elle avait été très claire sur le fait que, pour entendre « bien parler l'occitan », il faudrait écouter quelqu'un ayant émigré. Elle se justifiait en expliquant que, si on voyait d'emblée qu'une telle personne était étrangère, l'emploi de mots « étranges » était en fait un conservatisme lexical qu'elle considère comme plus pur et donc plus « correct » que le *guardiol* actuel tel qu'il a naturellement évolué sur place : « *lo parlano meglio di noi*⁴⁸ ». Dans la continuité de ce propos, GP3 nous a offert deux anecdotes, celle d'une inconnue de 80 ans partie à six ans rencontrée au centre du village et qui n'était jamais revenue depuis et celle d'un étasunien marié à une *Guardiole* préférant parler *guardiol* qu'italien en vacances sur place. Cette dernière anecdote était l'occasion de réaffirmer l'attraction que peuvent exercer l'occitan et Guardia sur des étrangers. Avec la première en revanche, elle nous a fait une démonstration de ce qu'elle nomme « appartenance » et qu'elle conçoit comme étant une valeur clé pour les *guardiols*, un « peuple [qui] aime l'appartenance » à partir d'un exemple linguistique, celui de la manière de demander à quelqu'un son identité, manière qui ne s'intéresse pas au prénom mais à la famille d'origine « *A qui tu apparten ?* » (« à qui appartiens-tu? »). Ce genre de formule courante est intéressante pour observer les archaïsmes culturels de l'îlot occitan. Comme on avait pu le faire sur des constructions syntaxiques archaïsantes (Ligozat 2020, 118) ici, c'est au delà du simple conservatisme linguistique, une sorte d'ipséité anthropologique qu'on observe par la primauté du groupe familial, du foyer, voire du blason d'appartenance sur l'individu qui s'est affirmé plus tard à l'époque moderne.

Comme pour la sous-partie sur la Val Pellice, concluons cette présentation générale de la situation sociolinguistique de Guardia Piemontese par un aperçu des représentations de nos informatrices autour et strictement autour de leur langue, de cet occitan *guardiol*, sur son identité, sa nature, l'image qu'elle reçoit, la valeur qu'on peut lui accorder et la situation dans laquelle elle se trouve en terme de diglossie et de rapport avec l'extérieur.

48 « *Ils le parlent mieux que nous* » (traduction de l'auteur)

Pour ce qui est de l'observation synchronique (de la situation contemporaine) de l'identification de la langue, on a ici à faire à un schéma singulièrement plus simple que dans les Alpes où à l'échelle de notre minuscule échantillon, le glottonyme tenait presque de l'idioglottonyme, c'est-à-dire que pour chacun de nos locuteurs existait une manière de nommer la langue. A Guardia, on semble avoir trouvé un accord. Singulièrement plus simple en tout cas pour ce qui est de la variété d'appellations existantes alors qu'on pourrait considérer que les réponses qu'on a eu à ce sujet illustrent un cloisonnement mental et des perceptions d'ordre psycholinguistiques beaucoup plus complexes. Commençons par préciser que notre insistance sur l'« idioglottonyme » n'était pas superflue en voyant deux sur trois de nos informatrices répondre dans un premier temps à la question sur le nom de la langue qu'il s'agissait de « leur langue », « *la mia lingua* » (GP2 et GP3). Rien dans le questionnaire ne semblait induire une telle déclaration mais il est intéressant de noter que ces deux réponses similaires ont été faites sur la version finale du protocole d'enquête, là où le premier liait le thème du glottonyme à celui de l'agent de transmission de la langue (père ou mère). Entendant les termes « paternelle » et « maternelle » rapportés à la langue, GP1 avait donc logiquement commencé par répondre qu'il s'agissait bien de sa langue maternelle « *lingua madre* ».

Là, le sentiment d'appartenance vanté par GP3 comme un pilier culturel de la communauté va à l'inverse de notre argumentation focalisée sur le caractère anti-individualiste des guardiols et nous montre comment ces derniers, en plus sans-doute de se sentir appartenir à un lieu, semblent justement s'approprier une langue, jusqu'au niveau individuel, sentant à quel point cette langue leur appartient, est la leur. La manière de nommer cette langue semble ensuite se faire en fonction de la langue qui est utilisée. GP1 formulait clairement que parlant italien, elle emploie le terme « *lingua occitana* » qu'elle ne traduit pas en occitan lui préférant alors celui de « *guardiol* » propos non explicité tel quel mais corroboré par GP3 qui dit parler d'« *occitano* » avec des gens extérieurs et d'« *'o guardiol* » avec des Guardiols justement. L'explication de GP2 était assez semblable mais faisait moins référence à la question de la langue employée qu'à une connaissance internationale, à laquelle correspond le terme « occitan », face à son emploi propre à elle qu'est celui de « *guardiolo* », dit en italien dans l'entretien. Malgré ce dernier obstacle à notre argument anti-individualiste, on peut, en voyant là la permanence du réflexe de l'adaptation face à des étrangers, affirmer que la distinction entre les deux glottonymes existants (occitan et *guardiol*) se fait en général sur la base de la langue : « occitan » pour l'italien (« *occitano* ») et « *guardiol* » pour l'occitan. Notons d'ailleurs que c'est depuis le début de notre travail l'idée qui transparaît dans notre choix de n'avoir jamais choisi de traduction pour *guardiol* qu'on a toujours écrit en occitan dans sa graphie alibertine et donc en italique pour le différencier de son homographe français « guardiol » se réfèrent dans notre cas au gentilé, à l'individu

masculin ou à son qualificatif. L'italien lui a pourtant bien formé le terme « *guardiolo* ».

Regardons ici ce que ces locutrices disent à propos de leur propre langue, ce qu'elle est pour elles, sa nature et sa valeur. A Guardia la conscience de parler une langue bien particulière est liée très logiquement à la conscience de l'origine allogène de ses colons fondateurs. C'est pour cela que, autant en passant par le terme « occitan » renvoyant au domaine d'origine que par celui de « *guardiol* » qui individualise le parler allogène par rapport à son environnement, aucune de nos informatrices n'a eu de doute quand il a fallu affirmer qu'il s'agissait bien d'une langue et non d'un *dialetto*. Par ailleurs, cette langue est si particulière que c'est souvent là qu'intervient l'insistance sur l'appartenance au lieu et à ses habitants de cette langue « *è la nostra lingua* ». Ici aussi on a pu ressentir la confusion dans laquelle le *guardiol* a pu être embarqué, comme langue minoritaire d'Italie, celle du grand sac qu'est l'appellation *dialetto*, comme le serait en France celle de « patois ». GP2 tout en affirmant l'avoir toujours « senti » comme une langue à part, reconnaît qu'on a pu lui faire croire passivement sans-doute, qu'il s'agissait d'un *dialetto*, notion qu'elle associait pourtant plus d'emblée au calabrais et non pas à cette « *cosa diversa*⁴⁹ » qu'elle parlait. On retrouvait dans les propos de GP3 un exemple de cette fameuse dialectologie perceptionnelle qui nous a tant intéressé dans le cas alpin et qu'on attendrait moins ici (en ce que le *guardiol* qui nous intéresse est si réduit que la variation ne semble pas le concerner). Pourtant comme entre *patouà* et piémontais, c'est bien par comparaison que celle-ci nous expliquait voir dans son occitan, uni, une langue face aux « dialectes » calabrais variant de lieux en lieux : « *la mia lingua è unica in Calabria*⁵⁰ ». Non seulement l'empirisme ancien partagé par tous les habitants de l'îlot depuis son origine lui permet à son tour d'affirmer la particularité de sa langue mais en plus, raisonnant selon une mentalité avant-tout occidentale qui veut qu'une langue soit un code uni (cela est déjà moins vrai dans la doxa italienne avec un italien dépourvu d'organe central comme une académie « nationale »), elle peut, en se concentrant sur le *guardiol*, voir une langue unifiée face à la variation omniprésente dans le calabrais qui l'entoure. On pourra néanmoins rappeler que le *guardiol* lui est bien un parler correspondant à un dialecte particulier de l'ensemble occitan : alors celui-ci peut être considéré comme l'une des infinies variations de la langue occitane.

Ces quelques considérations qualitatives scientifiques (à savoir la discussion sur la nature, la classification populaire de la langue) doivent faire place à d'autres concernant plutôt la valeur de la langue, aussi bien positive que négative pour comprendre les affects au cœur des représentations de l'occitan de Calabre, de l'intérieur comme de l'extérieur. La première question qui pouvait nous venir

49 « *chose différente* » (traduction de l'auteur)

50 « *ma langue est unique en Calabre* » (traduction de l'auteur)

à l'esprit pour n'importe quel locuteur d'une langue ultra-minoritaire était celle de son rapport affectif à celle-ci justement : on voulait aller chercher du côté du binôme fierté / honte et voir brièvement lequel l'emportait et comment, sur la base de quelles raisons théoriques ou concrètes. Si on peut d'ores et déjà affirmer que c'est la fierté qui triomphe, les raisons sont toujours plus complexes à expliquer nous ramenant à cette notion d'héritage essentialiste dont on avait parlé dans la partie alpine (voir 3.1.1). GP1 expliquait d'ailleurs que sans cette fierté elle n'aurait pas transmis l'occitan à son fils mais elle commençait par nous signaler à propos de son rapport à la langue qu'à part quelques mots, elle ne savait pas l'écrire. L'alphabétisation s'étant toujours faite dans la langue nationale, la question de savoir ou non, et surtout comment, écrire dans son parler se pose depuis plusieurs décennies mais elle devient encore plus pressante et disons préoccupante, pour les communautés linguistiques minorisées à l'aire des SMS et d'internet qui ont fait advenir, rappelons-le, une démocratisation inédite de l'écriture. Le propos de Genre sur l'adaptation à la modernité a ainsi encore plus de résonance trente-cinq ans plus tard car, plus encore que poser seulement la question de la standardisation graphique ou de l'incorporation de néologismes, il s'agirait aujourd'hui de s'interroger sur la manière d'échanger au quotidien numériquement entre locuteurs d'une même langue qui ne savent pas l'écrire. La nécessité des messages écrits implique alors aussi une nécessité de passer par le code dominant appris à l'école, c'est-à-dire l'italien. Mais là où certaines graphies depuis l'époque moderne sont le témoignage posé sur le papier de cette adaptation des codes graphiques dominants, le SMS instantané et immédiatement dispensable n'a plus ni le temps ni même intérêt à faire l'effort que la littérature (même épistolaire et privée souvent) faisait en maintenant l'emploi d'une langue qu'il fallait imaginer à l'écrit. Le SMS peut en ce sens signifier la fin globale de toute tentative de sauvetage écrit des langues minorisées non standardisées et non-enseignées. Après notre développement sur cette question, on ne peut que retourner à l'évidence de la langue pour nos informatrices, d'une langue maternelle venant « automatiquement » selon les mots de GP1.

La question de la valeur renvoie aussi nécessairement à ce que la langue permet de faire, son utilité concrète et ses modes d'utilisation. A la question sur le sentiment éprouvé en parlant occitan devant des étrangers, à savoir si nos locutrices se sentaient commodées en le parlant devant des étrangers, GP2 avait déclaré « encore plus ! » renforçant l'idée que la fierté vient aussi de l'objet en lui-même qu'est la langue dans son altérité, son originalité par rapport aux autres. Les personnes s'occupant du Centre Culturel aiment faire des démonstrations, faire écouter la langue au visiteur comme on en eu quelques exemples sur lesquels nous reviendrons plus loin. Mais ces démonstrations tiennent, sinon à la mise en scène d'un élément digne de fierté pour les touristes demandeurs à du folklore, du moins à de la promotion d'un patrimoine en danger qu'il s'agit de préserver : c'est une démarche très contemporaine. A cette phase de promotion en a précédé une de

vie quotidienne dans une langue conçue comme un outil d'auto-protection, même parfois éventuellement d'offensive, par une communauté minorisée, c'est-à-dire dominée mais disposant de codes propres pouvant être à son avantage dans une situation donnée. On se souvient dans ce cas là de l'anecdote des vaudois sauvant des juifs pendant la guerre grâce au secret de leur occitan dans l'administration publique : ici les vaudois qui vantent leur rôle de justes sous le fascisme oublient souvent de mentionner l'importance, l'avantage que leur donnait la langue. Peut-être pourrait-on d'ailleurs voir dans l'interdiction du « *linguaggio ultramontano* » par l'Inquisition mentionnée par Genre (2002, 280) la crainte du maintien de l'hérésie à travers l'élément linguistique impénétrable pour les autorités qu'était l'occitan. Le lien n'est pas ouvertement fait mais c'est pourtant ce à quoi on peut penser quand GP3 expliquait, au nom de la communauté « nous », l'usage de la langue comme une « arme » par le passé. Maintenant, cette arme peut servir dans la lutte pour la préservation de la langue, car c'est bien le terme de lutte qu'emploie GP3 à ce sujet « *lotterei tanto perche rimanesse sta lingua*⁵¹ » : on utilisait auparavant la barrière de la langue comme un avantage circonstanciel dans l'intérêt de la communauté des locuteurs mais il s'agit désormais de servir l'intérêt de la langue elle-même, celui de sa survie. A ce sujet, on a souvent cherché, par optimisme en partie sans-doute, à nous faire comprendre qu'elle n'était pas si difficile que ça, à comprendre déjà, ce qui remet en question l'efficacité de cette « arme » du passé. Une langue « facile » à parler semble-t-il et, comme on en a déjà donné quelques exemples, l'attraction de l'occitan est forte et beaucoup d'étrangers semblent s'y mettre : « *anche gente che viene da fuori, che sono state in America, in Germania che tornano preferiscono il guardiolo*⁵² ». Pour sa préservation, GP3 comptait d'ailleurs beaucoup plus sur le lien affectif à la langue qu'à l'apprentissage scolaire, mais également au territoire lui-même, les deux semblant ici encore très liés comme l'entendait VPTA en Val Pellice : « *Ma impararla è già una parolona (...) la devi amare, devi amare sto posto*⁵³ ».

On a également voulu rechercher du côté des critiques, du mépris que pouvait recevoir la petite communauté sur sa langue mais il est vite apparu que le petit îlot occitan très isolé et formant un groupe linguistique extrêmement minoritaire n'avait que très peu eu à subir de discrimination et d'offenses à l'encontre de son parler. On nous a en revanche fait part d'un cas de refus de l'enseignement de la langue de la part d'une dame ayant son enfant à l'école et arguant que l'occitan était une langue morte et donc une matière inutile. Cette personne étant, sans qu'on ait plus de détails, extérieure à Guardia, il s'agit là d'un cas extrême de non-intégration linguistique, la version offensive, active, de ce qu'on avait dépeint comme une contamination involontaire et passive par des

51 « *je lutterais tant pour qu'elle reste cette langue* » (traduction de l'auteur)

52 « *même des gens venant de l'extérieur, qui ont été en Amérique, en Allemagne et qui rentrent préfèrent le guardiol* » (traduction de l'auteur)

53 « *Mais l'apprendre est déjà un grand mot (...) tu dois l'aimer, tu dois aimer cet endroit* » (traduction de l'auteur)

parents « étrangers », le seul de ce type qui nous ait été rapporté. En fait, si notre question sur les éventuelles remarques extérieures s'attendait, ou du moins recherchait des phénomènes de mépris linguistique, c'est plus tôt des exemples de comparaisons, celles de la dialectologie perceptionnelle, qu'on a pu entendre. GP2 par exemple ne voyait aucune « réaction désagréable » comme le formulait le questionnaire mais nous disait la première avoir entendu cette assimilation de leur accent au *barese*, au parler de Bari dans les Pouilles, c'est-à-dire au dialecte *pugliese* de l'ensemble dit « napolitain », correspondant au groupe méridional de l'italo-roman. Sans nous aventurer à expliquer d'éventuelles ressemblances, limitons-nous à rappeler que la région des Pouilles se rapproche de celle de Calabre par sa situation linguistique, faisant toutes deux office de frontière à peu près en leur centre entre groupe méridional « napolitain » et méridional extrême « sicilien ». Guardia on l'avait vu, se trouve d'ailleurs dans cette zone de transition de la même manière que Bari, dont le parler est le représentant le plus méridional du groupe du même nom dans les Pouilles. Plus étrange peut-être, la réponse à ce sujet de GP3 qui nous parlait du surnom « *gg(h)jej* » ([jɛj] cf. 4.2) reçu par les guardiols de la part de gens des alentours, confusion avec les Arberèches (*arbëreshë*), c'est-à-dire la minorité albanaise présente dans la région. Ces derniers étant la minorité linguistique alloglotte la plus importante dans le *Suditalia*, et notamment en Calabre, il est probable que les occitans de Guardia soient assimilés, confondu avec les Arberèches plus répandus et donc mieux connus.

On voudrait terminer cette partie sur les représentations et plus largement, sur la situation sociolinguistique de Guardia Piemontese en s'intéressant à son rapport à l'extérieur à travers les exemples d'échanges, d'interactions linguistiques et d'intercompréhension. On avait évoqué ces exemples de « démonstrations d'occitan » faites aux visiteurs comme le premier moyen par lequel faire de la promotion, littéralement de mettre en mouvement, d'activer la langue pour servir un objectif, un public, etc... Cette promotion, à en croire les récits de nos informatrices est le produit d'un grand intérêt venu de l'extérieur. Ces démonstrations ont en fait deux effets dont le second peut être vu comme le résultat du premier : d'une part celui de mettre en scène la langue on l'avait dit, d'une manière finalement artificielle et travaillée et d'autre part, continuation logique du premier, de donner lieu à une analyse métalinguistique de la part du locuteur. Si on nous a quelque part confié qu'il était difficile de parler naturellement mais sans objectif précis sinon celui de satisfaire la demande d'un touriste demandant d'entendre la langue « *fateci sentire l'occitano*⁵⁴ », GP3 nous expliquait que, dans son rôle de responsable au Centre Culturel, elle avait une phrase préparée précisément pour ce genre d'occasion. Si on n'ira pas forcément jusqu'à parler là de folklorisation, il est évident qu'une telle préparation requiert de penser son patrimoine comme un objet de musée et

54 « faites-nous écouter l'occitan » (traduction de l'auteur)

de le mettre au service de la demande, de la curiosité du public. Cette préparation de la langue a aussi logiquement pour conséquence de faire opérer par le locuteur une sorte de traitement artificialisant de sa langue, la figeant ainsi selon un modèle désiré. Cependant ici, ce processus semblait conscientisé car, en nous racontant ce travail, l'informatrice était parfaitement en mesure de nous expliquer le caractère archaïque de sa phrase, comparant ses composés aux mots qu'elle emploierait naturellement et revendiquant par la même occasion d'offrir là avant-tout un témoignage du passé⁵⁵.

L'activité de nos informatrices au Centre Giovan Luigi Pascale est donc l'occasion de réflexion diachronique, notamment dans un environnement muséal qui invite à entretenir une mémoire historique (voir 3.3.2) et à promouvoir et préserver une langue et sa culture minorisées, c'est-à-dire de plus en plus en danger (voir 3.3.1). Mais comme enclave loin de son continuum d'origine, Guardia et ses habitants peuvent aussi s'interroger, on l'a beaucoup vu (voir 1.3.2) et on y reviendra à la fin de notre développement dialectologique, sur leur lien avec la variation qui leur est la plus proche linguistiquement, à savoir le reste du domaine occitan et notamment celui des vallées du Piémont.

Différentes rencontres avec les Occitans et les vaudois ont été organisées au cours du dernier demi siècle notamment, et on aimerait ici s'arrêter sur le récit des échanges, de la proximité linguistique expérimenté par GP3 lors de ces rencontres. On reviendra plus tard sur ces liens qui ont été faits entre les deux zones occitanes jumelées mais l'anecdote de sa surprise lors d'un échange en occitan avec des habitants de la Val Pellice est assez évocateur quand à l'éloignement, à l'isolement et donc à la perte de la conscience du lien avec les vallées qui ont caractérisé Guardia et ses habitants pendant au moins quatre siècles. Si toutes nos informatrices reconnaissent les différences importantes entre leur *guardiol* et le *patouà* alpin (GP1 qui disait comprendre « quelques mots mais pas tout »), GP3 semblait s'être émerveillée de la compréhension de l'ensemble de sa discussion au téléphone avec son mari dont avait fait preuve le chauffeur du *cavourese* 901 entre Torre Pellice et Luserna San Giovanni avant leur discussion, chacun dans son parler, lors de laquelle dit-elle « on se comprenait ». Mais même hors des Vallées vaudoises, une telle surprise lui est arrivée à Bardonecchia dans la haute Val Susa lors des jeux olympiques où un des agents de sécurité s'était mis à lui parler en occitan alors qu'elle parlait avec sa fille. Cette surprise, après l'émerveillement peut vite devenir attachement à la communauté cousine des Alpes comme en témoigne l'exemple du concierge *guardiol* ne voulant plus rentrer à Guardia après avoir rencontrée à Coumboscuro une bergère parlant sa langue et ayant trouvé là, selon les mots de GP2, « son monde ».

En guise de conclusion réaffirmons que Guardia Piemontese, bien que protégée sur son rocher-musée unique et attractif, n'échappe en rien au schéma classique de la diglossie conflictuelle à

⁵⁵ Voir Annexe

partir du moment où, même reconnue et « protégée » comme minorité linguistique historique d'Italie, sa situation réunit toutes les conditions économiques et politiques typiques du modèle diglossique. Ces conditions que sont notamment l'exode massif d'une population déjà très réduite et, encore plus et finalement naturellement lié aux dimensions de sa communauté, son statut de *dialetto* au niveau « géopolitique » comme le disait VPB (son absence de toute officialité administrative et politique) et culturel (la non-maîtrise écrite et l'abandon progressif par les jeunes générations) forment le schéma classique menant à la substitution linguistique. Comme dans les Alpes, on a à faire à une situation de triglossie (au sens de répartition des rôles de prestige et de pouvoir), qu'on avait quant à nous mieux qualifié de double diglossie, à savoir de la superposition de trois parlers (d'où le terme de triglossie) dans un rapport de domination où à chacun correspond un étage. Le *guardiol* et ses 300 locuteurs réunis au même endroit ne font simplement quantitativement pas le poids face au grand calabrais qui l'entoure et qui prend ici aussi son nom à la région. Le tout géré par le même État-nation italien et donc selon les mêmes modalités qu'en Piémont. En Italie, comme dans tous les pays où il est présent bien que dans des situations différentes, l'occitan est toujours le troisième et dernier élément de cette configuration de double diglossie et ne gagne en prestige face à son *dialetto* voisin que par son statut officiel de langue « alloglotte », étrangère ; en l'occurrence en Italie il s'agit du *provenzale* bien connu pour sa tradition littéraire médiévale. De là une certaine curiosité draine vers Guardia un tourisme qui contribue à sa muséification : l'Occitanie calabraise n'est sans-doute plus qu'un musée, un musée qui, comme on le verra dans la partie dédiée, a aussi ses propres paradoxes et oublis.

2) Vaudois et occitans alpins : un dilemme entre religion et langue ?

Cette partie, comme celle qui suivra sur le cas de Guardia Piemontese, entend revenir sur le deuxième niveau idéologique des représentations sociolinguistiques sur lesquelles on a enquêté. Ce deuxième niveau n'est plus celui des conceptions sur la langue elle-même mais celui de l'abstrait des concepts. Ces concepts forment l'imaginaire culturel porté par la langue et sont les piliers de la théorie identitaire qui l'accompagne : à la langue occitane se superpose l'univers occitan et l'« Occitanie » sur lesquels nous reviendrons et que nous définirons plus loin. Encore une fois, comme on le fera dans la partie suivante de sociolinguistique « identitaire » calabraise, on subdivisera notre exposé en deux temps : on présentera d'abord le témoignage de l'élément identitaire premier qui ressort de l'imaginaire vaudois (ou même de l'« image » vaudoise), c'est-à-dire ici l'identité

religieuse réformée et son usage du français, composantes principales du blason des Vallées mises en avant avec fierté avant de nous pencher sur l'élément « second », subordonné au premier et qui est justement l'objet de notre intérêt dans cette recherche, à savoir dans la Val Pellice, l'occitanisme (au sens large d'imaginaire culturel et identitaire). La perspective sociolinguistique qui est la nôtre implique que, tout en s'approchant d'une démarche et de considérations d'ordre anthropologique, on réfléchira toujours à ces dualismes identitaires sous le prisme de la langue et de ses représentations. Plus qu'une règle à suivre, c'est d'ailleurs l'essence même de notre fil conducteur ; de la même manière que les deux cas qu'on étudie restent concrètement liés par l'occitan, dans les Vallées vaudoises, l'élément religieux dominant lui oppose une autre langue qu'est le français.

3.2.1 *Culture réformée et société historiquement francophone*

En employant le terme de « réformé » dans lequel s'intègre effectivement la réalité vaudoise, on ne cherche pas à nier son particularisme, que ce travail se charge déjà bien de mettre en lumière, mais plutôt à réinsérer cette réalité dans un cadre culturel plus large qui est celui d'un certain protestantisme international et éventuellement au niveau historique latin, qu'est essentiellement celui huguenot du midi de la France. Sans s'attarder sur ces considérations historiques, on a souvent pu noter comment les communautés protestantes du midi de la France se sont attachées, surtout par l'influence genevoise, à l'emploi de la langue française dès les débuts de la Réforme. Langue de la liturgie avec une grande assise populaire, certains ont été amenés à parler alors d'une première diglossie de fait, portée aux populations occitanophones modernes par la Réforme (Cabanel 2022, 111). Sur cette arrivée soudaine du français dans les territoires occitans, Patrick Cabanel rappelle justement surpris, car il y a de quoi s'étonner au départ, que ce sont les vaudois, déjà concentrés dans les Alpes, qui font la demande d'une traduction en français de la Bible dès 1532, traduction dont Calvin chargea le picard Olivétan. Ce n'est qu'à partir d'un siècle plus tard comme on l'avait vu, que le français allait s'installer dans les Vallées comme langue du culte puis comme langue culte tout court et ce, pour au moins trois siècles (voir 1.1.2). Il est donc sans-doute important de rappeler cet ancrage dans un contexte plus large pour comprendre cette domination historique du français dans la société vaudoise. Ce contexte est donc bien essentiellement celui des huguenots, ces protestants à majorité occitans dont les vaudois partagent (ou ont repris) la croix comme symbole. Dans ce sens, l'histoire des onze pasteurs envoyés par Genève en secours des vaudois dont les ministres avaient été décimés par la peste de 1630 n'est, sinon anecdotique, ce qu'on ne peut tout de même pas se permettre d'affirmer, du moins pas plus qu'une procédure structurelle normale (la « capitale » envoie des renforts à sa « diaspora ») qui ne suffit pas à expliquer l'implantation du français et qui dans

l'historiographie vaudoise a eu tendance à être mythifiée comme point de bascule linguistique et culturel.

Pourtant le français est bien un élément fondamental de la quadriglossie historique des vaudois : le troisième en termes chronologique (arrivé après le contact avec le piémontais mais avant le triomphe de l'italien comme langue nationale) mais longtemps premier dans ce rapport diglossique (si on le ne prend qu'en rapport à l'occitan) puis second ensuite, à partir de l'Unité et surtout du fascisme (pris entre l'occitan et l'italien). En arrivant dans les Vallées en tant que français, une des premières choses qu'on nous avait dites était que les anciens étant souvent encore capables, les derniers, de parler français. S'agit-il d'une coïncidence si notre informatrice la plus âgée, à savoir VPT a souhaité faire l'entretien en français ? Cette question rhétorique n'a pas de prétention à trouver de réponse sur la base de l'échantillon microscopique dont nous disposons mais elle souligne que le « hasard » a fait que c'est bien la plus âgée qui a maintenu le français comme langue de communication dans son répertoire. L'écart d'âge avec VPTA, qui nous disait parler français sans savoir l'écrire et pour qui il a été plus naturel de nous parler en italien, n'est pourtant pas bien grand mais on avait pu faire entendre plus haut que des données d'ordre diastratique rentraient ici en jeu. Ce dernier l'a entendu dans une certaine portion de la société vaudoise, le parlait avec sa mère et sa grand-mère, confirmant le ressenti de VPB qui évoquait le rôle prépondérant des femmes dans l'utilisation du français, mais c'est bien le *patouà* qu'il utilise avec la majorité de la population vaudoise. A l'inverse, on peut imaginer que VPT, qui a reçu un capital culturel plus important (pensons aux livres de son père), a été plus socialisée et surtout lettrée en français, à égalité semble-t-il avec l'occitan (sauf pour l'écrit). Il est important de bien préciser l'égalité dans son répertoire entre l'occitan et le français, et à l'inverse la probable primauté de l'occitan dans celui de VPTA, car il nous est bien apparu qu'à partir au moins du XVIII^e siècle, une élite vaudoise avait été désoccitanisée dans une certaine mesure comme celle pastorale à laquelle appartenait Muston. Ce dernier devait de toute évidence maîtriser le *patouà* pour communiquer avec ses paroissiens (la fille de VPT nous rappelait cet usage « *devant le pupitre le pasteur parlait en français, c'était l'institution mais dans les visites aux familles c'était toujours en patois ou en occitan, surtout en occitan c'était celle pour se faire comprendre avec tous* ») et on voit à ses écrits qu'il connaissait la langue de son pays avec une certaine précision bien que c'est à travers le français qu'il a développé son œuvre et qu'il correspondait avec Mistral (Cabanel 2021, 269-280).

Sur le rapport au français qui ressortait de nos enquêtes on peut commencer par rappeler l'évidente primauté, évoquée immédiatement par tous nos informateurs, du patrimoine littéraire et

oral en français qui éclipse très largement le peu d'occitan qui s'y est glissé. VPB semblait faire la distinction entre le chant, c'est-à-dire les textes établis, essentiellement en français et les récits plus informels « *qualsiasi tipo di racconto* » qui se faisaient plus volontiers en *patouà*. On s'aventurera d'ailleurs dans une observation à propos du discours de notre interlocutrice au niveau de la confrontation entre le français et l'occitan. Alors qu'en réponse aux premières questions c'était avant tout le terme d' « occitan » qui était employé, sans-doute sous l'impulsion plus ou moins consciente de l'échange avec notre figure de chercheur en linguistique « occitane », au moment de faire la distinction linguistique dans la patrimoine oral évoqué ci-dessus c'est le terme de « *patouà* » qui revient. Même fait de manière inconsciente, ce retour « naturel » au glottonyme quotidien, populaire et socialement normalisé illustre une forme d'insistance sur le rapport de domination induit par le simple nom qu'on donne à la langue : la « patois » est ce parler infiniment variable, non-standardisé et sans reconnaissance politique tandis que le mot « français » comporte de fait la référence à un État-nation avec sa langue officielle. C'est d'ailleurs aussi à VPB qu'avait été adressé, sinon le reproche du moins la question sur les raisons de transmettre le *patouà* plutôt que le français ou même l'allemand qu'elle avait étudiés. Ces langues standardisées ont pour elles d'être des langues nationales avec le prestige culturel que cela induit et les vaudois ne sont pas étrangers à cette distinction entre une langue véhiculaire populaire et une autre « officielle » qu'est le français. A ce sujet, peu de réflexion a été portée sur la nature et la raison d'être du français dans les Vallées, langue extérieure et importée comme le rappelaient les explications de VPT tout en parlant dans cette langue qu'elle sent comme étant sienne : « *Ma grand-mère avait été en service en France donc elle nous parlait français* ». Avec cet exemple on sort du cadre strictement vaudois qui n'est plus seule explication syllogistique de l'usage du français et on retrouve un parcours typique de tant d'italiens du début du siècle dernier qui allèrent travailler comme saisonniers en France.

En conclusion, VPT affirmait que le français et l'occitan étaient chacune les deux langues de l'identité vaudoise. L'occitan est celle de la maison, du privé, langue « native » pourrait-on dire et donc celle de l'identité au sens d'ipséité transmise (de l'identique pérenne) là où le français était appris à l'école comme langue culte (dans les deux sens de culturelle et de cultuelle on l'avait vu) qui est volontairement élue pour adorer l'identité. Avec le français on a créé une seconde couche de l'identité vaudoise, on s'en est choisi une, celle de communauté francophone qu'on peut considérer, sans en attaquer la légitimité et l'importance, comme un vernis artificiel en ce qu'elle se voulait langue de culture en opposition, opposition rarement explicitée dans le cadre vaudois, à la langue de « nature », celle avec laquelle les individus naissent, le vernaculaire associé à sa terre (nature venant de *nascor* « engendrer, faire naître »). Langue importée, allogène et empruntée, le français a néanmoins

été la langue de l'éducation que le vaudois qui voulait écrire devait maîtriser, devenant de fait la langue à travers laquelle se faisait le témoignage de la réalité vaudoise. Plus problématique sans-doute, le vaudois qui voulait exercer ce qui était la vocation originelle fondatrice de son identité, à savoir la prédication, le témoignage de l'évangile devait également depuis le XVII^e siècle le faire dans cette langue d'une élite protestante étrangère. Sans revenir sur le succès certain avec lequel le français a réussi à s'ancrer dans le répertoire linguistique de la population locale, on peut tout de même observer qu'encore au milieu du XIX^e siècle, une partie non négligeable de cette population sensée pouvoir lire elle-même les textes ne maîtrisait pas suffisamment le français pour que Beckwith demandât à Bert de traduire l'évangile en « *lengua valdésa* ». On voit alors comment cette langue empruntée pose plusieurs problèmes pour une population évangélique qui revendique initialement l'abolition du nécessaire intermédiaire clérical, l'autonomie spirituelle de chacun et surtout depuis le temps de Valdo, la recherche d'une démocratie herméneutique par l'usage de la langue vulgaire. Cette situation diglossique historique proprement vaudoise dont on pourrait décrire les diverses étapes a finalement été annulée par l'imposition de l'italien, langue aujourd'hui partagée par toutes les catégories de la population locale et par le reste de celle nationale ramenant l'occitan à un autre type de rapport diglossique tandis que le français s'efface pour ne faire plus que partie de la vitrine du patrimoine revendiqué auquel on cherche un sens (Chioni 2009, 280). Cristiana Chioni dans son article sur le français pour le colloque « héritage(s) » rappelait, comme l'avait fait avec nous VPB, la possibilité d'ouverture à l'Europe ainsi qu'à l'immigration francophone, notamment maghrébine, contenue dans la pratique du français. Même avec une langue reléguée au rang de « langue historique étrangère » par la loi et de « patrimoine » muséifié, le français a bien perdu aujourd'hui toutes ses fonctions historiques (Pons & Zanini 2020, 18).

Ce monopole du français a donc entraîné un illettrisme dans l'occitan vernaculaire locale au profit de la langue « officielle » de l'Église et donc de la communauté vaudoise qu'était le français. Cette officialité finalement officieuse était plus un état de fait sociolinguistique qui pourrait nous amener à parler pour le français d'une officialité *de facto* pour ce qui à l'époque du romantisme d'Alexis Muston apparaissait presque comme une proto-nation vaudoise. Cette officialité est en tout cas culturelle on l'a vu, en ce que c'est celle d'une langue sans conteste employée dans les écrits, dans les chants à un niveau qui tend précisément vers celui de l'hymne, non national mais au moins épique, romantique et ethnociste comme dans les chants et poèmes composés par Muston à la fin de sa vie (Cabanel 2020, 474). Cette illettrisme occitan, au-delà de quelques tentatives sur lesquels nous pourrions revenir plus avant, implique un besoin de français pour tout écrit au point que chez Parvus, comme chez le « provençal » Muston parlant au provençal Mistral, l'adresse aux voisins du Queyras se fait en français : « *Ici au Col La Croix nous avons eu la chance de saluer souvent les amis de la*

France (...) vous pourrez voir si les deux peuples s'aiment ! Gare à nous, Italiens , chers amis de la France si nous laissons la lutte et perdons l'espérance ! » (Parvus 1982, 86). Pour développer cette idée de proto-nation vaudoise, il faudrait voir dans quelle mesure cette officieuse officialité débouche sur une revendication politique, sur, comme on le disait plus haut, l'explicitation par les élites de l'opposition entre un français à privilégier et un *patouà* à restreindre dans ces limites populaires. C'est dans la partie que nous allons ouvrir ici que nous reviendrons sur ce rapport à l'occitan en continuant à évoquer la thèse d'une forme de direction linguistique « proto-nationale » vaudoise.

3.2.2 « Avec l'occitan je sais pas où je vais finir » : Vaudois et Occitanisme

En couverture du numéro d'Août 2023 du journal local *L'Eco delle Valli Valdesi* (en italien depuis la reprise de sa publication en 1938 après 90 ans en français) consacré aux 90 ans de rencontres transfrontalières au Col de la Croix au sommet de la Val Pellice⁵⁶, était introduit un « Dossier *Il francese nelle Valli: più di una lingua;* » (Dossier sur le français dans les Vallées, plus qu'une langue) présenté comme suit : « *accanto alla tradizione tipicamente valdese di usare l'idioma dei cugini transalpini, c'è una serie di iniziative e di risorse destinate al mantenimento della parlata, accanto a quella occitana*⁵⁷ ». Sans chercher à analyser en profondeur le discours et l'idéologie linguistique qui y est contenue, on peut néanmoins légitimement relever l'utilisation du terme de « cousins transalpins » pour parler des français. Cette manière de vouloir se rapprocher des français sur la base première de l'utilisation « traditionnelle » de « leur » langue est intéressante en ce que cette utilisation du français a pu apporter concrètement à la communauté vaudoise comme sentiment d'appartenance. Ce petit paragraphe de présentation se conclut sur la mention de l'autre langue, « parler » local, l'occitan qui ne sera plus évoqué dans le reste du périodique mais qui, faut-il le préciser, était, à l'époque où le français était effectivement la langue de l'Église vaudoise, la langue parlée par les individus vivant aux alentours de ce col. Ces vaudois de la Val Pellice et les habitants du Queyras français, notamment du village d'Abriès-Ristolas jumelé avec Bobbio Pellice, se rencontrent sur la frontière pour donner une matérialité à leur proximité effective mais aussi pour célébrer ou

⁵⁶ On utilise là le nom français du colle de la Croce car cette version existe et qu'elle est fréquente dans une vieille littérature vaudoise et dans l'historiographie francophone. C'est d'ailleurs ainsi que le nomme Muston dans ses écrits notamment lors du récit de son exil risqué une nuit de janvier 1835 où il avait emprunté le col pour se réfugier en France et échapper aux poursuites des autorités piémontaises suite à la publication de sa thèse (Cabanel 2021). Cette toponymie des Vallées existe donc toujours, à l'exception de noms de *boujâ*, de torrents, etc..., en occitan, en italien et en français (Beubi/Bobbio Pellice/Bobi, La Tour de Pèlis/Torre Pellice/La Tour...).

⁵⁷ « *Aux côtés de la tradition typiquement vaudoise d'utiliser la langue des cousins transalpins, il y a une série d'initiatives et de ressources destinées au maintien de sa pratique, aux côtés de celle de l'occitane* » (traduction de l'auteur)

exercer leur partage du français. Avant cette première de journal, c'est bien dans le contexte de nos recherches en linguistique occitane qu'on avait entendu parler pour la première fois de ces rencontres au col. Étant naturellement organisées par les gens de la haute vallée, les plus proches de la frontière et donc, comme on le rappelait, notamment du côté italien, par des locuteurs de l'occitan, ces rencontres sont aussi l'occasion pour eux de comparer leur parler vernaculaire à celui des voisins de l'autre côté de la frontière. Il s'agit donc aussi d'un événement « occitaniste » en ce qu'il met en contact des occitans de deux nations différentes ayant en premier lieu, cette langue en commun avant d'avoir le français. C'est notamment à ces rencontres que Bruna Peyrot faisait référence en parlant des rencontres avec les « amis occitanistes » lors desquelles, finalement, les italiens que sont les vaudois défendaient le français face à des français pour qui cette langue est celle dominante (Pontet & Dalmas 1997, 30). Il est probable que l'occitaniste du Queyras qui veut rencontrer les occitans des Vallées italiennes soit assez déconcerté par cette situation en se retrouvant face à des vaudois très francophiles. De la même manière, y a-t-il chez les vaudois une conscience, ou à au moins un intérêt pour la rencontre, pour le lien avec l'*Occitània Granda*, ce grand domaine linguistique d'outre-Alpes qu'on avait défini en introduction et auquel eux-mêmes sont reliés ? Si oui dans quelle mesure ? Quelle est la nature ou plutôt, qu'en est-il, dans notre Val Pellice, cœur du mouvement vaudois de ce lien avec l'idée d'occitanisme, de la langue dite « occitane » au concept géo-culturel d'« Occitanie » ?

Ce concept d'« Occitanie » est ce qu'on peut appeler un praxème, au sens où il se veut comme une « parole de nomination » fondée sur l'affirmation d'une réalité empirique réactualisée, voire justement « mise en pratique », par l'utilisation du terme. La praxis qu'est l'affirmation, la revendication de l'existence d'une unité linguistique occitane donne lieu à la formation du concept porteur de cette idée qu'est donc celui d'« Occitanie » qui en ce sens, plus qu'un espace géographique, devient un univers culturel chargé politiquement (Costa & Brenman 2021). Celui-ci est construit sur le glottonyme, à savoir le nom de la langue, « occitan » qu'on a sans-cesse utilisé jusqu'à présent. Présent dès notre titre, ce dernier possède déjà une certaine charge idéologique en ce qu'il prétend définir un ensemble linguistique, une langue, la langue d'oc, par agrégation (et symétriquement également par rejet) de différents dialectes dont certains ont été laissés en dehors par la communauté scientifique à des époques plus ou moins tardives⁵⁸. Il ne s'agit, en revanche, pour nous ni de prendre parti pour une quelconque vision de ce qu'est, ou de ce que devrait être cet « occitan », ni de reprendre une

58 Si la doxa scientifique admet aujourd'hui généralement l'existence de six grands dialectes occitans que sont le gascon, le languedocien, le provençal, le limousin, l'auvergnat et le vivaro-alpin, on peut voir comment certains de ces dialectes périphériques peuvent, par spéculation linguistique et relecture de l'histoire, remettre en question leur appartenance au plus grand ensemble auquel on les rattache. Pensons notamment aux cas des provençaux ou du gasconisme anti-occitanistes (Salvo 2025, 31-90) ou encore à l'exclusion plus ou moins bilatérale selon les époques du catalan de l'ensemble occitan.

réflexion autonome sur son histoire, sur le parcours de ce terme pour en définir la validité mais plutôt de nous intéresser, sur la base des propos recueillis à la prégnance de cette notion dans le milieu investigué. En s'étant intéressé à l'appellation de la langue dans la vallée, et donc à l'éventuelle utilisation du glottonyme « occitan », on avait déjà pu approcher cette question de la reconnaissance ou non de la part des vaudois locuteurs des variétés « provençalisantes »⁵⁹ locales dans ce praxème d'Occitanie et, par extension, dans l'identité occitane. L'intérêt de cette recherche d'une identité occitane vaudoise réside, comme on l'a vu avec les pages immédiatement précédentes, dans l'obstacle à celle-ci que peuvent être l'identité religieuse prédominante et son corollaire linguistique qu'est la langue française.

On s'était intéressé, dans la partie de présentation de la situation sociolinguistique générale, au moment d'évoquer les représentations sociolinguistiques de premier niveau (celles strictement sur la langue), à la question du glottonyme. Sur la manière de nommer la langue, qu'on y connaît principalement comme « *patouà* », on avait pu déjà noter quelques tendances dans l'action nominante avec des exemples d'auto-correction et d'adaptation aux situations discursives, au dialogue selon qu'il se fasse dans la rue avec des voisins ou avec nous autres universitaires enquêtant sur l'« occitan ». On reviendra dans la partie suivante sur un essai de comparaison quantitative sur l'emploi du glottonyme « occitan » déjà porteur d'un imaginaire géo-culturel en soi mais on peut déjà rappeler combien, par rapport à Guardia Piemontese, ce dernier est peu utilisé dans les propos sur la langue. On le retrouvera alors plutôt au moment où de la simple question du parler on passera plutôt au concept occitan, ce dernier devenant dès lors plus un adjectif ou précisément un praxème au côté de celui d'« Occitanie ». Ainsi, on avait vu comment même VPB utilisait rarement le terme « occitan » et cela, soit dans une forme d'auto-correction, soit pour évoquer la langue dans son aspect plus standardisé, la famille des parlers des vallées et leur grammaire bien qu'elle travaille au sein d'un projet désigné comme étant le « portail linguistique occitan » local. Ainsi, ici par rapport aux considérations qu'on avait pu faire plus haut sur la répartition contextuelle des glottonymes, on peut affirmer la fonction praxématique de celui d'« occitan » qui, même synonyme de « *patouà* » porte une nuance, non pas sémantique donc, mais plutôt idéologique, sur l'imaginaire colporté et donc sur la place qu'on attribue à l'objet désigné. Notons que le biais d'auto-correction qui peut être observé est sans aucun doute

59 Ce terme de provençalisant peut paraître étrange mais on l'utilise ici justement pour marquer volontairement la distance, autant psychologique et de nature sociolinguistique que par rapport au dialecte provençal lui-même pour des raisons dialectologiques qui renverraient effectivement nos parlers aux marges du domaine provençal et par extension, occitan. On le reprend du titre de la thèse d'Ilia Griset sur la pénétration du piémontais dans la basse Val Chisone et dans laquelle ce terme, en italien « *parlata provenzaleggiante* » avec son suffixe participial adossé à celui de « provençal » indiquant une action en lien, tendant vers celui-ci, sous-entendait précisément cet éloignement avec, selon les points de vue, soit un détachement effectif de leur « provençalité », soit un rapprochement vers la base occitane de parlers vus comme presque piémontais (1966).

grandement influencé encore une fois par notre propre utilisation du terme « occitan » dans le questionnaire. Rappelons comment ce praxème d' « occitan » réapparaissait d'ailleurs ponctuellement dans le discours comme un terme désignant un ensemble d'éléments. On avait par exemple entendu dire que certaines personnes venaient « danser l'occitan » auquel cas le substantif est à mi-chemin entre l'adjectif (c'est la musique, la tradition occitane qu'on pratique) et quelque chose confus, dans la continuité de la première option, entre la langue elle-même (portée par la musique) et l'évocation en sous-texte d'un « occitan » qui ne serait donc ni glottonyme, ni gentilé, c'est-à-dire ni langue, ni individu mais plutôt mode de vie.

Dans ce cas là, l'occitan est donc bien autre chose que la seule langue, c'est un univers culturel lié à son domaine géo-linguistique qu'est l'Occitanie. La problématique essentielle par rapport à ce concept d'Occitanie dans la communauté vaudoise comme dans tout autre précisément localisée sur un territoire précis et plus petit, est d'abord celle de l'« occitan » comme gentilé qui, au-delà de l'abstraction qu'il enduit, à la fois obscure et exotique (Martel 2019, 13), implique une superposition d'identité, laquelle peut se révéler, on l'a senti dans tout ce travail, assez encombrante. A la question sur son auto-définition, VPTA avait répondu « *teoricamente dovrebbe essere occitano* » (« théoriquement ça devrait être occitan ») ce qui peut bien laisser sous-entendre qu'il y a une théorie (et par extension sans-doute une pratique), ou du moins qu'on note l'existence d'une doxa plus ou moins abstraite, théorique, c'est-à-dire formulée au niveau intellectuel mais pas forcément ressentie et vécu par la population concernée. On avait d'ailleurs bien ressenti ce manque d'affirmation dans la réponse, cette subordination à une théorie laissant peu de place à la subjectivité de l'informateur chez qui on cherchait, pour le dire naïvement par un terme politisant, l'auto-détermination. En insistant pour connaître son opinion, on n'avait reçu qu'un « *penso di sì* » (« je pense que oui »).

Mais c'est VPT qui a formulé le plus clairement l'existence d'une forme de méfiance due à l'emploi du terme « occitan ». Cette méfiance on l'a trouvée comme une tentative d'explication générale et non pas comme expression d'un sentiment personnel, VPT étant d'ailleurs, assez étrangement rappelons-le, la personne qu'on a interrogée dans la Val Pellice utilisant le plus ce terme d'« occitan » de manière tout à fait naturelle. On ne reviendra pas ici sur les raisons et les contextes poussant à un tel emploi comme on l'a déjà fait plus haut (sur la question du glottonyme comme élément de représentations sociolinguistiques de premier degré cf. 3.1.1) mais on peut néanmoins tenter de comprendre la pensée plus vaste qui se trouve dans le rapport à ce terme vu comme praxème. Comme on avait fréquemment pu observer, de même qu'en France, un certain rejet de terme « occitan » dans les discussions quotidiennes au profit de celui de « *patouà* », on lui avait demandé si elle pouvait expliquer ce rejet. A cela, elle nous avait répondu en mettant sur un pied

d'égalité ce qu'elle considérait comme son manque de connaissance et ce qu'elle voyait comme une ignorance équivalente des autres avant d'invoquer l'habitude qu'accompagne l'emploi du terme « *patoùà* » depuis des siècles face au nouveau venu « occitan ». Sa fille quant à elle, voyait plus clairement dans la nuance patois / occitan l'insistance sur une divergence linguistique d'ordre pratique mais sans-doute aussi disons politique au sens du statut donné au parler et de sa fonction d'échange au sein d'une communauté connaissant des séparations, telles qu'une frontière : « *Si je parle patois on va pas me comprendre de l'autre côté alors qu'on me comprendra si je parle occitan* ». Bien que formulée à la première personne, c'est bien la pensée de la doxa qui tentait là d'être expliquée. Peut-être trouve-t-on donc là une revendication du particularisme qu'est le patois, revendication particulariste universelle comme on l'observe en France, face au standard codifié et étendu qu'est la « langue occitane ». C'est là que, dans la même tentative d'explication, VPT nous disait, à propos de ce rejet assez répandu hors de chez elle, qu'avec l'« *occitan, je sais pas où je vais finir* ».

C'est sans-doute là le propos le plus révélateur qu'on ait pu recueillir à propos de ce rapport à l'univers praxématique occitan, constitué d'une manière de nommer la langue, de nommer un territoire et de se nommer soi-même, de s'identifier en se reliant à un ensemble. C'est bien par rapport, comme on le disait un peu plus haut, à ce terme pratique servant de glottonyme, d'adjectif parfois (gentilé ou qualificatif) « occitan » qu'on peut ensuite envisager le rapport à cette construction *de facto* théorique qu'est l'Occitanie, ou l'occitanité chez nos informateurs vaudois. D'ailleurs en lui posant la question de son auto-définition, de son identité et bien qu'on ait avancé plusieurs propositions « occitane, vaudoise, piémontaise, italienne », VPT n'est pas revenue sur l'identité occitane qu'elle ne semble pas avoir retenue comme probante mais s'est bien qualifiée de vaudoise dans un premier temps avant de rire de celle « piémontaise » et même de « laisser tomber » celle « italienne ». Fidèle à l'universalisme de la communauté et à la genèse d'un certain fédéralisme européen dans les Vallées, elle a conclu, enthousiaste, qu'elle se sentait bien « Européenne ». Notons que lors de nos entretiens dans les Alpes, le terme « Occitanie » n'a jamais été mentionné une seule fois. Pas une seule fois nous y avons posé la question sur le rapport à l'*Occitània Granda* sous ces termes orientés bien qu'on ait touché le sujet du rapport avec l'autre côté de la frontière. Sa compréhension de la nature de sa langue trouvait bien souvent son origine, nous disait VPT, dans le rapport aux voisins du Queyras : « *ils parlent la même chose. C'est une langue* ». On avait donc profité de ces quelques considérations personnelles pour tenter de creuser l'historique du rapport à l'« Occitan » des vaudois. Sans qu'on puisse savoir sur quelle temporalité celle-ci se plaçait, quand on lui a demandé depuis quand elle utilisait ce terme, depuis quand elle l'entendait, VPT nous disait : « *Le terme nous autres on l'a compris quand dans l'histoire, la France a choisi entre l'occitan et la langue d'oïl et en voyant que de l'autre côté ils parlent de la même manière tu te dis c'est pareil* ». On

aurait donc eu une déduction empirique faite par l'observation de la situation diglossique chez les voisins du côté français qui aurait mené à la prise de conscience de cette même appartenance linguistique. Finalement on trouve sans-doute dans ces échanges sur la crête un véritable moteur d'éveil identitaire, ou du moins de conscientisation d'un lien entre les locuteurs des deux côtés ; qu'ils soient vaudois ou catholiques, italiens ou français, tous partagent une même langue.

Cette revendication particulariste universelle qu'on décrivait à la page précédente, à savoir l'insistance sur la différence entre le parler spécifique à un groupe donné et l'ensemble « langue » tendant vers un standard, peut souvent être comprise comme une méfiance vers une théorie conçue comme intellectualiste et détachée de la réalité voire éventuellement comme, si ce rejet de l'ensemble est à son tour intellectualisé, un choix politique (ou au choix, la résistance face à un autre vu comme centralisateur) (Salvo 2025). Cette « langue », construction artificielle du centre face à tout le reste « patoisant » était clairement revendiquée par la somme encyclopédique de Diderot et d'Alembert qui, définissant le « patois » comme « *langage corrompu (...) [d]es provinces* » lui opposait justement ainsi le standard unique de ce centre : « *On ne parle la langue que dans la capitale.* » (1765 dans Boyer & Gardy 2001 ; 150). On aurait probablement du mal à trouver dans cette affirmation selon laquelle le patois ou mieux, le « *patouà* » est différent de l'occitan, une spécificité vaudoise, cette dernière étant plutôt rattachable à ce phénomène précédemment décrit comme universel. En revanche pour revenir encore sur le glottonyme comme moyen de définir une identité, il n'est pas à exclure que l'insistance sur le terme français de « patois » soit bien porteuse elle aussi d'une revendication particulièrement vaudoise. Si le terme est répandu partout sur le territoire français (et par extension dans les territoires francophones) on pourrait affirmer que quand son monopole de désignation est défendu à petite échelle (souvent pour faire référence au parler d'un village, d'une région...) cela tient essentiellement à l'habitude, comme on avait pu ici aussi l'évoquer, habitude transmise, on le sait par l'école républicaine. Son emploi est moins évident dans les quelques cas où on le retrouve hors de France, mais il est souvent dans des zones aujourd'hui frontalières avec cette dernière (vallées alpines de la province de Turin, haute Val de Benasque en Aragon) et on connaît le lien qui l'unit à nos Vallées vaudoises (occupation de longue durée, notamment de la Val Chisone et présence de la langue française depuis les XVI^e et XVII^e siècle). A partir de là, on pourrait apercevoir une dimension supplémentaire dans cette défense du terme « *patouà* » chez les vaudois occitanophones. Il ne s'agit plus seulement d'une habitude mais peut-être d'un rapprochement paradoxal à l'univers français, non plus uniquement par la langue française (lien fait par l'élite) mais aussi par assimilation, par rapprochement de leur occitan à celui de l'*Occitània Granda*, c'est-à-dire au « patois » qu'on retrouve en France. Sans-doute repère-t-on ce genre de dynamique à l'œuvre

inconsciemment dans la préférence pour le terme de parlers « gallo-romans » plutôt que d' « occitano-romans » dans certains travaux de sociolinguistes locaux. Ainsi, jusque dans l'occitanité des vaudois, leur francophilie les rappelle à cette identité première qu'on leur a construite depuis l'époque moderne, une identité se rapprochant de l'ensemble voisin français.

Nous n'avons cependant pas pu corroborer dans nos enquêtes cette vision « vaudoise » anti-occitaniste qu'on avait pu rencontrer dans certains documents issus d'un milieu intellectuel lui-même venu de la tradition vaudoise francophile. Mais il est vrai que nos recherches dans les écrits nous ont porté à souligner cette tendance de fond d'une méfiance sur ce qu'on a qualifié de superposition identitaire. Pensons notamment au cas de l'historien Giorgio Peyronel dans sa lettre qu'on a retrouvée aux archives du Centro Culturale Valdese et où il revendiquait l'usage du français dans ses travaux sur la « *mancata realizzazione di uno stato occitano permanente (...) nel XIII secolo con la definitiva acquisizione della Occitania cispirenaica da parte del regno francese.*⁶⁰ ». C'est là une question fondamentale dans la pensée occitaniste qu'il dénonçait à demi mot comme un « *deviazionismo regionalistico piemontese* » (« déviationnisme régionaliste piémontais ») qui attaquerait leur « glorieux » bilinguisme franco-italien. D'ailleurs notons qu'il qualifie ce régionalisme, dont il connaît bien la nature, de « piémontais » et non de provençal ou d'occitan, choix auquel on peut avancer plusieurs explications. D'abord, l'historien qu'il était n'avait pas d'arguments à disposition pour attaquer cet occitanisme sur le fond, mouvement qui se fondait essentiellement sur la réhabilitation d'un patrimoine médiéval auquel, on l'a vu, les vaudois peuvent se rattacher avec raison grâce à leur littérature en ancien « provençal-alpin » tandis que le Piémont représentait plutôt la plaine voisine, siège d'un pouvoir agressif envers la communauté pendant des siècles. Ensuite, comme sur le modèle de la collaboration entre les Catalans et les Occitans, on doit rappeler que l'école félibréenne cisalpine, l'*Escolo dòu Po* est en grande partie sortie de la collaboration entre des occitans des Vallées et le mouvement piémontais issu du groupe *Ij Brandé* dans les années 60 (Martel 1993 ; 500). Arturo Genre, figure principale de l'école occitane alpine était d'ailleurs un linguiste important de l'Université de Turin, capitale piémontaise, où, dans la continuité de ses travaux, continue de se développer l'étude des parlers alpins et notamment de l'occitan jusqu'à aujourd'hui. La position réfractaire à la trop grande mise en avant de l'occitanité en territoire vaudois d'un Peyronel n'est pas le seul cas qu'on puisse trouver bien qu'il reste le plus assumé. Encore une fois, il n'est pas à exclure que cette méfiance soit aussi engendrée par l'opposition d'une précaution scientifique face à des formes de militantisme occitan opérant une tentative de reconquête des Vallées vaudoises, venue notamment des vallées méridionales. Ainsi on pouvait trouver dans un article de la *Beidana* sur les chants dans les

60 « *la réalisation manquée d'un État occitan permanent au XIII^e siècle avec l'acquisition définitive de l'Occitanie cispyrénienne de la part du Royaume de France.* » (traduction de l'auteur)

Vallées vaudoises une remarque visant à corriger les statistiques linguistiques sur ces chansons obtenues par le groupe de musique populaire de Pignerol qui aurait, selon l'auteur, surreprésenté les textes en provençal / patois par « militantisme occitan » (Bromberger 1987 ; 17). L'auteur n'est pas vaudois et, si on pourra donc se limiter à attribuer à cette remarque un caractère strictement scientifique, on voit néanmoins que la controverse existe et notamment sur ce terrain de la culture, des chants traditionnels, terrain assez fortement désoccitanisé et qui peut sembler constituer une forme d'obstacle à l'occitanité vaudoise voire plus largement, un vide au sein des Vallées occitanes.

Notons à ce propos, avant de conclure cette partie, que nos recherches nous ont amené à découvrir la participation des deux grands intellectuels vaudois, Teofilo Pons et Jean Jalla, dans quelques numéros de la revue *Occitania* dirigée par le marseillais Charles Camproux au milieu des années 1930. Philippe Martel dans son article sur le renaissantisme occitan alpin soulignait brièvement ce soudain revirement de position d'un Jalla qui, quelques années auparavant écrivant dans une revue sur la francophonie *Pensée de France* en 1930, expliquait que la seule langue parlée dans les Vallées était un français teinté d'accent suisse (1987 ; 500). On n'aurait du mal à comprendre un tel changement d'orientation si ce n'est, comme le précise ce dernier, que les années 30 voient s'associer les piémontais d' *Ij Brandé* avec les félibres et au même moment donc, la participation enthousiaste des deux vaudois au principal organe occitaniste de l'époque de Valence à « la Torre Pelis ». Ceux-ci, et d'abord Jalla, font partie de la génération entre le romantique, français d'éducation Muston et l'universitaire du *patouà* Arturo Genre, ils viennent tout deux de la Val Germanasca mais écrivent à la revue depuis le siège de la Société d'Études Vaudoises à Torre Pellice. On peut comprendre alors qu'essentiellement francophones par l'éducation mais porteur d'un patrimoine linguistique « provençalisant », ils opèrent un retour vers l'occitan au moment où le mouvement parvient à leurs oreilles (Pons publiera d'ailleurs son grand dictionnaire du « *dialetto valdese* » de sa vallée en 1973, revu et augmenté en 1997 par Genre sous le nom de « *dialetto occitano* »). De là l'aspect un peu abrupt d'un tel engagement dans leurs interventions journalistiques où l'on parle d'un projet de réédition de la Bible de « Valdo » en leur nom (rapport d'un journaliste languedocien) laquelle est présentée comme ayant notoirement été écrite « *en lenga nostra* » (1937 ; n° 35). Jalla y parle des rencontres au Col de la Croix au nom de la paix et de projets de voyages scolaires pour les jeunes vaudois en Languedoc et en Provence (1934 ; n°10), de la langue et du patrimoine occitan des vallées évoquant, sans le nommer, Parvus le poète vaudois en omettant ses rares textes *patouà* sous prétexte qu'il serait trop fatalement baigné de piémontais et d'italien : « *creu pas qu'à pourio fà-lou en dialèite senso butà-lei de piemountés.*⁶¹ » (1935 ; n°14). Quand Jalla décède en 1936 c'est donc Pons

61 « *Je ne crois pas qu'il pourrait le faire en dialecte sans y mettre du piémontais* » (traduction de l'auteur)

qui prend le relais en faisant le plaidoyer d'une possible occitanité italique en redessinant le parcours d'un jeune Pétrarque étudiant à Montpellier, en Gascogne, admirateur des troubadours et épris d'une muse provençale quand il ne se fait pas directement le défenseur de l'occitan des Vallées, vrai tournant idéologique par rapport à son prédécesseur, devant la société d'étudiants vaudois "La Balsiglio" : « *Oscò per eiqueli brave jouvènt : Mas nou lour demandaren d'interessà-se pi encaro a la lenga de lour velh...*⁶² ». Plus étonnant encore que cette association estudiantine avec un nom patois écrit dans une graphie italico-mistralienne improvisée (réécrit bientôt en « balsilho »), Pons appelle de ses vœux l'établissement à Torre Pellice d'une véritable école félibréenne avec des projets encore assez flous, projet qui n'arrivera pas avant la fondation de l'*Escolo* trente ans plus tard mais décorrélaté de toute spécificité vaudoise et jamais dans la Genève italienne ni ailleurs dans notre vallée : « *Forsi uno Eicolo felibrenco serio eitablio à la Tour, e se donnerio per toco la redacioun d'uno antoulougio valdeso, l'aparoment de nostro bèla lenga e l'espandiment de nostras idèa.*⁶³ » (1936 ; n°25).

Plus largement, on avait exprimé plus ou moins de la même façon que Gino Lusso ce vide / obstacle quand on avait pris plus haut la métaphore de la culture vaudoise comme une grande pierre sous laquelle fouiller pour y déceler sa part d'occitanité : « *Un problema nel problema è rappresentato dalla minoranza valdese che si configura come una vera e propria pietra d'inciampo alla logica stringente di chi sostiene il parallelismo: comune parlata occitana vuol dire comune identità del "mondo occitano"*⁶⁴ » (Lusso 1997, 17-19). Ce dernier, en rajoutant là une explication d'ordre historico-philosophique selon laquelle la recherche de l'universel chez les vaudois primerait sur les « angoisses insoupçonnées » que pourrait réveiller un retour aux racines liées au souvenir du ghetto, soulignait tout de même un fait notoire. La communauté vaudoise est bien, dans tout l'ensemble occitan, un cas unique d'un groupe déjà constitué comme peuple, comme « proto-nation » s'était-on aventuré à dire, par une identité primant sur celle ethnolinguistique. On avait quant à nous souligné, dans la lignée des observations d'Arturo Genre sur la variation diastratique (1977, 9 cité dans Rivoira 2015), la nature profondément sociale de cette construction culturelle vaudoise qui peut être vue comme un récit, ou un choix identitaire de l'élite cultuello-cultuelle (religieuse et intellectuelle) communautaire qui a pu sciemment évincer le « patois » populaire au profit du français « officiel ». Cela pourrait justement faire l'objet d'un travail futur approfondissant cette question à partir d'une perspective sociolinguistique historique. Quoi qu'il en soit, les vaudois seraient les seuls occitans par

62 « *Bravo à ces braves jeunes : mais nous leur demanderons de s'intéresser plus encore à la langue de leurs vieux...* » (traduction de l'auteur)

63 « *Sans-doute une école félibréenne serait établie à Torre Pellice et elle se donnerait pour objectif la rédaction d'une anthologie vaudoise, l'illustration de notre belle langue et l'expansion de nos idées.* » (traduction de l'auteur)

64 « *La minorité vaudoise représente un problème dans le problème en se configurant comme une véritable pierre de trébuchement face à la logique restrictive de qui soutient le parallélisme selon lequel : un parler commun occitan signifie appartenance commune au "monde occitan".* » (traduction de l'auteur)

contingence historique, les seuls occitanophones pouvant légitimement ne pas se sentir « occitans ».

3) Occitans de Calabre et question vaudoise : langue et mémoire

Comme la partie précédente sur la Val Pellice, celle qui s'ouvre ici entend poursuivre le même modèle de sociolinguistique « identitaire ». Par comparaison avec le contexte principalement vaudois et « secondairement » occitan de la vallée, on analysera celui se voulant avant tout occitan et, dans l'ombre, vaudois, selon la même structure. Là où une première partie s'intéressera encore une fois à l'élément identitaire qu'on avait dit « premier », à savoir l'élément linguistique occitan, une seconde traitera donc logiquement de l'autre, c'est-à-dire de l'élément identitaire « problématique », celui vaudois. Si on cherchait à savoir plus haut si la simple appartenance (ou plutôt la pratique) linguistique, et donc géographique ou géo-linguistique, induisait nécessairement une appartenance identitaire à un ensemble, on sera ici en droit de se poser la question cette fois-ci sur une base plus historique : qu'en est-il d'une appartenance passée, fondamentale bien que résolue ? Une autre donnée essentielle rentre ici en considération : on s'intéresse désormais à un îlot linguistique et donc à une entité isolée de l'ensemble duquel elle se revendique.

3.3.1 *L'îlot-musée guardiol : un bastion occitan loin de l'Occitanie*

En entamant cette deuxième partie, c'est aussi la comparaison qu'on entreprend. Introduisons notre propos par une simple comparaison quantitative. Sur l'ensemble de nos entretiens, et ce, compté sur la base de la transcription qu'on en a fait, le terme « occitan », qu'il soit employé comme substantif (soit le glottonyme « *occitano* » pour parler de la langue elle-même) ou comme adjectif « *occitano/a/i/e* », a été utilisé au moins 103 fois. On compte évidemment là les seules utilisations de nos informateurs et non-celles de notre part sur la base du questionnaire. Sur ces 103 occurrences, 80 viennent de Guardia Piemontese et le reste de la Val Pellice. Dans cette dernière, notons qu'on pourrait assez clairement relever une différence dans les usages entre nos trois locuteurs (cf. 3.1.1) et que sur ces 23 occurrences, six se référaient clairement à la langue standardisée (dans un dictionnaire, une Bible, une grammaire ou l'occitan d'ailleurs), une à l'identité « occitane » et une autre, on s'en

souvent, comme quelque chose à danser. Dans ces environs 80% d'emploi du terme « occitan » de la part des guardioles, qui représentent donc une écrasante et évidente majorité pour son utilisation, on a relevé 14 occurrences du terme faisant référence à l'identité (desquelles on a exclu une bonne dizaine sous forme adjectivale renvoyant à « l'hymne » à la croix ou à d'autres formes de produits et d'éléments culturels susceptibles d'être qualifiés d' « occitans »).

Ces quelques considérations numériques permettent de mettre très rapidement, et peut-être un peu facilement, en lumière l'écart entre les deux lieux. Là où on a démontré comment chez les vaudois le terme d' « occitan » s'emploiera essentiellement dans des contextes d'auto-correction ou de précision pour évoquer concrètement l'univers linguistique et identitaire qui lui est attaché, parfois par détachement ou, plus rarement par revendication positive, les guardiols l'utilisent avant-tout comme glottonyme. Il ne s'agira pas ici de revenir à cette question sur laquelle on s'est déjà longuement attardé, pour donner un aperçu des idéologies linguistiques mais de repartir de cet imaginaire que portent et que façonnent les mots pour aller du premier niveau des représentations sociolinguistiques (manière de nommer et de concevoir la langue) au second, c'est-à-dire à l'univers dans lequel on s'inscrit par la langue : le sentiment d'appartenance à un ensemble « occitan » et à une identité « occitane ». Mais on pourrait être tenté de voir dans la facilité de la démonstration numérique faite plus haut, presque un syllogisme qui, partant essentiellement, encore une fois, du glottonyme pense pouvoir dès lors circonscrire et univers mental et conceptions identitaires profondes qui s'en dégagent.

Il est vrai rappelons-le, que même en territoire calabrais, le terme si attendu d' « Occitanie » vers lequel on cherche à tendre pour avoir confirmation d'une conscience linguistique « parachevée » selon les codes construits par le mouvement occitaniste, n'a été prononcé clairement qu'une fois. De la même manière, ce mouvement occitaniste, dans ce qu'il a de politique, n'a été mentionné qu'une seule fois lors de toutes nos enquêtes et ce par VPB à Torre Pellice. Celle-ci, en contact immédiat avec les vallées voisines du *Cumese* beaucoup plus occitanistes dans les années de la renaissance et qui avaient accueilli François Fontan, fondateur du Partit Nacional Occitan en 1959 et exilé politique, pouvait sentir la pression militante et ainsi admettre ne pas en savoir beaucoup. Les occitans de Calabre, détachés du continuum linguistique que certains, notamment dans les années 60 et 70, ont voulu imaginer en entité politique légitime et unie, sont fatalement moins confrontés à cette politisation d'une occitanité qu'il leur fallait déjà commencer par expliciter. Rappelons aussi que le glottonyme utilisé peut dépendre de la langue dans laquelle les locuteurs s'expriment (cf 3.1.2), avec plutôt « *occitano* » en italien et « *guardiol* » en occitan, dans le parler local effectivement désignable comme « *guardiol* ». Tout pourtant n'est pas détaché de cette extérieur, au point semble-t-il que l'arrivée de ce terme « occitan », et par conséquent, l'émergence d'une conscience occitane qu'on

soutient ici comme étant très propre au petit village, soient liés au rapprochement avec les Vallées voire à la recherche scientifique.

A ce propos, GP2 rappelait bien comment les guardiols avaient toujours appelé leur langue « *guardiol* » avant que n'arrive le terme « occitan » pour, selon elle « se faire comprendre ». Ainsi le besoin de se rattacher à une entité plus grande vient également d'un besoin pratique d'intercompréhension, de dialogue et par extension à un besoin d'existence ou du moins de revendication de leur spécificité : « *il guardiolo di Guardia è diventato occitano del mondo* » (« le guardiol de Guardia est devenu occitan du monde »). Cette phrase visiblement emphatique entend démontrer justement la pertinence globale (au sens premier d'« international » quasiment) d'employer le terme consacré, effectivement transnational qu'est « occitan » et donc de passer de la culture particulière à l'universelle. Cela s'est fait, on l'évoquait juste au dessus, par rapprochement avec les lieux dans lesquels ont pu émerger cette conception occitane, et donc évidemment, récemment. Le récit de cette prise de conscience collective fait par GP2 fonctionne de manière assez notable sur un paradoxe. Selon elle, les guardiols ont commencé à parler d'« occitan » lors du jumelage avec Torre Pellice en 1975 quand, dialectiquement, faisant un « *riscontro diverso* », c'est-à-dire correspondant avec l'altérité (ici vaudoise et alpine), ces derniers ont trouvé des semblables linguistiques : « *abbiamo capito che c'era qualcuno che parlava come noi*. » (« on a compris qu'il y avait quelqu'un qui parlait comme nous »). Elle avançait ensuite l'idée qui voulait que cette conscience s'était approfondie avec l'« étude de la langue » depuis les années 2000 qui sont effectivement les années d'arrivée de Hans Peter Kunert, le grand spécialiste du *guardiol* et promoteur d'une graphie classique suivant les principes alibertins ayant participé à l'occitanisation effective de Guardia. Dès lors, le centre culturel se développait et, en plus des symboles, des croix occitanes omniprésentes donnant l'impression d'être au centre de la cité Mondine, ce dernier allait pouvoir promouvoir sa culture, sa langue et son histoire non seulement à partir d'un arsenal scientifique venu essentiellement de l'extérieur mais également grâce à cette même symbologie, blason d'une conscience occitane.

Avant d'évoquer ce centre culturel, revenons un instant sur la question des identités identitaires et collectives, c'est-à-dire sur l'auto-définition que chacune de nos informatrices se donnait, pour qu'on tente de comprendre dans quelle mesure cette identité « occitane » est accueillie et investie localement. Rappelons qu'on avait eu à faire à des figures particulières de Guardia, à savoir des représentantes du centre Giovan Luigi Pascale et donc à des personnes ayant un rôle de référentes en la matière. Il est important de se souvenir de ce détail qui apporte un biais notable dans leurs discours sur les considérations qui vont suivre. Dit crûment, on n'aurait pas forcément trouvé la

même propension à réfléchir sur ce sujet qui relève tout de même, pour son aspect identitaire, d'une abstraction, chez un habitant pris au hasard que chez les guides touristiques locales, spécialistes du sujet. Sur la spécificité de la petite communauté, certaines évidences sont relevées très rapidement. Ainsi GP2 expliquait comment, par la simple présence de l'adjectif « piémontais » dans le nom de la commune, les guardiols devaient être les méridionaux se « détachant » le plus du monde du *Suditalia*. Cet adjectif se réfère à une identité, en l'occurrence liée à un territoire même si ce n'est pas le plus important. Guardia n'est devenue « Piemontese » qu'en 1863 par rayonnement de l'État à l'origine de l'unité italienne et s'appelait jusqu'à là Guardia Lombarda, les colons ayant été installés par le seigneur lombard del Poggio (De Pasquale : 1983, 14). On peut hésiter ici quant à savoir si ce changement de nom illustre plutôt une décision politique claire, précédent, sur la même logique, l'adoption un siècle plus tard du terme « occitan » pour revendiquer un symbole ou si cette fluctuation témoigne d'une sorte de flou des origines réelles des habitants de Guardia. Il est clair cependant qu'on a à faire, après la recherche d'un glottonyme, à celle d'un ethnonyme ; c'est-à-dire au nom caractérisant la communauté, son identité et par extension celle de ses membres.

Avant de se dire « *guardiola* » puis « désormais occitane », GP2, répondant à la question sur son auto-définition, faisait cette sorte de confusion entre citoyenneté italienne et « langue maternelle » italienne, assimilation qu'elle fit d'ailleurs une autre fois. D'abord on peut noter que la résignation, ou l'acceptation du terme « occitan », celle-ci étant devenue « occitane » selon ses mots, pose problème dans la notion d'identité, laquelle est sensée être essentiellement porteuse d'ipséité, d'identique précisément. On pourrait rétorquer qu'il n'y a là qu'un changement d'appellation et non un changement ontologique mais il nous semble néanmoins légitime de questionner l'impact d'un tel changement, ou à tout le moins de l'arrivée d'un terme *de facto* étranger dans l'auto-définition des guardiols. On a là encore une superposition d'identités mais qui n'ont jamais semblé rentrer en conflit comme chez les vaudois car, par quelques discours d'autorités scientifiques, il a été établi que le *guardiol* faisait partie de l'« occitan ». D'ailleurs, GP3 se définissait quant à elle comme « *occitana guardiola* » faisant primer l'appartenance générale avant de préciser sa spécificité au sein de l'ensemble, de la même manière qu'un habitant de la Val Pellice pourrait se dire occitan alpin, vaudois et bubiarel ou tourasin. Ailleurs, c'est aussi elle qui avait utilisé le terme de « *guardiola d'oc* » gardant le lien mais dans le sens inverse. Ensuite, on revoit ici l'importance primordiale accordée à la langue localement, aujourd'hui seule spécificité de la communauté par rapport à son environnement. Ainsi par deux fois, en rappelant son « état-civil » (« *anagrafe* »), GP2 disait être « *di madre lingua italiana* » ; d'abord par l'officialité administrative de ces documents puis par la réalité de la pratique qui la fait communiquer en italien avec ses compatriotes. Très naturellement dans son raisonnement, l'appartenance à la « patrie » attribue une forme qu'on pourrait qualifier de « matrice » pour tenter un

néologisme : cette « matrie » peut être l'aspect maternel et nourricier donné à la langue officielle par le corps national qui la rend « maternelle » de manière plus ou moins imposée comme véhicule de la pensée et de l'identité nationale. Mais c'est justement face à la froide officialité administrative de l'état-civil que celle-ci insiste sur la langue, la sienne, sa langue maternelle, étant de fait une autre que celle nationale qui semble induite par les papiers d'identités.

La seule fois qu'était ressorti le terme d'« Occitanie » dans les enquêtes, ce dernier était venu justifier l'omniprésence de la symbolologie occitane dans la commune qui, rappelons-le encore une fois est fondée sur la croix du comté de Toulouse : « *La crotz de Tolosa a pas res a far amb los eveniments de 1561* ⁶⁵ » réaffirmait Hans Peter Kunert (2020, 322). Il ne s'agit pas de nier le droit de la communauté occitane de Calabre à se rattacher à cette symbolologie mais on comprend ici encore comment cette construction d'une nouvelle appartenance à un ensemble qui leur est finalement relativement étranger est avant-tout une réponse au vide et un cri revendicatif de leur existence depuis leur long et silencieux isolement. Tout cela se fait comme une adoption sans majeure prise de recul de la part d'une communauté trop longtemps et lointainement séparée comme l'expliquait GP2 : « *La croce l'abbiamo adottata insieme all'inno occitano perche ormai ci definiamo occitani anche se siamo l'unica isola occitana del Sud. Quindi l'abbiamo adottata anche se molti non sanno che cosa significa.* ⁶⁶ ». En somme, isolement et ignorance (envers l'origine et l'ensemble occitan) sont ressentis comme les deux grandes problématiques propres à Guardia Piemontese. Y a-t-il donc là une forme de résignation désespérée, une fuite en avant vide de contenue malgré la fierté dont témoignent naturellement tous nos guardioles interrogées?

Pour penser cette question dans notre perspective, il est impensable de ne pas repartir des écrits du professeur Kunert avec qui on a déjà dû nécessairement composer même si on s'en était, jusqu'à là, relativement tenu à l'écart. Celui qu'on avait précédemment été tenté d'appeler le bienfaiteur universitaire de Guardia, un nouveau Marcello Gai en somme, a évidemment beaucoup écrit sur le petit îlot calabrais mais on voudrait ici partir de quelques unes de ses considérations dans un article intitulé « *La fidelitat de La Gàrdia a sa lenga* » (2020, 319-323) pour les discuter. La nouveauté par rapport au professeur Toscan qui y opérait à la fin du siècle dernier est, chez le linguiste, une spécialisation occitaniste qui donne à ses propos à la fois une profondeur d'analyse tout à fait intéressante, en faisant un passage obligé pour nos recherches, mais également une certaine sévérité à l'égard de l'« occitanisme » guardiol. Cette perspective qu'on a appelée « occitaniste » de

65 « *La croix de Toulouse n'a rien à voir avec les événements de 1561.* » (traduction de l'auteur)

66 « *La croix nous l'avons adoptée avec l'hymne occitan parce que désormais nous nous définissons occitans même si nous sommes l'unique îlot occitan du Sud. Donc nous l'avons adoptée même si beaucoup ne savent pas ce qu'elle signifie.* » (traduction de l'auteur)

l'article semble méconnaître elle-aussi la réalité vaudoise : on soutient (et ce sera là l'objet de la sous-partie suivante précisément) que les occitans guardiols ont perdu le lien avec le valdéisme mais le professeur Kunert avance l'inverse sans jamais rentrer dans ce qu'est cette réalité vaudoise et en expliquant systématiquement qu'il n'y a pas de vraie conscience occitane à Guardia. On ne prétend donc pas apporter d'arguments d'autorités ou de réponses définitives à cette question, velléité qui ne ferait qu'alimenter une querelle conceptuelle entre un parti occitaniste et un parti vaudois, mais contrebalancer avec ce que notre expérience du terrain nous a montré. Concentrons-nous ici dans un premier temps sur les réflexions faites à propos de l'occitanisme de *La Gàrdia* dans l'article en les articulant à nos résultats de recherches. C'est cette occitanisme, certes particulier ou du moins disons cette occitanité revendiquée, que l'on souhaitait mettre en avant comme ce qu'on avait nommé « élément identitaire premier » mais il se trouve que ce qui nous semblait évident est discuté ; on peut donc venir nuancer ce propos qui n'est pas définitivement binaire.

Selon l'auteur, les guardiols n'associent leur langue qu'aux vaudois ne sachant que très peu ce qu'elle est dans son ensemble, dans sa diversité : « *sabon pas çò qu'es l'occitan, se non la lenga dels Vaudeses.*⁶⁷ ». Ce lien essentiel entre occitan et vaudois qui sont les importateurs principaux de la langue en Calabre nous semble tout à fait compréhensible d'autant plus qu'on a vite vu comment l'horizon occitan des guardiols était effectivement assez strictement italien comme le rappelle aussi Hans Peter Kunert, « *qualques Gardiòls cercavan de contactes amb d'Occitans qu'èran pas vaudeses - naturalament amb d'Occitans d'Itàlia perquè sabon pas res dels Occitans al defòra d'Itàlia e pòirían pas comunicar amb eles*⁶⁸ ». C'est en effet ce qu'on avait pu constater en interrogeant nos informatrices sur leur connaissance des autres occitans quand on avait dû insister sur le territoire français « *l'occitano della Francia* » pour aller au-delà des quelques récits sur leurs voyages en Piémont. A ce propos, GP2 était en l'occurrence restée assez vague en nous disant savoir « certaines choses » qu'elle n'approfondit pas et nous racontant comment le professeur Kunert les avait justement confrontés à « *l'occitano vero* » (« le vrai occitan ») qu'elle disait trouver très difficile. Cette opposition implicite entre un occitan « vrai » supposément celui de France, du berceau fantasmé, et celui de Guardia, qui s'il n'est pas présenté comme faux est bien assumé comme étant influencé et modifié au moins par le calabrais, est très intéressante pour entrevoir l'idée sur laquelle les habitants de l'îlot peuvent fonder leur occitanité. Une occitanité presque reconnue comme bâtarde ou théorique quand GP3 dit connaître l'Occitanie et Toulouse grâce au centre et aux sources que celui-ci lui a apportées tout en rappelant elle aussi la différence importante qu'elle notait dans l'occitan de France.

67 « *ils ne savent pas ce qu'est l'occitan, si non la langue des vaudois* » (traduction de l'auteur)

68 « *Quelques Guardiols cherchaient des contacts avec des Occitans n'étant pas vaudois, naturellement avec des Occitans d'Italie car ils ne savent rien des Occitans hors d'Italie et ils ne pourraient pas communiquer avec eux* » (traduction de l'auteur)

Avant de dire que ces contacts avec les Occitans alpins, à propos desquels nous pourrions revenir un peu plus loin, étaient en train de se raréfier, Kunert évoquait l'omniprésence de cette symbolologie qu'on évoquait et qu'il qualifie, sans-doute avec raison de par son histoire, de symbolologie nationaliste. Le problème qu'il y voyait résidait dans le manque de compréhension de leur signification et par conséquent, dans l'absence de toute velléité politique occitaniste remplacée par un besoin d'identification fort, par l'emploi, de simples termes auto-opérants tels qu'« occitan » qui entend concrétiser une réalité par la simple énonciation du concept. Rejoignant en cela le praxème, les symboles, tels que la croix occitane à Guardia Piemontese, serviraient selon Kunert à exprimer la seule identité sans projet d'action derrière. « *Nosautres sèm d'Occitans tanben* » (« nous aussi sommes des Occitans ») dans les mots du linguistes exprimant la revendication guardiole que GP3 rapportait d'une manière similaire : « *fummo orgogliosi di diventare propio all'aperto e l'abbiamo gridato al mondo che eravamo occitani guardioli.*⁶⁹ » bien que GP2 ré-insistait un minimum sur la spécificité guardiole tout en étant contente de ne plus se sentir seule, que les occitans de Guardia ne soient plus un « petit point isolé dans le monde ». Le linguiste insiste surtout tout le long de son article sur le manque d'intérêt pour la langue, désintérêt mettant fin au dialogue avec les autres occitans, empêchant la republication de ses manuels et dictionnaires édités par la commune et impliquant qu'à moins qu'une entité extérieure ne finance, personne n'agit plus pour la préservation et la valorisation de la langue.

On ne s'attardera pas sur la description de ce cœur muséal qu'est le centre Giovan Luigi Pascale qui se veut comme le point névralgique de l'îlot, cœur battant du satellite occitan en Calabre. S'il est vrai que nos trois informatrices, travaillant toutes au centre, représentaient chacune plus ou moins une partie de celui-ci, atelier du costume traditionnel, enseignement de la langue, on voit la dimension souvent virtuelle de l'occitanisme de l'îlot-musée qui fait figure de curiosité touristique sans avoir les moyens effectifs de préserver sa langue si ce n'est en en parlant aux visiteurs. La partie du musée « multi-médial » est d'ailleurs effectivement fermée et on peut confirmer les affirmations de Hans Peter Kunert en rappelant que c'est la Tavola Valdese, pourtant si distante (autant au sens propre que figuré), qui finance les locaux présentant modestement l'histoire et la culture de la commune. Détachée de la réalité du reste de l'occitan, Guardia Piemontese est encore plus destinée à l'isolement dans un occitanisme étranger qui l'inclut rarement dans sa vision de l'« *Occitània tota* » si ce n'est en paroles mais sans connaissance réciproque. Finissant son article, le professeur de l'Università di Calabria évoquait le cercle vicieux dans lequel se retrouvait encore plus isolé le petit îlot : le *guardiol* est traité par des italiens dans le cadre de la dialectologie italienne mais, n'intéressant

69 « *Nous fûmes fiers de devenir [occitans] vraiment ouvertement et nous l'avons crié au monde que nous étions occitans guardiols.* » (traduction de l'auteur)

pas grand monde dans le pays selon lui, ses écrits, naturellement produits en occitan ou en français y sont ignorés. Fatalement, les occitans de Guardia doivent trouver le moyen de se maintenir rattachés à leur rocher calabrais en faisant coexister leur occitanité avec leur identité italienne évidente et officielle. C'est ainsi que GP2 nous rappelait ironiquement sa redécouverte de Dante, monument littéraire national, sous l'angle occitan, angle qui l'avait poussée à savoir l'apprécier autrement après le « *lavoraccio* » que constituait l'étude de ses textes à l'école : « *mi sarebbe piaciuto capire prima che Dante aveva scritto in occitano nella Divina Commedia, magari l'avrei studiato con più amore.*⁷⁰ ». Il est vrai que l'inspiration troubadouresque du *sommo poeta* est fondamentale dans son œuvre et qu'au delà de l'intervention du poète limousin, Arnaut Daniel, dans sa propre langue à la fin du chant XXVI du Purgatoire de la *Divina Commedia*, beaucoup ont voulu souligner là une affinité culturelle voire idéologique avec, au choix, la « civilisation » d'oc (Max Rouquette) ou encore un élément majeur du roman historique occitaniste tel que le catharisme (Maria Soresina 2009).

Dans ce même article, Hans Peter Kunert rappelait, comme ailleurs Genre, la présence en Calabre d'occitanophones en dehors des seules communautés vaudoises : « *Se remarca per contra la frequéncia del nom d'ostal Provenzano dins lo sud d'Itàlia. I deviá donc aver fòrça monde que venián de Provença o d'Occitània en general. Podèm pas dire se èran de Vaudeses o pas.*⁷¹ » (2020 ; 319). L'arrivée de tels colons ayant été beaucoup plus liée à la migration organisée au sein de terres angevines (entre Provence et Royaume de Naples) qu'au simple exil pour raison religieuse (qu'on ne saurait expliquer ainsi dans l'optique du choix calabrais, sans-doute aussi peu tolérant à l'hérésie que le reste de la chrétienté) on comprend facilement que certains d'entre eux aient aussi pu être catholiques. Les vaudois n'en auraient constitué qu'une partie de plus en plus visible jusqu'à leur extermination. Mais le maintien ou en tout cas, la présence de la langue occitane, à part dans les conditions de résistance qu'on avait évoquées plus haut, n'auraient pas été seulement le fait d'arme de la communauté religieuse évangélique. Dans cette perspective c'est bien la langue qui prime comme élément identitaire et donc, par conséquent, l'occitanité des guardiols. A ce propos, GP3 avait un récit familial fascinant pour qui s'intéresse à ces mystères de l'installation des occitans en Calabre, de leur origine, de leur identité et du site de leurs établissements. On l'avait déjà évoqué en présentant chacune de nos informatrices mais rappelons que celle-ci disait être occitane par sa mère mais elle s'aventurait aussi à rapprocher le plus possible de l'occitan sa partie paternelle pourtant originaire de Cetraro, à quelques kilomètres au nord sur la côte. Ce tour rhétorique elle ne le faisait pas seulement

70 « *J'aurais voulu comprendre plus tôt que Dante avait écrit en occitan dans la Divine Comédie, sans-doute l'aurais alors étudié avec plus d'amour.* » (traduction de l'auteur)

71 « *On remarque par contre la fréquence du nom de famille Provenzano dans le Sud de l'Italie. Il devait donc y avoir beaucoup de monde de Provence ou d'Occitanie en général. Nous ne pouvons dire s'ils étaient vaudois ou non.* » (traduction de l'auteur)

sur la base de l'arrivée de son père à peine né à Guardia mais également et surtout en rappelant que des « guardiols », des vaudois sans-doute, s'étaient réfugiés dans la commune calabraise au moment du massacre. Ainsi elle pouvait sous-entendre sinon que la langue y avait été apportée, du moins qu'elle pouvait rattacher génétiquement sa partie paternelle à l'occitan, presque envisagé comme entité ethnique « de Guardia ou du Piémont ». La thèse d'une survivance de l'occitan, même lointaine, chez les voisins calabrais était encore plus soulignée par l'insistance sur une observation lui semblant étrange et donc, révélatrice : « *era strana la cosa : i miei nonni erano tutti i due di Cetraro e loro parlavano cetrarese ma io non sapendola parlare quella lingue gli parlavo guardiolo e [...] mi capivano perfettamente.*⁷² ». En prenant avec sa bonne volonté cette déclaration et en la prenant au sérieux au-delà de la simple intercompréhension romane de structure (proximité latine) et de proximité (contact prolongé entre des communautés proches), on pourrait justement y voir la trace ou les restes de cette colonisation occitanophone de la région très probablement plus large que la simple Guardia Piemontese. Genre évoquait justement dans un de ses écrits la découverte de reliques occitanes ressortant notamment au niveau lexical dans des variétés calabraises environnantes (2002 ; 279) confirmant bien cette extension et la possibilité d'une certaine « occitanisation » des alentours.

On voudrait finir cette partie sur la Guardia occitane et occitaniste avec le retour sur un cas de revendication particulariste notable dans ce qu'on avait pu qualifier de satellite isolé et parfois ignorant (Kunert 2020). Cette partie ayant pour vocation de présenter essentiellement la profondeur (ou à l'inverse les limites) de cette occitanité tant mise en avant par la petite commune calabraise, il était intéressant de conclure sur un élément de spécificité ; d'où l'emploi des termes « occitan » et « occitaniste » pour une communauté qui est *de facto* de langue (et d'ethnie dirait-on dans une certaine conception) occitane mais aussi qui travaille cette identité. C'est précisément GP2, qu'on avait déjà vu insister sur la persistance d'une identité guardiole au sein de celle occitane plus vaste, qui intervenait ici pour confirmer sur son engagement pris pour le maintien et l'affirmation de la spécificité guardiole. On sait comme le professeur Kunert a pu renouveler la graphie du *guardiol* sur les principes alibertins qui régissent la graphie dite « classique » de l'occitan inter-dialectal, en en faisant, selon ses mots, une « graphie lisible ». Adoptée officiellement et même semble-t-il, assez étonnement d'ailleurs, plutôt facilement par la communauté (en tout cas par ses référents linguistiques) on a discerné dans les propos de GP2, notre enseignante suppléante, la fierté de n'avoir pas tout cédé à ces principes graphiques lors de l'adoption d'une norme étrangère en ayant réussi à garder visible la réalité ultra-spécifique de leur parler. Cette dernière avait la sensation que sa

72 « *C'était une chose étrange : mes grand-parents étaient tous deux de Cetraro et ils parlaient cetrarese mais moi, ne sachant pas la parler cette langue, je leur parlais en guardiol et ils me comprenaient parfaitement.* » (traduction de l'auteur)

communauté avait dû s'uniformiser à l'occitanisme « standardisé », qu'elle identifiait logiquement dans le Piémont, point d'entrée le plus proche dans l'« Occitanie » du continuum à l'exception d'un point notable : celui de l'article défini masculin : « *ci siamo uniformati noi a loro [...] l'articolo "il" à "o" che è calabrese e in Piemontese usano "lo" adesso per farci capire scriviamo "lo" ma ci siamo rifiutati, come tutti qualli che parlono guardiolo si sono opposto.*⁷³ ». Même quand un trait est de toute évidence issu d'une influence diglossique (en l'occurrence calabraise), on le revendique comme faisant partie du parler dans son authenticité. Cette prise de position contre un standard uniformisant pouvant contrefaire les réalités linguistiques particulières et celle se voulant revendication du parler populaire avec méfiance envers un certain intellectualisme constituent le centre des querelles au sein du domaine occitan entre des cercles « séparatistes », ou des attitudes qualifiées de patoisantes, et le mouvement pan-occitaniste souvent lié à la promulgation d'un standard (Salvo 2025 ; 44-45). Il est néanmoins surprenant que ce soit GP2, celle ayant fait le plus preuve d'une forme de revendication « guardiole », qui, en nous donnant une version écrite de la *Bise et le soleil*, avait fait le choix très standard justement, hypercorrection de fait, d'utiliser l'article "lo" à l'écrit. Occitanisme de contexte devant un chercheur toulousain légèrement intimidant comme figure d'autorité linguistique ou bien retour nécessaire à l'occitanisme de la part d'une guardiole sachant jouer sur la superposition de ses identités dans de tels détails ?

3.3.2 *Les liens avec les Vallées et l'oubli des Vaudois*

Concluons cette partie sociolinguistique sur l'analyse du rapport de Guardia Piemontese avec ce qu'on avait appelé l'élément identitaire second, dans son cas le lien aux vaudois. Si le premier fièrement mis en avance était l'occitan, marqueur identitaire et trésor patrimonial conservé dans l'adversité, cet élément second a précisément le désavantage de n'être plus dans la communauté. Ainsi rappelons que ces qualificatifs de « premier » et de « second » n'ont pas une valeur chronologique mais bien qualitative dans l'imaginaire collectif des deux groupes sociaux qu'on étudie. C'est d'ailleurs précisément le contraire, ces éléments vécus ou considérés comme secondaires étaient en général à l'origine de l'histoire qui nous occupe : dans les Vallées, l'occitan était la première langue de l'expression vaudoise (et ces textes sont même les premiers exemples écrits en vulgaire dans la région)

⁷³ « *Nous nous sommes uniformisés nous à eux, nous utilisons l'article "o" pour "le" qui est calabrais et en piémontais ils utilisent "lo", maintenant pour nous faire comprendre on écrit "lo" mais nous avons refusé, comme tous ceux qui parlent guardiol se sont opposés.* » (traduction de l'auteur)

tandis qu'à Guardia Piemontese, on peut soutenir que c'est les vaudois qui sont essentiellement à l'origine même de l'existence de la colonie. Si on a vu que cette dernière affirmation peut être nuancée et qu'on a probablement dès les débuts une colonisation « non-hérétique » faisant effectivement primer la langue occitane comme seule spécificité de ces colons, qu'on nous laisse néanmoins rappeler la centralité des vaudois dans cet établissement « provençal » en Calabre. Si la doxa historiographique, qui les privilégie et tend sans-doute à valdéiser tous les colons, ne saurait suffire on ne peut pas oublier la centralité des événements de 1561 dans l'histoire de ces derniers. Quoi qu'il en soit, on a la certitude qu'une prohibition sur la langue a été promulguée à l'issue de cette répression (Genre 2002, 280) impliquant que, sous prétexte de lutte contre la Réforme (effectivement objectif central des inquisiteurs), l'ensemble des descendants des colons a dû, au moins linguistiquement, s'intégrer à la Calabre. Pour beaucoup d'entre eux, on le sait, cette intégration a signifié la conversion forcée au catholicisme après un massacre dont toute l'architecture guardiole rappelle constamment le souvenir. Au-delà de l'ensemble des noms de rues du bourg renvoyant essentiellement à l'histoire des vaudois, de la Réforme et au Piémont, il est impossible d'ignorer et il est même à l'inverse primordial d'observer le trio onomastique du souvenir au centre de Guardia. Le centre culturel Giovan Luigi Pascale porte le nom de l'éditeur et prédicateur vaudois correspondant des Alpes en Calabre, pendu à Rome qu'on avait déjà présenté, et est situé sur la place principale « Plaça de la Strage » (place du massacre) adossé à l'antique porte dite « Pòrta del sang » (porte du sang) qui se veulent, à cet endroit, plus graphiques et symboliques qu'indicateurs exacts d'un événement qui n'a pas atteint son paroxysme sur place (cf 1.1.3). Si on comprend que la conjoncture historique ait conduit à plus retenir la langue que la foi, et par conséquent à ne s'attacher qu'à elle sans pouvoir sentir un vrai lien avec l'élément religieux, on s'autorise néanmoins à s'interroger sur ce qui nous est apparu comme une forme d'oubli ou du moins, de méconnaissance. On voudrait juste ici en donner une image en tentant d'en expliquer ce qu'on comprend du conditionnement, des raisons qui ont pu porter à une telle aliénation collective de la mémoire communautaire. Ici, notre perspective de sociolinguistique critique s'approche de questions plus larges touchant notamment à la mémoire historique et, y a-t-il besoin de le rappeler, se veut critique en ce qu'elle analyse la construction d'idéologies en partant de la réalité sociale de la langue sans qu'on ait à émettre de jugement moral ni qualitatif sur les phénomènes humains que l'on décrit. D'un point de vue philosophique, ce sont le doute et l'interrogation qui nous guident dans notre recherche.

C'est essentiellement une déclaration marquante recueillie sur le terrain qui motive et dirige cette thèse de l'oubli de l'élément vaudois, une courte déclaration qu'on a eu la stupeur de voir absente des propos transcrits dans le cadre des entretiens mais dont on se souvient parfaitement dans

sa formulation. Mais celle-ci nous a tellement frappés qu'il est fondamental de la rapporter et on priera les lecteurs de bien vouloir croire qu'on persiste dans la véracité que nous impose l'honnêteté intellectuelle. C'est en sortant de notre dernier entretien programmé avec GP3 que celle-ci, qui nous avait parlé avec émotion de la réanimation du culte en occitan et de son parcours au sein de l'église de Guardia nous déclara : « *Siamo cattolici per scelta* » (« Nous sommes catholiques par choix »). On serait bien en peine de justifier rationnellement une telle affirmation servie par une des représentantes du centre occitan de la « Place du massacre ».

Sans-doute serait-il possible d'argumenter en disant que GP3 s'occupe tout particulièrement de l'atelier et n'est pas la préposée aux visites historiques ou bien encore que ces propos tiennent d'un discours chrétien de bonne volonté s'adressant depuis le présent et voulant que le guardiol contemporain soit effectivement honnêtement et volontairement catholique. Sans tomber dans l'hypothèse quasi complotiste qui imaginerait, en renforçant le stéréotype sur la dévotion bigote qu'on attribue au Sud de l'Italie, qu'à la nouvelle de notre arrivée, l'autorité catholique locale ait pu transmettre des consignes ou orienter préalablement le discours sur un sujet tabou on peut noter pour caractériser notre informatrice que celle-ci est visiblement la plus attachée à sa foi catholique. Dans tous nos entretiens c'est elle la seule à avoir employé le terme « *chiesa* » (« église ») et avant-tout au sens physique de l'édifice, terme qu'on a même pas employé au sens étymologique dans les vallées « *chiesa valdese* » (au sens de communauté religieuse). Pourtant c'est bien cette notion de choix, si typiquement évangélique et primordiale chez les vaudois que la fière catholique mettait en avant pour défendre son identité religieuse dont elle ne peut ignorer l'aspect légèrement polémique. Dans une perspective matérialiste historique, c'est bien plutôt l'« hérétique », comme son nom le rappelle, qui effectue un choix et au péril de sa vie, se battait ou mourrait pour ce choix, bien plus que les masses suivant logiquement le principe du « *cuius regio, eius religio* » qui voulait qu'à l'autorité d'un prince fût attachée une foi officielle imposée à l'ensemble de la société. Les guardiols ne peuvent ignorer qu'ils sont rentrés dans le giron de l'Église de Rome par la force et que le catholicisme est, particulièrement chez eux, le fruit d'une imposition violente.

Disons d'emblée que, si on avait voulu, on aurait pu faire développer beaucoup plus le sujet par nos interlocutrices en leur demandant de s'aventurer dans des considérations historiques mais notre rôle quant à la mise en lumière du problème vaudois n'a consisté qu'en une question sur leur « lien » avec ces vaudois. Finalement, même en amenant la question, GP3 est restée assez évasive dans sa réponse en avançant directement une sorte de mise en garde à propos des vaudois « *da non confondere che sono una religione.* » (« à ne pas confondre car il s'agit d'une religion ») afin de bien marquer l'extranéité du mouvement par rapport à son univers. La question immédiatement

précédente portait sur son lien à l'« Occitanie », notion beaucoup plus floue et abstraite en réalité, et quasi auto-performative on l'avait dit, notamment chez ces lointains occitans de Calabre. Cette dernière avait cependant naturellement répondu à la question qui lui demandait, en passant par l'affect, la nature de son lien à cette Occitanie, « elle nous appartient » car, comme détaillé plus haut, la langue étant la spécificité première de la communauté, celle-ci peut facilement se rattacher, du moins imaginativement, à cette entité. Mais il se trouve que la couverture de son identité est la langue occitane et que c'est le sujet sur lequel on lui avait annoncé venir enquêter. Ainsi, il est compréhensible qu'une forme de gêne à l'endroit de la question vaudoise se retrouve dans une configuration mentale qui exclut naturellement ce qu'on nommait dans les Alpes une superposition identitaire : le guardiol est occitan et il est, cela va de soi, catholique et c'est tout. Il ne s'agit pas d'une binarité discriminatoire mais d'une insistance sur un état de fait. La « discrimination » est à l'origine à peu près synonyme de « choix » au sens du tri exclusif. Si discrimination religieuse il y a eu au sein de la communauté guardiole on sait qu'elle n'a été aucunement volontaire.

Le peu que GP2 nous dit du reste est assez condensé et clair bien qu'énoncé de manière confuse. Elle s'insurge contre les gens, nombreux dit-elle, qui arrivant qualifient le lieu de « vaudois » avant de rétorquer (volontairement ou non, au présent) qu'il s'agit d'une « communauté occitane », insistant en premier lieu sur une identité liée à la langue, « de religion vaudoise ». Kunert évoquait lui aussi cet amalgame entre langue et religion dans un contexte en manque de nom pour la langue qu'on a longtemps logiquement appelée « vaudoise » en Calabre, faisant presque perdre le sens religieux de ce terme (1998 ; 721). Elle se corrigeait ensuite avec l'emploi d'un passé simple dans la phrase suivante et réexpliquant sa filiation à ces colons arrivés il y a longtemps. Concluant sur l'importance pour elle de « respecter la pensée de chacun », on comprend que le centre de son argument était de bien séparer l'élément religieux de celui linguistique. D'abord car c'est ce dernier qui importait dans ce contexte puis parce que, de la même manière qu'elle se dit avant-tout occitane, elle est aussi catholique et uniquement catholique.

On ne retrouve en revanche, pas de schéma symétrique à celui des Vallées dans lesquelles, le corollaire du valdéisme est un corollaire linguistique (le français) constitué au fur et à mesure comme élément essentiel de l'identité vaudoise (bien remis en question d'ailleurs par l'uniformisation italophone d'aujourd'hui). L'occitan n'est pas porteur inversement d'un élément qui lui serait accolé quasi intrinsèquement : dit concrètement, à Guardia ou ailleurs, l'occitan n'induit pas un lien privilégié avec telle foi ou telle idéologie mais il suit le destin des groupes sociaux qui le maintiennent selon les cours des évolutions politiques, économiques et sociales. Il se trouve que si la tête du mouvement vaudois a adopté le français, les paysans et bergers des hautes vallées qui forment le bastion du

mouvement entretiennent naturellement l'usage de leur langue vernaculaire de toujours, même tombée dans l'oubli et ayant subi une chute de prestige et de reconnaissance (parallèlement à ces mêmes secteurs qui utilisent donc toujours la langue). Parallèlement, les vaudois massacrés, réprimés, convertis et concentrés à Guardia se trouvaient être occitanophones et ont maintenu la pratique de la langue dans un cadre historique très précis, et ici, encore plus nécessaire, qui est celui de l'isolement, de la communication en situation répressive ou de la résistance minimale comme on l'avait appelée (cf 1.2.2). Dans cette perspective, et selon les craintes des inquisiteurs tentant d'interdire la langue « ultramontaine », l'occitan aurait justement pu ou même dû être le moteur de la survie d'une identité vaudoise dissimulée en Calabre. Rien de tout cela ne s'est passé mais l'occitan n'y est pour rien ; au contraire il est le témoignage minimal encore une fois de ce qu'étaient ces communautés.

La conversion a été plus forte que la foi et la langue n'a visiblement pas pu grand chose contre le processus d'aliénation collective que décrivait Arturo Genre. Là-dessus, c'est GP2 qui nous a fourni une anecdote bien plus significative. Quand on lui a demandé ce qu'elle savait « sur l'histoire, sur les vaudois », elle évoqua directement le rôle du musée sans en dire plus pour prendre le temps de bien réfléchir à un sujet qui semblait ne pas être particulièrement évident : « *Dando una mano in questo museo...Mi fermo perche rifletto.*⁷⁴ ». Elle défendait ensuite la nécessité pour le centre culturel de raconter l'histoire et de savoir qui étaient les vaudois à la suite d'une longue omerta généralisée. C'est là sans-doute, la grande confirmation de cette recherche sur le sujet : l'« oubli » des vaudois est issu d'un oubli volontaire dû à la violente répression subie par une population qui a été forcée à changer par abjuration de son ancienne foi et identité. On comprend qu'un mélange de honte et de douleur dans le souvenir d'une telle annihilation spirituelle puisse porter à un tel silence. L'informatrice nous disait alors : « *Quando chiedevi un'informazione sui valdesi non ti rispondeva nessuno e avevo una nonno e quando da piccola gli chiedevo chi erano i valdesi non mi rispondeva "ahhh, lasciagli stare loro !" . Cioè questi anni di privazione e di tabù si sono sentiti.*⁷⁵ ». Elle poursuivait ensuite en disant qu'elle avait dû se former mais que cette ouverture soudaine avait pu lui sembler « très étrange ». Au-delà de cette omerta publique, on voit dans l'anecdote de la grand-mère que le tabou sur cette histoire a été intériorisé depuis des siècles par les générations successives et qu'il pouvait effectivement y avoir une forme de restriction et de censure (voire d'auto-censure) sur la parole. On voit bien qu'à Guardia Piemontese il y a une « question vaudoise » qui n'est pas que synonyme d'un souvenir positif. Si question il y a, c'est justement qu'un problème se pose et c'est en l'occurrence un problème sur une mémoire douloureuse, longtemps évitée et qui, pour des générations issues d'une rééducation

74 « *Aidant dans ce musée...Je m'arrête parce que je réfléchis.* » (traduction de l'auteur)

75 « *Quand tu demandais une information sur les vaudois, personne ne te répondait et j'avais une grand-mère à qui, quand petite je demandais qui étaient les vaudois elle ne me répondait pas "ahhh laisse-les tomber ceux-là !" »* (traduction de l'auteur)

communautaire, catholicisées par l'abjuration ou la mort des ancêtres, a longtemps été forcément dissonante avec sa nouvelle identité. Peut-être le retour sur la valorisation de la langue aura-t-il justement permis de revenir sur ces Vallées vaudoises et, par extension sur ce passé effacé. Il y a là en tout cas une forme de nécessité que tentait d'exprimer notre interlocutrice par ces mots dont on se permettra d'interpréter une partie que la grammaire italienne, qui n'impose pas l'emploi du pronom personnel sujet, laisse dans un certain flou quant à qui agit : « *La storia e la religione comminano insieme. A Guardia hanno fatto quello che è successo.*⁷⁶ ».

On sait néanmoins, et on pourra conclure là dessus, que les retrouvailles ont eu lieu et cela dans un vrai esprit de fraternité. En parlant des vaudois, GP2 rappelait que Guardia avait des contacts avec eux, que ceux-ci y venaient et que le lieu où nous étions assis appartenait à la Tavola Valdese confirmant encore une fois que les partenariats et jumelages ne s'étaient pas exactement faits comme une rencontre bilatérale mais plutôt comme une main tendue aux frères longtemps isolés et perdus. Elle donnait même un exemple de discussion œcuménique, spécialité des vaudois, dont elle avait un bon souvenir, à savoir les échanges avec le pasteur Jens Hansen qui selon elle, leur a « donné quelques notions » et leur a parlé de religion « *ma non in maniera forzata.* » (« mais pas de manière forcée »). Notons cependant que beaucoup des voyages dans les vallées se sont aussi portés sur celles du *Cunese*, les vallées occitanes méridionales et pas toujours sur les Vallées vaudoises rappelant que l'intérêt de l'échange, ou du moins, ce qui primait pour les guardiols, était sans-doute plus la langue que le retour à la communauté religieuse d'appartenance historique. Mais on a vu que leurs ancêtres venaient aussi probablement d'un ensemble plus large de vallées alpines occitanophones, légitiment alors dans ces mêmes voyages vers Coni, l'idée du voyage comme pèlerinage, retour vers la terre des ancêtres. Le même Giovan Luigi Pascale était d'ailleurs de Coni. Il serait d'ailleurs de mauvaise foi d'éluder les voyages nombreux faits dans les Vallées vaudoises à partir du jumelage avec Torre et Bobbio Pellice mais on notait quand-même que quand un récit de voyage au cœur de celles-ci nous était fait, entre Torre et Luserna, la langue était très logiquement l'unique thème abordé. Les guardiols et les habitants de la Val Pellice ont encore en commun d'être des « occitans » mais ne sont plus de la même foi et il n'est pas évident que tous sachent parler occitan en Val Pellice comme il ne l'est pas plus que tous les guardiols sachent exactement ce que signifie être vaudois, au-delà du souvenir de cette identité qui leur a autrefois appartenu.

76 « *L'histoire et la religion avancent ensemble. A Guardia elles ont fait ce qui est arrivé.* » (traduction de l'auteur)

IV) Résultats des enquêtes dialectologiques et discussion

Commence ici la dernière partie de ce travail de comparaison, celle de l'étude dialectologique qui s'attachera aux parlers de Torre Pellice puis de Guardia Piemontese. Celle-ci sera un peu plus condensée et courte que la précédente car elle n'implique pas de repartir toujours d'aussi loin à partir de données historiques à réévaluer puis de passer par des considérations d'ordre anthropologique et sociologique. La description de nos parlers occitans a été dans l'ensemble déjà bien réalisée, comme présentée dans la synthèse des connaissances, et il en est de même pour la comparaison entre celui de Guardia et des Vallées vaudoises qui culmina avec l'analyse d'Arturo Genre (1985, 299-301). Si la meilleure description du parler de la Val Pellice se trouve dans l'étude morphologique de Matteo Rivoira (2007), rappelons à nouveau qu'il s'agit de l'étude de la partie « patoisante » la plus vivace encore aujourd'hui, c'est-à-dire de la haute vallée entre Bobbio et Villar à laquelle s'ajoute Angrogna. Ainsi, l'axe central de nos recherches sera bien l'étude de l'autre partie de la vallée, celle beaucoup moins étudiée et qui constitue le 5^e groupe de Morosi, appelé « externe » car servant de sortie des Vallées vaudoises et de transition avec la plaine piémontaise ; celle centrée sur la basse vallée autour de Torre Pellice avec son parler le *tourasin*. C'est dans son étude que réside la plus grande avancée, si modeste soit-elle, de notre travail. Cette étude dialectologique se déroulera donc en deux parties avec d'abord une centrée sur ce parler comme carrefour occitan cisalpin et de transition « extrême » puis la seconde reviendra sur le *guardiol* de Calabre en se focalisant sur la confrontation de celui-ci avec ce parler alpin peu considéré jusqu'alors.

1) Carrefour linguistique occitan cisalpin : le parler de Torre Pellice

Comme rappelé ci-dessus, on s'affaire ici à une marge linguistique délaissée par une recherche qui y rencontre de toute façon une problématique de taille : trouver de la matière. Ce que les premières enquêtes à la fin du XIX^e siècle considéraient comme un brouillage, un flou quant à la nature du parler de cette basse vallée qui aurait été au choix, un piémontais « provençalisé » ou bien un occitan « piémontésisé » et, dans tous les cas, un dialecte bâtard auquel on ne saurait trouver d'appartenance, est avant-tout, et *a fortiori* de nos jours, un territoire où une langue recule en rencontrant une autre. On avait vu comme le piémontais avant pu avancer à l'entrée des vallées

influençant nécessairement l'occitan local mais notons aussi que celui-ci, en reculant, induit la mort des parlers dans ces localités. On ne saurait trouver de chiffres quant au nombre de locuteurs de *tourasin* (ou mieux dit, de locuteurs d'occitan à Torre Pellice) mais il est certain qu'on a eu l'occasion de s'entretenir avec certains des derniers d'entre eux. Nous espérons que ce modeste retour sur un parler méconnu en voie d'extinction pourra apporter une pierre à l'édifice de l'ensemble de la description linguistique romane et qu'elle participera, à laisser une trace d'un exemple précieux de parler aux marges de plusieurs espaces.

Pour ce faire, nous articulerons cette description en deux temps. Tout d'abord en replaçant le *tourasin* dans la continuité des parlers de sa vallée, considérés comme formant une zone de transition au sein de l'espace occitan cisalpin entre des vallées septentrionales et d'autres centrales. Pour ce faire on se référera essentiellement à l'article de Tullio Telmon sur la variété cisalpine (1993) et au livre de Matteo Rivoira avec Riccardo Regis sur les dialectes du Piémont (2023), ainsi qu'à d'autres regards d'ensemble tel que l'article d'Aline Pons sur les Vallées vaudoises au sein du continuum des Vallées occitanes. Le principal de notre étude consistera ensuite dans son analyse sous l'angle du contact extra-occitan en tant que parler de transition avec le piémontais voisin en suivant là encore l'exemple du *rourenc* de Rorà, commune voisine, étudié par Matteo Rivoira (2023).

4.1.1 *Contexte cisalpin central : occitan de transition au sein du système des vallées*

Les Vallées occitanes constituent la quasi totalité du versant oriental de la crête alpine qui fait la frontière avec la France et servent, dans la représentation traditionnelle, de transition entre l'ensemble gallo-roman à l'ouest et italo-roman à l'est. Si la partie suivante s'intéressera justement à ce statut de transition dont l'étude de notre parler nous fournit un exemple privilégié, c'est à présent par un regard en latitude qu'on se penchera rapidement sur celui-ci. Par latitude on fait ici référence à la place de ce parler au sein de l'ensemble occitan cisalpin qu'on avait brièvement présenté dans la synthèse initiale comme étant divisé entre des vallées méridionales, centrales et septentrionales (cf 1.3.1). Mais c'était essentiellement sur notre Val Pellice au sein de l'ensemble vaudois qu'on s'était penché sans vraiment expliquer les grands traits permettant de définir ces ensembles latitudinaux au sein de l'occitan d'Italie. Donnons donc d'abord un aperçu des grands traits définissant l'ensemble central (le méridional n'incluant jamais plus de deux ou trois vallées au Sud et étant donc trop lointain, nous pourrions en faire l'économie ici) et celui septentrional qui entoure notre vallée et ses parlers. La partie suivante sur la transition vers le piémontais sera beaucoup plus importante pour nous mais on se permet ici de voir dans quelle mesure on peut refaire un crochet par cette

classification de l'occitan cisalpin à travers notre parler de la basse vallée. Il ne s'agit que d'une prémisse à notre vrai intérêt central qu'est le regard vers le piémontais, vers la zone de transition en rapport avec le reste de la vallée, un retour qui nous permettra de bien replacer le cadre dans lequel se situe encore le *tourasin* dans son *fondo valle*.

On sait de toute façon que la Val Pellice a un statut complexe et elle est souvent communément admise comme formant une zone de transition. Ronjat la classifiait seule dans un ensemble nommé « vaudois du sud » face à un ensemble « vaudois » plus vaste séparant le Nord « Pragelas » et le Sud « Piémont » (1941). Plus tard Ernst Hirsch la rangeait avec assurance dans l'ensemble central « *mittelabschnitt* » entre un « *nord* » et un « *südabschnitt* » préfigurant la classification moderne, à cette seule exception près d'une Val Pellice considérée comme « centrale » là où on tend plutôt désormais à lui faire rejoindre l'ensemble septentrionale (Regis & Rivoira 2023a ; 68). Hirsch caractérisait ce centre par son statut phonétique conservateur avec des réduits archaïsants au fond des vallées ; préservation du [tʃ] issu du -CT, conservation générale des [s] finaux ou pré-consonantiques ([*mustʃɔ*] pour « mouche » (-MOSCA)). On y trouve aussi des innovations typiques comme la palatalisation du -L post-consonantique (gleisa > [*gʲeɪɔ*]) et le passage de la latérale palatale [ʎ] à [j] (Hirsch 1978 ; 15) lequel ne se vérifie que dans la partie centrale (Villar) et méridionale (la Comba dei Carbonnieri, confinant avec la Val Po) de la Val Pellice (Rivoira 2007 ; XXIV-XXV).

Là où on trouve naturellement un certain conservatisme en allant vers le Sud, conservatisme propre à la définition classique de l'occitan alpin mais encore appuyé à mesure qu'on se rapproche de l'espace provençal méridional, le cisalpin du Nord tend lui à l'inverse vers l'innovation. Ces innovations sont d'ailleurs structurellement observables dans le reste du domaine occitan en général. Ainsi on a le maintien du -S pré-consonantique [es'tɛɫ] et final pour les désinences au Sud (dans le pluriel, [las 'tʃabras] pour « les chèvres » à Sambuco dans la Val Stura (Regis & Rivoira 2023a ; 67) autant que pour les verbes [tu 'sjes] pour « tu es » en Val Varaita (Ottonelli 2012, 69)) voire le maintien d'une voyelle initiale, prothèse épenthétique, que l'italien tendrait à enlever ([eska'ɲɛt] à Chianale en Val Varaita pour le « tabouret », « *sgabello* » en italien (Ottonelli 2012 ; 140)). Notons que cette Val Varaita, considérée comme un modèle de vallée avec un parler cisalpin central et qui n'est qu'en dessous de la Val Po confinant elle-même avec la Val Pellice, réalise encore ce pluriel féminin avec le [s] ([les 'tʃabres] à Bellino : Regis & Rivoira 2023a ; 67).

Au Nord, il ne reste que la basse Val Chisone et sa sœur adjacente, la Val Germanasca, puis la haute Val Susa (Vallée d'Oulx) avant qu'on passe de l'occitan au franco-provençal. Ce Nord constitue l'ensemble septentrional qu'on reconnaît essentiellement dans la direction inverse prise par rapport à celle méridionale qu'on vient de décrire et qui est, on l'évoquait, caractéristique des confins du nord-

occitan. La Val Pellice faisait tomber la voyelle épenthétique pour des raisons essentiellement dues à l'influence italique avec [ˈstela] pour « étoile » (Sappé 2012 dans Pons 2023 ; 29) tandis que les vallées septentrionales présentaient des évolutions beaucoup plus caractéristiques de réalisations nord-occitanes : [eiˈtɛlo] en Val Germanasca et Val Chisone vaudoise qui vocalisent le -S pré-consonantique et la haute Val Susa qui le fait complètement chuter sur le modèle franco-provençal et d'oïl avec, à Bardonecchia, [eˈtɛRo]. On avait déjà évoqué dans la synthèse dialectologique, à partir de l'article d'Aline Pons, la position qu'occupait la Val Pellice se rapprochant tantôt du Nord, tantôt du Sud (cf. 1.3.1) on peut donc définitivement affirmer que, bien que déjà attachée à l'ensemble septentrional (peut-être en partie par son ancrage dans l'ensemble longtemps appelé « vaudois » malgré l'évidente fragilité de cette appellation), celle-ci a bien un statut de transition. En témoignait notamment aussi l'évolution locale à [tʃ] du groupe -CT (généralisée sauf à la Gascogne et à une frange nord-orientale de l'occitan) qui avait néanmoins des variantes à Angrogna pouvant se rapprocher des vallées voisines au Nord ayant -it. D'une manière générale, c'est la chute du -S devant les occlusives sourdes qu'on considère souvent comme le point de distinction principal entre l'ensemble septentrional et le reste plus méridional (comme le français l'a fait tomber, « ceste » étant devenu « cette ») entraînant souvent un effet d'allongement vocalique ou consonantique lui aussi élément caractéristique du Nord. Encore une fois, si notamment par ce trait, la frontière entre ensembles se retrouve dans les Vallées vaudoises, la Val Pellice se détache des autres en se rattachant à celles plus méridionales. Voyons désormais dans quelle mesure nos recherches sur la basse vallée, précisément sur le *tourasin*, peuvent nous amener à poursuivre cette mise en perspective, cette étude de la Val Pellice dans son entièreté comme zone de transition cisalpine.

Avec les données assez éparpillées qu'on a pu recueillir, on peut néanmoins poursuivre une tentative de caractérisation de la Val Pellice comme transition entre l'occitan cisalpin septentrional et central par quelques éléments repérables dans notre collectage du *tourasin*. Pour ce faire, on l'a dit, on partira d'abord des sources que sont les études de Tullio Telmon et d'Aline Pons qui, à trente ans d'écart, ouvraient chacun leur article en revenant sur le concept de langue « vaudoise » au sein de la « variété » cisalpine (Telmon 1993) contre l'idée d'« unité » de cet ensemble plus vaste (Pons 2023). On partira donc d'abord de ce premier traçage des grands ensembles cisalpins modernes qu'illustrait Tullio Telmon dans son article en reprenant quelques données de l'*ALEPO (Atlante linguistico ed etnografico del Piemonte occidentale)* concernant des traits morphologiques, dans lequel on trouvait des données en Val Pellice par les points 440 pour Villar et 024 pour Bibiana (1993 ; 979-1004).

On pouvait sur ce point essentiellement regarder du côté du système de l'adjectif démonstratif caractéristique d'une « confrontation » entre systèmes morphologiques centraux (voire méridionaux)

et septentrionaux. C'est autour de deux éléments étymologiques pouvant le composer que se dessinait la différenciation de ces deux ensembles : la présence ou l'absence du morphème initial dérivé de *ECCUM* et le maintien ou la disparition du groupe *-ST* venu de *ISTUM*. A partir des données de *L'ALEPO*, on voyait très clairement ressortir les ensembles occitans et franco-provençal (lequel ne connaît pas le premier morphème avec un système fondé sur le *-ST* (Rivoira & Regis 2023 ; 118)) avec une opposition entre ce que le linguistique avait commencé à nommer un « occitan oriental du Sud » et un autre « du Nord ». Ce dernier, compris entre la Val Susa et la Val Germanasca, a fait tomber le groupe *-ST*, comme on l'avait vu, trait caractéristique de l'ensemble septentrional, amenant à des formes du type [ke:t] en Val Germanasca là où au Sud on trouve les formes « complètes » issues de *ATQUE-ECCUM-ISTE* et retrouvables généralement dans les systèmes de l'occitan méridional (et dans la plus large partie du domaine), avec [a'kest] à Chianale (Ottonielli 2012 ; 34). Si juste sous Bobbio Pellice, Bellino en Val Po dispose d'une forme d'adjectif proximal non-renforcée [stuŋ, sta, sti, ste] n'ayant pas la trace de *ECCUM* (Zörner 2008 ; 87), le reste de l'ensemble central et même méridional se rattache à notre vallée par la présence des deux morphèmes. Cette présence en haute vallée on l'a nous aussi retrouvée dans l'enquête qu'on y a faite où le démonstratif « ce » avait été traduit par « *aquest* » [akɛst]. Pour ce qui est de Torre, on avait trouvé la forme « *stasera* » pour « ce soir » mais qu'on peut, dans le doute, considérer comme un italianisme figé. En revanche, sur nos deux entretiens, on avait été confronté à deux traductions différentes pour « ce » : d'abord « *stou* » puis la forme « *'quest* ». *L'ALEPO* nous donnait bien cette dernière forme complète *ECCUM+ISTE* dans toute la vallée jusqu'à Bibiana et leur ressemblance avec le système piémontais, sur lequel on reviendra dans la partie suivante, nous confirme les deux formes trouvées.

Le gros des autres cartes sur lesquelles se basait Tullio Telmon ainsi que le centre de notre étude se focalisent, on l'avait dit, non pas sur cette caractérisation occitane d'un parler *pellicese* même mal connu, mais sur son statut de transition vers le piémontais. C'est là l'intérêt de l'étude de ce parler des marges ; plus que de vouloir le réinsérer dans son occitanité, on voudrait voir comment celui-ci va à la rencontre d'un autre continuum dialectal. D'autres phénomènes seraient intéressants à remarquer pour poursuivre cette inscription de la basse vallée au sein du système occitan cisalpin, mais ils sont souvent déjà décrits. On n'apporterait là encore pas grand-chose surtout n'ayant pas toujours les données nécessaires dans notre corpus pour en redonner des preuves. Pensons par exemple à l'évolution du groupe latin *-CT* qui, on l'avait dit juste au-dessus, dans la haute vallée comme dans le reste des vallées centrales et méridionales, donnait lieu à l'affriquée palato-alvéolaire sourde de type *FACTUS* > *fach* avec cependant une variation notable au sein de notre seule vallée, lieu encore une fois de transition. On avait vu le cas d'Angrogna avec son polymorphisme [stretʃ, stret] voire avec trace

de la palatale [nwetʃ, nœit] (Sappé 2012 dans Pons 2023 ; 35) mais on sait aussi que seule la haute vallée garde la solution « méridionale » là où la basse vallée suit le modèle septentrional en -it (Genre 2002 ; 300). Le peu de sources dont on dispose de la basse vallée nous le confirme aisément : « *Epeui a l'a fait veni lou cardinal* » (Satires de Muston dans Appia 1987 ; 54) et, si on disait ne pas forcément avoir les données nécessaires, on a bien eu, au total sur tous nos entretiens dans la vallée, une occurrence de cet élément chez notre locutrice de Torre. Au moment de traduire « Elle n'y est pas encore arrivée », avant de tenter une version plus occitanisante « *A lh'é pancoù aribà* », celle-ci avait d'abord donné spontanément une autre plus italianisante sur le modèle de « *farlo* » dans le sens de réussir, d'arriver à quelque chose, « *A l'à pancoù fàch* » [ala' paŋku' fatʃ] avec une forme participiale du verbe « faire » comme on la trouve en haute vallée et plus au Sud. Un exemple ne suffisant pas à démontrer quoi que ce soit ni à prétendre pouvoir démontrer toute (aussi rare soit elle) la description faite jusqu'à présent, on invoquera là, pour avancer une hypothèse, des raisons sociopsycholinguistiques liées à sa fréquentation en famille d'individus parlant le *bubiarel* de Bobbio (son beau-père et son mari à l'époque), variété avec laquelle, si elle veut aujourd'hui parler encore occitan, elle sera nécessairement plus facilement exposée, étant celle avec le plus de locuteurs dans la vallée. Cette hypothèse reste à nuancer ; on sait qu'elle connaît, entre autres, notre autre locuteur de *tourasin* et qu'elle est peu en contact avec les initiatives en matière de préservation de notre locutrice de Bobbio mais c'est à peu près tout ce qu'on pourrait avancer pour tenter d'expliquer l'utilisation par elle d'une telle forme. On assiste peut-être là à un phénomène d'idiolectalisation, c'est-à-dire de développement d'une variété linguistique propre à un individu, basé sur un syncrétisme entre une souche plus « native » et la rencontre avec des formes connues voisines voire plus prestigieuses au moment de l'isolement du locuteur qui voit les occasions d'échanger dans sa langue première se raréfier.

On peut néanmoins, en restant dans le domaine de la déixis spatiale, ré-insister, depuis notre *patouà* de basse vallée, sur la nature de transition dans l'occitan cisalpin des parlers de la Val Pellice. En partant de celle-ci vers le Sud, on retrouve le pronom démonstratif neutre typiquement occitan « *aquò* » [a'ko] en opposition au système septentrional qui connaît là une nuance entre une version proximale [ei'son] et une autre distale [ei'quen] de ce pronom (Pons 2023 ; 44-45). On rencontre pourtant aussi dans les vallées centrales et méridionales une version à valeur proximale [ai'so] (Pons 2024) là où la Val Pellice a cette fois-ci la série [so, i'so] auxquels ont rajouté généralement l'adverbe déictique « *isi* » pour préciser. Mais on a également une version [ei'son] et [ei'quen] à Angrogna, connue, dans son vallon latéral septentrional, pour faire le lien avec le Nord linguistique (Rivoira 2007 ; 21-22). Sur ce point de la présence d'un [n] final dans le pronom démonstratif, la Val Pellice,

et notamment Angrogna, rejoint cette fois plutôt l'ensemble « vaudois » et par extension, septentrional en ayant sans-doute ajouté la nasale à la fin par analogie avec le système du Nord. Là dessus, nos recherches dans la basse vallée nous ont peut-être justement permis de rattacher plus amplement la Val Pellice à l'un des deux ensembles. En effet au moment de demander à nos deux locuteurs de Torre de traduire « à part cela », l'une a donné « *a part so sì* » [a,paʁt'sɔ'si] et l'autre un pronom neutre où s'entendait la nasale finale (impliquant de pouvoir abandonner l'adverbe déictique supplémentaire « ici » en sous-entendant déjà une certaine distance, logique dans le contexte, avec l'objet) [apaʁtso^ŋ]. On avait aussi repéré une forme de démonstratif neutre « *sēn sì* » [sɛ̃'si]. Sans la pré-nasalisation du milieu on aurait pu penser, à l'entendre rapidement, à une copie du français chez VPT dont le français est justement aussi la langue maternelle. Deux éléments viennent néanmoins nous rappeler à la prudence nécessaire quant à la réalisation de type [apaʁtso^ŋ]. L'un est digne d'intérêt pour lui-même et nous donnerait à voir un bel exemple de dégradé de transition ; à savoir la prononciation encore faible de cette nasale (en témoigne sa vélarisation, normale en coda ici, et sa mise en exposant dans une espèce de coarticulation ou pré-nasalisation preuve d'une prononciation atténuée). La seconde nous oblige au doute par honnêteté scientifique, cette version avec l'apparition de la nasale ayant été réalisée par le locuteur ayant également des origines à Angrogna, on ne peut exclure l'hypothèse chez ce locuteur d'un mélange entre deux ou d'avantage de variétés, surtout sur de tels traits ultra-spécifiques, voire de cas de polymorphismes. Pour une fois, Angrogna qui avait été étudiée aux côtés de la haute vallée (Rivoira 2007), pourrait éventuellement rejoindre sur un aspect plutôt la basse vallée et particulièrement Torre et Luserna où son torrent débouche sur le Pellice. Notons d'ailleurs qu'en suivant la classification des groupes vaudois de Morosi (1890), il est normal qu'on soit amené à trouver dans la basse vallée plus de traits septentrionaux que méridionaux, celle-ci faisant partie du cinquième groupe, dit « externe », en compagnie de localités de la basse Val Chisone.

4.1.2 *Parler de la basse vallée aux confins de l'occitan : entre la haute vallée et la plaine*

Venons-en désormais au cœur de notre étude du *tourasin*, à savoir sous l'angle du contact avec la plaine, ou dit plus largement, de son statut de transition du domaine occitano-roman, ici la variété *pellicese* (*pelisenca* en occitan) qu'on qualifiera, à l'issue des considérations précédentes, de cisalpin centro-septentrional, vers celui gallo-italique, ici représenté par le piémontais dans sa variété turinoise (Telmon 2001 ; 54-80 dans Regis & Rivoira 2023a ; 33) ou éventuellement pignerolaise

« rustique » (Regis & Rivoira 2023b ; 123). Pour ce faire, on suivra un cheminement en trois grandes étapes qui nous permettront de toucher à une assez grande variété de points sur lesquels se pencher. D'abord, nous repartirons de certains traits cartographiés par l'*ALEPO* et discutées par Telmon dans son article pour les confronter à nos données afin de situer notre parler dans la géo-linguistique, non plus du cisalpin en lui-même, mais de celui-ci au contact du piémontais. Ensuite nous nous pencherons sur certains autres traits notoires qu'on a rencontrés se différenciant notablement du système occitan tel qu'on le connaît dans la vallée et qu'on mettra en relation avec des éléments semblables mentionnés dans un article de Matteo Rivoira et chez Jean-Louis Sappé dans son dictionnaire de la Val d'Angrogna (2012). Finalement, de manière plus visuelle, on suivra le modèle de tableau comparatif utilisé par Matteo Rivoira dans son article avec Riccardo Regis sur les « zones grises » linguistiques (2023b) pour l'employer sur notre cas d'étude dont on pourra ainsi soupeser le degré d' « occitanité » ou, à l'inverse, de « piémontéisation ». Reprenons donc les données discutées par Telmon afin de voir ce que les traits choisis dans son article nous disent du passage d'un système « interne » à l'occitan (avec pour référence Villar, commune juste au-dessus de Torre) à un autre vraiment « externe » (avec Bibiana à la sortie de la vallée séparée de Torre par Luserna San Giovanni) pour reprendre les termes de Morosi (1993 ; 989-1003). Si nous n'avons pas toujours les données nécessaires pour placer le *tourasin* sur ce spectre de variation, on repassera en revue certains de ces traits intéressants pour dresser un portrait de cette transition occitano (gallo) – italique propre à la vallée.

La première carte illustre le passage, pour la conjugaison de la 4^e personne du présent de l'indicatif, d'un type occitan avec une désinence originellement finie en -M (mais généralement postériorisée à [ŋ]) qu'on retrouve à Villar [pɔrtə(ŋ)]⁷⁷ à celle piémontaise en -UMA qu'on retrouve à Bibiana [pur't(u)ma]. Nous n'avons malheureusement pas d'exemple de cette conjugaison dans nos données en *tourasin* qui sont basées sur des récits (un conte et une fable) peu enclins à porter une telle forme comme l'est aussi peu la fameuse légende en *rourénc* « Lou bouc e lou lu ènt la capella de Rourà ». Malgré ce manque de données fiables à ce propos, il était ressorti de la discussion avec notre locutrice de Torre que le modèle de la 4^e personne y était encore de type occitan [əŋ] mais que l'impératif portait déjà la marque de la forme piémontaise ce qui se vérifie jusque dans la haute vallée, où l'on a « *parlënma* » et « *parlouma* » à Angrogna (Rivoira 2007 ; 56). C'est justement uniquement sous forme impérative que la Satire de Muston nous donnait un témoignage de cette 4^e personne, effectivement, et tout logiquement, de type piémontaise « *Endoumsene* » (« allons nous en ») (Appia

77 Notons l'avancement de l'accent à la voyelle thématique dans l'ensemble « vaudois » contrairement au reste qui le maintient sur la désinence tendant à refermer dans l'exemple du verbe « porter » la première voyelle et à ouvrir la deuxième [pur'teŋ].

1987 ; 58) dans cette variété de Luserna (Rivoira 2024c ; 722). Le -a final tombe dans cette forme composée pour des raisons accentuelles devant l'ajout du réfléchi et de la préposition rendant déjà la forme *sdrucchiola* (c'est-à-dire accentuée sur l'avant avant dernière syllabe). VPT nous donnait pour cette forme « *ëndouma* » à Torre (on sait que la basse vallée fait « *ëndâ* » pour « aller » contre « *anâ* » dans la partie haute) et, se rappelant du *bubiarel* de son mari, un équivalent sans le -d, à Bobbio.

Le trait suivant analysé par l'auteur était celui du comparatif de supériorité « plus » selon que celui-ci soit, comme en français et en italien issu du latin PLUS, ou comme par exemple en général dans la péninsule ibérique issu de MAGIS. En suivant l'*ALEPO*, il semblait, d'une part que le choix entre ces deux formes définissait assez systématiquement l'appartenance soit à l'occitan soit au piémontais et d'autre part que nos deux points en Val Pellice différaient entre eux. On ne parle, quant à nous, pas de domaine « gallo-roman » ici car, si c'est sous ce terme que l'auteur regroupait occitan et franco-provençal, on voit comment les deux sont ici bien séparés, ce dernier suivant bien le modèle français et italique là où l'essentiel des Vallées occitanes suivait la forme MAGIS qu'on retrouve effectivement souvent dans le domaine, bien qu'en concurrence avec celle issue de PLUS. Là où le gascon privilégie souvent la première (« *més, mei* » avec très rarement « plus »), le languedocien et le provençal, comme notre ensemble vivaro-alpin connaissent simultanément les deux formes (« *mai, pus* »). Ainsi la carte donnait à Villar la forme issue de MAGIS, effectivement mentionnée dans la morphologie de la haute vallée avec la même fonction que celle venant de PLUS : on trouve autant « *mai* » que « *pi* » ou « *pu* » (Rivoira 2007 ; 12), ce qui implique qu'on doive nuancer la vision donnée par la carte d'une haute Val Pellice semblant plus strictement occitane, ou du moins méridionale : celle-ci fonctionne sur le même polymorphisme que la plus grande partie du domaine d'oc. À l'inverse, Bibiana rentre ici dans le choix « piémontais » (à vrai dire gallo-italique au sens géographique le plus large du terme). On a quant à nous à Torre, sur les cinq occurrences de « plus » dans la fable, toujours reçu « *pi* » (dix fois donc en comptant les deux traductions qu'on a) avec seulement cette version centralisée en [i] (voire souvent sa version non-arrondie [i] faisant penser, suite à la palatalisation du -L post-consonantique à la contamination du yod, devenu pleinement voyelle, par le [y] qui s'y serait fondu en le postérieurisant). Nos données, en montrant l'absence d'une solution de type MAGIS > *mai*, semblent donc pouvoir confirmer la plus grande proximité du *tourasin* avec Bibiana, et donc avec la plaine, qu'avec Villar juste au-dessus et le système plutôt pan-occitan de la haute vallée. Notons que cette absence paraît se confirmer avec plus d'appui en observant le rôle en haute vallée qu'on avait pu assigner à la distinction entre les deux solutions. En effet, notre traduction en *bubiarel* fournissait trois fois la version « *pu* » [py] quant il s'agissait du comparatif de supériorité mais « *mai* » [maj] comme adverbe dans une tournure d'insistance : « mais plus il soufflait, plus l'homme... » donnant alors « *ma mai soufflhava, ënt mai l'om...* ».

On s'était arrêté plus haut sur le système de l'adjectif démonstratif qui, pour rappel, trouvait une version « méridionale » sur le modèle plus pan-occitan de la forme ATQUE+ECCUM+ISTE face à un autre septentrional faisant tomber le [s] pré-consonantique (cf. 4.1.1). On avait dit avoir trouvé à Torre pour une même traduction (à savoir « *ce pays* ») : un « *stou* » de la part de VPTA et un « *'quest* » par VPT. Ce « *stou* » [stɔ] est tout à fait étrange comme démonstratif masculin dans un occitan qui ne connaît pas de telles formes et la légère ouverture de la voyelle pourrait à première vue le faire se rapprocher plus d'un italianisme. Après écoute attentive, on note cependant vite qu'il s'agit plutôt d'une influence piémontaise qui connaît en effet une forme de type [stu] (Regis & Rivoira 2023a ; 42). Le *sənjənin* parlé par ailleurs par le locuteur possède d'ailleurs les formes pronominales très proches « *sti si*, *ste si* » (Sappé 2012 ; 14) faisant penser ici à une assimilation sur ce modèle. La forme « *'quest* » [kest] fournie également à Torre fait quant à elle figure de transition vers l'italo-roman qui, dès le piémontais perd le morphème étymologique initial -ATQUE, ce qui n'est pas étonnant dans le système accentuel italien et même ici, par affaiblissement jusqu'à l'amuïssement de la voyelle initiale. On a en effet la forme [kust] en piémontais (*ibid.*) ; on a donc là encore une forme occitane mais dont la morphologie se piémontéise : (oc.) [akest] > [kest] < [kust] (piém.).

Était ensuite passé en revue le système de l'adjectif « tout » dont toute la série TOTUS, TOTI, TOTA, TOTAE a palatalisé au moins sa première voyelle (> tüt(a) ['tyt(a)]) à Bibiana qui suivait en cela le modèle gallo-italique en compagnie des autres points d'enquête de sortie de vallée (gallo-italique plus que seulement piémontais car ce trait allait jusqu'à Tende dont le parler touche le ligure) (Telmon 1993 ; 981). L'ensemble alpin « gallo-roman » du Piémont occidental appliquait, sinon généralement la palatalisation au masculin pluriel au niveau vocalique, déjà influence ou point commun avec le piémontais voisin, (> « *tut(i)* » ['tyt(i)], « *tüche* » ['tytʃe] en Val Varaita (Otonielli 2012 ; 49)). Mais à celle-ci s'ajoutait ponctuellement à travers tout l'ensemble occitan cisalpin également celle du phonème suivant, à savoir celle de la consonne occlusive alvéolaire [t] palatalisée comme sur le modèle, qu'on connaît bien, du -CT > [tʃ], phénomène retrouvable en piémontais notamment oriental (sur le modèle lombard) mais aussi dans le Sud *Cuneise* vers Mondovì et proche de la Ligurie (Regis 2012 ; 86). On retrouvait entre autre cette palatalisation « complète » de la forme masculine plurielle « tous » > « *tucchi* » ['tytʃi] à Villar et donc en haute vallée, là où le reste de la série rejoint le modèle plus pan-occitan « *tout(a)* » ['tut(a)] (avec cependant Angrogna servant de transition vers la basse vallée avec un masculin pluriel « *tuch* » ['tytʃ]) (Rivoira 2007 ; 35). Nos enquêtes nous ont permis de récolter le masculin singulier et féminin ('tut et 'tuta à Bobbio), avec effectivement cette palatalisation vocalique à Torre amenant le [u] à [y] : « *tut* » [tyt] au masculin et « *tuta* » [tyta] au féminin prouvant la généralisation du phénomène aux deux genres de la série. Le plus important était de vérifier que la palatalisation vocalique s'étendait bien également au féminin, ce qui est confirmé, et

on pouvait dès lors avancer avec sécurité que, pris entre une haute vallée faisant au pluriel ['tytʃi], ['tute], Angrogna faisant ['tytʃ], ['tuta:] et Bibiana suivant le modèle piémontais occidental ['tyt(:)i], ['tyt(:)e], la basse vallée et le *tourasin* s'approcheraient plus de ce dernier, ce qui nous a été confirmé par une autre rencontre avec notre première locutrice à qui on a expressément posé la question. Le modèle tourasin était en fait partiellement retrouvable en regardant le texte de Muston : « *tut* » ['tyt], « *tui* » (avec la chute de l'élément occlusif intervocalique) ['tyti], « *tuta* » ['tyta], « *tute* » ['tyte].

Sur la position du pronom réfléchi dans des constructions verbales (ici essentiellement à l'infinitif), on observait encore une vraie opposition entre le modèle de la haute vallée et celui de la sortie. En effet pour le questionnaire « va te peigner », si Villar employait la forme plus « gallo-romane », généralement majoritaire dans les hautes vallées sur le modèle français (Regis & Rivoira 2023a ; 87) du pronom placé avant le verbe, le parler de Bibiana quant à lui suivait un modèle qualifié par l'auteur d'« italique » qui le place après, mais, fait intéressant et encore selon lui d'origine piémontaise, sans la préposition « a » là où l'italien ou encore le castillan le mettraient « *vai a pettinarti* » (1993 ; 983). Nos données à ce niveau ne concernent pas comme ici un impératif mais bien un exemple d'enclise du pronom clitique en rapport à un infinitif. Pour traduire « pour ne pas te voir » on avait eu les deux fois à Torre une forme tendant vers celle « italique » de Bibiana avec une postposition du pronom réfléchi « *a pa vèir-te* » ou encore « te détacher » > « *destacate* ». Sur le point de la présence ou non de cette préposition « a », notre exemple ne nous permet pas de savoir si on y trouverait une influence piémontaise. Il faudrait typiquement pour ça avoir également une forme impérative qui l'implique dans ce cas comme dans les deux langues nationales péninsulaires évoquées au-dessus alors que le « a » dans notre traduction correspond, on l'a vu, à un lien de cause à effet transcrivant en français un « pour » ou accompagnant, comme c'est le cas ici, une interrogation du type « comment se fait-il ? » : « *Coum i fan-lour a pa vèir-te ?* ».

Un autre trait observé par Telmon était la forme de l'adjectif possessif qui s'opposait selon un système gallo-roman « assimilé » dans lequel la partie vocalique suit la première personne et donc s'assimile en une seule série au singulier (« *mon, ton, son* ») contre celui italique dit « dissimilé » dans lequel la deuxième et la troisième personne ne suivent pas la forme de la première (en italien « *mio, tuo, suo* » et en piémontais [mɛ, tɔ, sɔ] (Regis & Rivoira 2023a ; 41)). On sait par ailleurs comme on l'avait déjà dit dans l'état de la question (cf 1.3.1), en regardant la traduction de l'évangile par Bert, que le système des variétés « externes » était de type « dissimilé » et quasi identique aux formes piémontaises (Rivoira 2024a ; 71). C'est également Matteo Rivoira qui notait dans le texte l'exception des formes « *moun Seigneur* » et « *toun Diou* », probable calque du français, qui s'alignent sur notre seule donnée au masculin à ce sujet : pour « son manteau » > « *soun mantèl* » dans les deux cas à Torre. Cette forme « *soun* » inspirée de la haute vallée occitane sort ici du schéma *tourasin* et devrait

être interrogée d'autant plus que nos deux locuteurs nous l'ont donnée : influence *angrognina* chez l'un, *bubiarella* chez l'autre ou bien occitanisation de la forme piémontaise (par fermeture de la voyelle) ? A Bobbio on avait recueilli une forme féminine de ce même « manteau » (« *sa mantèlina* ») avec la forme de l'adjectif de l'autre vallée, d'ailleurs forme simple non composée de possessif la plus pan-occitane (et française) « *ma, ta, sa* » qui s'opposait à celle obtenue en basse vallée pour « *sa force* » qui reprenait en effet la forme piémontésante trouvable dans le texte de Bert (et valable autant pour le pronom que pour l'adjectif) : « *soua forza* ». La carte de l'*ALEPO* décrivait un taux de piémontésation indiqué par des chiffres de 1 à 8. Bibiana, on s'en doute au regard fait par Rivoira et reconfirmé par nos données sur Torre, s'était vu attribué le 8 ayant totalement adopté le système piémontais « dissimilé » tandis que Villar avait le 1, compréhensible si, au-delà de la série « assimilée » de l'adjectif, on regarde celle du pronom possessif dans la haute vallée, qui connaît déjà une forme piémontaise : notablement similaire au masculin « *mé, to, so, noste, voste, so* » coexistant avec « *miou, téou, séou...* » (Rivoira 2007 ; 28) et d'ailleurs également à Angrogna sur la gauche du torrent Vëngie, à l'est dans le parler *sënjanin* (Sappé 2012 ; 14). Les formes féminines s'approchent du piémontais mais dans un schéma fréquent en occitan « *mia, toua, soua...* ». Le schéma ne se sépare de cette basse vallée et de la plaine que par la non centralisation de la vocale au pluriel masculin « *nosti* » // « *neusti* ». Cette centralisation à [e / ø] est une vraie caractéristique de la basse vallée comme transition vers le piémontais, pensons par exemple à « *mi siou* » (« je suis ») passant à Torre à « *mi seui* ». On comprend tout de même comment même la haute Val Pellice est légèrement plus piémontésée ici que Pramollo, à la confluence des vallées Germanasca et Chisone, qui a reçu le degré 0 avec des formes plus strictement « occitanes ».

Dans son article, le linguiste s'intéressait ensuite au traitement au pluriel des noms masculins finissant en -EL. La Satire de Muston offrait l'exemple des « cheveux » (« *i cavei* ») avec l'adjectif « beau, bel » ; de « beaux yeux » donnant « *bei uil* » (Appia 1987 ; 55-58). Les questionnaires prévus par nos enquêtes ne prévoyaient pas de recueillir ces formes mais on est allé les demander spécialement à notre locutrice et il était apparu que le *tourasin* gardait le modèle occitan de l'invariabilité (« *lo mantèl* » > « *li mantèl* ») en tout cas selon les affirmations de VPT et son rejet de la forme piémontaise qui lui sonnait étrangère. Pourtant, si on considère que le texte évangélique de Bert est essentiellement basé sur le dialecte de Torre, il nous suffit de regarder la toute dernière page (21 ; 23) pour trouver la formes « *i fratei* » pour dire « les frères » (1838 ; 232). Notons en parallèle qu'on retrouve dans le texte aussi de nombreuses occurrences d'un autre adjectif, possessif cette fois-ci, qui suit bien le modèle piémontésant du *sënjanin* d'Angrogna, commun à Luserna San Giovanni (San Giovanni étant la partie à gauche du Pellice, là où débouche le Val d'Angrogna : « saint Jean » > « *sënjan* ») : « *mei, sei* » (Sappé 2012 ; 13) mais il ne s'agit pas là du même contexte, la carte

considérant l'évolution du latin -ELLUM.

Pour finir sur ces traits dans les cartes de l'*ALEPO*, on peut d'une certaine manière grâce à nos données s'intéresser au paradigme de l'article déterminant défini. Dans notre vallée, au schéma de Villar et de la partie haute qu'on connaît déjà avec un masculin [lu, (l)i] et un féminin invariable [la], s'opposait celui de Bibiana qui, certes était piémontais (disons même italien) pour le féminin [la, le] mais, chose notoire, étant encore indiscutablement occitan pour le masculin [lu, i] avec une forme du singulier issu de la deuxième syllabe du ILLUM latin contre le piémontais (et encore l'italien) issu de la première donnant « *ël* » [əɫ]. A noter qu'on retrouve celui-ci tout au nord de l'occitan cisalpin à Bardonecchia et à Sestrière (pour cette dernière localité, haute Val Chisone d'autant plus piémontaisée que dévaldéisée depuis le début du XVIII^e siècle). Ainsi, on ne cherchera pas ici à voir de quel côté notre parler de basse vallée tend le plus, les deux extrémités n'étant pas pour une fois si opposées. On pouvait déjà cependant s'intéresser au système du déterminant par l'exemple des prépositions articulées l'impliquant qui, dans la haute vallée, donnait lieu à des contractions sur le modèle du « *del* » bien connu donnant « *dër* » ou « *dar* » (Rivoira 2007 ; 6), le second, avec la décentralisation de la consonne vers [a] se rapprochant de la tendance de la basse vallée, en témoigne le texte *sənjənin* de Muston « *dar tamp* » (« du temps ») et son titre « *Lestoria dar viage dar Pappa (...) dar ciel* » (« L'histoire du voyage du Pape (...) du ciel »), malgré la présence d'un « *dël* » (Appia 1987). Mieux pourtant, si on pensait avec l'*ALEPO* que Bibiana et son article masculin occitan constitueraient une barrière contre l'infiltration piémontaise, on a trouvé « *ël* » dans nos collectages à Torre. Alors que même le texte de Muston maintient généralement « *lou* » à Luserna (avec cependant un exemple de [əɫ] entre deux [t] « *ënt ël tresor* » (« dans le trésor »), on a pu recueillir de nombreuses occurrences de cet article piémontais sans règle apparente concernant son choix face à celui occitan. Pour voir l'aspect assez aléatoire de ce polymorphisme occitano-piémontais, on a décidé d'illustrer l'emploi des deux formes chez nos deux locuteurs sous forme de tableau comparatif⁷⁸.

	VPT	VPTA
soulèlh	lou	lou
pì fort	ël	ël
prim	ël	ël
mantèl	ël	ël
pì fort	lou	ël
viajatoù	ël	lou

78 Notre dixième et dernière annexe est justement constituée de deux photos prises à Angrogna pour illustrer ce polymorphisme entre un article piémontais et un autre occitan, ici dans la toponymie.

soulèlh	lou	lou
viajatoù	ël	lou
mantèl	lou	ël
soulèlh	ël	lou
pì fort	ø	lou

Notons (cf. transcription dialectologique en annexe) que notre locuteur VPTA avait choisi le terme « viandant » à la place de « viajatoù » mais cela n'importe que très peu n'affectant pas la structure initiale du substantif (ayant tout deux la même racine) et ne changeant rien à la structure très simple de la fable construite sur seulement quelques noms et groupes nominaux. Nous n'avons pas mentionné non plus à un moment du texte une autre utilisation du terme « voyageur » devant une préposition articulée : « *al* » chez VPT et « *dël* » chez VPTA. Ce polymorphisme peut faire penser empiriquement à un cas très peu documenté semble-t-il et situé à l'autre bout du domaine mais, cette fois-ci, à l'intérieur de celui-ci et non pas sur le point de rencontre de deux langues comme ici. On a en effet pu constater en pays de Nay dans le Sud-Est du Béarn, près de Lourdes, un « système » semblable alternant sans règle apparente entre le choix de l'article pan-occitan « *lo* » de la plaine, encore utilisé dans les parlers voisins de Pau et de la vallée d'Ossau, et l'article « *eth* » (et le féminin « *era* » vs. Occitan « *la* ») propre au gascon pyrénéen. Il s'agirait en revanche dans ce cas, selon les hypothèses, plutôt d'une innovation montagnarde ayant gagné du terrain (Dingirard 1982 ; 53) là où le cas de Torre tient d'une pénétration des formes de la plaine dans la montagne. En Gascogne cet exemple semble assez propre à cette zone de piémont béarnais qu'est le pays de Nay se trouvant sur la frontière entre le système ossalois et celui de la plaine « pan-occitan » donnant ainsi lieu à ces cas de polymorphisme semblant souvent tenir à des raisons euphoniques subjectives, ce qui resterait à investiguer (« *lo pair* » mais « *peth moment* »)⁷⁹.

Avant de tenter une illustration schématique de la « zone grise » occitano-piémontaise *tourasina*, on souhaiterait s'arrêter sur quelques autres points dignes d'intérêt dans sa caractérisation comme parler de transition vers la plaine face à l'occitan de la haute vallée.

D'abord, si on avait eu plus de mal à faire le lien entre la palatalisation de l'occlusive intervocalique dans l'évolution *altopellicese* de TOTI (>[tytʃi] sur le modèle du groupe -CT) et celle qu'on retrouve en piémontais oriental comme évolution de -CT ([fatʃ] égal à la version occitane

⁷⁹ Cette digression sous forme de tentative de comparaison vient, comme dit ci-dessus par le terme d'« empirisme » qu'on a employé, du témoignage de l'auteur en partie originaire de cette zone qu'il connaît bien et dont il a pu entendre le parler.

majoritaire par pur hasard, aux côté de la réalisation lombarde), la division, non donnée dans l'*ALEPO* par Telmon, de la vallée entre un type [fatʃ] et un autre [fajt] est plus logique. On avait expliquée plus haut le fait que la basse vallée réalise [fajt] comme une approche vers le système septentrional, étirant nos arguments jusqu'à émettre l'hypothèse que le cinquième groupe de Morosi, celui « externe » dont fait partie notre basse vallée, était par nature plus tourné vers le Nord regardant vers ses autres composantes que sont Prarostino par exemple, à la sortie de la Val Chisone. En fait, cette variété dans l'évolution du groupe consonantique « bi-occlusif » latin n'est pas qu'une affaire occitane entre parlers centraux et septentrionaux ; ce que de notre point de vue on réduisait souvent au terme « cisalpin », lequel devrait en fait ici qualifier toute la région piémontaise. Ce choix de le faire passer à [it] plutôt qu'à [tʃ] serait en fait plus une affaire de contact, de tension vers la plaine piémontaise qui, ici dans sa variété « centrale » et turinoise, fait de même : FACTUM > *fait* [fajt] (Regis & Rivoira 2023a ; 33). De même, de son point de vue occitan, Jean Sibille dans son passage en revue des parlers du Briançonnais s'arrêtait en décrivant l'isoglosse entre les deux solutions comme passant au Sud de la Val Germanasca et laissant au reste plus au sud la version [fatʃ]. Pourtant la carte qui suivait son propos illustrait avec précision, au milieu du schéma cisalpin, la division de la Val Pellice entre les deux solutions, laissant justement Torre du côté de [fajt] (Sibille 2007 ; 341-342). C'est sans-doute l'attention aux travaux de Genre qui lui ont permis de respecter ce degré de précision par dessus lequel il passait cependant un peu vite à l'écrit en parlant de celle-ci comme d'une solution piémontaise, ce qu'elle est certes mais pas seulement (alors que sa carte intègre bien Torre à l'ensemble occitan!). La carte donnant plus de détail que le texte sur ce point on trouve une zone, un peu plus au Sud, probablement à la sortie de la Val Po ou Varaita qui donne également « *fait* » sans que soit spécifié la localité. On voit juste par cet exemple le statut compliqué du parler de Torre et de la basse vallée en général, carrefours multidirectionnels à la fois entre occitan cisalpin du Nord et du Sud et entre occitan et piémontais, légitimant cette appellation de « zone grise » sur laquelle on reviendra à la fin de cette partie.

Élément lexical notoire, on a constaté à Torre l'absence totale de toute forme occitano-romane de la préposition « avec » issue de l'étymon APUD (du Pays Valencien « *amb* » jusqu'à Villar Pellice « *oub* »). Si à Bobbio, pour traduire « avec » on a toujours eu « *'ou* », on a en revanche toujours eu « *coun* » à Torre issu de CUM comme sur le modèle italien et piémontais : c'est ici définitivement la version piémontaise [kuŋ] et donc assez incontestablement une influence de la plaine. C'est d'ailleurs logiquement par extension l'unique forme qu'on trouve dans les Satires de Muston (*op. Cit*) et plus anciennement, on le trouve déjà à côté de « *aub* » dans les textes vaudois des XV^e et XVI^e siècles, cette fameuse littérature et sa « langue » vaudoise qu'on soupçonnait pourtant

moins d'être déjà influencée par le piémontais (Sibille 2007 ; 458).

Une particularité très propre à notre basse vallée, entre San Giovanni et la partie basse de Villar (Rivoira 2024a ; 70), on l'a déjà mentionné, est l'ouverture à [a] de -E ([ə] généralement dans la haute vallée) devant une nasale qu'on retrouve déjà dans certaines localités d'Angrogna, essentiellement celles représentant le parler *səŋjanin* (Sappé 2012 ; 12) : on a ainsi eu « *countant* » (« content »), « *sampe* » (« toujours »), « *dəzməntia pa* » [dəz'məntja'pa] (« n'oublie pas ») voire « *immediatamant* ». Ce qui explique par ailleurs les hésitations dans nos transcriptions phonétiques où on a pu entendre des phénomènes de nasalisation, qu'il faudrait nuancer et remesurer (« *coumēnsa* » écrit dans la graphie *concordata* avec le « *ë* » de la haute vallée par habitude mais donnant quelque chose comme [kumə̃'sa] en contexte).

On a ensuite confirmé une série, sinon de conservatismes, du moins d'italismes morphologiques dans le lexique à Torre. D'abord dans la fable, l'adjectif « pauvre », de **PAUPER**, qui avait une forme à diphtongue, assez répandue en occitan, dans la haute vallée « *paoura* » [pawra] donnait « *povra* » proche du « *povera* » italien et pris au piémontais qui a aussi fait tomber le [e] intervocalique. La diphtongue étant déjà présente dans l'étymon, on aurait du mal à qualifier la version italique de plus conservatrice vocaliquement (ayant quant à elle monophthongué [aw] > [ɔ]) mais on doit reconnaître l'innovation de la forme occitane qui semble avoir perdu la labiale sans que celle-ci ne laisse de trace. Devenu labio-dentale en Italie, on peut imaginer qu'elle a pu ailleurs, typiquement en occitan, finir par devenir semi-consonne induisant, ou se fondant dans, la diphtongue en [w]. De fait, on ne peut qu'affirmer pour le parcours phonétique historique de **PAUPER** en basse vallée qu'il a suivi celui de l'ensemble italo-roman à savoir voisement de l'occlusive puis recul en fricativisation sonore.

On insiste sur ce parcours car un autre exemple de ce type caractérise aussi bien la basse vallée en la rapprochant plus de l'italo-roman que de l'occitan : le cas du verbe « arriver ». Construit sur le substantif **RIPA** (« la rive ») auquel on a rajouté la préposition **AD** pour indiquer la direction, l'évolution de type occitane qu'on a en haute vallée « *aribâ* » est en l'occurrence plus conservatrice avec pour seule évolution (sans considérer ici la spécificité nord-occitane de la dé-gémiation du -R < **ARRIPARE**) le voisement du [p] à [b] (voire [β] en position intervocalique, plutôt aquitano-pyrénéen et ibérique) là où, comme pour **PAUPER**, l'italo-roman a fricativisé : [p]>[b]>[β]>[v]. La traduction des évangiles de Bert présente en effet la version « *arrivâ* » (Rivoira 2024a ; 70) dont on peut supposer que le double -R ne provienne que de l'influence graphique du français, seule orthographe vraiment maîtrisée par l'auteur car, à côté du -R unique en alpin, le piémontais (et le gallo-italique en général)

n'est pas non plus très enclin à le géminer quitte d'ailleurs à ne plus le battre mais à l'uvulariser (c'est la prononciation de VPT surnommée « *R moscia* » en Italie (« R flasque »)). Ainsi on a bien eu la forme « *arivà* » [ari'va] pour la traduction d'« arrivée » avec VPTA quand VPT semblait encore utiliser des formes de la haute vallée avec une prononciation très clairement similaire à celle de Bobbio [ari'ba]. On avait trouvé dans la Satire de Muston un exemple notoire de ce genre d'évolutions passées par une désocclusion puis un bêtacisme inversé ([b]>[v]) avec le mot « cheveux » qui donnait à Luserna « *cavei* » (au singulier « *cavel* » venant de CAPILLUS) montrant l'étendu du phénomène en basse vallée qui va donc plus loin que le simple exemple déjà bien connu à travers la Romania de « arriver ». Le piémontais ayant d'ailleurs « *cavel*, *cavej* » son influence en basse Val Pellice est évidente face à un occitan « *pel* » et un italien « *capello* » plus conservateurs.

La haute vallée semble avoir fait passer le morphème -BILIS à « -bou » donnant pour « possible » à Bobbio « *pousibou* » [pu'sibu]. Encore ici, VPT suivait quant à elle ce modèle, mais VPTA suivait le modèle occitan de « *poussible* » qui fait tomber la post-tonique mais garde la finale, là où l'italien garde toutes les voyelles et le piémontais fait plutôt tomber la finale.

On peut ensuite s'arrêter un instant sur le système interrogatif. Rappelons que les parlers de la haute vallée ajoutent le pronom personnel sujet atone après le verbe (Pour ce paragraphe : Rivoira 2007 ; 30) ce qu'on pu recueillir à Bobbio : « T'ont-ils déjà détaché ? » > « *T'an-la jo destachà ?* » avec le pronom placé après l'auxiliaire dans la forme composée. On a pu observer un relâchement de cette structure dans une tournure interrogative négative avec le pronom atone placé avant comme déjà décrit par Rivoira (*ibid.*) et, plus étonnant, ce qui nous permet d'y voir là un relâchement, le maintien de la désinence en -S de la deuxième personne : « Et n'as-tu jamais été libre ? » > « *E tu sies ø jamai istà libre ?* ». Habituellement, selon l'étude morphologique du linguiste *pellicese*, si ce [s] réapparaît dans la tournure interrogative (« *tu sie* » « tu es » > « *sies-tu ?* » « es-tu ? » ; on avait aussi eu « as-tu ? » > « *as-tu ?* », « veux-tu ? » > « *veus-tu ?* » et « vois-tu ? » > « *ves-tu ?* » ou l'interrogative conditionnelle « où irais-tu ? » > « *ount anëris-tu ?* », « ferais-tu » > « *Faris-tu ?* »), il disparaît dans la forme interrogative négative « *mingës-tu ou tu minga pa ?* » (« tu manges ou tu ne manges pas ? »). Ainsi la sauvegarde de ce [s] ici dans une tournure interrogative négative privée de son pronom sujet atone postposé (qui n'est pas un caprice graphique de notre part mais bien ce qui s'est entendu dans l'enquête [ʔetysjesdʒa majista'libre] (« tu sies ø... »)) constitue selon toute vraisemblance une chute et donc un relâchement volontaire ou involontaire de la structure classique. Le pronom « *la* » se retrouvait pour les formes impersonnelles : « T'arrive-t-il parfois... ? » > « *D'viege la't capita... ?* » ici antéposé comme dans la forme française « est-ce qu'il t'arrive... ? », ou encore « *mais est-ce possible ?* » > « *Ma é-la pousibou ?* » avec le « ce » français originellement démonstratif, parfaitement

traduit par le pronom « *la* ». Une dernière forme intéressante en haute vallée qu'on avait recueillie était, pour traduire « Comment (ceux-ci) font-ils... ? » > « *C'ma fan-li lour... ?* » avec le « *li* » postposé comme pronom personnel sujet atone de troisième personne du pluriel auquel à été rajouté par insistance sa version tonique « *lour* ».

Confrontons ce système à celui que nos données nous ont fourni pour la basse vallée. On avait eu, avec VPT, l'utilisation, sur le modèle affirmatif, d'un pronom sujet atone « *a* » qui semblait être celui de la troisième personne du singulier mais ici employé au pluriel, normalement « *i* », comme présent dans le texte de Muston (Rivoira 2024 ; 72) : « *A t'an ø jo dëstachà* » annulant la postposition du pronom. VPTA nous donnait quant à lui la version documentée pour la basse vallée « *I t'an...* ». Les deux locuteurs de Torre continuaient le schéma de la tournure interrogative négative avec encore la marque du -S sans postposition du pronom devant le verbe ; l'un par antéposition « *ët siës mai... ?* », l'autre par effacement complet de tout pronom « *Ma sies mai... ?* ». Notons, au passage, la variation sur ce verbe « détacher » et essentiellement sur son préfixe privatif qui, à Bobbio ainsi que parfois chez VPTA, sans-doute par influence d'Angrognà, donne la forme [desta'tʃa] sur un modèle assez pan-occitan d'une voyelle antérieure non-arrondie plus conservatrice et assez proche d'une forme italienne qui connaît « dis- », ce dernier donnant aussi une forme raccourcie sur le modèle italien « *quë mē stachësou* » (semblable à « *che mi staccassero* » mais qui, au contraire signifie « *attaccare* » (« attacher »)) et une autre plus occitan méridionale avec la voyelle épenthétique (centralisée ici) : « *ëstachà* ». Encore une fois, on confirmait la tendance de VPT à déstabiliser le système de la postposition du pronom « *Ma saria pousibou ?* » à côté de « *Ma é-la pousibou ?* » voire à le ré-annuler totalement « *Couma fan a... ?* » gardant dans les interrogatives conditionnelles cette forme avec métathèse du réfléchi, déjà mentionnée plus haut et qu'on documente ici, « *ët* » : « *dount ët'andrie ?* », « *Ët ferie pa... ?* » faisant alors tomber le -S final. VPTA employait ce dernier dans sa forme classique et le laissait parfois comme seul indicateur du sujet, permettant encore de faire tomber le pronom personnel sujet dans la subordonnée : « *E sei queiqu'un a tē libërëse dount ø anarë ø ?* ». On lui devait aussi quelques formes très semblables au français contemporain qui a perdu la postposition « *T'a pa un seunh ?* » (« T'as pas un rêve ? »), avant de revenir à celle-ci dans des procédés d'insistance « *Sinceramënt, counouise-tu queiqu'un que ama pa nhun ?* » (« Sincèrement, connais-tu quelqu'un qui n'aime personne ? »).

Il existe d'ailleurs, par rapport à cette forme simple du pronom « *lour* » qu'on a vu plus haut, une forme plus insistante encore du type « eux-autres » « *louraouti* » qu'on connaît aussi pour les deux autres personnes du pluriel « *nouzaouti* » (Parvus 1982 ; 82), « *vouzaouti* » (Rivoira 2007 ; 23) dont le type est connu sur la majeure partie du domaine occitano-roman jusqu'en Gascogne « *nos/vosautes*,

vosautis, vosauts » et en catalan « *nosaltres / vosaltres* ». On n'a pas recueilli de telles formes en basse vallée mais elles sont documentées dans les Satires *sēnjanine* de Muston : « *noue / nouieite, voue / voueieite* » en plus de « *mi, ti ciel* » plus « *ciēla* » en *rourenc* (à Rorà) (Rivoira 2024a ; 71, Appia 1987). On a eu à Torre le « *mi* » autant comme forme atone que tonique « **Mi** *veui bin a mi-mème* » (« j(e m)'aime bien moi-même ») contre une haute vallée qui l'a en forme tonique et, pour l'atone, a « *a* » devant consonne et l'enlève devant une voyelle (Rivoira 2007 ; 23) ce que n'a pas fait par exemple VPTA qui nous a donné « **m'amou** *mec mi* » (« je m'aime que moi »). On a trouvé à la deuxième personne tonique ce « *ti* » contre le « *tu* » de haute vallée dans une construction particulière pour la Val Pellice qui, en contexte enlevait le pronom sujet atone ne gardant que le réfléchi et le tonique : « *Veule pa bin a niente pērque tē veule ben mac a ti* » (en italien dans le questionnaire « *Non ami niente poiché ti ami te stesso* » (« tu n'aimes pas rien vu que tu t'aimes toi-même ») avec une traduction en *tourasin* reprenant plus volontiers la construction typique italienne de « *voler bene* » pour « aimer, apprécier »). Notons aussi au sein de la même phrase le polymorphisme pour « bien » : d'abord sous sa forme plus « occitane » en « *ben* » (localement peut-être conçue comme italianisme ayant seulement subi l'apocope du -E final) on le trouve ensuite sous sa forme typique piémontaise fermée en « *bin* »⁸⁰ (alors sans-doute ressentie comme plus authentique à Torre et venant corriger la première). La première fable nous a également donné la traduction en *tourasin* du pronom tonique de troisième personne féminin, documenté comme « *ciel* » (en graphie italianisante) ou « *chel* » (en *concordata*) au masculin : « plus fort qu'elle » > « *pì fort quē chēlla* », correspondant à la forme donnée par Rivoira à Rorà (2024a ; 71) , contre la forme « *illi, ilhe* » en haute vallée, « *ilh, i* » à Angrogna (Sappé 2012 ; 14).

La traduction de « *nessuno* » (« personne » dans son sens privatif) qui trouvait en haute vallée une forme assez courante en cisalpin « *nun* » se trouvait palatalisée en basse vallée (on le voit déjà à Luserna avec les Satires de Muston) en « *nhun* » [ɲɲ] sur le modèle piémontais « *gnūn* » à côté de « *niente* » de type italien, traduit par « *rén* » dans l'occitan de la haute vallée : « *Amou niente e nhun* » (« je n'aime rien ni personne »). On avait pour « nulle part » (« *da nessuna parte* » en italien) : « *Pa nuna leuia* » à Bobbio avec la double négation occitane⁸¹ (littéralement « pas aucun lieu ») et « *Da nhuna part* » à Torre sur le modèle italien. Pareil, on a trouvé à Torre les indéfinis « *queiqu'un* » (« quelqu'un ») et « *queicoza* » (« quelque chose ») de type piémontais « *cheicūn, cheicos* » face au « *carcun* » et « *carcoza* » de la haute vallée semblable à la forme pan-occitane plus conservatrice par le

80 Tout habitant du Piémont connaît les formules de politesse « Bon dì, tut bin ? » (« bonjour, tout va bien ? »)

81 Qu'on retrouve d'un bout à l'autre du domaine. Dans son traité contre les « gasconnismes » Desgrouais notait la forme fautive selon le bon usage « je n'en vois pas aucun » venant de ce schéma gascon / occitan « *Que ne'n vèdi pas degun* » (1766 ; 177 dans Wojtowicz 2011 ; 497)

maintien de l'ouverture vocalique du [a] de l'étymon QUALIS-QUE. C'est cette fois-ci VPT qui montrait la plus grande constance dans son choix, définitivement de type piémontais là où VPTA présentait la forme « *queiqu'un* » à côté de celle « *carcoza* » illustrant une sorte de polymorphisme de transition occitano-piémontais.

On voudrait finir le passage en revue de ces traits significatifs en s'intéressant au passage d'une isoglosse primordiale dans la caractérisation de notre parler, celle séparant l'ensemble nord-occitan palatalisant les occlusives [k] et [g] devant [a], voire on le verra dans d'autres contextes, et celui gallo-italique (et plus largement italo-roman ainsi que tout ce qui est situé au Sud du nord-occitan) qui les conserve. Cette dernière considération servira à envisager la nature de transition de notre parler qu'on étudie ici comme se posant à mi-chemin entre deux ensembles : il s'agira donc de voir si sur ce point fondamental pour la dialectologie occitane, le *tourasin* se place plutôt du côté de l'innovation occitane ou du conservatisme italique.

La basse Val Pellice jusqu'à Villar connaît bien l'éperon rocher du Castelluzzo, proéminence marquante culminant à 1434 mètres d'altitude sur le versant méridional du mont Vandalino, offert à la vue de toute l'entrée de la vallée. Le nom évocateur du rocher « petit château » conserve étonnement la même syllabe initiale dans son nom d'origine « *lou Castèlus* » là où on se serait attendu dans ces vallées à la perte du son dur de l'occlusive comme sur le modèle local du mot « château » > « *chěstèl* ». On peut exclure d'ores et déjà que les parlers des localités placées sur les pentes de ce dernier ne palatalisent pas, notamment car on a plusieurs cas de palatalisation encore plus bas dans la vallée ; pensons au temple du Ciabàs [tʃa'bas] sur les hauteurs de Torre et San Giovanni qui est dérivé du provençal « cabana » venant lui-même du latin CAPANNA⁸². Mais servant de repère et de symbole à la vallée jusqu'à loin dans la plaine, on peut imaginer que le nom du petit sommet ait été coloré par ceux qui l'utilisait plus bas.

On n'a, selon nos données, pas besoin de descendre jusqu'à Bibiana, Bricherasio ou la plaine pour avoir un tel conservatisme jusque dans des mots absolument courants. La fable d'Ésope parle de la « chaleur » du soleil pour lequel on eu le terme « *chalour* » [tʃa'lu] à Bobbio exactement comme on s'y attendait dans un premier temps avant d'être interloqué par la forme, trouvée à chaque fois à Torre de « *caloù* » [ka'lu] similaire au piémontais « *calur* » [ka'lur]. Hors des sentiers battus de nos questionnaires, on a pu aussi recueillir le mot « coq » (« *gallo* » en italien, de GALLUS) à Torre ainsi qu'à Bobbio. A Torre, pour traduire les verbes « chipoter, ergoter, pinailler », appelant des expressions du type « tirer par les cheveux, couper les cheveux en quatre » pour évoquer une forme d'acharnement intéressé dans une discussion par une partie essayant d'amener une réponse désirée,

82 CNRTL, Cabane <https://www.cnrtl.fr/etymologie/cabane> (consulté le 28/08/2025)

VPTA nous avait donné une expression locale « *Stai pourtant la pita al gal* » (littéralement, « tu apportes la nourriture au coq ») avec cette forme d'inspiration piémontaise qu'est le « gal » [gal] sans palatalisation (comme en languedocien « *gal* »). En discutant avec notre locutrice de la haute vallée, celle-ci nous expliquait comment on observait un rhotacisme du -L sur le versant nord (« *l'indritto* » ensoleillé) et plutôt son maintien sur le sud (« *l'inverso* » ombragé) avec pour exemple le « coq » : « *jarùc* » à gauche du Pellice et « *jalùc* » à sa droite : était alors confirmé le schéma nord-occitan classique dans la haute vallée avec la palatalisation du [g] à [dʒ]. On a néanmoins également trouvé des cas de polymorphisme chez un même locuteur quand VPT nous disait à une phrase d'écart « *quë m'ataquësou* » (« qu'ils m'attachassent ») sur ce qui est probablement un italianisme (pris de « *attaccare* ») puis « *stachà* » (ressemblant plus à l'inverse « *staccare* ») ; le premier ayant gardé l'occlusive [k] comme en italien ou en piémontais « *taché* » et le second l'ayant palatalisé dans une forme typique de la vallée : sans voyelle épenthétique mais avec [k] intervocalique (devant [a]) passé à [tʃ]. De manière semblable, à la fin de la fable quand le passant s'enlève le manteau, on avait eu la traduction « *chavâ* » à Bobbio et « *gavâ* » à Torre pour « enlever » et on trouve « *gavé* » en piémontais, ce qui montre que là encore l'influence est palpable mais que de plus, on a encore cette isoglosse passant entre la basse et la haute vallée au sujet de la palatalisation, ici semblable au modèle du « chat » : « *gat* » (gascon et catalan par exemple) au Sud et « *chat* » (vivaro-alpin et français par exemple) au Nord. Notons que « *chavar* » et « *gavar* » sont les deux premières traductions données par le dictionnaire italien-occitan d'Espace Occitan pour « *togliere* » (« enlever ») (2018 ; 201), elles sont donc fréquentes en cisalpin et font donc s'alterner une version typiquement alpine « *chavar* » et une plus piémontaise « *gavar* » probablement retrouvable systématiquement plutôt dans les basses vallées. Nous n'avons pas cependant eu celle d'inspiration italienne « *tòlre* » aussi fournie par le dictionnaire. Notons un dernier cas de polymorphisme au sein de la traduction de la fable faite par VPTA, probablement dû au mélange provoqué par les multiples variantes qu'il nous a délivrées (en *angrognin*, *sënjanin* et *tourasin* : par commodité nous n'avons utilisé que cette dernière). Celui-ci, contrairement à tous nos autres locuteurs a employé une forme emphatique pour préciser l'action de « s'enlever le manteau » en rajoutant l'équivalent de « de sur le dos ». On avait alors eu la première fois « *da's la schina* » [dəsla'stʰina] avec une forme palatalisée semblable à celle donnée par le « standard » alpin du dictionnaire d'Espace Occitan pour la « *schiena* » (« dos ») « *eschina* » (2018 ; 184) [es'tʃinɔ] puis « *la squina* » ['skina] comme en piémontais.

On peut, pour finir sur une remarque périphérique, légitimement s'étonner du niveau de « conservatisme vaudois » que Morosi attribuait à l'entièreté d'Angrogna au regard de sa partie parlant *sënjanin* qui ne variait selon lui, que sur « quelques détails de prononciation » (1890 ; 320). Il est certes intéressant de mettre le parler d'Angrogna (du haut Val d'Angrogna) comme transition entre les

ensembles septentrionaux et la Val Pellice, néanmoins, il aurait fallu insister sur la différence entre le haut d'Angrogna et la partie *sēnjanina*. La première étant intégrée implicitement à l'ensemble de la « haute vallée » dans l'étude morphologique de l'occitan de celle-ci par Matteo Rivoira (2007) et présentant quelques traits phonétiques et morphologiques la rapprochant du Nord, on comprend cette place. Mais la deuxième, celle parlant *sēnjanin*, dont le seul nom nous ramène à la basse vallée, à San Giovanni et aujourd'hui à Luserna, est certes « rapprochée » des parlers septentrionaux, confinant même aux extrémités avec Prali, considéré par Morosi comme lieu le plus « conservé » linguistiquement, mais elle est plus proche de la plaine que Villar et Bobbio. Plus encore, elle débouche sur le lieu de rencontre de Torre et de Luserna, dont on a suffisamment décrit les particularités pour comprendre leur statut de variété « externe » (Morosi 1890), de transition vers la plaine piémontaise et par extension, pour lier le *sēnjanin* à ceux-ci, tous étant, on l'a vu, très proches. Si ce n'est pas ici l'endroit pour revenir sur les arguments qui nous poussent à faire cette remarque, on renverra au livre de Jean-Louis Sappé et à nos références à celui-ci pour confirmer notre propos (2012). Dans cette perspective, on voulait revenir sur la classification de Morosi pour affirmer, que ce troisième groupe restait à mieux définir : on lui laissera le parler « *d'lai* », au-delà du torrent dans la partie haute, tandis qu'on ajoutera au cinquième groupe, dit « externe », la partie « *d'sai* », soit la partie basse parlant *sēnjanin* tout autant piémontésée semble-t-il, que Torre et Luserna.

Pour conclure cette partie consacrée à l'étude du *tourasin* comme parler de transition, on voudrait, comme dit en ouverture, tenter une mise en perspective visuelle qui permettrait de voir, au sein de ce qui nous est arrivé d'appeler « zone grise », si une tendance émerge d'un côté plus que de l'autre pour tenter d'évaluer le degré de « piémontésation » de notre parler. En linguistique, Matteo Rivoira et Riccardo Regis donnaient ces deux axes de définition pour le concept de « zone grise » : des dialectes difficiles à classer notamment en ce qu'ils relèvent d'une zone de transition et avec une propension à l'emploi de formes venant de leur lien avec une autre aire linguistique (2023b ; 117-118). On a parfois évoqué le concept de gradation, de variation ou de transition progressive propre aux continuums dialectaux qu'étudie la géo-linguistique et on a concrètement vu comment, même en avançant décisivement dans la direction du piémontais, le *tourasin* revenait régulièrement à ses racines occitanes et hésitait parfois entre des solutions gallo-italiques venant de la plaine et d'autres occitano-romanes de la haute vallée. A moins de considérer qu'on avait essentiellement à faire à des mélanges d'ordres sociolinguistiques, on a considéré qu'on pouvait tenter d'illustrer graphiquement cet entre-deux d'un parler de transition en s'appuyant sur le modèle de tableau employé par Matteo Rivoira pour son propre parler voisin du nôtre, le *rourenc*, dans son article sur ce concept de « zone grise » linguistique avec Riccardo Regis (2023b ; 121-131). On a donc choisi 22 traits pertinents dans

la distinction entre occitan et piémontais pour évaluer la situation de notre parler à mi-chemin entre les deux ensembles. Ce sont en général des traits qu'on a examinés plus haut ou d'autres choisis dans l'article nous servant de modèle auquel on renvoie. Pour chacun des traits examinés répartis en différents tableaux par famille (phonétiques, morphologiques, morphosyntaxiques puis lexicaux), on placera le *tourasin* entre l'occitan cisalpin avec pour référence essentiellement celui de la haute Val Pellice et le piémontais, essentiellement turinois, pour voir le degré de rapprochement effectué par notre parler vers l'un ou l'autre ensemble. La présence d'un trait sera symbolisée à chaque fois par un + et son absence par un -, éventuellement les deux si on en observe à la fois l'absence et la présence (+/-). La différence avec les tableaux comparatifs de Rivoira, qui considère près du double de traits en partant de son parler natal, est qu'on a choisi de partir autant de traits occitans que d'autres piémontais, là où son modèle partait uniquement d'un point de vue occitan ce qui donnait systématiquement le camp occitan comme lieu de la présence et celui piémontais comme celui de l'absence.

traits phonétiques

	Occ. Cisalpin / Pellice	tourasin	Piémontais (turinois)
CA, GA > [tʃa], [dʒa]	+	+/-	-
Conservation de PL-, BL-, FL-, CL-, GL- ⁸³	+/-	-	-
P intervocalique > V ⁸⁴	-	+	+
Palatalisation -N initial (cf. [nyŋ] > [ɲuŋ])	-	+	+
Ouverture de E+ nasale à [a]	-	+	-
-CT > [it]	+/-	+	+
KW > [k]	+	+	- ⁸⁵
Palatalisation série « toute » entière	-	+	+
V intervoc > [r] de type « <i>darant</i> , <i>arant</i> »	-/+	+	-
Chute E pré-tonique	-/+ ⁸⁶	+	+

83 La Val Pellice ne le fait pas mais on la trouve dans l'ensemble dans l'ensemble septentrional et en haute Val Stura (Regis & Rivoira 2023b ; 124)

84 On avait compris que l'italo-roman était plus souvent plus innovateur que l'occitan à ce niveau : on trouve encore du bêtacisme en haute Val Pellice « *aribâ* » passé à « *arivâ* » en basse vallée (< ARRIPARE). Le modèle de l'évolution de PAUPER est différent pour ce qui concerne la haute vallée, ici plus innovante sans-doute par chute de l'occlusive assimilée ensuite comme semi-voyelle à la diphtongue « *paoure* » là où la basse vallée suit le piémontais et l'italien avec le maintien de celle-ci en labio-dentale « *povre* ».

85 (*ibid.*) Le piémont semble aussi, en certains endroits, connaître cette disparition de la semi-consonne [w] (Martel 1983 dans *ibid.*)

86 Généralement rare en cisalpin, la syncope semble pourtant généralisée sur le modèle piémontais en Val Pellice (Regis

Centralisation de $\ddot{O}$ conditionnée > [ø]	+/- ⁸⁷	+	+
monophthongaison AU primaire ⁸⁸	-	+	+

traits morphologiques et morphosyntaxiques

	Occ. Cisalpin / Pellice	tourasin	Piémontais (turinois)
Article issu du premier morphème de ILLUM (« <i>ël</i> » vs 2 nd « <i>lou</i> »)	(+ ⁸⁹)/-	-/+	+
Démonstratif de type ATQUE+ (EC) CU+ISTE (vs sans ATQUE)	+	-	-
3e pers. plur. indicatif [əŋ] (vs piem. [u])	+ ⁹⁰	+ ⁹¹	-/+
Clitiques complément antéposés à l'auxiliaire dans les temps composé ⁹²	+	+	-
Pronom réfléchi proclitique devant l'infinitif (« <i>vèir-te</i> » vs « <i>të vèir</i> »)	+/-	+	+
1e, 2e, 3e pers. Sing. Adjectif possessif « assimilés »	+	-	-

Rivoira 2023b ; 125) « s'mana » (« semaine »), « v'nî » (« venir »).

87 La haute vallée le faisant généralement diphtonguer devant un occlusive ([*'fyik*] « jeu » FUOCUS, [*dʒuik*] « jeu » IOCUS) mais ayant la centralisation piémontaise devant un élément palatal [*føʎa*] « feuille », [*øʎ*] « œil », la basse vallée a rejoint le modèle piémontais sur l'ensemble : [*fø*] « feu », [*dʒø*] « jeu » (Regis & Rivoira 2023b ; 125).

88 Pensons ici à notre exemple de **PAUPER** dont l'occitan a maintenu la diphtongue « *paoure* » en haute Val Pellice, « *praube* » en Gascogne contre l'italien « *povero* » et le piémontais « *pòver, povr* », la basse Val Pellice suivant ce dernier modèle.

89 On a vu que cet article de type piémontais ne touchait que l'extrême nord du domaine septentrional (Telmon 1993)

90 La haute Val Pellice connaît la désinence « *-ë(n)* » à côté de la forme d'Angrogna, déjà de type piémontais, en « *-ou* » (Rivoira 2007 ; 54 ; Sappé 2012 ; 16), ces deux formes étant dans les deux cas respectifs, aussi la forme de la première personne du singulier au présent de l'indicatif ce qui les oppose donc au piémontais en [*uma*] (on rappelle qu'on n'avait quant à nous aucune donnée pour cette personne à part avec une forme impérative dans le texte en *sēnjānin* de Muston).

91 Notons que si c'est l'unique forme qu'on a trouvée à l'indicatif à Torre, contrairement à Luserna qui semble là encore plus « externe » que notre variété, la forme qui y avait été choisie pour la 3^e du pluriel à l'imparfait du subjonctif était celle en « *-ou* » « *stachēsou* » de type *angrognin* là où on avait eu « *stachēsēn* » en haute vallée.

92 Ce modèle est le type occitan (on a eu à Torre « *ilh m'an stachà* ») contre la forme postposée du piémontais [*l'a ti 'rame na 'pera*] « il m'a tiré une pierre » (Regis & Rivoira 2023b ; 127)

traits lexicaux

	Occ. Cisalpin / Pellice	tourasin	Piémontais (turinois)
[maj] (< MAGIS) (vs [py, pi] < PLUS)	+/- ⁹³	-	-
[u(b)] (< APUD) (vs [kuŋ] < CUM)	+	-	-
Plus « prè(s)t » (< PRAESTUS) que « prount » (< PROMPTUS)	+	-	-
[ʼawra, ʼowra] vs [tramunʼtana]	+ ⁹⁴	+/- ⁹⁵	-

Comme le fait l'auteur dont on s'inspire ici pour notre méthode de comparaison, précisons que la prise en compte plus importante des traits phonétiques en premier lieu (12) avant ceux morphologiques et morphosyntaxiques (6) puis ceux lexicaux (4) suit la tradition dialectologique, notamment en ce qui concerne l'élément lexical, considéré comme l'élément le plus « volatile » (Regis & Rivoira 2023b ; 129) dans une situation de contact qu'elle soit strictement géo-linguistique (transition) ou sociolinguistique (diglossie). On peut corroborer cette idée au regard justement de ce dernier tableau concernant les traits lexicaux où, dans au moins 3 cas sur 4, le *tourasin* penche décidément vers le piémontais. Ici cette « volatilité » du lexique s'exprime à travers le fait que dans la moitié des cas, notre parler garde un schéma lexical du type de celui de la haute vallée. On a néanmoins considéré que, bien que d'ordre lexical, les deux premiers traits de ce tableau étaient assez significatifs quant à la caractérisation de deux ensembles distincts pour qu'il soit pertinent de les y représenter (on les avait discutés plus haut). C'est en l'occurrence le deuxième, celui sur le mot pour « avec » qui est le plus saisissant comme preuve (ancienne pourtant cf. Sibille 2007 ; 458) d'une vraie rencontre avec l'« Italie ». On avait plus haut, en sociolinguistique, envisagé une comparaison avec

93 On se souvient que les données de l'*ALEPO* présentées par Telmon affichaient à Villar l'utilisation de « *mai* » issu du latin classique *MAGIS*, quitte à être présentée par l'auteur comme la solution la plus occitane (1993 ; 980, 992) sans préciser qu'on la trouve à égalité avec celle issue de *PLUS* « *pu* » (et « *pi* » à Angrogna (Rivoira 2007) et en basse vallée) présentée comme plus italique : nous n'avons, pour notre part, recueilli que cette dernière.

94 Le dictionnaire de l'Espace Occitan donne de fait comme seule traduction « *tramontana* » (2018 ; 202) mais à l'échelle de la Val Pellice, on a toujours trouvé « *àoura* » (notre locutrice nous évoquait cependant là aussi une variation d'un versant à l'autre avec ce A tonique passant à [ɔ] sur l'un des deux, qu'on a malheureusement pas spécifié lors de la discussion (cf. « lit » > « *càouja* » // « *còouja* »)). On sait cependant que nos deux locuteurs de Torre ferme ce -A > [ɔ], ce qui nous porterait à penser dans un premier temps que c'est l'*Indritto* qui fait cela, d'autant que notre locutrice de Bobbio, qui l'ouvre quant à elle, parle la variété *coumbasina*, de la Comba dei carbonnieri (*Coumba di Charbouni*) sur le versant *inverso*.

95 La situation de la basse vallée se complexifiait avec un phénomène de polymorphisme observé à chaque fois avec nos deux locuteurs qui traduisaient la « bise » par « *òoura* (*frèda*) » les trois premières fois avant de finir sur la version (en l'occurrence aussi piémontaise) « *tramountana* ». Ce qui peut être à chaque fois dû à un manque de concentration illustre néanmoins une instabilité du terme face à la haute vallée, qui elle au contraire, n'utilisait qu'un seul terme.

l'occitan de Catalogne, dans le Val d'Aran, en Espagne dans lequel on ne retrouve pas ce type de rapprochement avec le « *con* » de la langue national probablement d'ailleurs parce que la langue de contact immédiat dans le schéma triglossique (c'était ce concept qu'on développait) est le catalan qui possède une forme déjà plus occitane, là où le piémontais a celle de l'italien. Le catalan, a au minimum pour l'occitan de Catalogne, un rôle de barrage face à l'influence de la langue nationale (ce qui constitue d'ailleurs une étape centrale dans ce schéma triglossique qu'on développait plus haut cf. 3.1.1) que, pour des raisons diverses dans sa structure interne, le piémontais n'a pas pour l'occitan du Piémont (essentiellement, sur notre exemple, par plus grande proximité avec la langue nationale).

Occitan alpin : EMBE, AUB, OU(B)

Basse VP (CON) $\longleftrightarrow$ Piémont (CON) $\longleftrightarrow$ Standard Italie (CON)

Occitan gascon, Sud languedocien : DAB, AMB

Occitan Naut Aran⁹⁶ (DAMB) $\longleftrightarrow$ Catalogne (AMB) $\longleftrightarrow$ Standard Espagne (CON)

Pour finalement tenter (on dira « tenter » car l'aspect non-exhaustif des traits passés en revue avec le peu de données qu'on avait nous oblige à la modestie) un rapprochement vers l'ouest (la montagne) ou vers l'est (la plaine), on se propose ici de rationaliser les résultats de ces tableaux en quantifiant les données qu'ils font apparaître. Encore une fois, les propositions qu'on fait ici ont leurs failles mais tout cela reste du domaine de la proposition et ne demande qu'à être enrichi puis à être passé au crible du critère de réfutabilité scientifique en étant prouvé (ou invalidé) plus tard. Ainsi, on a décidé d'attribuer un point à l'occitan *alto-pellicese* ou au piémontais (essentiellement turinois de la plaine voisine) selon que notre parler se rapproche, pour un trait donné, de l'un ou de l'autre. Les demi-points évoquent un élément pour lequel le *tourasin* tendra, au choix vers l'un ou vers l'autre selon les cas (constituant un point divisé en deux pour les deux côtés : 0,5-0,5).

Dès lors, après un point accordé au *tourasin* comme seule variété présentant le trait (1/22) et deux autres partagés par toutes les trois (2/22) , on arrivait à quatre points complets pour l'occitan de la haute vallée, auxquels on rajoute cinq demi-points : on avait 6,5/22 traits sur lesquels le *tourasin* se retrouvait du côté de l'occitan de sa vallée. En face, il restait donc dix point complets allant au piémontais en plus des cinq autres demi-points, donnant ainsi une proximité avec le *tourasin* de 12,5/22 au piémontais. On pourra laisser le lecteur libre de l'interprétation en prenant en compte la fragilité d'un tel raisonnement, les chiffres étant faillibles face à des variations dans le langage humain qu'on a évidemment pas pu saisir dans leur entièreté. Néanmoins, encore dans une perspective

⁹⁶ On prend ici le cas du Naut Aran, qui ne diffère de toute façon pas du reste du Val d'Aran, car il s'agit de la partie de sortie de la vallée occitane d'Espagne, à la rencontre avec le catalan.

insistante par curiosité et tentant d'éclaircir le flou de notre « zone grise », en ajoutant aux 12,5 les deux points partagés par tous (et donc de fait par le *tourasin* et le piémontais), le chercheur qui étudie le parler de Torre Pellice comme variété occitane sera stupéfait de le voir, dans notre échantillon, piémontais à près de 2/3.

Chose qui n'avait été faite sérieusement qu'à Bobbio pour la Val Pellice (Coisson 1991 ; 6-7), on a décidé *a posteriori* de faire une vraie traduction de la Parabole du Fils prodigue en *tourasin* délivrée par VPT pour répondre, par une source authentique, à la tentative, de bonne volonté, de Biondelli qui l'avait illustrée avec celle issue du texte de Bert reproduisant donc une variété fictive (1853 ; 510)⁹⁷. On la trouvera dans les annexes telle qu'on l'a transcrite en graphie *concordata*⁹⁸.

L'extrait de carte qu'on retransmet ici illustre dans les Vallées occitanes la rencontre entre l'occitan et le piémontais (Telmon & Ferrier 2007) : on a mis la focale autour de la Val Pellice. Le orange couvre donc les zones occitanophones et le bleu celles de langue piémontaise. Le côté français de la frontière est marqué, pour simplifier en considérant la seule vernacularité, comme uniformément occitan. Le côté italien spécifie quant à lui le cas de chaque commune. Toutes celles de notre vallée sont rayées bleu et orange ce qui signifie qu'elle font face à une situation de diglossie entre les deux langues. On note cependant que Luserna est uniformément colorée en bleu comme étant totalement piémontaisée tandis que Torre (et Rorà au Sud) sont les dernières localités occitanophones de la vallée. D'autres comme Crissolo au Sud de Bobbio en Val Po est plus étonnement notée comme ayant vu s'éteindre sa variété occitane au profit du piémontais.



2) Le *guardiol* et ses racines dans la basse Val Pellice

Pour conclure cette partie dialectologique autour de « l'occitan des vaudois », on voudrait faire une place à nos enquêtes en Calabre, en sortant cette fois-ci du cadre strictement vaudois et même de ses marges, pour aller faire le lien avec le parler *guardiol*, lointain cousin des occitans alpins isolé à

⁹⁷ Voir annexe 8

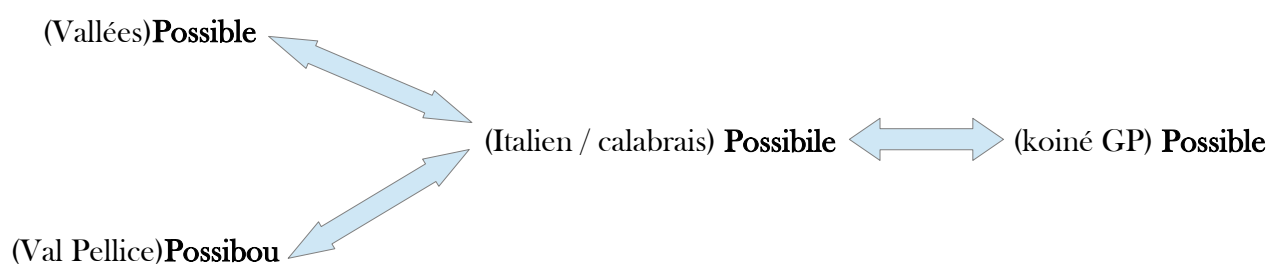
⁹⁸ Voir annexe 9

plus de mille kilomètres au Sud de l'Italie. On l'avait dit plus haut, on n'innovera pas ici sur la description de ce parler original, seule variété occitane en Europe hors du continuum occitano-roman déjà bien décrit grâce à l'intérêt qu'il a pu susciter, mais on tentera, dans la mesure du possible de revenir sur celui-ci dans une perspective de filiation (ou de simple lien) avec notre parler alpin. Cette recherche phylogénétique déjà bien menée par Arturo Genre (1985) qui souhaitait faire la part entre les diverses hypothèses proposées jusqu'alors sur l'origine géographique précise de l'occitan de Calabre l'avait porté à formuler l'hypothèse d'un conglomérat de différents parlers des Vallées, mais également de ce qu'on avait appelé un triangle Provence-Dauphiné-Piémont, en un phénomène de koinisation (formation d'une variété ex-nihilo surgie de multiples influences). Cette formation aux multiples origines, avec une base vraisemblablement notamment issue des Vallées vaudoises et particulièrement de la Val Pellice, constitue le 1^{er} degré évolutif, soit ce phénomène de koinisation primaire dû à la communautarisation de colons venus de différentes zones. A ceci se rajoute un 2^{ème} degré évolutif, propre à toute langue de colonisation s'éloignant durablement de sa métropole, de son point de départ, à savoir l'isolement pendant au moins quatre siècles (après trois autres de formation des colonies en Calabre) entre les occitans de Guardia et les Alpes, lieu de l'origine vernaculaire de leurs parlers. Le 3^{ème} degré est particulièrement notable dans le *guardiol* d'aujourd'hui et constitue lui aussi une étape évolutive dans un parler déplacé en territoire étranger ; le contact avec la langue environnante et la réception de son influence. Dans notre considération du *guardiol* comme variété multi-évoluée à partir d'une base alpine, on aura bien soin de déterminer de quel degré il s'agit pour chaque trait que nous analyserons. Rappelons que notre modeste objectif est ici de comparer le *tourasin* et le *guardiol* dans une perspective évolutive où le premier fait probablement partie de l'ensemble qui a donné naissance au second, ce qui implique de prendre des précautions dans les liens qu'on établit entre eux.

Commençons par reprendre quelques grands traits en lien avec notre vallée donnés par Genre (1985 ; 299), qu'on avait déjà mentionnés dans la synthèse des connaissances (cf. 1.3.2), pour voir ce qu'il en est dans nos données.

Le premier était le phénomène de vélarisation de [a] tonique plutôt repérable à San Giovanni selon Morosi (1890 ; 381 dans *ibid.*) qu'on avait effectivement repéré régulièrement [tramun'tanə] « bise », [kal] « quel », [l'dʒənə] « l'âne », on a aussi pu l'attester à Torre (d'ailleurs tout autant dans le parler aux influences *sēnjanine* de VPTA que dans celui de VPT) : [aːˌseby'ta] « s'est mis », [l'azu] « âne », [ku'ma] « comment » (en haute vallée l'atone chute même ici « c'ma »), [gɑ'vaː] « enlevé » (avec ici assimilation dans la vélarisation du premier [a], ce qu'on observé les deux fois pour ce mot localement).

Aucun besoin de revenir sur la non conservation du L post-consonantique, palatalisé à chaque fois comme dans toutes les Vallées occitanes sauf en haute Val Stura et dans les vallées septentrionales au nord de la Germanasca. Des traits venus de cet espace septentrional ont néanmoins poussé à le considérer comme zone de provenance importante des colons de Calabre mais on peut supposer que le contact ultérieurement renforcé avec l'italien et le calabrais a favorisé le chemin de la palatalisation de ce L. Dans nos données, la tendance était bien celle-ci : CL > [kj] (« *clhavat* » [k^hje'vata] « enfermé »), PL > [pj] (avec un exemple notable en terme de transformation phonétique : l'équivalent d'un « plus » qu'on a transcrit « *plhus* » mais prononcé [tʃy] avec l'antériorisation de la voyelle à côté d'une fusion de la liquide palatalisée en yod et puis, accompagnée par l'occlusive, s'affriquant en changeant son point d'articulation). Notons qu'on avait trouvé à Torre le terme de « blagueur » (« égocentrique »), évident calque du français et pour cette même raison, conservant le groupe consonantique initial et qu'à Guardia, le seul cas semblable, bien que différent, était celui du terme « possible » systématiquement trouvé sous la forme « *pòssible* » [po'siblə]. On parle de cas « semblables » car ici, il ne s'agit pas forcément d'une influence de la basse vallée, qui, on l'avait vu, conserve aussi le groupe -BLE, mais probablement d'une conservation en milieu italique confortée par la forme principale déjà dans les Alpes, à savoir « *possibile* » (première donnée par le dictionnaire de l'Espace occitan avant l'autre forme « *possíbol* » (2018 ; 165)).



Ce qui pourrait nous contenter comme étant un point commun doit néanmoins être ré-évalué avec prudence sous ce schéma d'une double conservation par les deux bouts. On peut faire l'hypothèse que la forme « *possibile* » étant déjà majoritaire parmi les colons (ce qui brusquerait déjà le privilège accordé par Morosi à Bobbio), c'est elle qui a triomphé notamment en se retrouvant en contact avec une forme italique plus conservatrice en -BILE à laquelle la koinè guardiole a répondu par une forme plus occitane faisant chuter le I inter-consonantique post-tonique. On a probablement dans cette forme la conjonction du 1^{er} et du 3^e degré évolutifs qui constituent une chaîne de conservatisme d'un bout à l'autre du processus évolutif (majorité de l'occitan -BLE renforcé ou conforté par l'italique -B(I)LE) . Notons pour finir deux particularités sur l'exemple de « possible » : la voyelle post-tonique est centralisée à [ə], selon le modèle guardiol, tandis que la pré-tonique garde son ouverture étymologique [o] : [po'siblə] (l'occitan en général ne touche pas au E final et ferme à [u]

cette dernière) ce qui nous pousserait à parler d'un italianisme. La forme pour le mot « âne » (« *asine* » [aʒənə]) est aussi du même type au sens qu'il garde une structure étonnemment conservatrice sur le modèle italien en gardant même les deux voyelles post-toniques, ce qui rend la thèse de l'emprunt encore plus évidente que pour le mot précédent. L'occitan a généralement fait tomber la dernière voyelle et jusqu'au N inter-consonantique (« *ase* », on a eu « *asou* » à Torre similaire au gascon mais il existe aussi des formes plus conservatrices sur le modèle de « possible » du type « *asne* »), un tel maintien de la structure syllabique dans son entièreté est donc forcément dû à l'influence italique et plus précisément calabraise sur le passage à E (voire I) de ce qui était un -US final (cf. italien « *asino* » ; calabrais « *asine/i* ») et la centralisation en schwa des deux voyelles. On trouvera tant d'autres exemples de ce type, omniprésents dans le parler guardiol, et on pourra revenir sur certains d'entre eux quand leur morphologie ou leur situation phonétique se prêteront à une analyse en rapport avec l'origine occitane alpine.

Il est également peu utile de revenir sur l'absence totale de voyelle épenthétique avant un groupe S + consonne, phénomène auquel le *guardiol* reste naturellement tout aussi fidèle avec une nuance de prononciation toute méridionale bien connue (napolitaine et ici en l'occurrence calabraise), qu'est la palatalisation de l'alvéolaire [s] passant à [ʃ] devant consonne : « *stòria* » [ʃtɔɾjə], « *stès* » [ʃtɛs]. Un cas de polymorphisme avec une occurrence étrange reste néanmoins à relever. Si on a eu la forme sans prothèse pour le démonstratif « *sta* » (« cette ») on a également eu chez une autre locutrice la forme « *esta* » [ɛʃta] avec épenthèse sur le modèle étymologique du castillan issu de ISTA. Il est à préciser que, les deux fois, cette occurrence intervenait dans un contexte où elle suivait le même groupe consonantique avec voyelle en coda [la'viʃtɛʃta] pouvant expliquer ce qui motive la précaution d'une prothèse, mais celle-ci a été si bien prononcée les deux fois et avec l'assurance propre au parler articulé qu'on peut légitimement s'interroger.

Encore selon Morosi, rapporté par Genre, nos vallées tendent à réduire -LH (issu de -LI) au yod [j] resté [ʎ] à Guardia Piemontese. Ce constat se voit nuancé en Val Pellice dans les formes atones du réfléchi qui portent souvent encore pleinement l'élément vocalique [i] (« lui » « *gli* » en italien, « *li* » en catalan, en languedocien et en haute Val Pellice (Rivoira 2007 ; 25)) mais qui peut subir l'apocope devant une voyelle. Ainsi dans ce cas, le pronom réfléchi « lui » garde tout de même son aspect latéral par insistance : « Il lui a tourné les épaules » > « **Lh'à** virà le spalle » [ʎavi'raɪ le 'spalɪe] et ne se réduit pas totalement à la simple spirante palatale comme on pourrait l'observer dans le même cas en français oral populaire, avec l'évolution à ce « -i consonantique » dont parle Morosi, résultat sans-doute de la fusion du réfléchi et du pronom personnel sujet : « il lui a... » > « i'lu' a... » >

« i'a... » [ja]. Notons qu'en tête de syllabe tonique on a aussi trouvé une occurrence à Bobbio de ce maintien de la version latérale là où on peut généralement s'attendre à un relâchement articuloire fréquent en occitan (et même en catalan sur un modèle castillan « ll » = [ʎ] > [j]) dans la prononciation du graphème -LH : « *brilhâ* » [bri'ʎa]. En coda, celui-ci était d'ailleurs relâché : « *Parèlh* » [parej]. Mais c'est là un cas rare et pour nous insignifiant notamment dans le parler de la Comba de notre locutrice qui tend généralement à faire passer la latérale à la semi-consonne (ou semi-voyelle) comme on l'avait vu plus haut en revenant sur la caractérisation de l'occitan cisalpin « central » (cf. 4.1.1 : Hirsch 1978 ; 15). Contrairement aux affirmations de Morosi, ce relâchement ne se faisait sentir qu'à Villar et dans la Comba dei Carbonieri, mais pas à Bobbio et à Angrogna, influençant d'ailleurs la graphie « lh » > « y » (Rivoira 2007 ; XXIV-XXV).

En revanche, on l'a bien souvent à Torre « *soulèlh* » [su'leʃ], « *soufllhava* » [su'fʃava], « *parèlh* » [pa'ɛj] là où on peut affirmer que le *guardiol* tend beaucoup moins à relâcher, au contraire. Si le pronom sujet « *ilh* » se prononce essentiellement en une seule émission vocalique [i], les autres occurrences de -LH en coda font plus que maintenir leur forme de spirante latérale et deviennent occlusives en une forme postpalatale sonore typiquement calabraise [ʎ] : « *solèlh* » [su'ʎ], « *ilh* » (pour « lui » dans sa forme tonique) [iʎ]. Il en est d'ailleurs de même dans l'exemple qu'on avait pris précédemment en revenant sur la Val Pellice sur la phonétique du pronom réfléchi : « *Lhi a finalment parlat a l'asine.* » [ʎafinal'møntpa'ɔa ʔa'ɔazənə]. Notons d'ailleurs que ce phénomène semble somme toute se stabiliser de manière assez récente permettant encore récemment de trouver la version palatale classique chez des informateurs plus âgés (Greco 1993 ; 723). On a donc là sûrement à faire à un phénomène de troisième degré, porté par une calabrisation phonétique de l'occitan local où le -LH a été assimilé au -GGHI calabrais qu'on avait mentionné plus haut (cf. 1.3.2) avec l'exemple « église » > « *gghjeisa* » [ʎe:ʎz:ə] (Cavaller 2013 ; 54-59 : Humbert 1978). De semblable influence doit venir l'évolution tout aussi originale du groupe -CL qui suit le même chemin après la palatalisation qu'on connaît bien du L post-consonantique à yod qui acquiert ensuite le caractère occlusif de la consonne le précédent, on le voit avec l'exemple de l'« église » ci-dessus : [kl] > [gl] > [gj] > [j] (< ECCLESIA). On avait recueilli dans nos données la forme du verbe « s'enfermer » « *clhàvar* » [ʎa'va] issu de la forme bien connue « *clavar* » surprenant déjà par sa graphie avec -LH suivant un C. L'exemple est intéressant car, par sa graphie, il explicite l'évolution occlusive de la palatale bien qu'on puisse aussi trouver la graphie en QUI (« *quiamo* » pour « j'appelle » cf. italien « *chiamo* »). Cet exemple, qu'on peut considérer de demi palatalisation, voire de dé-palatalisation au sens classique de nos cas de palatalisation du seul L (par italianisation ([kl] > [kj] puis calabrisation ([kj] > [j]/ [kʰj] de l'occitan alpin), nommé plus exactement « post palatal » par Rosa Anna Greco (1993 ; 723) est d'ailleurs similaire à un autre, celui du groupe -PL qu'on avait déjà rencontré plus

haut avec l'évolution surprenante de PLUS. Nous l'avions transcrit « *plhus* » ([^htʃy]) mais on le trouve dans un texte officiel déjà noté clairement avec une affriquée (produite, on le rappelle, par le changement de point d'articulation de l'occlusive initiale qui se rapproche du yod issu de la palatalisation) dans sa graphie « *chus* » (Ligozat 2020 ; 120). Ainsi, on aurait très bien pu nous aussi transcrire ces formes avec « ch » mais l'affriquée palato-alvéolaire [tʃ] existant très bien en *guardiol*, on a considéré qu'on pouvait s'inspirer de cette graphie « d'entre-deux » « clh », « plh » (impliquant une forme occlusive originale pour qui connaît la variété mais gardant aussi la trace de l'occlusive étymologique précédente). Celle-ci nous avait été présentée par des locaux et sert bien à rendre plus fidèlement la finesse de la prononciation qui tend effectivement vers [j].

Pour finir sur les grands traits *guardiolo-pellicesi* passés en revue par Genre sur la base des considérations de Morosi, on peut rappeler le point commun entre le *guardiol* et le *tourasin* sur le traitement du groupe -CT qui a donné [it] dans les deux cas. Ce trait qui est aussi propre, on l'a vu, aux vallées septentrionales, n'est donc définitivement pas suffisant pour établir une filiation sûre entre la colonie de Calabre et la basse Val Pellice. Comme dans les Alpes, ce n'est pas avec le peu de données qu'on a sur ce point qu'on pourra en analyser plus en détail les ressorts mais la question de son origine peut être intéressante. Pour tout de même tenter une hypothèse à la raison de ce triomphe de la solution [it] sur celle en [tʃ] on peut réunir des conditions historiques et géo-linguistiques pour imaginer le schéma du choix *guardiol*. On part, dans cette tentative, avec une difficulté dans chacun de ces deux champs. D'abord, dialectologiquement, on sait que la solution [tʃ] est majoritaire en occitan cisalpin puis on a une raison historique semblant destinée à renforcer l'étonnement face à ce choix d'une solution phonétique *a priori* minoritaire. En effet la zone définie comme celle des « Vallées vaudoises » (Val Pellice, Val Germanasca et Val Chisone) n'est définie comme telle qu'en 1561 à l'issue du traité de Cavour, l'année même de la tragédie en Calabre qui met définitivement fin à tout échange entre les deux régions. Dans cet ensemble, on a pu comprendre que maximum ¼ des variétés « vaudoises » ont donné [tʃ] pour CT, soit la haute Val Pellice. Dès lors, en se rappelant que les colons de Calabre arrivaient depuis le XIV^e siècle d'une zone beaucoup plus vaste que ces seules vallées on pourra effectivement imaginer combien la solution [it] était probablement déjà minoritaire parmi eux, même à considérer quelques quatre ou cinq siècles de diachronie. Si on considère cependant que la zone de proto-ghetto que sont les Vallées vaudoises fut circonscrite essentiellement comme étant déjà *de facto* la zone d'implantation principale des vaudois (et ce sans-doute depuis un moment) alors on pourra plutôt prétendre que la forme septentrionale était sinon majoritaire du moins répandue et qu'elle avait éventuellement un prestige supérieur poussant la communauté isolée au Sud à la suivre.

Avant de revenir sur quelques éléments phonétiques (nos analyses sont généralement orientées vers la phonétique) dignes d'intérêt dans la comparaison avec la variété de Torre Pellice, on voudrait s'arrêter un instant sur quelques considérations d'ordre morphosyntaxique, notamment autour du verbe.

D'abord sur la position du pronom réfléchi, qui avait été étudiée par Telmon dans sa comparaison entre le système « occitan » (antéposé) et celui « piémontais » (postposé) en rapport avec un verbe à l'infinitif (1993 ; cf. 4.1.2), on observe clairement une tendance à la conservation du modèle occitan. Là où à Torre on avait eu une ambivalence avec d'abord une forme postposée de type gallo-romane (sans infinitif en l'occurrence dans des variétés qui usent peu du futur) « *tě dēstacou* » puis chez notre autre locuteur une postposé « *faou quē destacate* » (avec un infinitif construit sur une forme exprimant la nécessité comme on le ferait en italien « *bisogna staccarti* »), à Bobbio on l'avait bien eu antéposé (devant un futur cependant, ce qui est peu probant, l'italien le faisant aussi) « *tě destacharèi* ». A Guardia, nos deux versions concordent pour l'antéposition que Telmon qualifiait donc de « gallo-romane ». D'abord avec une forme de futur périphrastique où le réfléchi suivait l'auxiliaire et la préposition directionnelle « a », qu'on avait vue absente en piémontais et dans le reste de la Val Pellice (Telmon 1993 ; 996) et donc ici probablement issue d'une influence italique « *vado a staccarti* » : « *Vau a te stacar* ».

Si ce travail, on l'a déjà dit, n'a évidemment pas le projet de décrire la variété guardiole dans son ensemble, chose déjà maintes fois faite, profitons en tout de même pour rappeler la présence de ce fameux passé périphrastique, reliquat d'un prétérit occitan composé avec le verbe « aller » (ANAR + infinitif) dont le *guardiol* est avec le catalan l'un des derniers vrais représentants dans la famille occitano-romane. Par « vrai représentant », on entend dialecte ayant ce trait inscrit structurellement dans sa grammaire et employé systématiquement comme temps verbal du langage courant. Précisons par curiosité que la dialectologie a décrit encore quelques résidus occitans de cette forme comme par exemple pour le gascon, spécifiquement pour le verbe « aller » en vallée d'Aspe, non-issu de ANAR (« *que se'n va ir* », « il s'en alla ») (Rohlf 1970 ; 217). En Magnoac et en Astarac entre les Hautes Pyrénées et le Gers on le trouve restreint au verbe « être » ([baʃte] « *va ester* ») (idem.) et dans une fusion étonnante entre l'auxiliaire et le prétérit conjugué : « je fus » connaît une forme « qu'estèi » et une autre « que vastoi » [baʃtuil], qu'on peut continuer de décliner « tu fus » [baʃtuh], « il fut » [baʃtu] (Tujague 2010, 393). Ajoutons cependant que malgré la présence catalano-aragonaise qu'à connu le Royaume des Deux-Siciles, et donc la Calabre une fois chassés les angevins (1442), qui inciterait à voir dans la présence en *guardiol* de cette forme verbale une influence catalane, on sait que c'est l'inverse au sens où la forme catalane est justement un héritage occitan (Jacobs & Kunert 2014). On

en a recueilli beaucoup d'occurrences à Guardia, ce à quoi on s'attendait dans des récits au passé « *ilh van vèire* », « *ilh se van clhàvar* », « *al va làissar pèdre* », et on peut comprendre en confrontant leur structure à celle du futur périphrastique (qui est identique en français, en occitan ; ALLER+infinitif) que ce dernier ait besoin de la préposition « a » pour les différencier. Cette préposition, utile déjà au castillan ou à l'italien dans le futur de ce type, se révèle fondamentale dans des parlers ayant le passé périphrastique si proche en terme de construction, comme le fait éventuellement le catalan, qui préfère de toute façon généralement le futur simple : « *et vaig dir* » (« je t'ai dit ») vs « *et vaig a dir* » (« je vais te dire » sur le modèle castillan « *te voy a decir* »). Dans notre exemple recueilli plus haut, enlever la préposition dans « *vau a te stacar* » (« je vais te détacher ») reviendrait donc à parler au passé : « *vau te stacar* » (« je t'ai détaché ») où le réfléchi irait d'ailleurs plutôt au début avant l'auxiliaire. Ensuite on avait une forme de présent du futur, semblable à ce qui tend à se faire dans les Vallées mais tout aussi imaginable dans les autres langues romanes, qui elle aussi était accompagnée d'un réfléchi antéposé au tout début de la proposition, avant même le verbe auxiliaire : « *te veno stacar staser* » (« je viens te détacher ce soir »).

La suite de cette phrase 41 de notre questionnaire est d'ailleurs le seul endroit dans nos données où on a pu avoir un témoignage de la gestion du subjonctif présent par le *guardiol*, qu'il a perdu (Kunert 2006 dans Cavaller 2012 ; 100-105). Voyons les subterfuges employés pour combler ce manque. La description de ce phénomène nous donnait quant à elle souvent comme exemple des phrases en forme de souhait et des formules imprécatrices du type « que...qu'il + subjonctif », résolues avec l'utilisation de verbes comme « *voler* » (« vouloir ») ou « *poer* » (« pouvoir ») (Sibille 2007 ; 677). Pour traduire la suite de celle-ci qui, en introduisant un motif au projet de détacher l'âne, impliquait un subjonctif présent « *...affinché tu possa ritrovare la libertà.* » (« pour que tu puisses retrouver la liberté. »), on a eu les deux fois une forme d'insistance indicative conjuguée avec un infinitif amenant semble-t-il, dans la structure de la phrase, un pronom réfléchi suivant celui personnel sujet : d'abord « *enshit tu te pò trovar la libertat* » (littéralement « ainsi tu peux te trouver la liberté ») puis « *enshit tu te pòe èsser libre.* » (« ainsi tu peux (t') être libre. »)

On avait évoqué la « volatilité » du lexique dans les dynamiques de contact linguistique en reprenant là un argument de Matteo Rivoira qui nous servait aussi dans la justification de la prise en compte moindre de traits lexicaux par rapport aux traits morphologiques et surtout phonétiques. Comme le rappelait d'ailleurs Anna Rosa Greco à propos du *guardiol*, c'est bien la phonétique qui est, à côté du lexique, le principal réceptacle de la « pression calabraise » (1993 ; 722). Le lexique n'était cependant pas dans nos données l'élément le plus intéressant à analyser puisque qu'on n'avait

pas de grandes occurrences de calabréismes si ce n'est plutôt des italianismes autant strictement lexicaux (« *constreta* » pour « obligée » en italien « *costretta* ») que plus morphologico-lexicaux dans des exemples bien connus (« *feliche* » pour « heureux » qui a adopté l'affriquée italique [tʃ], en italien « *felice* », « *capache* » pour « capable » en italien « *capace* ») déjà relevés par Kunert, « *loche* » [lutʃə] pour « lumière » de l'italien « *luce* » ou « *fochile* » [fu'tʃilə] pour « fusil » de l'italien « *fucile* » (2007 dans Cavaller 2012 ; 54-59). Il était d'ailleurs simplement moins intéressant à envisager dans notre optique centrale qui n'est pas d'analyser le degré de calabréisation de l'occitan de Guardia Piemontese mais d'essayer de le confronter à celui de Torre Pellice. Quelques dernières considérations d'ordre morphologique et phonétique entrant en résonance dans les deux lieux méritent d'être mentionnées.

On a eu comme traduction du démonstratif neutre « ça » « *içòn* » dans sa nuance proximale avec le [s] comme on l'avait vu plus haut (cf. 4.1.1) et qui se rapprocherait en effet des vallées septentrionales avec leur forme « *aiçòn* » mais aussi particulièrement de Torre qui, à côté d'Angrogna, semblait faire le lien avec le Nord, et où on avait trouvé [son] puis [sɔ̃ⁿ] là où la haute vallée avait toujours la forme sans [n] final « *isò* » qu'on retrouvait aussi à Guardia toujours pour traduire la même forme ce qui illustre encore un possible polymorphisme au sein du *guardiol*.

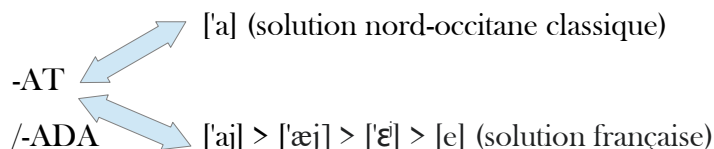
Point commun avec le *tourasin* piémontésisé, le *guardiol* calabréisé conserve la version de « pauvre » avec la consonne -v maintenue : « *pòvre* » [pɔvrə] mais dont l'origine est sans-doute plutôt, comme on vient de l'évoquer à demi mot, due à son influence italique ultérieure qu'au souvenir d'une forme de la basse Val Pellice, peut-être infiltrée par le piémontais à date plus récente. Notons qu'on a aussi trouvé à Guardia la forme « occitane » « *pòure* ».

Autre exemple de polymorphisme probable, on avait noté une occurrence systématique (chez deux locutrices différentes dans un même contexte) d'un article défini féminin pluriel dont la voyelle thématique avait été centralisée : « *le spalle* » [lə 'ʃpadə] l'une des deux sans doute par assimilation pourrait-on penser à un même [ə] le précédant au sein d'un infinitif neutralisé : « *Al ilh va vòltar le spalle*. » [ʔaɫevɐ,vɔtələ'ʃpadə]. Cette centralisation du -E de l'article féminin pluriel « les » (« *le* » en italien et en piémontais) à [ə] est mentionnée dans la prononciation de la basse Val Pellice par Matteo Rivoira : « *le / lë coze* » (« les choses ») (2024a ; 70). Notons dans le verbe « *vòltar* » cité ci-dessus, la tendance à la chute de la liquide pré-consonantique [vɔtə] qui tend souvent à induire ou à renforcer la rétroflexion de l'occlusive suivante (ou de la liquide devenue occlusive rétroflexe justement), on l'avait plusieurs fois vu avec la chute d'un -r dans les verbes « perdre » et « parlaient » : « *pèrdre* » ['pæɾ'dɾə] (ici la chute du -r post-consonantique, fréquente en occitan dans ce contexte, entraîne même le rallongement de la consonne) et « *parlian* » [paɾ'diɾɲ]. Rappelons que le passage à la rétroflexe [ɾ] est généralisé en *guardiol* comme évolution de la géminée LL sur le modèle sicilien / calabrais (lequel

rentre dans l'ensemble méridional extrême aussi considérée comme ensemble sicilien, sous la ligne Diamante-Cassano (Greco 1993 ; 722)) mais aussi étendu en début de syllabe tonique : « briller » > « *luir* » ['dʎjə] voire en coda suivi d'une consonne : « *dal vilatge* » [daɖi'lɑdʒə]. En contexte d'enchaînement de plusieurs -L on a cependant observé l'abandon de la rétroflexe pour la deuxième préservée comme [l] : « *L'es la...* » [ɖɛla]. On a pu constater quelques exemples exceptionnels de relâchement du passage à une rétroflexe de -L initial « *laissar* » [lɛ'sa], ce verbe étant d'ailleurs très variable dans ses formes puisqu'à côté de cette forme sans rétroflexion initiale et avec fermeture de la voyelle, on a aussi eu [ɖas:e] où c'est la voyelle thématique de l'infinitif qui se ferme encore plus à [e] sur le modèle du 3^e groupe « -er » tandis que celle initiale est issue de la monophthongaison de -AI qui a gardé la voyelle tonique [a]. C'est aussi généralement ce qui se fait à Torre (on avait eu « *lassà* ») et la basse vallée, sur le modèle italien « *lasciare* » et piémontais « *lassé* » là où la haute vallée privilégie l'atone qui l'emportait dans cette réduction refermante « *lissà* » (dont on a un exemple intermédiaire en gascon « *d/leishar* »).

Pour finir sur un trait phonétique, on sait que le *guardiol* est sans doute l'unique parler occitan ne connaissant pas la voyelle fermée antérieure arrondie [y] mais lui privilégiant celle pré-fermée quasi-antérieure arrondie [ʏ] (Cavaller 2012 ; 54-59). On avait été frappé en la retrouvant assez fréquemment à Torre où elle venait, semble-t-il, soit d'un résidu d'une ancienne voyelle postérieure (comme on l'a en haute vallée) [u] « *fusse* » ['fys:e] (« *fouse* » à Bobbio et Villar), soit d'un emprunt à l'italien ne complétant pas totalement l'adaptation phonétique par la fermeture du [u] à [y] « *solitudine* » [soli'tydine]. Ici comme souvent, c'est l'aspect tonique de la voyelle qui la ré-ouvre semble-t-il légèrement, mais on a bien l'impression que c'est souvent une solution de mi-chemin, véritablement de transition à Torre, vers la fermeture de type piémontaise de [o] à [ø] : « doi, dui » (« deux » en haute vallée) passait à « deui », théoriquement [ə] mais souvent entendu [ʏ]. Le lien avec le *guardiol* s'arrête ici au constat d'un point commun qui ne peut probablement pas être envisagé comme un lien réel et phylogénétique au sens où l'occitan de Calabre aurait pris ce trait à une zone de transition occitano-piémontaise comme la basse Val Pellice, ce [ʏ] étant à Guardia systématique. On y verra plus sûrement le signe d'une légère centralisation d'un [y] inconnu au Sud de l'Italie qui connaît en revanche la voyelle [ə] plus proche. Il en va sans doute de même à Guardia avec le passage fréquent de ce même [ʏ] à la voyelle fermée centrale non-arrondie [ɨ] par une ultérieure centralisation : « *un pòver* » [in'pøvɛr], « *un mantèl* » [inman'tɛɖ]. On l'avait vu à Torre où l'évolution de PLUS, plutôt [py] en haute vallée, avait préservé l'atone du « *più* » italien en une forme d'entre-deux entre le [i] et le [y] : « *lou pi fort* » [lu pɨ fɔr]. C'est d'ailleurs parfois la prononciation du -i à l'intérieur d'un mot, pensons à la traduction guardiole pour « enroulé », « *embolicat* » (semblable au catalan « embolicat » pour « emballé ») [əmbulɨ'kɛ] avec cette évolution phonétique de la terminaison

du participe sur laquelle on pourrait s'attarder longuement tellement elle semble être à Guardia dans une phase intermédiaire présentant du même coup une grande variété de formes, dont on imagine le sort par résonance avec le cas français.



Notons que pour « *embolicat* », comme on le lit dans sa graphie, le sujet était masculin mais on trouvait bien une prononciation de type [ɛ]. Ainsi le *guardiol* a déjà amené le participe alpin plus loin que le simple [a], qui semblait sans issue tout seul, en le refermant. Mais une répétition de la part de notre locutrice la plus jeune nous avait également donné deux versions pour un participe féminin « passée ». Transcrit « *passaa* » dans la tradition alibertine, on avait d'abord eu une forme classique en vivaro-alpin avec le simple allongement de la voyelle [a] (les deux -a ayant été réunis par la chute du -d intervocalique) [pa'saː] (allongement somme toute relatif comme on le trouve, modéré, en Val Pellice) puis une forme avec conservation d'une trace de l'occlusive intervocalique passée à semi-consonne [j] et laissant se fermer le -a final atone [pa'sajə]. Avec un tel schéma possible autant au masculin (AT > AY [aj] > [æj] > ÈY [ɛj] > EI [e] > É [e]) qu'au féminin (ADA > AYA [aja] > [ajə] > AYE [ajə] > AIE [ɛ] > ÉE [e]), on rejoint définitivement le sort du français.

Quelques phénomènes continuent de nous questionner dans l'îlot occitan calabrais comme ce polymorphisme de l'imparfait des verbes du 1^{er} groupe qui ne semblent pas être stabilisés par une règle entre la forme en -IA (généralement réservée aux autres groupes) « *parlian* » et une autre plus classique en -AVA « *soflhava* ». On a aussi entendu parler de cette « Zona Manca » dont le parler semblait, au dire de GP2, « un peu différent » du reste du bourg comme si Guardia Piemontese était divisée par la grande route passant à flan de colline et laissant derrière cette mystérieuse partie dont la variété serait, paraît-il, « beaucoup plus semblable à la langue des vallées piémontaises » avec surtout une famille connue pour son parler particulier. Nous n'avons pas eu l'occasion de l'investiguer mais il serait intéressant qu'une recherche postérieure s'y penchât pour déterminer la part de véritable spécificité de cette zone ou bien de légende urbaine propre au tout petit bourg occitan perché sur son rocher.

CONCLUSION

Pour conclure ce travail, on se limitera à revenir sur les grandes idées qu'on a pu en faire ressortir tout en envisageant les perspectives et autres ouvertures que nos résultats laissent potentiellement entrevoir.

D'abord, par notre étude de la situation sociolinguistique, on avait essentiellement vu comment, autant en Val Pellice qu'à Guardia Piemontese, l'occitan se retrouvait dans un schéma triglossique (ou de double-diglossie) assez spécialement italien, ou du moins étranger à ce que cette langue, dans toute sa variété peut connaître en France. Contrairement à cette dernière, l'Italie connaît une situation linguistique suffisamment spécifique et variée pour qu'on puisse la noter jusque dans le titre de ce mémoire qui s'intéresse en gros, à l'occitan en Italie. Nos informateurs étaient tous des locuteurs natifs mais qui, avec une moyenne d'âge dépassant les 50 ans, étaient souvent les derniers porteurs de la langue dans leur généalogie face à un contexte essentiellement fondé sur des facteurs économiques et de prestige culturel poussant leur descendance à préférer toujours plus la langue nationale. Notons que ces locuteurs natifs sont bien cependant, dans le territoire ultramontain de la péninsule italique, le modèle ultra-majoritaire de locuteurs de langues minorisées, ce qui est à préciser dans le cadre d'une recherche en domaine occitan qui s'intéresse souvent à la question des néo-locuteurs, qu'on a quant à nous, logiquement ignorée quasi complètement. A l'inverse on s'était justement plutôt penché dans un premier temps sur les dynamiques socio-politiques autour de la langue, telles que cette fameuse triglossie. Celle-ci est sans-doute la particularité de l'occitan d'Italie (comme celui d'Espagne de fait) qui est toujours soumis à un rapport de domination à deux étages, qu'il s'agisse du piémontais ou du calabrais étant toujours subordonné, *in fine*, à l'italien standard. Sans qu'on l'ait étudiée trop en détail, ce n'était de toute façon pas notre préoccupation principale, la dimension institutionnelle, qu'on avait initialement présentée comme un intermédiaire entre un modèle français structurellement défavorable et un espagnol prompt à l'officialisation, semblait somme toute immobilisée dans un *status-quo* assez passif avec une loi de tutelle aidant finalement assez peu les mesures de préservation. C'est sans-doute néanmoins dans l'idéologie que les actions se démarquent de l'espace français ne trouvant pas en Italie un passé de répression linguistique et un unilinguisme systématique aussi profond. C'est alors une forme d'autonomie qui s'y développe mais avec un support au moins officiel.

C'est ensuite essentiellement cette question des idéologies qui nous a intéressé notamment car notre travail sur l'occitan se plaçait dans un contexte qui n'était pas seulement celui national italien,

mais également celui du lien avec l'univers culturel religieux vaudois. Là encore, bien définir la base du schéma triglossique était fondamental, car on comprend vite combien les ainsi dits « *patouà* » et « *guardiol* » étaient, avec leurs noms étrangers, facilement éclipsés par le « rayonnement » populaire des cultures majoritaires de leurs régions respectives, d'ailleurs nommées selon ces cultures (et avant-tout ces langues) ; le Piémont et la Calabre. On voit comment même les populations bénéficiant d'un certain capital culturel dans notre basse vallée évoquent plus volontiers le piémontais que l'occitan, « patois » exotique derrière ses montagnes là où l'occitan du bourg-musée de Guardia Piemontese en haut de son rocher sur le littoral calabrais est naturellement beaucoup moins caché et effectivement plus mis en valeur. C'est dans cette opposition que résidait l'intérêt épistémologique de l'élément vaudois et c'est autour de lui qu'on a construit notre étude comparée autour des deux situations culturelles exactement inverses, presque construites en miroir l'une de l'autre.

Ici se faisait la montée en abstraction à propos de l'enjeu idéologique qu'on évoquait et qu'on a analysé dans une perspective de sociolinguistique critique au sens des idées (on parlait surtout des représentations) construites à partir des ressources linguistiques dans une communauté donnée. L'intérêt était justement que cette ressource linguistique était une même ressource héritée par deux communautés cousines, liées par l'histoire mais dont le rapport à l'élément culturel qu'est la foi vaudoise était drastiquement différent chez chacune. Ces éléments culturels que sont la langue et la religion étaient analysés, à notre époque post-spirituelle et d'uniformisation linguistique (et culturelle globalement), sous l'angle de leur héritage. Cet héritage était l'identité, vue comme définition culturelle au sens large d'une communauté dans son ipséité, son être identique au cours du temps. Ainsi on passe d'un premier degré idéologique qui est le simple domaine des considérations autour d'une langue, à un second, cette abstraction conceptuelle autour de grandes idées portées par cette langue, à savoir essentiellement celui définissant l'univers « occitan » : le praxème « Occitanie ». Mais on étudiait l'« occitanité » des deux lieux en miroir de leur « valdéité ». Sans trop y revenir, c'était, dans le cas de la Val Pellice, cœur des Vallées vaudoises au sein des Alpes occitanes, le rapport à un occitan vernaculaire écrasé par l'identité religieuse au sein d'un schéma d'ailleurs quadriglossique (avec la présence du français) et à Guardia Piemontese, îlot occitan du Sud de l'Italie ayant été converti de force au catholicisme il y a quatre siècles, le souvenir des vaudois derrière l'élément de fierté linguistique. Tentant de toujours analyser les deux côtés de la question, on en est arrivé à dresser un état des lieux de la nature de cet « élément identitaire premier » derrière sa revendication. A Guardia Piemontese on s'est donc beaucoup penché sur les difficultés à construire une conscience réelle de l'enjeu occitan qui leur est pourtant si visiblement cher tandis qu'on a analysé le rapport à l'identité vaudoise et francophone dans les Alpes comme le ciment fondateur d'une sorte d'identité quasiment « proto-nationale » sur laquelle on aimerait revenir plus tard.

Notre partie d'étude dialectologique semblait peut-être plus modeste mais on voulait la mener à bien pour revenir sur certains aspects structurels de cette mythique « langue vaudoise ». Dans ce sens, le faire au sein d'un travail comparant une Vallée vaudoise à Guardia Piemontese prenait tout son sens en s'insérant dans la continuité d'un état de l'art qui s'est beaucoup penché sur l'origine exacte du parler occitan de Calabre. On a considéré que parler de Guardia dans un travail sur le lien entre vaudois et occitan était tout à fait légitime car, si le village n'est plus vaudois depuis le XVI^e siècle, son occitan, il le doit bien essentiellement à la présence, et plus encore, à ses racines vaudoises.

Ce n'est néanmoins pas dans la comparaison qu'on a apporté une nouveauté mais essentiellement dans l'étude d'un parler marginal dans la recherche, bien que central dans la géographie symbolique, culturelle et historique des Vallées vaudoises, celui de Torre Pellice, La Tour cœur du mouvement. En repartant toujours d'un cadre et de travaux qui nous ont guidé dans nos recherches, on a d'abord pu le replacer dans son contexte géo-linguistique au sein de l'Occitanie cisalpine avant d'essentiellement s'intéresser à ce parler *tourasin* en rapport à la haute vallée et à la plaine. On l'a déjà bien dit mais c'était là l'essence de ce travail ; décrire un parler qu'on peut, ou voir comme une marge, une forme des extrêmes peu distinguable et difficilement classable, ou bien justement comme intéressant de par cette position d'intermédiaire. En l'occurrence, on a compris comment, en plus d'être dans une vallée faisant déjà elle-même figure de transition entre un ensemble central et un autre septentrional, notre parler au cœur de la basse Val Pellice présentait une forme de transition, au sein d'un dégradé du continuum, entre un occitan plus « conservateur » (au sens de son degré d'« occitanité ») de la haute vallée déjà décrite et un piémontais voisin dans une plaine introduisant ainsi un ensemble linguistique roman différent. En s'intéressant de longue date aux marges dialectales et aux confins de l'occitan, on en est arrivé, avec nos résultats à étudier un parler qui, bien qu'étant encore rattaché à l'ensemble occitan, présente un fort degré de « piémontésisation » explicitant ainsi de nouveau la légitimité du concept de transition et surtout de « zone grise ».

En revenant sur le *guardiol*, on poursuivait sans grande prétention les recherches autour de son origine alpine sans néanmoins avoir l'ambition de la recherche du siècle passé qui voulait trouver une réponse unique et claire. On sait que ce parler est un cas très précieux de mélange de différentes variétés occitanes en une sorte de koinisation historique en Calabre. Cela nous permet désormais de regarder sereinement toutes ses particularités sans vouloir les relier spécifiquement à une origine géographique mais en les comparant, par curiosité scientifique, à notre parler alpin jusqu'alors peu estimé non-seulement pour lui-même, mais aussi dans cette comparaison. Dès lors, on pouvait tout de même ré-analyser l'occitan de Guardia en tentant de contextualiser la formation de différents traits qui lui sont propres entre trois degrés évolutifs distincts pouvant, diachroniquement, avoir eu un rôle

dans ce processus de koinisation. Cela à travers un premier degré qui est celui de la rencontre et du mélange, un deuxième lié à l'isolement prolongé du reste du continuum puis un dernier, marque du contact avec le calabrais environnant. En s'interrogeant sur le rôle de chacune de ces étapes dans l'évolution de notre parler, et dans le choix de certaines solutions, on a pu émettre des hypothèses de nature socio-historico-dialectologiques semblablement à ce qu'on avait fait en Val Pellice en observant des polymorphismes ou des réalisations surprenantes. Cette perspective évolutionniste nous a notamment permis d'ouvrir sur une observation à propos du devenir d'une variété très innovatrice qu'est le *guardiol* dans une perspective française assez inattendue pour un « résidu » d'occitan médiéval au Sud de l'Italie.

En résumé, on a voulu, peut-être un peu ambitieusement, explorer un univers assez large qui nous permît de passer par plusieurs de nos domaines d'intérêt. Tout d'abord, la sociolinguistique et la dialectologie sur lesquelles se concentrent essentiellement nos recherches mais aussi évidemment l'histoire qu'on a fréquemment ramenée tout au long de nos considérations, voire l'anthropologie et une pensée allant de la philosophie sociologique et politique à celle éventuellement plus théologique. Avec un maximum de rigueur scientifique, on a tenté d'illustrer des situations humaines qui nous préoccupent et nous intéressent. On peut constater froidement que Guardia Piemontese préserve sa langue historique dans sa partie haute et que la partie basse est pénétrée par celle majoritaire, comme c'est le cas en Val Pellice, mais éprouver une vraie satisfaction, et plus encore, être attaché à notre projet de laisser une trace d'un parler oublié et en voie d'extinction.



BIBLIOGRAPHIE

- APPIA, Beatrice (1987). « La storia figurata della satira antipapale di Alessio Muston ». *La Beidana* 5, 53-63.
- AUSIDIO, Gabriel (1998). *Les Vaudois Histoire d'une dissidence XII^e -XVI^e siècle*. Paris : Fayard.
- AUSIDIO, Gabriel (2008). *Une inquisition en Provence (Apt, 1532)*. Paris : Honoré Champion éditeur.
- AUSIDIO, Gabriel (2011). *Migranti valdesi. Delfinato, Piemonte, Provenza (1460-1560)*. Collana della Società di Studi Valdesi 30. Torino : Claudiana.
- BEC, Pierre (1973). *La langue occitane*. Coll. « Que sais-je ? » Paris : Presses Universitaires de France.
- BERT, Pierre (1838). *Le Saint Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ selon Saint-Luc et Saint-Jean - ' L Sant Evangeli dë Nossègnour Gesu-Crist secound San Luca e San Giouan*. Londres : de l'imprimerie de Moyes, Castel street, Leicester square.
- BIONDELLI, Bernardino (1853). Saggio sui dialetti gallo-italici. Milano : Gius. Bernardoni di Gio.
- BORGHI-CEDRINI, Luciana (2009). « L'antica lingua valdese ». In D. Jalla (éd.) : *Héritage(s), Formazione e trasmissione del patrimonio culturale valdese*, Collana della Società di Studi Valdesi 28, 225-237.
- BORGHI-CEDRINI, Luciana (2017). *Ai confini della lingua d'oc (Nord-Est occitano e lingua valdese)*. Modena : Mucchi editore.
- BOUTET, Josiane. (2021). « Pratique Langagière ». *Langage et société*, Hors série (HS1), 281-284. [En ligne: <https://doi.org/10.3917/l.s.hs01.0282>] (consulté le 04/04/2025).
- BOYER, Henri (1990). « Matériaux pour une approche des représentations sociolinguistiques. Éléments de définition et parcours documentaire en diglossie ». In: *Langue française*, n°85, Les représentations de la langue : approche sociolinguistique, 102-124 [En ligne: <https://doi.org/10.3406/lfr.1990.6180>] (consulté le 05/04/2025).
- BOYER Henri, GARDY Philippe (2001). *Dix siècles d'usages et d'images de l'Occitan - Des troubadours à l'internet*. Paris : L'Harmattan.
- BROMBERGER, Christian (1987). « Migrations de chansons, chansons de migrations ». *La Beidana* 6, 11-32.
- CABANEL, Patrick (2021). *Alexis Muston le Michelet des Alpes*. Paris : Éditions Ampelos.
- CABANEL, Patrick (2022). « Georges Gros et le protestantisme », *Revue des langues romanes*, Tome CXXVI n°1, 111-119. [En ligne : <http://journals.openedition.org/rlr/5064>] (consulté le 30/05/25).
- CANALIS, Stefano (2009). « Osservazioni fonologiche su alcune varietà calabresi ». In D. Pescarini :

- Studi sui dialetti calabresi*. Quaderni di lavoro ASIIt n.9. Padova : Unipress, 77-84.
- CARLI, Augusto (2012). « Pour une mise à jour du concept de vitalité linguistique ». *Revue de Linguistique Latine du Centre Alfred Ernout (De Lingua Latina)*, 8. [En ligne : <https://hal.science/hal-03478756v1>] (consulté le 04/04/2025).
- CAVALLER, Agustí (2012). *L'aranès i el gardiol. Estudi de dues comunitats perifèriques de l'occità*. Treball de recerca, INS Ramon Turró.
- CHIONI, Cristina (2009). « Francese ». In D. Jalla (éd.) : *Héritage(s), Formazione e trasmissione del patrimonio culturale valdese*, Collana della Società di Studi Valdesi 28, 277-281.
- COGNETTI, Paolo (2018). *Le otto montagne*. Torino : Einaudi.
- COISSON, Osvaldo (1991). « La parabola del figliol prodigo nella parlata di Bobbio Pellice ». *Novel Temp-Lou Temp Nouvel* 39, 6-7.
- DALMAS, Davide & PONTET, Ines (1997). « Occitania ». *La Beidana* 29, 3-33.
- DE PASQUALE, Antonino (1983). *Giovan Luigi Pascale nella storia dei valdesi in Calabria*. Cosenza : Chiappetta.
- DINGUIRARD, Jean-Claude (1982). « L'article "eth" / "era" du gascon pyrénéen : archaïsme ou innovation ? » *Lengas : revue de sociolinguistique*. [En ligne : <https://shs.hal.science/halshs-03206665v1>] (consulté le 28/08/2025).
- FRASCHIA, Mario & NEGRIN, Thierry (1998). « Lou chaloun tra fantasia e realtà ». *La Beidana* 32, 55-61.
- FRATINI, Marco, CARPANETTO, Dino (2020). *I valdesi una storia di fede e di libertà*. Torino : Claudiana.
- GALLY, Silvia (2016). « Percezioni linguistiche di alcuni abitanti del Pinerolese: pensieri, opinioni e giudizi sulle parlate locali ». *La Beidana* 84, 25-44.
- GARNIER, Quentin (2020) « Le vivaro-alpin : progrès d'une définition ». *Géolinguistique*, 20. [En ligne : <https://journals.openedition.org/geolinguistique/1992#tocto1n5>] (consulté le 19.08.24)
- GENRE, Arturo (1985). « La parlata di Guardia Piemontese ». *Valdismo e Valdesi di Calabria, Atti del convegno-Catanzaro 11/12 ottobre 1985*. Crotone : Edizioni Brueghel, 295-309.
- GENRE, Arturo (2002). *Le parole, le cose e i luoghi*. Torino : Istituto dell'Atlante linguistico italiano.
- GIORDANO, Silvana (2016). « Musica occitana e vitalità (socio)linguistica: alcuni esempi di area piemontese ». In A. Pons (éd.) : *Vitalità, morte e miracoli dell'occitano, Atti del convegno del 26 settembre 2015, Scuola Latina di Pomaretto*, Pomaretto : Associazione Amici della Scuola Latina di Pomaretto, 45-59. [En ligne : https://iris.unito.it/retrieve/e27ce42a-67c0-2581-e053-d805fe0acbaa/Vitalita_morte_e_miracoli_delloccitano_P.pdf] (consulté le 26/05/2025).

- GRECO, Rosa Anna (1993). « Aspetti fonetici e morfosintattici della parlata guardiola ». In G. Gasca Queirazza (éd.) : *Atti del Secondo Congresso Internazionale della « Association Internationale d'Études Occitanes » Torino, 31 agosto-5 settembre 1987*, Vol I. Torino : Dipartimento di Scienze Letterarie e Filologiche Università di Torino, 721- 726.
- GRISSET, Ilia (1966). *La parlata provenzaleggiante di Inverso Pinasca (Torino) e la penetrazione del piemontese in Val Perosa e in Val San Martino*. Torino : Giappichelli editore.
- HARAWAY, Donna (1988). « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective ». *Feminist Studies*, Vol.14, 3, 575-599. [En ligne : <https://www.jstor.org/stable/3178066>] (consulté le 25/05/25).
- HELLER, Monica (2021). « Critique ». *Langage et société*, Hors série (HS1), 91-96. [En ligne: <https://doi.org/10.3917/ls.hs01.0092>] (consulté le 05/04/2025).
- HIRSCH, Ernst (1978). *Provenzalische Mundarttexte aus Piemont*. Tübingen : Max Niemeyer Verlag.
- HOTOPF, Will (2013). *L'occitanisme en France et sa « naissance tardive »*. Thèse de doctorat, Université Laval [En ligne : https://www.researchgate.net/publication/292146800_Vergonha_l'occitanisme_en_France_et_sa_naissance_tardive#fullTextFileContent] (consulté le 19/05/2025).
- HUMBERT, Jean (1974). « Rohlf's (Gerhard), "Nuovi scavi linguistici nella antiqua Magna Grecia" (Istituto Siciliano di studi bizantini e neoellenici, 7) ». *Revue des Études Grecques*, 87(414-418), 407-408. [En ligne : https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1974_num_87_414_1256_t2_0407_0000_2#] (consulté le 10/05/2025)
- JACOB, Bart, KUNERT, Hans Peter (2014). « Whatever happened to the Occitan go-past? Insights from the dialects of Gascony and Guardia Piemontese ». *Revue Romane*, 49:2, 177-203. [En ligne : <https://doi.org/10.1075/rro.49.2.01jac>] (consulté le 26/05/2025).
- JALLA, Jean (1926). *Légendes des vallées vaudoises. Légendes et traditions populaires*. Torre Pellice : Bottega della carta.
- KUNERT, Hans Peter (1998). « Les Occitans en Italie et en France. Un problème de conscience linguistique ». In J. Gourc & F. Pic (éds.) : *Toulouse à la croisée des cultures, Actes du V^e Congrès international de l'Association Internationale d'Etudes Occitanes (A.I.E.O), Toulouse 19-24 août 1996*, Vol II. Pau : Association Internationale d'Etudes Occitanes, 717-724.
- KUNERT, Hans Peter (2020). « La fidelitat de La Gàrdia a sa lenga ». In J-F Courouau & D. Fabié (éds.) : *Fidelitats e dissidèncias, Actes del XII^e congrès de l'Associacion Internacionala d'Estudis Occitans, Albi, 10-15/07 2017*, Vol I. Toulouse : Seccion francesa de l'Associacion Internacionala d'Estudis Occitans, 319-323.
- LIGOZAT, Gérard (2020). *A nòstre biais, Apprendre l'Occitan Vivaro-Alpin*. Fouenant : Yoran-

Embanner.

LUSSO, Gino (1997). « Ancora sull' "Occitania" ». *La Beidana* 30, 17-19.

MARTEL, Philippe (1993). « Ces montagnes sont si hautes. A propos de la renaissance d'oc dans la zone vivaro-alpine (XIXe-XXe siècle) ». In G.Gasca Queirazza (éd.) : *Atti del Secondo Congresso Internazionale della « Association Internationale d'Études Occitanes » Torino, 31 agosto-5 settembre 1987*, Vol I. Torino : Dipartimento di Scienze Letterarie e Filologiche Università di Torino, 497-517.

MARTEL, Philippe (2019). *Histoire de l'Occitanie: Le point de vue occitan*. Fouesnant : Yoran Embanner.

MATTHEY, Marinette & ELMIGER, Daniel (2020). « Introduction ». *Langage et société*, 171(3), 9-32.

MICALI, Irene (2022). *L'occitano di Guardia Piemontese tra lingua e identità*. Pisa : Pacini editore.

MILANESCHI, Cesare (2004). « Memoria storica e lingua occitana a Guardia Piemontese ». *La Beidana* 51, 74-86.

MOLNAR, Amedeo (1974). *Storia dei Valdesi. Volume 1 :Dalle origini all'adesione alla Riforma (1176-1532)*. Torino : Claudiana.

MORIN, Laetitia (2017). « Paysage linguistique drômois : entre rupture de la transmission et début d'obsolescence de la langue », *Géolinguistique*. [En ligne : <http://journals.openedition.org/geolinguistique/395>] (consulté le 08/05/2025)

MOROSI, Giuseppe (1890). "L'odierno linguaggio dei Valdesi del Piemonte", In *Archivio dialettologico italiano* XI, Torino : Loescher, 309-415.

MUSTON, Alexis (1879). *L'Israël des Alpes. Histoire des vaudois et de leurs colonies*. Paris : J. Bonhoure & Cie.

NELLI, René (1968). *Dictionnaire des hérésies méridionales*. Toulouse : Privat.

OTTONELLI, Sergio (2012). *Piccola grammatica della parlata occitana di Chianale (alta Val Varaita)*. Chianale : Edizioni Comitato per San Lorenzo.

PARVUS (1982). *Poeta della nostra valle*. Torre Pellice : Il Pino.

PASOLINI, Pier-Paolo (or.1975, 2023). « 1° febbraio 1975. L'articolo delle Lucciole ». *Scritti Corsari*. Milano : Garzanti, 128-134.

PELLERINO, Rosella & LAMUELA, Xavier (2018). *Dizionario italiano-occitano, occitano-italiano : Norme ortografiche, scelte morfologiche e vocabolario dell'Occitano Alpino orientale*. Espaci Occitan. Cuneo : + Eventi edizioni.

PITARCH I ALMELA, Vicent (1983). «Un cas singular de conflicte lingüístic: la situació actual del País València». *Treballs de sociolingüística catalana*, Vol.5, 41-51. [En ligne :

<https://raco.cat/index.php/TSC/article/view/224292>] (consulté le 20/05/2025).

- PONS, Aline, ZANINI, Roberta Clara (2021). « “Qui il francese più o meno lo sanno quasi tutti” », *Éducation et sociétés plurilingues*, 48, 13-26. [En ligne : <http://journals.openedition.org/esp/5031>] (consulté le 02/06/25).
- PONS, Aline (2023). “Sull'unità delle ‘Valli Valdesi’ dal punto di visto linguistico”. In R. Bauer & T. Krefeld (éds.) : *Lo spazio comunicativo dell'Italia e delle varietà italiane (Korpus im Text 7)*, version 91. [En ligne : <https://www.kit.gwi.uni-muenchen.de/?p=109884&v=2>] (visité le 07/03/2025).
- PONS, Aline (2024). « Continuità (e distanza) tra la varietà occitana della Val Germanasca e le varietà limitrofe ». In M.Fratini (éd.) : *Vie di comunicazione e mobilità nelle Valli Chisone, Germanasca e Pellice*. Perosa Argentina : LAR, 227-236.
- PONS, Teofilo (1973). *Dizionario del dialetto valdese della val germanasca*. Collana della Società di Studi Valdesi 6. Torre Pellice : Claudiana.
- PONS, Teofilo (1979). *Vita montanara e tradizioni popolari alpine*. Torino : Claudiana.
- PRESTON, Dennis (2002). « What is Folk Linguistics? ». *Målbryting: Språkleg identitet og haldning*, 6, 13-23. [En ligne : <https://doi.org/10.7557/malbr.2002.6>] (consulté le 23/05/2025).
- PRIMAVERA, Silvana, VERDEGIGLIO, Diego, GENRE, Arturo (1992). *Taliand dē la Pèirē da Garroc, canti, filastrocche, racconti, indovinelli e proverbi di Guardia Piemontese*. Alessandria : Edizioni dell'Orso.
- REGIS, Riccardo (2012). « Centro/periferia, Torino/Mondovì ». In N.Duberti & E.Miola (éds.) : *Alpi del mare tra lingue e letterature. Pluralità storica e ricerca di unità*. Alessandria : Edizioni dell'Orso, 86.
- REGIS, Riccardo & RIVOIRA, Matteo (2023a). *Dialetti d'Italia: Piemonte e Valle d'Aosta*. Roma : Carocci editore.
- REGIS, Riccardo & RIVOIRA, Matteo (2023b). "Zona grigia : un concetto (anche) linguistica?". In D. Aquino-Weber, S. Cotelli-Kureth, A. Kristol & al. (éds.) : *Coum'on ètèila que kòoule... Come una stella cadente... Comme une étoile filante... Mélanges à la mémoire de Federica Diémoz*. Recueil de travaux publiés par la Faculté des Lettres et de Sciences humaines de Neufchâtel 61, Genève : Librairie Droz.
- RIVOIRA, Matteo (2007). *L'occitano dell'alta Val Pellice: studio morfologico*. Torino : Provincia di Torino, Comunità Montana Val Pellice, Società di Studi Valdesi.
- RIVOIRA, Matteo (2015). « "Nous avons besoin de ces deux langues comme de nos deux mains": il francese nelle Valli Valdesi, tra proiezioni ideologiche e realtà dei fatti ». *Atti del XLVI Congresso Internazionale SLI 2012, Siena, 27-29 settembre 2012*. Roma : Bulzoni.

- RIVOIRA, Matteo (2020). « Lingue, dialecti e religione alle aree occitane e francoprovenzali ». *Language problems and language planning* 44(3), 320-345.
- RIVOIRA, Matteo (2023). « La lingua dei manoscritti valdesi e i dialetti occitani alpini ». *Carte Romanze* 11, 317-342.
- RIVOIRA, Matteo (2024a). « "Li sènt evangilé de Notre Seigneur Gésu-Christ rendu en lengua valdésa" di Pierre Bert. Una traduzione ottocentesca nell'occitano della Val Pellice ». *La Beidana* 110, 61-74.
- RIVOIRA, Matteo (2024b). "L'occitano". *Linguistik Online* 130(6), 281-307.
- RIVOIRA, Matteo (2024c). "Storia linguistica dei valdesi alpini". In S. Peyronel Rambaldi (éd.) : *Storia dei valdesi 2. Diventare riformati (1532-1689)*. Torino : Claudiana, 715-735.
- ROHLFS, Gerhard (or. 1935, 1970). *Le gascon, études de philologie pyrénéenne*. Tübingen : Max Niemeyer Verlag, Pau : Éditions Marrimpouey jeune.
- RONJAT, Jules (1941). *Grammaire historique des parlers provençaux modernes. Les dialectes*, Vol. IV. Montpellier : Société des langues romanes.
- SALVI, Sergio (1998). *Occitania*. Venasca : Ousitanio Vivo, Rodello : Luigi Colle editore.
- SALVO, Matías (2025). *Des langues et des territoires. Une étude de cas sur les sécessionnismes linguistiques valencien et gascon*. Mémoire de master, Université Toulouse-Jean Jaurès.
- SAPPÉ, Rossana (1991). « La situazione linguistica ». *Civiltà Alpina e Presenza Protestante nelle Valli Pinerolesi*. Quaderni di cultura alpina. Ivrea : Priuli & Verlucca.
- SAPPÉ, Jean-Louis (2004). « Il patouà una lingua viva ». *La Beidana* 51, 25-28.
- SAPPÉ, Jean-Louis (2012). *Lou courousèt e la furmià. Piccolo dizionario delle parlate occitane della Val d'Angrogna*. Saluzzo : Fusta Editore.
- SELGE, Kurt-Victor (1967). "Caractéristiques du premier mouvement vaudois et crises au cours de son expansion". In M.H. Vicaire & E. Delaruelle (éds.) : *Vaudois languedociens et Pauvres Catholiques*. Toulouse : Privat Editeurs, 110-143.
- SIBILLE, Jean (2007) (éd.). « Les parlers modernes du Briançonnais ». In M. Richard (auteur) : *La passion de saint André*. Paris : Honoré Champion, 325-350.
- SIBILLE, Jean (2007) (éd.). « Langue des mystères et langue des vaudois ». In M. Richard (auteur) : *La passion de saint André*. Paris : Honoré Champion, 457-460.
- SICHEL-BAZIN, Rafèu (2015). *Prosodic systems in contact: Occitan and French*. Thèse de doctorat, Universität Osnabrück, Universitat Pompeu Fabra. [En ligne : https://www.researchgate.net/publication/312383923_Prosodic_systems_in_contact_Occitan_and_French] (consulté le 26/05/2025).
- SICHEL-BAZIN, Rafèu (2024). Chapitre 10 "Prosodie et interfaces". In L. Esher & J. Sibille

- (éd.) : *Manuel de linguistique occitane*. Berlin, Boston : De Gruyter, 259-286.
- SORESINA, Maria (2009). *Libertà va cercando. Il catarismo nella Commedia di Dante*. Bergamo : Moretti & Vitali.
- STANCATI, Enzo (2008). *Gli ultramontani. Storia dei Valdesi di Calabria*. Cosenza : Pellegrini Editore.
- TELMON, Tullio (1993). « La variété des parlers provençaux à l'Est des Alpes d'après quelques données de l'*ALEPO* ». In G.Gasca Queirazza (éd.) : *Atti del Secondo Congresso Internazionale della « Association Internationale d'Études Occitanes » Torino, 31 agosto-5 settembre 1987*, Vol I. Torino : Dipartimento di Scienze Letterarie e Filologiche Università di Torino, 979-1003.
- TELMON, Tullio (2004). « Occitano, provenzale: nominalismi? ». *La Beidana* 51, 29-34.
- TELMON, Tullio, FERRIER, Consuelo (2007). "Le minoranze linguistiche piemontesi nel 2006". *Quaderni di Ricerca* 113, 7-60.
- TOSO, Fiorenzo (2008). *Le minoranze linguistiche in Italia*. Bologna : Il mulino.
- TOURN, Giorgio (1977). *I valdesi ; la singolare vicenda di un popolo-chiesa 1170-1976*. Torino : Claudiana.
- TOURN, Giorgio (2003). *I valdesi identità e storia*. Torino : Claudiana.
- TRON, Valeria (2022). *L'equilibrio delle lucciole*. Milano : Salani.
- TUJAGUE, Jacques (2010). *Gascon d'Astarac. Lexique gascon-français, français-gascon*. Bruges : Aquiprint.
- VESSEY, Rachelle (2017). « Corpus Approaches to Language Ideology ». *Applied Linguistics*, Vol 38, Issue 3, 277-296. [En ligne: <https://doi.org/10.1093/applin/amv023>] (consulté le 05/04/2025).
- VIALLET, Jean-Louis (1985). *La Chiesa Valdese di fronte allo Stato fascista (1922-1945)*. Torino : Claudiana.
- VIAUT, Alain (1998). *L'occitan gascon en Catalogne espagnole. Le Val d'Aran*. Bordeaux : Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.
- WÓJTOWICZ, Katarzyna (2011). « Les influences de la syntaxe occitane sur le français régional ». In *Romanica Cracoviensia*. Université Jagellone de Cracovie, 492-500.
- ZÖRNER, Lotte (2008). *I dialetti occitani della Valle Po*. Torino : Edizioni Valados Usitanos.

Sitographie

Piemonteis.it Per la tüva ed la lenga piemunteisa, piemunteis.it (consulté le 29/08/2025).

ANNEXES

Annexe 1

Progetto PaRL Indagine Sociolinguistico Valli Valdesi e Guardia Piemontese

Guida generale per l'intervista:

Blocco tematico	Argomenti specifici
1) dati personali e familiari	Auto presentazione : nome, cognome, luogo e data di nascita La sua famiglia : origine dei nonni e dei genitori (provenienza, mestieri)
2) all'origine dell'essere di linguaggio	I primi ricordi d'infanzia : la casa natale, il villaggio/quartiere, i giochi... La/Le lingue a casa (repertorio domestico e politiche linguistiche familiari) : parlata/e, trasmessa/e, solo sentita/e, difesa/e, vietata/e? Da chi? Ricordo di racconti, canti, filastrocche, ninne nanne, storie e leggende in lingua/dialetto/patua locale
3) il legame alla lingua (spazio intimo)	La lingua regionale/locale per l'intervistato. La considera come una lingua, un dialetto oppure un patua? Cos'è la sua madre lingua? Oppure bisognerebbe chiamarla lingua paterna/ quella degli uomini? Come la chiama [glossonimo/i] : Esistono delle differenze a livello degli agenti di trasmissione linguistica secondo il genere (donne/uomini)? Come definisce il suo rapporto con la madre lingua/paterna e con le lingue del suo repertorio (orgoglio, vergogna, disprezzo...(panoramica dei sentimenti linguistici)? Quali argomenti preferisce affrontare, di quali temi preferisce parlare in lingua locale? Se ha una discendenza, fargli le stesse domande in quanto agente (o no) della trasmissione linguistica (e anzi culturale).
4) il legame alla lingua (spazio amichevole e pubblico)	La lingua regionale/locale (e le altre lingue regionali del Piemonte) fuori di casa: chi la pratica/praticava? Anche allo scritto oppure soltanto oralmente? In quali contesti (ufficiali, informali) o circostanze e nell'ambito di mestieri particolari (battuta di caccia, mercati, giochi, al caffè/bar, con la famiglia, in campagna, nel lavoro nei campi...) ? Per parlare di cosa, affrontare quali questioni? Chi la vietava e quando ci si vietava di praticarla? Si usava in presenza di sconosciuti? Se sì, per quale motivo/finalità? (farsi o non farsi capire?) Lingua troppo intima perché degli stranieri la sentano? Esiste una comunità di parlanti della lingua locale? In tal caso, come viene chiamata [endonimo/i ed esonimo/i] ? Questa lingua (o questo dialetto/patua) varia molto ? Se è così, lo si vede soprattutto nella pronuncia, nel vocabolario, nella costruzione delle frasi? Potrebbe dare qualche esempio?
5) la lingua e le istituzioni: la scuola	La lingua regionale è presente nella scuola? Forme di stigmatizzazione esplicite o implicite; accento. Per i più vecchi (<i>ma guardare anche i giovani</i>); ha sperimentato delle forme di repressione volte a sradicare/colpevolizzare l'uso della lingua regionale/locale? In caso affermativo, come questo

	succedeva? Per i più giovani (<i>ma chiedere anche ai più vecchi</i>) : esperienze d'insegnamento/ di valorizzazione della lingua regionale in contesto scolastico.
6) la lingua e le istituzioni: le politiche pubbliche	Questa lingua (dialetto o patuà) è stata oggetto di politiche pubbliche (a favore oppure contro)? In tal caso, quali? Sono state efficaci? Sia sì o no; perché? Bisogna standardizzare questa lingua? Insegnarla (di più, meno, per niente) a scuola? Bisogna dare impulso a una toponomastica in lingua locale?
7) la lingua nei media e nella creazione	Bisogna stampare dei libri in lingua locale? Ci sono dei programmi di radio o alla TV, oppure su internet in lingua locale? Quale sarebbe il vantaggio/valore di impararla/praticarla, anche scriverla? Esistono delle forme artistiche che si servono/ che valorizzano la lingua e la cultura locale (gruppi musicali, produzioni video o cinematografiche, arti dello spettacolo, arti plastiche anche)? E cosa dire delle nuove tecnologie (digitale online.../ IA intelligenza artificiale; opportunità oppure rischi/minacce per le lingue e le culture tradizionali?)
8) Economia ed ecologia della lingua	Pensa che questa lingua potrebbe permettere una migliore integrazione dei nuovi pubblici/immigrati nella regione? Pensa che sarebbe possibile dare impulso a una economia locale anche legata alla lingua e a la cultura del paese (turismo culturale ; Però; rischio di folkorizzazione?) ? Conoscenza di questa lingua può favorire la transizione ecologica (<i>ovvero; impatto della lingua sul rapporto all'ambiente naturale, radici linguistiche come radici naturali</i>) ad esempio; l'economia più circolare che si prova ad adottare non è nientaltro che il ritorno della forma tradizionale di qualsiasi economia contadina (toponomastica in lingua locale come fonte di informazioni preziose sul territorio, le sue risorse e le sue debolezze)? Conoscenza di questa lingua potrebbe migliorare la qualità di vita delle popolazioni locali (vincolo intergenerazionale; saperi tradizionali; diversità linguistica in sintonia con la biodiversità...)?
9) considerazioni conclusive	Ruolo, presente e futuro della lingua locale. E importante? Bisogna proteggerla, promuoverla? In tal caso, come? Mediante quali strumenti? Questo sarebbe già una forma di accanimento terapeutico? Estendere il discorso verso le altre lingue regionali del Piemonte.

Questioni specifiche sui valdesi:

-Grado di sopravvivenza della lingua secondo il livello di vita; di altitudine nella valle, le attività economiche, legame? Perché lei pensa che i valdesi sono sopravvissuti, come? E per la lingua come è successo?

-Legame personale col militantismo linguistico? Azioni di valorizzazione, preservazione?

-Rapporto alla diversità locale; “il patuà è diverso dall'occitano”?

“A Villar (*...) non è patuà è una cagata che parlano”?

/quindi cosa sarebbe la sua famiglia linguistica? Fina a dove potete capire? (pianura/frontiera...)

- Rapporto a Guardia Piemontese; conosce? Legame?

+ far ascoltare guardiolo per vedere quanto si capisce, è patuà questo, oppure occitano, o si sente qualcos'altro?

-Lingua dei valdesi? Francese/patuà

Annexe 2

Questionario sociolinguistico – La Gàrdia

1. Dati personali

Nome, cognome, luogo i data di nascita, località di residenza, mestiere – mail, telefono

2. Famiglia e lingue

Genitori e nonni: Da dove? Mestieri? Lingue che parl(av)ano: fra di loro, con la famiglia, con altre genti?

Ti hanno parlato in questa lingua? Te l'hanno trasmessa loro?

Anche in altre lingue? (*italiano, calabrese...?*)

Figli? Parli la lingua con loro? Quando? Sempre? Per che cose?

3. Glottonimo

Come chiami la lingua di Guardia Piemontese? Conosci anche altri nomi?

Da quando si usa il nome “occitano”?

Per te, è un dialetto? Una lingua? Come lo spiegheresti?

4. L'identità

Come definiresti la tua identità? *Ti senti guardiolo/-a? Occitano/-a? Calabrese? Italiano/-a? Del Mezzogiorno? Europeo/-a?*

Per te, è un orgoglio? Una vergogna? (Non) è importante?

La senti forte la differenza d'identità fra i guardioli e gli altri calabresi?

5. Rapporto con le lingue della regione

Lo parli spesso, l'occitano/il guardiolo? Con chi? Dove? Anche per telefono?

Quale diresti ch'è la tua lingua madre?

Parli anche altre lingue nella giornata? Quali? Con chi? Dove?

Ci sono dei soggetti dei quali parli più facilmente in una lingua o una altra? *Ad esempio, se si parla di politica, di cose serie, ecc. passi all'italiano o puoi pure farlo in occitano/guardiolo?*

Ci sono delle situazioni che ti fanno cambiare lingua?

Ti senti comodo/-a parlando in occitano davanti ad estranei?

Ti capiscono gli altri quando parli in occitano anche se non sono del paese?

Hai mai visto delle reazioni sgradevoli quando ti hanno sentito parlare in occitano? Ti hanno fatto sentire male alcuna volta per parlare così?

Per te è una eredità importante? Si deve conservare? Credi che si stia perdendo? Che si possa recuperare?

6. La lingua e la cultura occitane nella vita pubblica

Ci sono delle occasioni di sentire che la cultura occitana è presente nella vita pubblica?

Cioè, ci sono dei gruppi di musica che cantano in occitano? Degli artisti che mettono in evidenza la cultura occitana? Dei prodotti commerciali?

Ci sono delle bandiere occitane un po' dappertutto nel paese. Cosa rappresenta per te?

Ti pare bene che le vie siano indicate con i due nomi in italiano e in occitano?

7. Le lingue e l'occitanità nell'insegnamento

Parlavi l'italiano quando sei arrivato/-a alla scuola? Se no, puoi spiegarci com'è stata l'esperienza?

Hai ricevuto un insegnamento di occitano a scuola? Se no, ti sarebbe piaciuto?
È diverso secondo le generazioni?

8. Le conoscenze della popolazione guardiola sulla lingua e la cultura occitana

Cosa conosci sull'occitano di fuori della Guardia?

Sulle Valli occitane del Piemonte?

Sull'occitano della Francia?

Sulla storia (i Valdesi, il legame con gli altri occitani, i trovatori...)?

Credi che sarebbe bene che si insegnasse più cose sull'occitano e la cultura occitana a scuola?

9. Le dinamiche linguistiche e i movimenti di popolazioni

Credi che imparare l'occitano potrebbe essere bene per qualcuno che si sistemasse a Guardia?

Potrebbe aiutarlo/-la per integrarsi?

E il calabrese?

Ci sono stati movimenti di popolazioni fra il paese e Marina? Hanno avuto delle conseguenze sull'uso delle lingue (in paese e laggiù)?

Credi che la lingua locale (occitano e/o calabrese) possa essere un mezzo per migliorare il vincolo intergenerazionale? Per trasmettere meglio i saperi tradizionali? Per conoscere meglio il territorio e le sue risorse o debolezze?

Questionario sociolinguistico – Val Pellice

1. Dati personali

Nome/cognome/luogo e data di nascita/mestiere

2. Famiglia e lingua

Dove sei cresciuto? I tuoi genitori/nonni da dove vengono? Quali erano i loro mestieri?

Che lingua si parlava a casa (o quali)? Tra i genitori e con te, quali ti sono state trasmesse?

Hai figli? In tal caso, che lingua o che lingue parli con loro?

Hai alcuni ricordi di canti, racconti o leggende in patouà?

3. Il nome di questa lingua?

Il glottonimo, cioè che nome usi per parlare di questa lingua? È una lingua oppure un dialetto?

Come definiresti la tua identità? Valdese, occitano, piemontese?

Questa lingua è un orgoglio?

4. Storia e cultura

Rapporto con il movimento valdese: perché sono sopravvissuti? E la lingua?

Qual'è la lingua dei valdesi? Piuttosto il francese oppure l'occitano?

Conosci Guardia Piemontese? Il guardiolo l'hai già sentito, lo capisci?

L'Occitania, l'occitano cos'è? Cosa ne sai, l'Occitania grande, l'occitano di Francia?

5. Dinamiche strutturali ed ecosociali

Questa lingua varia molto qui? A livello locale, avresti alcuni esempi?

Vedi una differenza tra patouà e occitano?

Hanno avuto un effetto sulla lingua le migrazioni, il contatto colla pianura, c'è una pressione del piemontese?

Perche la lingua sopravvive più su in alta valle?
Fino a dove capisci (geograficamente) nelle zone circostanti?

6. Preservazione ed interesse pubblico

C'è un militantismo occitanista qua? Ovvero azioni di preservazione o di valorizzazione dai media, da artisti?

A scuola si fa qualcosa sulla lingua? Hai sentito una repressione linguistica a scuola, oppure disprezzo (da fuori)?

C'è una toponomastica in lingua locale? Ci vorrebbe di più?

Questa lingua può avere un'utilità per la conoscenza del territorio, a livello culturale?

Quando la usi ancora, con chi? In quali contesti?

Credi che si stia perdendo? E cosa pensi del suo avvenire?

Annexe 3: La tramontana e il sole (version italien standard)

Un giorno la Tramontana e il Sole, discutevano su chi dei due fosse il più forte, quando videro un viaggiatore, che passava avvolto in un mantello pesante. Allora si misero d'accordo che il primo che fosse riuscito a far togliere il mantello di dosso al viaggiatore sarebbe stato il più forte. La Tramontana cominciò a soffiare con tutta la sua forza; ma più soffiava, più il viaggiatore si avvolgeva nel suo mantello; tanto che alla fine la povera tramontana lasciò perdere. Allora il sole cominciò a brillare con tutto il suo calore e quindi il povero uomo si è dovuto togliere il mantello. Così, la Tramontana fu costretta a riconoscere che il Sole era più forte di lei.

Annexe 4

Questionario dialettologico Progetto PaRL

1. È la storia di un asino triste, **non molto** grande.
2. Era da tanto tempo che **non** aveva lasciato il suo villaggio.
3. **Non** poteva andare quasi **da nessuna parte**, perché l'avevano attaccato a un paletto (/a/ lui).
4. **Non** amava che /a/ se stesso, e **non** diceva **niente a nessuno**.
5. La settimana scorsa, una bambina si è **ritrovata** / **ritrovò** davanti a lui.
6. Quando l'**ha vista** / **la visse**, /a/ questa piccola, l'asino **ha sussultato** / **sussultò**: **non** aveva sentito

proprio **nulla ne nessuno**.

7. Le **ha voltato / voltò** le spalle.

8. Ieri, **ha provato / provò** di nuovo ad attirare la sua attenzione.

9. **Non ce l'ha ancora fatta. / Non ci è ancora/sempre arrivata.**

10. Stamattina la bambina è **ritornata / ritornò**.

11. Francamente, **niente** la scoraggiava **[pas]**, /a/ lei.

12. Gli **ha finalmente parlato**, all'asino. / Gli **parlò** finalmente, all'asino.

13. La bambina: Ti **hanno già staccato**, tu / **a te?** / Ti **staccarono** già, tu / **a te?**

14. L'asino: No.

15. La bambina: E **non** sei **[pas]** mai stato libero?

16. L'asino: Mi ricordo di sì, prima che mi attaccassero, /a me/.

17. ...**Ancora/Sempre non** so **[pas]** perché mi **hanno attaccato / attaccarono**, /a me/.

18. ...Tutto questo mi rende triste / *entristís*, /a me/.

19. La bambina: E ti capita a volte di **non** essere **[pas]** triste?

20. A: Sì, quando mi si parla.

21. ...Ma purtroppo, /a me/, **non mi nota nessuno**.

22. B: Come sarebbe possibile?

23. ...Come fanno loro a **non** vederti, /a te/?

24. ...**Qualcuno** nel villaggio **non** ti conosce?

25. A: Prima, pensavo di sì. Ma alla fine credo di **no [pas]**.

26. ...Ma la gente **non** mi saluta **sempre**, /a me/.

27. B: E se **qualcuno / qualsiasi persona** ti liberasse, /a te/, dove andresti?

28. A: Da **nessuna parte**.

29. B: **Non** faresti **[pas]** qualcosa?

30. A: **No, proprio niente** / niente di niente.

31. B: **Non** hai (tu) **[pas]** un sogno?

32. A: **Nessuno**.

33. B: **Non** ami tu **[pas]** /a/ qualcuno?

34. A: Sì. /a/ Me stesso. **Non** amo **[pas]** che /a/ me stesso.

35. ...A parte questo, **non** amo **[pas]** /a/ niente ne nessuno.

36. B: Sinceramente, conosci tu **qualcuno** che **non** ami **[pas]** niente?

37. A: No, ovviamente. **NESSUNO** non ama **[pas]** niente. Tranne io forse.

38. B: **Non** ami **[pas]** niente poiché ti ami /a/ te stesso.

39. A: Stai cavillando. Non vedi che a me non piace veramente **niente ne nessuno?**

40. B: **Assolutamente** nessuno [non] è *[pas]* felice **senza** essere affatto libero.
41. ...Allora, **ti staccherò / vado a staccarti** stasera affinché tu possa ritrovare la libertà.
42. ...E **non** dimenticare: la solitudine può durare a lungo, ma *[pas]* la vita **no** *[pas]*.
43. A: **Non** sono *[pas]* ancora/sempre *[pas]* pronto a partire.
44. ...Anche se **non** lo amo molto, /a/ questo villaggio.

Annexe 5

Retranscriptions des enquêtes sociolinguistiques

VPB

Nata a Pinerolo nel 1979.

-La tua famiglia, cioè, l'origine dei nonni, dei genitori? Sia i miei nonni paterni che materni erano contadini e sono di Bobbio, dalla Comba dei Carbonieri (ci si parla lou bubiarel coumbasin) e Villar Pellice. Mio papà faceva l'operaio e mi mamma l'infermiera.

-I primi ricordi d'infanzia, la casa, il paese? Casa mia, quella dei miei nonni gli animali a Bobbio.

-La o le lingue che si parlavano a casa. Allora io ho parlato patouà, occitano come lingua madre; sia mio papà che mia mamma mi parlavano così e anche i miei nonni e io sono andata alla scuola dell'infanzia sapendo solo l'occitano e lì ho cominciato a imparare l'italiano a tre anni.

-La o le politiche linguistiche in famiglia, cioè il vostro rapporto colla lingua. Allora a mia mamma veniva rimproverato il fatto che ci parlasse occitano perche veniva detto che avremmo poi dei problemi a scuola. Lei però ha resistito e poi a scuola abbiamo imparato l'italiano, abbiamo cominciato a studiare anche il francese all'elementare e poi successivamente alle scuole superiori anche, io, ho fatto inglese e poi il tedesco, tanto che io adesso insegno il tedesco al liceo.

-E a scuola era più o meno vietato? Assolutamente no, nel senso che per noi era assolutamente naturale parlare con la lingua e basta.

-Avresti dei ricordi di storie, canti, cose in occitano locale? Oh ce ne sono diversi. Canzoni poche perche si cantava per lo più in francese però qualsiasi tipo di racconto mi veniva raccontato in patouà sì.

-Come la vedi questa lingua? Io, ma perche ho studiato, la chiamo lingua perche so che è una lingua perche ha una struttura come tutte le altre, una grammatica. Non avendo approfondito studi di linguistica probabilmente avrei detto che è un dialetto non conoscendo qual'è la valenza politica nel definire una lingua dialetto. Perciò io ti dico che il patouà è una lingua utilizzata come dialetto nel senso che non ha un riconoscimento politico istituzionale etc... Dal punto di visto scientifico è una lingua ma dal punto di visto geopolitico è un dialetto [risata].

-E piuttosto una lingua paterna? No non è paterna *Quindi viene da entrambi i tuoi genitori?* Esatto. Allora per me non lo è stato. Forse se ci devo pensare, un tempo una piccola differenza, forse gli uomini parlavano un po' più patouà e la parte francese forse era un po' più conservata dalla linea femminile però adesso questo non è più una differenza così preponderante. Forse un tempo un po' di più. *Ci sarà sicuramente un legame con la religione.* Questo sicuramente.

-Come definisci il tuo rapporto con questa lingua? Per me è veramente naturale parlare questa lingua non lo so, anche in centro a Torino se devo telefonare a qualcuno non mi pongo questo problema. Io parlo in patouà ai miei figli, anche se loro non mi rispondono in patouà perche il mio marito lo capisce ma non lo parla. Io invece lo uso in tutti i contesti possibili se so che chi ho di fronte parla patouà io parlo patouà in qualsiasi contesto.

-E di cosa parli piuttosto in patouà? Tutti quei temi di cui ho sempre parlato. Chiaramente più si va

verso la modernità più ci sono dei temi che necessitano dei neologismi che non ci sono però non ho nessuno problema a parlare di qualsiasi tema in questa lingua.

-E con la tua discendenza, mi hai detto con i tuoi figli? Sì io parlo solo in patouà con loro ma mi rispondono in italiano. Ogni tanto qualche parola in patouà. Loro hanno una competenza passiva. Non escludo che magari un giorno avranno un po' di competenza attiva, questo dipende molto forse da loro, anche dalle persone che frequenteranno. Ma io parlavo patouà anche a scuola con i miei compagni con alcuni dei quali io parlo solo in patouà. Non mi verrebbe mai di parlare italiano. Questo però è già diverso.

-Nello spazio pubblico, chi la praticava, chi la parla ancora? Oggi, beh io ti posso parlare per la parte alta della valle. La praticano forse quelli che son rimasti in un contesto più agricolo, legati alla terra, benché io conosca anche persone che non lavorano in campo agricolo ma che parlano patouà quando rientrano a casa. Magari lavorano fuori, Pinerolo, Torino, non è che hanno persone con chi...

-Tu lo scrivi? Io lo scrivo ma perché sono sportellista sennò la cultura scritta assolutamente non è sviluppata. Non ha una tradizione scritta.

-Veniva vietata questa lingua in alcuni contesti? Soprattutto nel campo della scuola, delle maestre che facevano un po' di resistenza. Alcune sì altre no. Ma è soprattutto in ambito scolastico che si è fatto resistenza.

-Poi nessuna vergogna parlandola davanti a stranieri? Questo è molto personale come domanda, per me no, magari per altri.. E anche il motivo per cui ad un certo punto si è persa perché, soprattutto le persone che sono state immigrate in pianura poi avendo paura di essere tacciati come, insomma, un po' selvaggi l'hanno abbandonato e non l'hanno neanche più parlato in famiglia. Quindi personalmente per me no, per tanti sì.

-Al contrario ci sarebbe un motivo di orgoglio? Forse sì, io non lo sento tanto come un orgoglio. Quando le persone mi chiedono perché parlo patouà ai miei figli e non francese o tedesco che sono le lingue che ho studiate, io dico sempre che voglio che i miei figli sappiano da dove arrivano. Dove vorranno andare lo sceglieranno loro (che se domani vogliono imparare il tedesco). Per me questo lingua è anche un'eredità nel senso che io anche do poco valore a quello che mi daranno i miei famigliari; non mi interessano le case, gli oggetti per me l'eredità è questa lingua. Tramite lei eredito tutto quello che mi interessa per cui fa parte proprio di me.

-Esiste una comunità ampia di parlanti che si concepisce veramente come tale? In tal caso come viene chiamata, endonimo o esonimo? Non direi che sarebbe una cosa a livello conscio. Sarebbe già una cosa militante forse. Eh no la militanza qua rispetto magari alle vallate di Cuneo di là secondo me si è sentito di più la militanza politica. Sull'occitanismo io però ne so pochissimo che qui non è...

-Sulla sua variazione? Eh Sì questo, varia molto. *Per esempio ho sentito dire per strada che il patouà era diverso dall'occitano.* Ecco, ma un'altra volta io ti rispondo da persona che ha fatto degli studi ti posso dire che chiaro. Io lo vedo come il fatto che non ci sia coscienza, il fatto che tutte le nostre parlate rientrano in questa famiglia.

-A livello scientifico quindi, come possiamo definirlo questo patouà? E una variante insieme a tante altre varianti. *Ho anche sentito dire a Bobbio che quel che si parla a Villar non era un patouà ma una "cagata".* [risata] Allora lì quello che è vero è che ci sono delle varianti anche già solo a Bobbio, d'un versante all'altro ci sono delle varianti fonetiche. Allora è divertente perché magari tu non conosci una persona ma in queste valli, se lo senti parlare lo collochi geograficamente. Dici "ah quello dice così allora arriva da quella zona lì". Quindi delle varianti ce ne sono tante ma sono tutte intercomprensibili.

-Fino a dove si può capire, geograficamente. Allora gente che parli patouà sotto Luserna non ne trovi più di là, vabbè Val Germanasca ne trovi. Se poi ci spostiamo verso la Valle di Susa vai sul franco-provenzale allora cambia. Cuneo ho degli amici che lavorano anche a Chambrà d'òc e con loro mi capsico. Anni fa quando facevamo una trasmissione con lo sportello avevamo fatto un esperimento, avevamo chiamato un'altra radio, mi sembra in Val d'Aran e avevamo provato a

parlarci e diciamo che, 70% ci capivamo nelle grandi linee. Poi non parlavamo dei massimi sistemi ma la radice è la stessa. Poi qua [nelle valli] sono tutti parenti [di noi], alcuni più vicini che già il tourasin..

-Dove si sente questa variazione? Nella pronuncia non tanto nei vocaboli che sono diversi ma come uno gli pronuncia. A Bobbio da un versante all'altro, la “gallina”: *jallina* o *jarina*.

-E presente nella scuola? A livello ufficiale no. Vengono fatti dei progetti ma questi sono legati alla buona volontà degli insegnanti che si interessano di questo allora... Io faccio dei progetti nelle scuole anche qua, ne ho appena finito una nella scuola dell'infanzia e con lo sportello facciamo dei progetti anche qui, facciamo dei laboratori con le scuole però diciamo sono dei singoli progetti con le scuole, non sono nel curriculum, non sono la materia.

-ci sono delle forme di stigmatizzazione, sulla accento magari? Allora sì ma non legati al patouà di per se ma legati al fatto di essere piemontese. Si sente questo ma non solo al patouà sarebbe per la provenienza geografica.

-E per te specificamente, una repressione particolare? Io no che sono nata quando già si accettava e anzi alcuni anni dopo sono state fatte le leggi di tutele. Però la generazione dei miei genitori forse sì.

-E le leggi? Eh sì la 482 però è arrivata con cinquant'anni di ritardo... C'è una legge regionale che mi sembra sia la 2690, del Piemonte. Però lasciano un po' il tempo che trovano insomma. Poi mettono sullo stesso piano delle lingue che hanno alle loro spalle degli Stati nazionali: tedesco del Süd-Tyrol, il francese con delle lingue che non hanno mai avuto questo apparato alle loro spalle e per cui è un po' difficile trattarle allo stesso modo. Quando ti dicono “eh bisogna fare dei corsi di lingua”, eh sì ma di occitano non esiste una grammatica, non ci sono dei libri, neanche la coscienza per studiarla come una lingua. Chiaramente se mi metti a confronto il tedesco o il francese è tutto un'altra cosa. Anche solo dal punto di vista meramente utilitaristico. Quindi non state efficaci, l'unica cosa che lo è secondo me è la trasmissione familiare; Poi sono quindici anni che mi occupo dello sportello linguistico e mi occupo di attività di valorizzazione nelle scuole e quello che ti posso dire forse che queste attività hanno come efficacia il fatto di aumentare il valore affettivo verso questa lingua, di prestigio e di curiosità ma il mio laboratorio di sei ore a scuola non vale niente. Cioè non è quello che farà sì che la lingua andrà avanti ma quello che a me piace sempre trasmettere è il fatto di, se voglio, se m'interessa questa lingua, non devo provare vergogna, mi deve incuriosire, una cosa che mi diverte, che mi affeziona e allora poi può avere un valore affettivo.

-Con che regolarità fai questo sportello? Fuori c'è l'orario sul cancello [risata] però cambia ogni anno a secondo del mio orario di lavoro inserisco due ore settimanali qui. Lo sportello è aperto al pubblico per eventuali traduzioni, consulenze e poi ogni tanti organizziamo delle attività di valorizzazione, di promozione rivolte molto di più ai bambini. Creiamo anche del materiale in lingua, multimediale.

-Ci vorrebbe una standardizzazione di questa lingua? Per lo scritto? Beh lì anche ci sono le due scuole di pensiero e anche le due grafie, quella de l'Escolo dòu Po e la normalizzata. Io la normalizzata non la so usare, zero, e quindi uso quello dell'Escolo dòu Po che è la scrittura più fonetica e io mi trovo benissimo. Credo che sia già veramente un problema che si debbono porre pochi quello di normalizzarla perché tanto, il 95% di chi parla patouà non lo legge, quindi è veramente un problema che riguarda pochissimi. Non è quello il problema principale secondo me.

-E insegnarla? Eh... ripeto ancora: solo insegnate queste lingue lasciano un po' il tempo che trovano, devono avere una trasmissione familiare. Se viene trasmessa in famiglia allora magari per incentivarne l'uso uno può anche fare dei corsi o anche ritagliare dei momenti a scuola ma non si può paragonare ad un'altra lingua che viene insegnata a scuola.

-Ci sono dei programmi magari alla TV o alla radio in patouà? Allora noi ne abbiamo fatti con lo sportello tempo fa, c'è Radio Beckwith con la quale collaboravamo, facevamo delle serie di trasmissione. Questo però è da un po' che non si fa. A livello regionale, la RAI non si è mai occupata di questa cosa. Anche questo, sulla carta, c'era nella legge del 99.

-*Quale sarebbe il valore, il vantaggio di conoscerla, o di scriverla?* Ma allora, nello scriverla non saprei. Diciamo che ad ogni lingua corrisponde una visione del mondo, quindi più lingue sai più interpreti il mondo e comunque essere plurilingui è sempre una ginnastica mentale, un'apertura.

-*Potrebbe permettere un'integrazione di chi viene da fuori?* A livello dell'apertura potrebbe aiutare a capire che non c'è una sola lingua che ce sono altra che vanno rispettate e che comunque questo sia una cosa tra diversità e lingua nazionale. Poi a livello strettamente linguistico, forse il francese si perché ci aiuta rapprocciarci con le persone che vengono dal Maghreb.

-*Per dare un'impulso ad un'economia locale?* Qualche turista interessato alla questione c'è. Con le visite guidate, ci sono dei gruppi che mi chiedono delle questioni sulla lingua.

-*Impatto della lingua sul rapporto all'ambiente naturale, radici linguistiche come radici naturali?* Forse nei momenti in cui parli di valorizzare le risorse di un territorio, qui in questo caso specifico anche la cultura gioca un ruolo, nel locale c'è la lingua ma c'è anche il patrimonio. Noi per quanto riguardo questo con i bambini quest'anno abbiamo realizzato un piccolo bestiario sugli animali e il loro nome nella lingua locale.

-*Sull'avvenire di questa lingua?* Allora ovviamente questo lo chiedi ad una sportellista quindi si ti direi che è importante proteggerla poi non saprei... Forse è anche una cosa fisiologica che delle lingue muoiano e altre nascano anche se come si diceva, quando muore una lingua, muore anche una maniera di leggere il mondo. Quindi, chi lo sa...

-*Quando è che potremmo considerare questa difesa una forma di accanimento terapeutico?* Nel momento in cui io dovrei fare uno sforzo per parlarla o se quando mi rispondono in italiano i miei figli io gli dicessi "no devi rispondere in patouà" se lascio loro la scelta.

-*Il rapporto col piemontese, doxa dei valdesi che parlano patouà mentre i cattolici parlano piemontese.* Sì questo è ancora praticamente vero, ci sono poche famiglie valdesi che non parlano patouà ma questo soprattutto in Val Pellice. Poi di là [Val Germanasca e Chisone] sono un po' più conservativi rispetto qua ma perché proprio geograficamente qui la valle si apriva di più.

-*Quale sarebbe la lingua dei valdesi, il francese o il patouà?* Io ti direi dipende dall'epoca.

-*il guardiolo lo capisci?* Sì ma hanno un accento fortissimo del sud ma la radice è quella [il patouà] Abbiamo dei contatti, anche tra sportelli.

VPTA

Nato nel 59 a Torre Pellice

-*Rapporto colla lingua in famiglia?* In famiglia [di valdesi] si parlava patouà, piemontese e francese. Madre lingua nelle tre lingue. Con mia madre e mia nonna abbiamo sempre parlato francese. Indistintamente, con mio padre e l'altra mia nonna parlavo il piemontese e il patouà. Era una cosa, non saprei dirti come è stata divisa. Io posso solo dirti che ho imparato l'italiano a sei anni quando sono andato a scuola.

-*Ti ricordi alcuni canti, storie in patouà?* Ma in francese tante... i canti in patouà...quelli che sono qua sono quasi tutti dalle Valli Varaita così... gli abbiamo imparati dopo. Prima, da giovane, era tutto in francese. O in piemontese o in francese. *Ma proprio qui dalla Val Pellice?* Ma qui, quelle [storie e leggende] che ho sempre sentite sono le fantine di Angrogna, poi ci sono diverse cose *li chaloun* (la storia della linca che ti incontri di notte che se è più alta si mangia sennò...).

-*Questo patouà come lo consideri?* E una lingua. Perché quel lavoro che ho fatto io, io ho lavorato principalmente sui tetti, muri in pietra, tutta quella roba lì e ho girato praticamente tutte le vallate e abbiamo sempre utilizzato o il piemontese o il patouà. Cioè l'italiano, nella mia vita... sì, adesso però forse per le cose amministrative Eh quello sì però sennò, tutto in patouà.

-*Con la moglie, cosa parlate?* Io con la mia ex moglie che era di Pinerolo, parlavo solo piemontese.

-*E piuttosto una lingua paterna, materna?* Cioè, chi te l'ha trasmessa? Diciamo che dalla parte paterna, da Luserna, era piuttosto il piemontese. Dalla parte materna che venivano d'Angrogna era praticamente tutto patouà.

- *E il suo nome, patouà?* Patouà sì. Perché adesso, l'occitano è diciamo rivalutato. Una volta praticamente, qua da noi se tu parlavi patouà, no so in altri posti come la Francia e la storia de *lou senhal*; era un po' dispregiativo parlare patouà. Cioè, parlare patouà vuol dire parlare coi piedi però qua a differenza di tutte le altre vallate diciamo che parliamo patouà. [*esempio della Francia, glottonimo patois nel Sud Ovest*] Io sono stato tanto in Francia, ho un casino di famiglia lì, e ho notato che l'unica zona dove ho sentito parlare diciamo "patouà" in un bar o ché, è la Val Roya, perché è stata italiana fino al (19)47. Sennò, che ne so, giù la Provenza, ci sono andato tanto okay, hanno un accento però, proprio sentire parlare patouà, qualcuno, ho la famiglia a Saint-Véran: anche avevo una zia che ha sposato un (?) di mio padre in Francia lì era dal 19 o ché, i suoi parlavano patouà ma loro son già stati bastonati e non...

-*E gli capisci?* Ba, con il patouà che abbiamo noi qua io capisco bene il patouà del centro Francia diciamo del Lemosin, anche nei libri lo leggo bene. Per me, un patouà ostico è il provenzale che è molto diverso da noi come parlata; cioè lo capisci un po' ma triboli. Perché ho avuto molti contatti con Coumboscuro sai, ci son andato per anni e ho frequentato molto i gruppi folkoristi, quando c'era il bar mi piaceva suonare però era ostico. E ho degli amici a Manosque e quando benben parli il patouà va finire che giri sul francese perché.. [risata]. Avevo comprato dei libri in Francia, di lemosin, trovo che è molto simile al nostro.

-*Se ti dico che parli occitano, sei d'accordo?* Sisi son d'accordo.

-*E il tuo rapporto con questa lingua?* Eh sì certo ne sono molto orgoglioso. E posso dirti una cosa: lavorando con queste vallate come muratore, è una lingua viva, parlata tutti i giorni.

-*Poi più scendi nella valle più ci sono influenze del piemontese.* Qua il patouà di Torre è già molto influenzato dal piemontese. *E in tanto più si scende meno si sente quel patouà.* Sì però gli *èngreunhin* potresti parlare con loro, è più, diciamo meno duro di quello di Bobbio, ha la stessa radice.

-*Ci sarebbero degli argomenti che preferisci affrontare, soggetti di quali parlare piuttosto in patouà?* Eh no non particolarmente essendo la lingua di tutti i giorni *però ovviamente per le cose ufficiali, amministrative...* Ci sono tante cose che sei obbligato a mettere una parola diversa perché il patouà era una lingua rurale: come fai per tante cose che sono venute dopo, come fai a dirle? C'è stato praticamente un'invenzione di parole in patouà.

-*Lo sai scrivere?* No lo leggo ma non lo scrivo. Come il francese.

-*Repressione oppure disprezzo verso la lingua?* Repressione no che nessuno parlava italiano arrivando a scuola. L'unica che non parlava patouà era la maestra che veniva da Sardegna [risata]. Disprezzo adesso no. Anzi, c'è tanto gente di fuori che vuole imparare il patouà, c'è tantissima gente interessata. C'è molto, c'è un revival, giusto?

-*Variazioni, quali sarebbero le grandi varietà della valle?* Secondo me, se guardi, ogni borgata cambia. Però ci sono più o meno, sei, sette maniere proprio. Prendi Bobbio, Villar ne ha già due, Rorà è già un'altra cosa, Torre Pellice è già un po' diverso di quella della bassa Villar, Angrogna ne ha due e San Giovanni ne ha un'altro. Per esempio, la parte da Villar in giù meno la parte alta d'Angrogna, qua basso per dire "lui" ti dicono *chël* e per dire "lei" *chëlla* che invece tu prendi l'alta Val d'Angrogna ti dice *ël* e *ilhe*. Per esempio noi "chiamare" diciamo *chamâ* e l'alta Val d'Angrogna ti dice *mandâ*.

-*Le leggi hanno avuto un impatto secondo te, sono state efficaci?* Eh... sinceramente? Sinceramente no, tutto serve a qualcosa però, c'è anche la generazione dei genitori quando è uscita la legge, non è che fossero poi tanto d'accordi che gli insegnassero il patouà, "moustra-li l'anglè qu'li serve d'pì qu'è'l patouà". Poi c'è una piccola minoranza sì però non penso... C'è stato molto più da fuori dalle vallate che da quelli di qua. C'è tanta gente che viene a ballare l'occitano e sono tutti interessati a imparare il patouà.

-*Tu pensi che sarebbe bene se si insegnasse di più questa lingua?* Sì a scuola tipo fare una cosa più legata al territorio, portargli a fare dei giri e spiegare in patouà diverse cose secondo me sarebbe molto più efficiente che spiegare la grammatica che non la ricordi, è noioso. Secondo me, facendo

un giro e se ci speghi delle cose in patouà lo ritieni molto di più.

-E lo senti nei media o in progetti artistici? Sì! Se tu guardi fanno anche tipo, delle cose valdesi, il 17 febbraio una recita in patouà. Ce ne sono state tante in tutte le vallate. *E proprio nella Val Pellice?* La Val Pellice è la più ricca che c'è a livello di canzoni, ho fatto una ricerca ci sono al meno 600 canzoni mi sa. Però è una vallata che non ha balli perché penso sia una cosa religiosa, non volevano che si mischiasse la gente, una cosa così. *E la letteratura qui, ho sentito parlare di Parvus.* Che ha scritto più in piemontese: c'era Parvus il padre e Minor il figlio, son di qua, sono Pasquet, ma la moglie era di Bobbio. Anche il figlio ha scritto un libro ma io gli ho sempre collegati col piemontese.

-La tua identità, come ti definisci? Be teoricamente dovrebbe essere occitano. *Ma tu ti consideri proprio occitano?* Penso di sì.

-Il guardiolo l'hai sentito? Sì perché son già venuti a Torre Pellice e mi interessava. Io trovo che hanno tante parole simile alle nostre, hanno un accento molto particolare per noi.

VPT

Née en 1954 à Torre Pellice, tous les parents et les aïeux proviennent du même endroit.

-Quelles étaient les langues parlées en famille ? Le français. Ma grand-mère avait été en service en France donc elle nous parlait français et on devait pas se tromper.

-C'était donc vraiment LA langue parlée à la maison ? Oui. Puis c'était une chose un peu drôle parce que ma grand-mère avec son mari ils parlaient occitan, avec les deux autres filles, qui étaient plus grandes aussi. Moi je parlais en français avec tout le monde mais je le comprenais l'occitan. Elles [les deux sœurs] ont 18 et 16 ans de plus que moi.

-As tu des enfants ? Si oui que parles-tu avec eux ? Oui, j'en ai trois et je leur parle en français. Une décision qu'on avait prise avec mon mari c'était de parler français mais quand il y a d'autres personnes, on finit en italien. Et je parlais aussi en français avec mon mari, avec mon beau-père en occitan de Bobi.

-la plupart des chants et des légendes vaudoises sont en français, Tu sais pourquoi ? Ils allaient à l'étranger, à Genève puis il y a eu la période de la peste où les pasteurs sont venus de la France et montraient le français. Mon grand-père est allé au service militaire, il ne parlait pas une parole d'italien, c'est au principe du 900 (au début du XX e siècle). Quand Mussolini est arrivé au pouvoir il a obligé à apprendre l'italien. *Mais en connais tu en occitan (nanni-nanne, vieilles légendes) ?* Quelques unes mais sur le moment...

-Et le nom de cette langue ? Occitan. *Plutôt occitan que « patois » ?* Oui c'est vrai probablement par manque de connaissance mais on est là eh il y a les montagnes qui nous séparent, ils parlent la même chose. C'est une langue.

-ton identité ;occitane, vaudoise, piémontaise, italienne... ? Vaudoise oui, piémontaise euh... [rire], italienne laissons perdre...plus ou moins [rire]. Européenne ! Je sais pas s'il y a la conscience d'être européen. D'ailleurs la question de faire l'Europe est partie d'un groupe de Milan mais qui venait ici ; le professeur lier (?) qui habitait ici.

-Fierté de cette langue ? Oui

-Mais j'ai entendu (par message avec K) que tu disais parler le « parodi » Occitan *J'ai cru entendre le « parodi de Torre ».* Oui, parce qu'il y a des différences de paroles, je te fais un exemple : il y a beaucoup de choses en commun entre la Tour et Bobi mais il y a des paroles qu'ici, on ne sait pas qu'est ce que c'est. Par exemple, une chose qui maintenant est connue, c'est le fait de monter avec les bêtes en alpage, on fait la *pouia* « *pouia sù !* » c'est vraiment typique de Bobi. Et autre chose, au début de mon mariage, mon beau-père me dit « *n'avè-ou fach dër miquirèl ?* » (*cosa ne avete fatto...*) et qu'est ce que c'est le *miquirèl* ? C'était le mouchoir. *Et ici à Torre le mouchoir vous le diriez comment ?* « *Lou fasoulèt* ».

-Mais ce terme de « parodi » n'est pas dépréciatif ? Non, non c'est pour éclaircir.

-*Et pourquoi m'a-t-on dit dans la vallée qu'on parlait patois en rejetant le terme « occitano » ?* Peut-être qu'ils ne sauraient pas te dire...C'est l'habitude, ça a toujours été « patois », l'« occitan » je sais pas où je vais finir !

-*Mais ce terme est récent, depuis quand l'utilises tu ?* Le terme nous autres on l'a compris quand dans l'histoire, la France a choisi entre l'occitan et la langue d'oïl et en voyant que de l'autre côté ils parlent de la même manière, tu te dis c'est pareil.

-*Depuis quand est-il utilisé collectivement ou personnellement, tu saurais me le dire ?* Non, je sais pas te dire exactement. [sa fille : si je parle patois on va pas me comprendre de l'autre côté alors qu'on me comprendra si je parle occitan]

-*Dans la vie quotidienne, avec qui le parles-tu ?* Avec les gens qui le parlent avec moi mais ils sont toujours plus rares. Les jeunes ont des difficultés, aujourd'hui on apprend l'anglais, le français un petit peu, tu le parles pas et alors il y a plus l'occasion. C'est dommage qu'il aille perdu...

-*Pour ce qui est de la préservation, connais tu des mesures dans les médias, dans les arts ?* Pas tellement, je suis pas informée.

-*En arrivant à l'école tu le parlais ?* Ehh, l'italien mais c'était un peu mélangé, [je parlais] le français et l'occitan *Et la répartition des rôles entre ces deux langues, l'occitan dehors, le français en famille ?* Aussi dehors le français, même plus des fois ici [à Torre] le français. Les maîtresses se faisaient pas de problème, on apprenait l'italien.

-*Tu aimerais bien qu'il y ait plus de signalétique en occitan ?* Oui ! A Angrogna il y en a beaucoup tu as vu ? Ici moins, parce qu'il y a beaucoup d'étrangers qui passent, des Allemands, des Hollandais alors ils ne comprennent pas.

-*Et le rapport entre langue et religion ; historiquement, la langue des vaudois serait plutôt l'occitan ou le français ?* Tous les deux, parce que le français c'était celui qu'on apprenait à l'école et l'occitan c'était celui que tu parlais dans la maison. Mais nous on a encore une Bible toute en occitan, [sa fille : de ses arrière grand-parents]. C'est seulement le Nouveau Testament. C'est qu'il y avait du monde qui le comprenait plus que le français. [sa fille : devant le pupitre le pasteur parlait en français, c'était l'institution mais dans les visites aux familles c'était toujours en patois ou en occitan, surtout en occitan c'était, celle pour se faire comprendre avec tous]

-*Et le guardiol, de Guardia Piemontese, tu l'as déjà entendu ?* Oui je l'ai entendu ; c'était mes grand-parents qui sont allés là-bas et ils ne se sont pas plaints [rire].

-*Quel avenir ici pour l'occitan ?* On essaie de faire le possible pour le préserver. Mais j'ai noté une chose : ils ne sont pas habitués à parler occitan avec les personnes mais ils le parlent avec les bêtes [rire] [sa fille : bah ma sœur a offert le dictionnaire occitan à son petit-neveu, ça s'était une idée de ma sœur]

-*Tu as subi de la répression ou du mépris de l'extérieur ?* Mmmh, [le mépris] oui oui « il parle pas bien italien... ». Non mais je pense, des fois c'est commode de pouvoir se parler en occitan. Dans le temps de la guerre il y avait du monde qui travaillait au consulat, mari et femme se parlaient en occitan et les autres comprenaient pas : ils ont sauvé du monde comme ça en les faisant passer de l'autre côté. Ça peut être une chose utile.

GP1

Vivo a Guardia Piemontese, sono nata a Paola nel 1987.

-*La tua famiglia, cioè, l'origine dei nonni, dei genitori?* La mia famiglia non ha proprio origini di qua, guardiole. Un po' sparse nei paesi limitrofi. Ma i miei genitori sono nati e cresciuti qua a Guardia.

-*I primi ricordi d'infanzia, la casa, il paese?* Son nata, cresciuta e sono sempre vissuta qua.

-*La o le lingue che si parlavano a casa.* La lingua occitana è stata tramandata dalla mia famiglia e poi io l'ho tramandata a mio figlio e poi lui la studia a scuola una volta a settimana. Da quando sono

nata si è sempre parlata in famiglia.

-Avresti dei ricordi di storie, canti, cose in occitano? Sì conosco più che altro dei canti perché facevo parte di un gruppo quindi conosco dei canti. Se non ricordo male si chiamava “o vent de nueit” quel gruppo.

-Come la consideri come una lingua? Certo sisi. E una lingua non un dialetto e la mia madre lingua anche perché qui a Guardia parliamo tutti l'occitano quindi è la nostra lingua. Che poi scendi giù a Marina e si parla l'italiano.

-E una lingua piuttosto patriarcale, cioè trasmessa dai padri o dalle madri, entrambi; come la chiami? No assolutamente no, lingua madre. La chiamo lingua occitana anche ma se devo dirlo in occitano dico “guardiol” sennò in italiano non traduco “guardiolo” oppure “lingua guardiola”.

-Sugli agenti di trasmissioni, ci sono differenze a secondo del genere? E i bambini? No non la trovo questa differenza. I bambini non sono molti ma dipende dei genitori, perché magari hanno la mamma occitana, guardiola e il papà calabrese e quindi non è stato tramandato. Lo capiscono alcuni ma non lo parlano. Diciamo che dell'età di mio figlio sono solo due bambini che lo parlano.

-Come definisci il tuo rapporto con questa lingua? Bene, abbastanza bene: ovviamente la parlo ma non la so scrivere qualche parolina. *C'è anche un rapporto d'orgoglio comunque?* Sì assolutamente altrimenti non l'avrei trasmessa a mio figlio.

-E di cosa parli piuttosto in guardiola? Vabbè si parla della vita quotidiana, non c'è, diciamo, un argomento preciso, si parla di tutto.

-E tuo figlio invece, per lui l'uso della lingua sembra sia ristretto all'ambito familiare o sbaglio? Sì in famiglia.

-Nello spazio pubblico, chi la praticava, chi la parla ancora? Quelli che lo parlano di più magari sono gli anziani e lo parlano meglio, io tipo lo parlo ma non conosco tutte le parole.

-E chi la sa scrivere? Pochi, pochissimi.

-E a scuola? Sì viene studiata una volta a settimana, infatti gli studenti hanno nella pagina finale il voto di lingua occitana: solo scuola primaria però, elementare. L'ho studiato anche a scuola però ripeto non è facile da scrivere, perché ci sono degli accenti...

-Veniva vietata questa lingua in alcuni contesti? Soprattutto in famiglia, poi qui ci conosciamo tutti quindi ecco, siamo un po' come una famiglia.

-Poi nessuna vergogna parlandola davanti a stranieri? No, noi ci viene automaticamente.

-Esiste una comunità ampia di parlanti che si concepisce veramente come tale? Cioè si fanno delle attività in concreto per la lingua? Vabbè delle attività, vengono dei ragazzi universitari come tu, noi vi diamo un aiuto a fare delle tesi più che altro questo, come Gabriella vi dà una mano. Che studiano vengono parecchi ragazzi.

-ci sono delle forme di stigmatizzazione sull'accento forse? Eh sì quello, si è modificato si è forse un po' calabresizzato *ma storicamente, una repressione particolare?* No non credo no.

-Cosa avrai potuto trarre del suo insegnamento a scuola? Be, ripeto, lo parlavo già quindi era soltanto una cosa in più.

-E le leggi, le politiche pubbliche? Soprattutto con la scuola, poi tramite Gabriella se si possono tenere finanziamenti. Per adesso questo non vi so rispondere però questo lo dovete chiedere a lei.

-Ci vorrebbe una standardizzazione di questa lingua? Seconde me sì. Ma più che altro farla parlare alle persone.

-Ci sono dei programmi magari alla TV o alla radio in guardiola? Ogni tanto vengono alcuni a riprenderci ma no. Fanno delle riprese perché vogliono sentirci a parlare occitano ma che io sappia no, non c'è un programma.

-Quale sarebbe il valore, il vantaggio di conoscerla, o di scriverla? Io lo ritengo importante nel senso che, ripeto, dovrebbero parlarlo più i giovani ecco. E qualcosa in più, un orgoglio.

-Avrebbero un'utilità in questo le nuove tecnologie? Sì ma ci vorrebbe più finanziamenti è sempre quello il problema.

-Potrebbe permettere un'integrazione di chi viene da fuori? Sì, sì. Ci sono per esempio Guardioli

que vivono in America e che lo parlano meglio di noi e loro son ancora più orgogliosi perche vivendo fuori. Ma il contrario no.

-Hai già sentito il patouà delle Valli valdesi, lo capisci? Qualcosa sì, qualche parola non tutto però. E simile ma tipo noi diciamo “zio”, “barba” nelle valli è la stessa cosa.

-Perche pensi che sia sopravvissuta questa lingua mentre i valdesi che la portarono furono tutti ammazzati? Soprattutto perche viene studiata a scuola e che è stata tramandata da generazione a generazione così.

-Sull'avvenire di questa lingua? Si spera che non si perda la lingua. Anche perche l'insegnante, la loro maestra è andata in pensione, la Pietramala quindi devono cercare qualcun'altro. Così si perde ma al meno noi la parliamo.

GP2

Nata a Belvedere Maritimo nel 1975. Reside a Guardia Piemontese insegnante supplente.

-Genitori e nonni: Da dove? Mestieri? Lingue che parl(av)ano: fra di loro, con la famiglia, con altre genti? I miei nonni paterni: nonna era di qua, nonno era di fra Paola e San Lucido però si è trasferito da piccolo qui. Dalla parte materna, nonno era nato e vissuto qua a Guardia (ma il padre era di Paola) e ha un nome tipico Pando di Guardia. Lui oltre che contadino non mi ricordo cosa faceva però mamma mi raccontava delle cose particolari, credo fosse un carbonaio, mi raccontava delle pipe. Nonno della parte di papà non ve lo so dire. Forse ferroviario ma mi sa che avevano un piccolo negozio lì alle Terme che ha preso uno zio e poi l'ha ripreso un mio cugino. Quindi le nonne soprattutto [erano guardiole] con discendenza qui: mi bisnonna era vestita con l'abito tradizionale.

-Ti hanno parlato in questa lingua? Il guardiolo, così chiamato, adesso è occitano, ma per noi è occitano, l'italiano che si parla a casa mia e forse c'era anche un po' di dialetto calabrese, qualche cosina perche essendo nonno Paolo di San Lucido, lui parlava il calabrese. Ma i nonni materni entrambi il guardiolo. Mamma e papà fra di loro parlano il guardiolo e papà con me e mia sorella, italiano. Quindi quando mi rivolgo a mio padre lo faccio in italiano adesso con il tempo scappa fuori alcune parole; non so perche ma entrambi non sappiamo parlarlo. Non so da dove venga questa influenza.

-Come chiami la lingua di Guardia Piemontese? Conosci anche altri nomi? Per me è sempre stata la mia lingua e quindi l'ho sempre chiamata “guardiolo”, adesso la devo chiamare “occitano” per farmi capire: il guardiolo di Guardia che è diventato occitano del mondo...

-Da quando si usa il nome “occitano”? Abbiamo cominciato a parlare di occitano quando abbiamo fatto un riscontro diverso, quando abbiamo fatto il gemellaggio nel 75 con Torre Pellice abbiamo capito che c'era qualcuno che parlava come noi. Però l'occitano forse quando è iniziato lo studio della lingua quindi dal 2000 in poi. Sono venuti professori che hanno cominciato a parlare di lingua che si chiamava “occitano”.

-Per te, è un dialetto? Una lingua? Come lo spiegheresti? E una lingua, per me era un dialetto quando ero piccola. Ma di meno io me la son sempre sentita una lingua. Non la definivo un dialetto che per me era il calabrese io parlavo una cosa diversa.

-Come definiresti la tua identità? Io sono di madre lingua italiana perche per lo Stato, sottoscritta all'anagrafe e quindi italiana ma guardiola, occitana adesso. *Anche calabrese?* Calabrese perche vivo in Calabria ma non sapendolo parlare è molto lontano. *Del mezzogiorno?* Eh del mezzogiorno, del Sud Italia, ma ci sta questo nome Guardia Piemontese un pochino ci distacciamo ma siamo del Sud.

-Per te, è un orgoglio? Una vergogna? (Non) è importante? Ovviamente è un orgoglio è sempre stato così.

-La senti forte la differenza d'identità fra i guardioli e gli altri calabresi? Certo che si sente. Noi quando parliamo non abbiamo una cadenza molto forte del dialetto e quindi questo si nota subito.

-Lo parli spesso, l'occitano/il guardiolo? Tutti i giorni in famiglia e fuori. E vi faccio sorridere lo

parlo anche con il mio ragazzo tanto che lui da anni lo capisce ma non lo parla, ogni tanto si avvicina a dire qualche parola e quindi è diventato un gioco ormai. Soprattutto si parla in occitano con lui quando sono un poco infastidita. Con chi lo parla.

-La chiameresti lingua madre? Eh sì ma quando devi parlare con una persona estranea ti porgi nell'italiano e quindi ti definisci di lingua madre italiana perché all'anagrafe...Non c'è un'anagrafe per gli occitani.

-Parli anche altre lingue nella giornata? Quali? Con chi? Dove? Calabrese non...parlo di più l'italiano. Mi viene qualche parola così [di calabrese] perché cerco di impararla ma credetemi, sono tanti anni ormai che sono con questo ragazzo che parla calabrese ma io no.

-Ci sono dei soggetti dei quali parli più facilmente in una lingua o una altra? Ad esempio, se si parla di politica, di cose serie, ecc. passi all'italiano o puoi pure farlo in occitano/guardiolo? No questo è indifferente ma quando arriva qualcuno qua al museo che ti chiede "mi fai sentire qualcosa nella tua lingua" è molto difficile perché la devi pensare, prima in italiano per tradurla e magari ti viene come un blocco. Se mi ascolti parlare così con qualcuno che lo parla anche è diverso, che così è come un'imposizione tanto che ormai, ci siamo detto di dire o più o meno le stesse cose. Ma qualche parola in italiano c'è sempre. Ma si può dire tutto in guardiolo.

-Ci sono delle situazioni che ti fanno cambiare lingua? Ovviamente ma io ho una deformazione verso la mia lingua: insegnando mi capita spesso di dire che sono di Guardia e quando capiscono che parlo un'altra lingua, vogliono sentirla e quindi mi capita di fargliela sentire anche se magari non è che si insegna l'occitano a Guardia Marina ma fuori nei paesi limitrofi ma ecco.

-Ti senti comodo/-a parlando in occitano davanti ad estranei? Ancora di più! Prima lo usavamo proprio per non farci capire la parlavamo andando a scuola, proprio come un'arma [risata] Solo che poi con il tempo ho capito che il nostro guardiolo non è tanto... si capisce. Viene da anni un ambulante di colore e ha imparato a parlarlo quindi così difficile non è.

-Hai mai visto delle reazioni sgradevoli quando ti hanno sentito parlare in occitano? Ti hanno fatto sentire male alcuna volta per parlare così? Allora chi magari, non ha sentito me ma magari ha fatto il giro del paese, dice che il nostro accento è molto simile al barese ma no...forse le nuove generazioni hanno una vocale più aperta, dipende da qui lo parla. Però sgradevole no, qualcosa da dire sul suono che emette sì.

-Per te è una eredità importante? Si deve conservare? Credi che si stia perdendo? Che si possa recuperare? Certo. Abbiamo un problema che noi siamo una minoranza linguistica tutelata e si insegna a scuola come materia curriculare, i bambini hanno l'occitano. Ma quest'anno sorge il problema perché la maestra di ruolo va in pensione e quindi per il momento c'è questa regoletta che deve essere la maestra per insegnare l'occitano e sarà un problema non so come faranno...Prima si accedeva dall'esterno con dei progetti ma adesso che è passata curriculare c'è questa problematica. E quindi si tende a perdere perché i bambini non la parlano, pochi bambini qui a Guardia parlano l'occitano in famiglia perché magari hanno la mamma o il papà che non sono madre lingua...Lo capiscono tutti però che sono costretti a farlo a scuola quindi anche se si rifiutano di farlo giornalmente in casa. Il signore che hai intervistato ieri sera, lui parlava alla figlia in occitano ma la moglie invece parla calabrese quindi lei risponde in italiano. Quando lei era piccola diceva che era "citraliana", si definiva così, non guardiola o occitana però che il dialetto della mamma è più delle parti di Cetraro. Questa è la realtà di adesso e l'unica tutela è veramente la scuola.

-Ci sono delle occasioni di sentire che la cultura occitana è presente nella vita pubblica? Questo attualmente dal 2011 in avanti grazie al Centro Culturale Gian Luigi Pascale. E qualcosina ha fatto il comune e il nostro vecchio sindaco ha cominciato a prendere i contatti a parlare di questa lingua, questo riconoscimento si ha grazie a lui.

-Cioè, ci sono dei gruppi di musica che cantano in occitano? Degli artisti che mettono in evidenza la cultura occitana? Dei prodotti commerciali? C'era questo gruppo folkloristico quando Guardia era popolata. Una figura di cui nessuno non si ricorda mai è il professore Marcello Gai lui ha fatto tanto. Era un toscano e ha fatto tanto quando Guardia non era proprio alfabetizzata: aveva creato il

cinema e quindi i bambini avevano la tessera andavano, ha impartito lezioni a chi veramente non sapeva leggere, scrivere anche da grande. E non si riconosce la sua figura, non è stato dedicato niente a lui...Una figura che in realtà ha avuto una grande importanza. *Degli artisti che mettono in evidenza la cultura occitana?* L'altra sera c'era Pino Leone un artista che è nato e cresciuto qui...a livello di promozione della lingue dice magari soltanto che è di Guardia. *Prodotti?* C'è quest' amaro occitano, è sorta questa birra "la Gàrdia" e poi quello che va fuori sono i prodotti del forno, i nostri dolci tipici.

-Ci sono delle bandiere occitane un po' dappertutto nel paese. Cosa rappresenta per te? La croce l'abbiamo adottata insieme all'inno occitano perché ormai ci definiamo occitani anche se siamo l'unica isola occitana del Sud. Quindi l'abbiamo adottata anche se molti non sanno che cosa significa. *E cosa significa per te?* Ah, l'appartenza a questa Occitania, non sentirsi soltanto un piccolo puntino nel mondo, adesso sappiamo che c'è qualcun'altro. Sento che ormai non siamo più soli sempre però rimaniamo guardioli che è un pochino diverso [risata].

-Ti pare bene che le vie siano indicate con i due nomi in italiano e in occitano? Sì molto bello questo. La toponomastica è stata rifatta dieci anni fa e quindi le vie, sotto, su alcune si vedono altri nomi che fanno parte della storia poi se vengono [i turisti] al museo gli diciamo chi sono.

-Parlavi l'italiano quando sei arrivata alla scuola? Sì io lo parlavo prima a casa quindi non ho avuto difficoltà *Se no, conosci qualcuno che ne ha avuto, non parlando italiano?* Mi viene un ricordo, ero alle medie e facevamo francese e c'era questo ragazzo di Guardia che non aveva studiato perché lui non apriva. Il professore apre la cartina "dimmi dov'è la Francia", allora gli indica e poi gli disse [il professore] "e come si dice le "tegole"?" e lui gli disse in calabrese e in occitano allora ci siamo messi a ridere.

-Hai ricevuto un insegnamento di occitano a scuola? A scuola no. Però si parlava già di lingua, simile alla nostra e alle medie, grazie al sindaco, si cominciava già a fare qualche cosina e con la mia classe andai in Puglia a Faeto proprio per un incontro di lingua, una lingua simile alla nostra. Noi pensavamo che fosse una lingua molto simile all'occitano e invece era un franco provenzale: qualche parolina che ci accomunava. Ma prima della 482 del 99 [la legge di tutela] non c'era niente. Quello che mi sarebbe piaciuto capire prima è che Dante aveva scritto in occitano nella Divina Commedia, magari l'avrei studiata con più amore. Che l'abbiamo studiata tutti ma non è che piaceva tanto, leggerla, tradurla, lavoraccio.

-Cosa conosci sull'occitano di fuori di Guardia? Un primo viaggio alle medie, organizzato del sindaco, noi un gemellaggio, ma una visita abbiamo fatto a Cuneo, nei paesi limitrofi e siamo andati a Comboscuro. Comboscuro è una realtà e mi ricordo che c'era quello che viene definito il bidello: non se ne voleva tornare più, aveva trovato lì il suo mondo perché parlava con la signora che aveva lì le sue trecento, quattrocento pecore, la sua lingua. Però capita spesso che venga gente di lassù e cerchiamo di farci capire. O quando organizziamo il festival magari vengono anche di sù musicisti. Qualcosa ci accomuna ma è diversa. A livello grammaticale, ci siamo uniformati noi a loro, perché noi usiamo, che ne so, l'articolo "il" è "o" che è calabrese e in Piemontese usano "lo" [detto [lo]] adesso per farci capire scriviamo "lo" ma ci siamo rifiutati, come tutti quelli che parlano guardiolo si sono opposti. Ma adesso ho capito che c'è una piccola zona che si chiama Manca dove parlano un guardiolo un pochino diverso che noi dicevamo "non sanno parlare", come se il paese fosse diviso in due da quel grande stradone, questa via che abbiamo alle spalle. Allora dalla parte di sopra si parla in un modo, dalla parte della Manca si parla in un altro modo che è molto più simile alla lingua che parlano nelle valli piemontesi. Zona Manca, dove c'è la statua di padre Pio ma soprattutto c'è una famiglia che parla un pochino diverso.

-Sulle Valli occitane del Piemonte? Comboscuro, Cuneo e altri paesini dove si fa il castelmagno, il formaggio ma Torre Pellice proprio non, che il centro organizza solo col'aereo e io non prendendolo sono stato impedito di questa.

-Sull'occitano della Francia? Qualche cosina, facendo quel corso universitario, il professore Kunert ci ha fatto leggere qualche cosina ma è molto difficile. Ci ha fatto tradurre e cercare delle

similitudini tra l'occitano “vero” e quello che parliamo noi. Eh sì perché noi abbiamo l'influenza del calabrese. Ma questo l'ho capito molto tardi.

-Sulla storia, i Valdesi? Dando una mano in questo museo...Mi fermo perché rifletto. La storia noi la raccontiamo è necessario sapere chi erano i valdesi qua. Quando chiedevi un'informazione sui valdesi non ti rispondeva nessuno e avevo una nonna e quando da piccola gli chiedevo chi erano i valdesi non mi rispondeva “ahhh lasciagli stare loro!”. Cioè questi anni di privazione e di tabù si sono sentiti. Quindi nei primi tempi era molto strano ma mi sono formata quindi so chi sono, che cosa fanno, abbiamo dei contatti con loro, vengono. Dove siamo seduti è della Tavola valdese quindi è bello; un bel scambio che abbiamo avuto grazie al pastore Jens Hansen che ci ha riunito più volte per darci delle nozioni, leggerci qualche cosa, parlarci anche di religione ma non in maniera forzata. La storia e la religione camminano insieme. A Guardia hanno fatto quello che è successo.

-Credi che sarebbe bene che si insegnasse più cose sull'occitano e la cultura occitana a scuola? Eh, per il momento si insegna la grammatica e l'occitano che cos'è a livello geografico. Di storia si tende a raccontare la nostra, quella che ci circonda che ci appartiene perché non si conosce abbastanza.

-Credi che imparare l'occitano potrebbe essere bene per qualcuno che si sistemasse a Guardia? Penso che sia una lingua facile perché la capiscono. Ma impararla è già una parolona.

-Potrebbe aiutarlo/-la per integrarsi? La devi amare, devi amare sto posto.

-E il calabrese? Ci circonda perché non siamo soltanto guardiolo. Dipende di chi viene, con che intenzioni. C'è anche chi disprezza la nostra lingua. Ma questa non vorrei raccontarla. C'è chi qui vive a Guardia e disprezza la lingua perché avendo un bambino che va alla scuola qua a Guardia si era opposto all'insegnamento della lingua perché non è utile, una lingua morta che non serve a niente. Ma non si ci può opporre.

-Ci sono stati movimenti di popolazioni fra il paese e Marina? Hanno avuto delle conseguenze sull'uso delle lingue (in paese e laggiù)? Molto. Diciamo che nelle anni Guardia si è svuotata e quindi tanti son scesi giù a Marina e chi è rimasto ha l'influenza del calabrese. Ci sono queste persone che rifiutano la lingua anche se la parlano ogni giorno. Poi questo cambiamento nelle famiglie che non la parlano più, non ne so la ragione, forse lì [la signora che si era opposta all'insegnamento] dovuto alla moglie che non è di Guardia. Giù magari chi è sceso l'ha portato e allora si parla in casa ma Marina è una città di non-guardioli. *E i Guardioli dell'America?* Se volete sentire parlare bene l'occitano dovete sentire qualcuno che è immigrato. Allora si sente un pochino che sono stranieri perché hanno quella parlata un po' strana ma le parole sono antiche, lo parlano meglio di noi.

-Credi che la lingua locale (occitano e/o calabrese) possa essere un mezzo per migliorare il vincolo intergenerazionale? Tutto quello che si può imparare è sempre un miglioramento.

GP3

Sono nata a Guardia Piemontese nel 1965. Sono capolaboratorio dei tesseturi di cucito.

-Genitori e nonni: Da dove? Mestieri? Lingue che parl(av)ano: fra di loro, con la famiglia, con altre genti? Da parte di mia madre io c'ho tutti d'oc: nel senso che erano tutti originali, guardioli e non avevano nessuna contaminazione nel senso che mia nonna Mariana, Martino, d'Argento: io ho tutti i cognomi originali. Che poi ho sposato pure un Muglia che si voi andate dai valdesi lì, Murglia era originale anche dalla sua famiglia. Dalla parte di mio padre, mio padre è nato a Cetraro ma aveva un mese quando è arrivato qui a Guardia quindi lui è Guardiolo. Il mio nonno era di Cetraro, ma anche lì a Cetraro non so se sapete, la comunità guardiola nel 1561 si rifugiò a Sant'Angelo e quindi molto probabilmente, anche chi scapò da Guardia e hanno formato la comunità cetrarese, alcuni sono originali di Guardia o del Piemonte. Quindi lì si parlava calabrese ma mio papà parla guardiolo da sempre. Io con i miei, era strana la cosa: i miei nonni erano tutti i due di Cetraro e loro parlavano cetrarese ma io non sapendola parlare quella lingua gli parlavo guardiolo e i miei nonni

mi capivano perfettamente. Eh sì perché son venuti qua e c'hanno vissuto ottant'anni. E la nostra lingua principale. Io c'ho due figli, uno ha sposato una Campana, io in casa parlo guardiolo proprio apposto perché lei non si deve sentire estranea e mi capisce. Il ragazzo di mia figlia è di Cetraro io gli parlo proprio guardiolo a lui, voglio che lui non abbia nessun problema. Io non gli dico mai “vieni a mangiare” oppure... no, in occitano “minja”, così, non voglio che lui si senta estraneo in casa. Noi la parliamo quotidianamente, la parlo con mio marito da quaranta due anni e insomma continuiamo a parlarla in famiglia.

-Come chiami la lingua di Guardia Piemontese? Conosci anche altri nomi? La lingua guardiola? La mia lingua. E la mia. Se devo specificare con gente di fuori dico che parlo l'occitano ma tra di noi “nos parlem 'o guardiol”.

-Per te, è un dialetto? Una lingua? Come lo spiegheresti? Una lingua. Per me i dialetti sono, tipo i dialetti che esistono in Calabria perché quasi in tutti i posti ci sono accenti diversi, cadenze diverse ma la mia lingua è unica in Calabria. E poi a Torre Pellice, ci sono stata due volte e la prima volta che andai fu nel 2012 quando presentammo gli abiti, facevo parte del corso di cucita, che sono io che trasmetto la tecnica dell'abito, siamo in dieci qua a Guardia non sono solo io, ma io continuo a collaborare col centro da dodici anni. E la prima volta che andai, ci siamo dovuti spostare da Torre a Luserna, di cui la nostra responsabile prese del pulmini e salendo c'erano tre signori. Mi chiama mio marito e allora naturalmente parliamo occitano e si mise a dire, tutta la curiosità di quello che avevo visto (lui c'era stato da ragazzo a Torre Pellice, siccome lui era polizia municipale quando andò il pullman a fare il gemellaggio lui fece parte di quel gruppo). Gli raccontavo tutto questo e ad un certo punto, l'autista mi fa “Ah, mi ai capit tot çò qu'li as dich” e io, ma scusi, lui mi dice io parlo il patouà, non tutte le parole identiche ma ho capito tutto quello che gli hai detto. E allora lì cominciammo a parlare nella nostra lingua, la loro e si capiva. L'altra cosa che trovai curioso; quando nel 2006 io feci parte di un gruppo di signore che partevano da Guardia e mia figlia indossava l'abito quando ci furono i giochi olimpici a Bardonecchia, noi arriviamo parlando occitano, mica ci mettiamo a parlare italiano tra di noi, e quello della reception ci rispondeva allora ho detto cavolo! Anche qua ci capiscono! [risata]

-Come definiresti la tua identità? Ti senti guardiola/-a? Occitano/-a? Calabrese? Italiano/-a? Del Mezzogiorno? Europeo/-a? Allora amo dire che sono Guardiolo, non amo dire che sono Calabrese; nulla dispregiativo contro la Calabria ma mi sento di non appartenere alla cultura calabrese perché ho vissuto in questo paese [Guardia] dove mi sono state trasmesse tutte le cose, belle o brutte. E quindi quando ci definiamo sì, ovviamente siamo calabresi però molta gente dice “non avete la cadenza calabrese”, questo no. E poi se dovessi parlare calabrese faccio una strage perché non lo so parlare perché quotidianamente non parlo calabrese quindi io parlo occitano, tra virgolette italiano. Ma lo sento [il calabrese] anche con la collega che fa il suo turno stasera non riesco a parlare occitano anche se lei, essendo lì da dieci anni, lo capisce però, gli dico le cavolate ma non le parole giuste. *Occitana forse?* Sì, occitana guardiola. *Italiana anche?* Beh, certo.

-Per te, è un orgoglio? Sì sì è importante? Sì e lotterei tanto perché rimanesse sta lingua, ahimè...si sta perdendo perché già nelle famiglie, le nuove generazioni non è che gli parlano tanto occitano, gli parlano italiano. Io al meno l'ho fatto questo, ho detto no i miei figli parlano occitano tutti i due. Anzi, il mio nipotino che è di Roma, nato a Roma e ci sente parlare occitano col mio figlio e mi fa “ma che lingua strana che parlate”, allora parecchie volte gli dico delle parole guardiole e lui me le ripete non capisce tanto però prima o poi vorrei che lui capisca.

-Ci sono dei soggetti dei quali parli più facilmente in una lingua o una altra? Se sono tutte gente di Guardia io sono orgogliosa di parlargli in occitano perché anche gente che viene da fuori, che sono state in America, in Germania che tornano preferiscono il guardiolo. Se poi vedo che proprio non riescono a capire allora parliamo italiano.

-Ci sono delle situazioni che ti fanno cambiare lingua? Ad esempio, se si parla di politica, di cose serie, ecc. passi all'italiano o puoi pure farlo in occitano/guardiolo? Sai cos'è, ci sono alcuni termini, proprio stamattina alla mia collega gli dicevo “guarda che ci sono alcune cose che hai detto

sbagliate, perche in italiano non si dicono così”. Per esempio qua, l'anno scorso, abbiamo avuto 1800 persone in questa stanzetta e ci hanno chiesto gentilmente “fateci sentire l'occitano” e io c'ho una frase, diciamo, un racconto, una quotidianità che mi raccontava soprattutto, mia mamma, mia nonna e la mia madrina che ragionavano tra di loro e mi è rimasta sta cosa: sono proprio parole occitane che ad oggi non adoperiamo più. Ti dico: “Me son svelhat sta matin e ai tramilhat di drap, me son fait 'na cuquiarel de café, me ne son bevut un escarèll”: questo è occitano puro, che lo parlavano le persone che ad oggi avrebbero avuto cent'anni, ottant'anni. Che ad oggi questi termini non si adoperano più “ai pilhat 'a chacolàtera” che è la macchinetta del caffè. Vedi io ti ho detto: “mi son alzato questa mattina, ho cambiato il letto” “tramilhat” che ad oggi “drap” non si dice più, si dice “sacon”, “mi sono fatto un po' di caffè me ne sono bevuto una tazzina”. Oggi non si usano più, ma a casa mia si usava perché io avevo un marito che parlava ancora molto stretto, proprio stretto. Quando gli dicevo vai a preparare la tavola, lui, se mi doveva dire prima lui a me mi diceva “Me vau parer la bofèta” invece ad oggi ci dice “Me vau gistar 'o taul”.

-Ti senti comodo/-a parlando in occitano davanti ad estranei? Sì pure nei convegni parlo in occitano, ma tu lo sai cosa significa parlare davanti a due cento persone in occitano? Mi capiscono o non mi capiscono ma io devo parlare per forza.

-Hai mai visto delle reazioni sgradevoli quando ti hanno sentito parlare in occitano? Ti hanno fatto sentire male alcuna volta per parlare così? Uh! Se ti raccontavo quando andavo a scuola! Nel 77, 78, 79, le medie, avevamo la professoressa che si arrabbiava perché io, con la mia amica di banco, cugina, guardiola io parlavo in occitano. No, dovevamo parlare in italiano e quindi era dispregiativo proprio il modo di dirci “Oh! Non dovete parlare la vostra lingua!” ma noi eravamo così orgogliosi di parlarla tra di noi, non volemmo. *Quindi hai sentito una forma di repressione?* Sì all'inizio, sì. Poi alla fine abbiamo detto, voi potete gridare quanto volete, noi parliamo l'occitano. *E un disprezzo dalla gente che arriva da fuori?* Eh, ci definiscono “gghje” che viene per dire quelli che sono arbëreshë, ma non lo siamo, noi siamo orgogliosi di essere occitani. Allora dove andiamo quando andiamo in giro? Perché facciamo tante manifestazioni, in tutti i paesi limitrofi e ci sono gli arbresh e la prima cosa che ti senti è “ma questi stanno parlando “ghje” no, occitano “e da dove venite?”” perché non tutti sanno che esistono gli occitani e allora gli facciamo una spiegazione: ci sono tre minoranze linguistiche in Calabria, occitani, grecanici e gli arbëreshë. Nel 2014 siamo stati invitati, col centro culturale, a Teramo, andammo perché abbiamo presentato la bandiera che rappresenta le minoranze nel mondo, davanti a sessanta paesi. Io e la mia collega, abbiamo fatto da madrine a questa bandiera, vestite con l'abito e abbiamo dovuto parlare in occitano davanti a tutta quella marea di gente: è stata una cosa bella.

-Credi che si stia perdendo? Sì purtroppo. Ripeto nelle famiglie, per convenienza o non so, parecchi genitori non parlano occitano, oppure tra di loro parlano in occitano e i figli gli rispondono in italiano e quindi è brutto.

-Che si possa recuperare però? Allora a scuola ce l'hanno in pagella. Vi ho raccontato un episodio carino, io un mese fa a giugno, sono arrivati dei bambini di Marina e sopra gli viene spiegato il museo insomma e qua giù gli facciamo interagire perché noi abbiamo i filati quindi ecco, cosa può incuriosire di più un bambino dei filati? Gli racconto sempre la storia, la tecnica dell'abito, c'è un mondo da raccontare. Mentre gli raccontavo in occitano gli davo il filato in mano, pensavo che nessuno riusciva, ora quei bambini.. che hanno una bravissima maestra, Pietramala guardiola d'oc anche lei, ha fatto un bravissimo lavoro ed erano proprio deliziosi rispondevano in occitano, per noi è un orgoglio questo.

-Ci sono delle occasioni di sentire che la cultura occitana è presente nella vita pubblica? Sì. Qua lo sapete che abbiamo un convegno che viene fatto il 3, 4 e il 5 giugno, lo fa il centro culturale. Ma poi ci sono anche parecchie manifestazioni che fa anche il comune. Ma anche la scuola, la scuola fa tanto: hanno fatto dei fumetti, canzoni occitane, racconti occitani, poesie occitane. Quindi sì, sì è orgoglioso...Poi le canzoni la sappiamo tutte a Guardia, abbiamo da qualche anno, l'inno occitano il “Se Chanta” che fu portato da un gruppo non se fosse... poi ne abbiamo avuto tanti, son venuti dal

Piemonte e hanno portato l'inno occitano che abbiamo imparato anche noi. Ma per noi guardioli, l'inno occitano che rappresentava di più, parliamo del 75, 80, ma non è un'inno è una canzone guardiola e si chiama "la piovè e la fai solelh" e andavamo nei paesi limitrofi, incontri culturali, quando si vince la coppa hanno cantato la "pomposèlla". No è sempre stato così.

-*Ci sono delle bandiere occitane un po' dappertutto nel paese. Cosa rappresenta per te?* Allora la croce occitana m'identifica. Nel 82 ci fu il gemellaggio fummo orgogliosi di diventare proprio all'aperto e l'abbiamo gridato al mondo che eravamo occitani guardioli. Però l'abbiamo portata per anni, al centro culturale portiamo la bandiera occitana e tutti che si avvicinano ci identificano "quelli sono gli occitani" e tutta una fonte di orgoglio sì.

-*Ti pare bene che le vie siano indicate con i due nomi in italiano e in occitano?* Sì sì. Ma è sufficiente per te, per esempio il centro culturale si chiama Giovan Luigi Pascale, sarebbe possibile metterlo anche in occitano? Allora io penso che forse ci hanno pensato, forse è stata un svista però la cosa che noi diamo a chiunque arrivi a Guardia, la prima parola "benvènhtut a la Gàrdia"

-*Parlavi l'italiano quando sei arrivata alla scuola?* No, no lo parlavo già insomma prima perché poi, meno male, interagisci sempre con delle persone che non sono del posto e magari non lo parlavo perfetto quando andai lì a scuola materna però sì.

-*Hai ricevuto un insegnamento di occitano a scuola?* No. *ti sarebbe piaciuto?* Ma io ho avuto un grande parro qui a Guardia, un grandissimo parro che ha fatto 56 anni di sacerdozio Guardia tra cui lui mi ha trasmesso la musica a me, avevo nove anni quando mi ha fatto sedere davanti a un organo che era di quattrocento anni e che ho suonato per tredici anni in chiesa. E lui parlava con noi l'occitano puro, e poi spiegava anche le cose in italiano. Qui abbiamo avuto un grande maestro di vita e di tutto insomma.

-*È diverso secondo le generazioni?* Una cosa strana è che quando ero piccola a scuola ci obbligavano a non parlare occitano oggi invece, l'occitano è diventato la scusa di tutto, il fatto di esserne orgoglioso e di poter scrivere un libro, di poter fare un racconto, la parola "occitano" si mette sulla maglietta, sull'amaro; ad oggi questa parola è un orgoglio, negli anni settanta, ottanta non tanto la potevi sbandierare. I ragazzi di oggi però ripeto parlano pocho occitano, ce ne sono pochissimi.

-*Cosa conosci sull'occitano di fuori della Guardia?* Be conosco tutto quello che ho appreso qui nel centro culturale Gian Luigi Pascale perché prima non avevo fonti, adesso sì: conosciamo Tolosa, gli occitani del mondo, conosciamo perché e come, ci facciamo ancora mille domande oggi: perché solo Guardia Piemontese l'ha mantenuta la lingua mentre le comunità che arrivarono dal Piemontese non si insediarono solo qua, sono stati all'Argentina, a San Sisto perché lì nessuno l'ha conservata? Perché lì non c'è riscontro?

-*Ci hai parlato del patouà delle Valli occitane del Piemonte, lo capisci?* Sì hanno la cadenza diversa dalla nostra. Tu se noti i guardioli, quando finiamo la parola non mettiamo le vocali finali, rimane in bocca, infatti ho la ma collega che mi dice "ma tu te le magni le parole" ma no, quella è la parola! E invece lì non, il finale è con la [o] o con la [a], gli ascolto tanto quando vado in giro, sono curiosa, sono nata curiosa.

-*Sull'occitano della Francia, l'hai mai sentito?* No, quello no però mi è capitato di sentire alcune canzoni e sì è diverso, molto più diverso. Io ho fatto le medie con il francese. La rovina nostra qual'era: è che eravamo occitani e quando andavamo a dire la parola in francese, noi la cadenza occitana ci usciva e la nostra professoressa si arrabbiava "ma non è possibile che non potete dirla "maison"" e noi non ci usciva proprio sta "maison" [risata].

-*Il legame con l'Occitania lo senti?* Sì, ci appartiene.

-*E con i valdesi?* Allora i valdesi, da non confondere che sono una religione. Qui viene parecchia gente a dire "quello è valdese", no, quello è una comunità occitana di religione valdese. I valdesi quando arrivarono qui, cioè i miei avi discendono da loro. Io amo rispettare il pensiero di tutti.

-*Credi che sarebbe bene che si insegnasse più cose sull'occitano e la cultura occitana a scuola?* Sì e tu devi pensare che da forse sei o sette anni nella nostra chiesa si recita il Padre Nostro in

occitano. Ed è una cosa meravigliosa, la prima volta che l'abbiamo cantato abbiamo pianto.

-E il rapporto col'intorno calabrese? Beh allora se vai a Cetraro o a Paola devi parlare calabrese, se io ci vado e parlo occitano non mi capiscono. Ma una cosa che ti posso garantire: che chiunque viene qui a Guardia che si sta un anno, due o tre lo capsice, si riesce a capire e amano poi sentirti parlare. Questo è un paese ospitale.

-Ci sono stati movimenti di popolazioni fra il paese e Marina? Hanno avuto delle conseguenze sull'uso delle lingue (in paese e laggiù)? Sì perché scendendo giù alla Marina non è che la parlano, la parlano in casa poi uscendo già sulle piazza parlano italiano o il calabrese. Pensa che a Detroit c'è una comunità di quasi 5000 guardioli, tra cui ci sono tutti i miei parenti. C'è gente che torna dopo cinquant'anni, sessant'anni, settant'anni: mi è capitato una signora aveva 80 anni e lei era andata via da Guardia che aveva sei anni, la incontrai qui davanti alla porta del sangue e questa mi fa "Da ont vos venetz?" e io la guardo e questa chi è? "A qui tu apparten?" perché qui non si dice "come ti chiami" ma "a chi appartieni, a quale famiglia?" e allora abbiamo cominciato a parlare, si è messa a piangere perché non era mai tornata qua, per dire: l'appartenenza. Questo popolo ama l'appartenenza. L'altro giorno è entrato un ragazzo che non è nato a Guardia, ha sposato una Guardiola però vive in America, poverino 'na spava! Però lui si faceva capire in guardiolo, non parlava italiano, per forza deve parlare inglese e qua ci sarà venuto dieci volte, non dico ma avrà tipo cinquant'anni e con me ha preferito parlare in guardiolo è una cosa bella.

-Credi che la lingua locale (occitano e/o calabrese) possa essere un mezzo per migliorare il vincolo intergenerazionale? Per trasmettere meglio i saperi tradizionali? Per conoscere meglio il territorio e le sue risorse o debolezze? Eh sì ma penso che con i libri tutto questo non dovrebbe sparire tipo il figlio di Sandra che ha dieci anni la parla quindi si spera che quando lui avrà sessant'anni non dico tutta ma che alcune parole... Spero che non muoia. Poi la cultura culinaria è morta perché la gente non sa che il piatto principale è la polenta, ma la polenta non appartiene alla Calabria, solo che qui è revisionnata, è fatto con delle erbe selvatiche, il finocchio e in più viene messo l'nduja guardiola, la "friscatolla" [pronuncia calabrese] si chiama ed è il piatto principale ma che è apertamente del Piemonte.

Annexe 6

Transcription des enquêtes dialectologiques

Torre Pellice

Fable « La Bise et le Soleil »

Orthographique

L'òoura frèda e lou soulèlh a discutièn un dì su qui di doi a fusse ël pì fort. Cant a véèn un viajatoù què passa ënvirolà ënt soun mantèl pësant. A sè soun butà d'acordi aloura ël prim 'd lour què sarìa reüssi a fà tolè ël mantèl al viajatoù a sarìa 'stà rëcounhussù coume lou pì fort. L'òoura frèda a s'è butà a souflhà coun tuta soua forza ma pì a souflhava pì ël viajatoù a s'ënviroulava ënt soun mantèl, tan que a la fin, la povra òoura al à lassà pèrdê. Aloura lou soulèlh al à coumënsà a battè coun tuta soua caloù e immediatamënt ël viajatoù a s'è gavà lou mantèl. Parèlh, la tramountana al é 'stà oubligà a rëcounoussè qu'ël soulèlh al èra pì fort què chëlla.

Phonétique

[ˈlɔkəˈfɾɛdɐ | ʔɛlusuˈlɛj || ˈlɔkəˈfɾɛdelusuˈlɛj | ʔadiskyˈtiːŋ ʔɛnˈdi | sɻˈki diˈdɔi | ʔaˈfɻsːɛ ʔɛlpɪˈfɔt
|| kantə ʔə ʔaˈveɛŋ ʔɛŋ ʔəː vjadʒaˈtu | kɐˈpasa | əŋvɪkuˈla ʔəntəː sɔː manˈtɛl pəˈzant || asəː ˈsumby
ˈtadaˈkɔkdi | ʔaˈluʁalˈpriməˈdluʁ | əː kɛsɐkˈia kɛyˈsi ʔaˈfa ˈtɔlɛ ʔɛlmanˈtɛl | ʔalːə vjadʒaˈtu | asɐ
ˈkɪɛs ʔəː ˈstakɔkɪnyˈsykumɛlupɪˈfɔt || lɐː ˈlɔkəˈfɾɛdːa | ʔaːˌsebyˈta ʔasuˈfja | kunˈtytəsɥaˈfɔksa ||
maˈpiasuˈfjava | ˈpi ʔɛlvjadʒaˈtu asənvɪkuˈlavaəntəsumanˈtɛl || ˈtaŋkɛalafɪŋ | ʔɛlˈpɔnvɛː ʔəː laˈpɔnvɛ
ˈɔkə | ʔaˌlasap̃ ʔalalasaˈpɛkde || ʔaˈluʁalusuˈlɛj | ʔalakumɔ̃ˈsa ʔaː ˈbatːɛ | kunˈtytasɥakaˈlu |
ʔemedjataˈmənt | ʔɛlvjadʒaˈtu | ʔasegəˈvaː lumanˈtɛl || paˈkɛj | latkəmunˈtana | alɛˌstaubliˈga | ʔaː əː
vɪkuˈnusə | kɔlsuˈlɛj | ʔaˈlɛkɪpɪˈfɔt | kəˈtʃɔlːa]

Questionnaire dialectologique

1. L'é la storia d'un asou triste pa tan grant.

[ləlaˈstɔkja nəː dɔnˈazuˈtɾiste | ˈpaː taŋˈgɾant]

2. L'èra tantou tēmp qu'al avia pa lissà soun vilaje.

[ˈlɛkəˈtantuˈtɔmp | kalː avˈiaˈpaliːˈsa sumˈviˈladʒɛ]

3. A poulia pa anâ da nhuna part pērqué a l'avin stachà a'n pal.

[apuˌliapaˈnadaŋˌynaˈpaɾt | pɐxˌkealavˈiːŋːstaˈtʃa ʔaː amˈpal]

4. A voulia ben just a si-mèime e a disia niente a nhun.

[avuˌliaˈbeŋˈdʒystaːsiˈmejme | eːadiˈziaˈjente ʔaˈjnyŋ]

5. L'aouta s'mana, una chita a s'é troubà darant él.

[ˌlawtaˈsmaːna | naˈtʃita ʔasetruˈba daʁanˈtɛl]

6. Cant a l'à vista, al à sursutà: al avia pa sentù nientè ne nhun.

[ˌkantalaˈvista | ʔaˌlasɻsːɻˈta || ʔaːˌviaˈpasəntyˈjəntə | nɛˈjnyŋ]

7. A s'é virà dē spalle.

[aseviˈkə | dɔˈspale]

8. Ìer al à tournà prouvâ a fase vèire dal asou.

[ˈjɛʁ | aˌlatuʁˈnapruˈva | aˌfaseˈvejʁedaˈlazu]

9. A l'à pancouè fach.

[alaˈpaŋkuˈfatʃ]

9bis. A lh'é pancouè aribà.

[ajeˈpaŋˌkuʁiˈba]

10. Stamatin la chita al é tournà.

[stamaˈtiŋ | laˈtʃita | ˌleturˈna]

11. A lh'èra pa rén que la scourëjësë.

[aˈjɛkapaˈvɛŋ | kelɛskurəˈdʒəsːə]

12. Finalmënt al à parlà a l'asou.

[finalˈmənt | aˌlapaʁˈla ʔaˈlazu]

13. A t'an jo dëstachà?

[aˌtanˈdʒɔ | dɛstaˈtʃa]

14. No.

- ['nɔ]
15. Ët siës mai 'stà libre?
[ətsəz 'majəsta 'libre]
16. A! m'arodou, prima quë m'ataquësou, si.
['a | ma 'kɔdu | 'primakəmata 'kəsɔ | 'si]
17. Sai pa përqüé a m'an stachà.
[saj 'papər 'kea ,māsta 'tʃa]
18. Tut sën si a'm rënd triste.
[,tytsə̃ 'si | ʔam 'kən 'triste]
19. A tē capita quei vire dē pa èsē triste?
[at 'kapita | keɿ 'viredəp 'a 'əsə 'triste]
20. Sì, cant a'm parlou.
['si^m || ,kantam 'paʁlu^m]
21. Ma... a'm nota pa nhun.
[ma: || am 'nɔtəpa 'ɲɲ]
22. Ma é-la pousibou?
[ma 'elapu 'sibu]
- 22bis. Ma saria pousibou?
[ma: | sɐ 'ʁiapu 'sibu]
23. Couma fan a pa vèir-te?
[,kuma 'faɲapa 'vɛrte]
24. Queiqu'un ënt ël vilaje a't counhus pa?
[kej 'kɲ | əntəlvi 'ladʒə | atkuɲys 'pa]
25. Prima pënsavou 'd si ma a la fin pënsou que no.
['pɹimapə̃ ,savud̥ 'si | maɣla 'fiɲ | ,pə̃suke 'nɔ]
26. La gent a'm saluta pa sampe.
[la 'dʒent | amsa 'lytapa 'sampe]
27. Si queiqu'un a't libërëse dount ët'andrie?
[sikej 'kɲ | atlibə 'kəs̥ɛ || 'duntəndən tən 'dɤije]
28. Da nhuna part.
[da ,ɲyna 'paxt]
29. Ët fërë pa queicoza?
[ətfə 'ʁiə ,paki: 'kɔza]
30. Propi niente.
['prɔpi 'ɲente]
31. L'é pa 'n seunh?
[le 'paɛ̃ 'sœɲ]
32. No.
['nɔ]
33. Ët veule pa bin a queiqu'un?
[ət 'vœləpa 'biɲ | akej 'kɲ]
34. A! a mi-mèime! Mi veui bin a mi-mèime.

- ['ʔa | ʔami' mejme || , miʔvœj' biŋ | ami' mejme]
 35. A part so sì, veui pa bin a nhun e a niente.
 [a, paɣt' sɔ' si || , vœjpa' biŋ ʔa' ɲɲ | ʔea' jente]
 36. Ma tu counhuse queiqu'un qu'a veul pa bin a nhun?
 [ma' tyku' nysekej' kyŋ | kabɛ: ka, vœlpa' biŋa' ɲɲ]
 37. No, naturalmënt. Nhun ama niente. Mac mi, magara.
 ['nɔ || natykal' mɛntɛ: || ' ɲɲ | a: , ama' jente || mak' mi || ma' gaɣa]
 38. Veule pa bin a niente pèrque tè veule ben mac a ti.
 ['vœ:ɛpa' biŋa' jente | pɛkɛt' vœlɛ' biŋmaka' ti^m a' ti]
 39. Vèe pa que mi a'm pias niente e nhun.
 [, vœɛ' pa | kɛ' mi ʔam' pjas | ' jente | ʔe' ɲɲ]
 40. Nhun al é countant sansa niente e nhun.
 [' ɲɲ | ʔa' lekun ʔa' le:^h kun' tant | ' sansa: | ə: ' jente | ʔe' ɲɲ]
 41. Tè dèstacou stasera pèrque parèlh trove la libertà.
 [tɛs dɛs' taku | sta' sɛkə || , pɛrkepa' kɛj | ' trɔvɛ | lalibɛk' ta]
 42. Dëzmëntia pa: la solitudine a dura a loung ma la vita no.
 [dɛz' mɛntɛja' pa || la: , solit , solit s soli' tydiɛ || ʔə ʔa' dykə ʔa' lɔŋk || mala' βi ' vita' nɔ]
 43. Siou pancoù prout a partî.
 [sɔɥ, paɛŋ' ku' prunt | apaɣ' tiɣ]
 44. Anque se quést vilaje a'm pias pa peui tan.
 [, aŋke' sɛ:ə: || , kɛsdvi' ladʒɛɛ | ampjas' papœj' tan]

Torre Pellice (e Angrogna)

Fable « La Bise et le Soleil »

Orthographique

L'òoura e lou soulèlh un dì i discutiën su qui di deui a fusse ël pì fort. Cant ilh veën arivâ un viandant quë passava ënvulupà ënt soun mantèl. I sê soun butà d'acord quë'l prim di dui quë fusse riussì a fâ gavâ via ël mantèl da 's la schina dël viandant a sèria istà ritenù ël pì fort. L'òoura s'è butà a souflhà coun tuta la soua forza ma pì a souflhava e pì lou viandant a s'ënvulupava ënt soun mantèl que a la fin la povra òoura al à lassà perdê. Aloura lou soulèlh al à com coumensà a brillâ coun tut sa caloù e immediatamant, lou viandant a s'è gavà via ël mantèl da 's la squina e parèlh, la tramountana al à dëvù amëttê quë lou soulèlh al èra lou pì fort.

Phonétique

['lɔra ʔelusu' lej ʔɛn' di ʔidisky' tiɛŋ | sɥ' kidi' dyi | ʔa' fɛs:ɛɔlpi' fɔrt || , kanti' vieŋari' va ʔœŋ ʔə: vjan
 'dan | kɛpa' sava | əmvyly' pa ʔənts^u man' tɛl || ʔisə' sumby' tada' kɔrd | ə: da' kɔrkɛl' primdi' dyi |
 kɛfɛs:ɛry' si ʔa' fa gava' via ʔɛlman' tɛl | dɛsla' st^sina dɛlvjandan | asɛ' ria ʔistarite' ny ʔɛlupi' fɔrt || lat
 'lɔkə | , seby' taasu' fja | kun' tytala' swa' fɔrsa || ma' piisu' fjava | e' pɪlvjandant ʔa ʔasemvyly
 'pavaənts^u man' tɛl || kɛlafɪŋ | ʔɛl' pɔvrɛ:ɛ , la' pɔvra' ɔra | ʔalalɛ lasa' pɛrde || ʔa' luralusu' lej |
 ʔalakumiŋ' saabri' la | kun' tytsɔka' lu | ʔemedjata' mant | luvjandant | asegaɣa' vialuman' tɛldɛsla
 ' skina || eko' zi ʔepa' rɛj | latramun' tana | aladə' vuamɔt:ɛ | kɛlsu' leja' lɛraluply' fɔrt]

Questionnaire dialectologique

1. La storia d'un ase trist pa gaire gro.
[la'stɔɾjadˠnaze ʔəː trist | pa'gajre'gro]
2. Èra da un baloun 'd tēmp que al avia jamai lassà lou vilaje, lou païs.
[ˈɛradaʊŋˠbalunədˠtəmp | ke | ala'viadʒmajla'saluviˠladʒe || lupa'is]
3. La poudia pas cazi boujà-se, pa andâ da nhuna leuia perquè i l'avèn groupà a un palouc.
[lapuˠdiapasˠkazibudʒaˠse | ˠpandadaˠjynaˠlœa | ˠperke ʔilaˠvingruˠpa ʔæŋpaˠluk]
4. L'èra un po' blagueur ; a pensava mac a chél e a dizia pa rén a nhun.
[ˈlɛraŋpɔblaˠgœr | ˠapənˠsava ʔacçɛlmakacçɛl | ʔeadiˠzia | panen ʔaˠjnyŋ]
5. La s'mana passà, una filhëtta a s'é troubà edvent a chél.
[laˠsmanapaˠsˠa | nafiˠjətˠa ʔaˠse | truˠba | edventaˠtʃɛl]
6. Cant al à vista sta chita l'ase a s'é sbaruà, al avia pa sentù pa nen e pa nhun.
[ˠkantalaˠvistəstaˠtʃita | ˠlaze | aseˠŋˠ || ˠasesbaryˠa || alaˠviap ʔəː pasenˠty | jnyŋ | paˠneŋepaˠjnyŋ]
7. Lh'à virà le spalle.
[ɬaviˠraˠleˠspalˠe]
8. Îer à provà a tournâ fase vèire dal ase per atirâ la soua atensioun.
[jɛr | apruˠva | ˠturnaˠfaseveˠdaˠlaze | peratiˠralaswaˠtɛŋsjun]
9. Al è pancour arivà.
[alepaŋcurariˠva]
10. Quei matin la filhëtta i é tournà.
[ʔimaˠtiŋ | lafiˠjətˠa | ieturˠna]
11. Francamënt pa nen la scourajava.
[frankaˠmənt || panɛŋlaˠlascuradʒava]
12. E al é aribà finalmënt a parlar-li.
[ʔe | ʔaleˠriˠbafinalˠməntaparˠlaˠli]
13. I t'an destachà?
[itan ʔes destaˠtʃa]
14. No.
[eˠlazeɬaditˠno]
15. Ma sies mai 'stà libre?
[masjesmajˠstaˠlibkɛ]
16. Si, më rēcordou una vira prima quē më stachēsou.
[si | mɛˠcɔrdunaˠviraˠsi | ˠprimakəməstaˠtʃəsʊˠ]
17. Sei pancoura perquè ilh m'an èstachà.
[sɛjpaŋˠkurapərˠkeimanəstaˠtʃa]
18. Tut so a më rēnd trist.
[tytso | amrɔntrist]
19. As-tu jo capità quei vire 'd pa èse trist?
[atudʒoˠkapitakejˠviredpaˠeseˠtrist]
20. Si cant queiqu'un a më parla.
[si | kantˠkɛjˠkynamˠparla]

21. Ma pourtrop nhun a më vé.
[mapur'trɔp | ˌnyŋam've]
22. Coum l'é pousible?
[kumlepu'sible]
- 22 bis. Coum la sèria pousible ?
[kumlasə'riapu'sible]
23. Coum i fan-lour a pa vèir-te?
[ˌkumifanlurapa'vejte]
24. Queiqu'un dal país a tē counouis pa?
[kɛj'kyndɛlpa'isatku'nuispa]
25. Pensavou 'd si prim ma a la fin créou pa.
[pen'savu'dsi | ma'creukalafɪŋ | 'creupa]
26. Ma la gënt a më saluta pa sampe.
[mala'la'dʒɔnt | amsa,lytapa'sampe]
27. E se queiqu'un a tē libërëse dount anarie?
[ʔesekej'kyŋɛtlibə'rəse | duntana'riə]
28. Da nhuna part.
[daˌnyŋa'part]
29. La't farie pa carcoza?
[ˌlatfə'riepakar'kɔza]
30. No propi niente.
[nɔ | ˌprɔpi'ɲente]
31. T'a pa un seunh?
[tapæŋ'sœŋ]
32. No pa nhun.
[nɔ | pa'nyŋ]
33. Ma tu veule pa ben a queiqu'un?
[mat'vølepabɛŋakej'kyn]
34. Si, a mi stès, m'amou mac mi, mec mi.
[si | ami'stɛs || 'mamu'makmi | mek'mi]
35. A part so, amou niente e nhun.
[apartso⁹ | ˌamu'nyŋ | ɲente ʔe'nyŋ]
36. Sinceramënt, counouise-tu queiqu'un que ama pa nhun?
[çɪŋçera'mɔnt | ku'nɯjsetukej'kynke | ʔamapa'nyŋ]
37. No, ouviämënt. Nhun ama pa niente. M'amou mec mi e niente d'aut.
[nɔ | uvɪa'mɔnt || ˌnyŋamapa'nyŋ | pa'ɲente || ˌmamumek'mi | e'ɲente'dawt]
39. Stai pourtant la pita al gal, ves pa que a mi a'm pias pa veramënt niente e nhun.
[stajspur,tɔŋla'pita:lɡal | 'vespa | 'keami | ʔampjas'pavera'mɔnt'ɲente ʔe'nyŋ]
40. Asolutamënt nhun al é countant sansa èse libre.
[asolytɔ,mɔnt'nyŋ | alekuŋ'tæntsansa,ese'libre]
41. Aloura faou quē destacate stasera parèlh tu poué rëtrouvâ la toua libertà.
[a'lura | ˌfawkɛdesta'kate | sta'sera,parɛjtyp'uerɔtru'vala'twaliber'ta]
42. E dëzmëntia pa la solitudine a peul durâ 'na pësa ma la vita i é courta.
[edəz'mɛntjapa | lasoli'tydine ʔapɔldɥ,rana'pɛsa | mala,vitaie'kurta]

43. Prount a partî anque se amou pa gaire stou país.
[prunta'parti | aŋkese | aŋkese'amupa'gajrestopa'is]

Bobbio e Villar Pellice

Fable « La Bise et le Soleil »

Orthographique

L'àoura frèda e lou soulèlh i discutièn un journ su qui di dui a fousse lou pu fort. Cant i véèn passâ un qu'a viatjava, ënvourtoulhâ ënt una pësanda mantëlina. I s'butën aloura d'acordi quë lou prumî d'li dui quë fousse aribâ a fâ chavâ la mantëlina a l'om, a saria istâ lou pu fort. L'àoura ilh sê buta a souflhâ 'ou touta sa forsa, ma mai souflhava, ënt mai l'om a s'ënvourtoulhava ënt sa mantëlina, tan quë, a la fin, la paoura àoura ilh à lissâ pèdre. Aloura lou soulèlh al a coumansâ a brillhâ 'ou touta sa chalour e subit, l'om a s'chava sa mantëlina. Parèlh, l'àoura ilh é istâ oubligâ a ërcounouissê quë lou soulèlh al èra pu fort quë illi.

Phonétique

['lawra'frædaelusul'lej | ʔidiscy'tiə^ɥɲn'dʒurn | su'ki di'dui | ʔa'fuselupy'fört || kanti'veɛnpa'sa | ynkeɤvja'dʒava | əɲvurtu'ja | ʔəntynapə'zandaman'tlina || ʔisbytə'lurada'kœrdi | kœlu'prymi'di'dui kə'fuseari'ba | ʔa'fatʃa'valaman'tlina a'lœm | ʔasɛria's'talupy'fört || 'lawra ʔis'byta asu'fja | u'tutasa 'fœrsa | mamajsu'fjava | ənmaj'lœm ʔasəɲvurtu'javaəntsaman'tlina | 'taŋkœlafɪŋ | la'pawra'awra | jali'sa'pœrde || ʔa'luralusu'lej | ʔalakumã'sa ʔabri'ʔa ʔu'tutasatʃa'lu | esy'bit | 'lœm ʔas'tʃavasaman 'tlina || pœrɛj'lawraje's'ta ʔubli'ga arku'nujse kœlusu'lej | ʔa'lœrapu'fœrtkœil:i]

Questionnaire dialectologique

1. L'é la storia d'un ase triste pa tan grand.

[ləla'stœɹjadyn'azetriste | patəŋgrant]

2. L'era dooupeui tanto tēmp qu'al avia pa lissâ soun país.

['lœra,dowpœj'tantutœmp | kœla'viapali'sasu^ɥpa'is]

3. A pouia pa anâ a nuna leuia pērqué l'avin stachâ a un pal.

[a'pyjapan'a ʔa,nyna'lœja | pœrkela'vinsta'tʃa ʔaŋ'pal]

4. A voulia just bēn an él e a disia pa rén a neun.

[ʔavu'liadʒyst,bena'nœl | eadi'ziap̄ | parenan'noŋ]

5. La s'mana passâ, una chita filhëtta i s'é troubâ darant él.

[la,zmanap's'a | na,tʃɪtafi'jœt:a ʔisetru'badaraŋ'el]

6. Quand al à vista aquësta filhëtta, l'ase al à ërsooutâ; al avia propi pa ouï nun e pa rén.

[kantala'vista ʔə ʔa,kœstafi'jœt:a | 'lazealarsuw'ta || ala'via'propi | ʔəpawi'nyn | epa'ren]

7. A lh'à virâ le spalle.

[ʔaʔavi'rale'spal:e]

8. Îr i à tournà provâ a far-se vèire dal ase.
[i:r ʔə: ʔiatur'napro'va ʔafase'vejre dɐ'laze]
9. I é pancara aribà.
[ijepan'karari'ba]
10. Ên matin, la filhëtta i é èrtournà,
[ʔəŋma'tinlafi'jət:a ʔieərtur'na]
11. Cha dire què pa rén la dèscourajava.
[tʃa'direkə: parenladəskura'dʒava]
12. Finalmènt i lh'à parlà a l'ase.
[final'məntə: ʔilʌpar'la ʔa'laze]
13. T'an-la jo destachà?
[tanladʒodesta'tʃa]
14. No.
['nɔ]
15. E tu sies jamai istà libre?
[ʔetysjesdʒa,majista'libre]
16. Si m'arodou arant qu'i më stachësën.
[sima'rɔduŋ | arant̪ ə: kim: kiməsta'tʃəsə]
17. Sai pancâ pèrqué ilh m'an stachà.
[sajpaŋ'kapərkeimaŋ: ʔimaŋsta'tʃa]
18. Tout isò la'm rënd tritis.
[tuti'sɔ: lam,rəntə: 'triste | ʔulam,rəntɾis'tis]
19. D'viegè la't capita d'èse pa triste?
['dʒədʒelat'kapita,deseпа'triste]
20. Si cant carcun a më parla.
[si | kantkar'kyŋam'parla]
21. Ma purtrop pa nun a sè'n avisa 'd mi.
[mapyr'trɔpə: panynasna,viza'dmi]
22. Ma é-la pousibou?
[maelapu'sibu]
23. C'ma fan-li lour a pa vèir-te?
[ma'fanlilurapa'verte]
24. Carcun ènt èr pais a't counouis pa?
[kar'kynəntərpə'isatku,nɯjs'pa]
25. Arant pènsavou 'd si ma èoura pènsou pa.
[arant̪ pən'savudsima'əwra: ,pənsu'pa]
26. Ma la gënt i m'saluta pa sampe.
[mala'dʒəntimsa'lytapa'sampe]
27. E se carcun a't destachèse, ount anèris-tu?
[ʔesekar'kynatdesta'tʃəsə | ənt̪,anə'risty]
28. Pa nuna leuia.
[pa,nyna'lɔja]
29. Faris-tu pa carcoza?
[faristypakar'kɔza]

30. No, propi pa rén.
[ˈnɔ | ˌprɔpɪpaˈrɛŋ]
31. As-tu pa un seunh?
[astypaynˈsɔŋ]
32. Pa nun.
[paˈnyn]
33. Veus-tu pa ben a carcun?
[vœstypaˌbɛŋakarˈkɪŋ]
34. Si just a mi, mi veui just ben a mi.
[ˈsi | ˌdʒystaˈmi | mivœjdʒystˌbɛŋaˈmi]
35. A part isò, mi veui pa ben a nun e a rén.
[apartiˈsoː | mivœjpabɛŋaˌnyŋeaˈrɛŋ]
36. Ma da boun, counouisses-tu carcun qu'a veuie pa ben a rén.
[madaˈbuŋ | kuˈnujsəstykarˈkɪŋ | kɐˌvœjɛpabɛŋaˈrɛŋ]
37. No pa nun a veul pa ben a rén, just mi forse.
[maˈnɔ | paˌnyŋavœlpabɛŋaˈrɛŋ | ˌdʒystmiˈfɔrsɛ]
38. Tu vole pa ben a rén pèrqué tu vole ben just a tu.
[tyˌvolɛpabɛŋaˈrɛŋ | pɛrkɛtyˈvolɛbɛŋˌdʒystaˈty]
39. Tu pèrde tēmp, ves-tu pa quē a mi la'm piai pa propi rén e pa nun?
[tyˌpɛrdɛˈtɛmp | vɛsˌtypakəaˈmilampjaspaˈprɔpiˌrɛŋɛpaˈnyn]
40. Pa nun al é pa countēt s'al é pa dēr tout libre.
[paˌnyŋalɛpakunˈtɛntsɛlɛpaˌdɛrtutˈlibrɛ]
41. Aloura mi tē destacharèi aqu' sera pèrqué tu peuise èse libre.
[aˈluramɪtˌdestatʃɛˈrɛj ʔaksɛraˌpɛrkɛtuˈpœjsɛˌɛsɛˈlibrɛ]
42. E dēzmēntia pa: èse soulèt la po durâ a loung ma la vita no.
[ɛdɔzˈmɛntjapɛː ʔɛsɛsuˈlɛt | lapɔdyˌraˈluŋk | malaˈvitanɔ]
43. Siou pancâ prêt a partî.
[sjupaŋˈkaprɛtaparˈti]
44. Bèlle sē aquest païs isì a mē piai pa gaire.
[bɛlˌɛsɛːakɛstpaˌisiˈsiampjajpaˈgajrɛ]

Guardia Piemontese

Fable « La Bise et le Soleil »

Orthographique

La tramontana e 'o solelh ilh parlian un jorn sus quí di dui al èra mai fòrt. Quora ilh van veire un passant, un viatjatòr qu'al passava, al èra clhavat da un mantèl pesant. Ilh se van clhàvar d'acòrd alora 'o prim de lor, al va rièisher a far cachar 'o mantèl da nana au viatjatòr, ilh venia èsser retenut 'o mai fòrt. La tramontana ilh se va clhàvar a soflhar ab tota la fòrça sua, mas ilh soflhava pas plhus, puei o viatjatòr al se va clhàvar ab 'o mantèl. E puei a la fin 'o pòvre vent al va làissar pèdre. Alora 'o solelh al va comèncar a lúir abo tot 'o calor seu, e, 'o passant al se va càchar 'o mantèl. Aishí la tramontana ilh va èsser constreta a reconósser que 'o solelh al èra mai fòrt d'ilh.

Phonétique

[latramun'tanə ʔeusu'leɪ || latramun'tanə ʔeusu'leɪ | ipa,ɖinin'dʒunsy'kide: didy: a'dɛraumaj'fɔrtə
|| 'kurivanə'veɾɛɲpas:ant ʔɯnəɲnəɲjadʒa'tɔrəkɛpa's:avœ | a'dɛrak^hje'vatəda'ɲnəman,tɛdpø'zantə ||
ʔisœvɛvanə,jævada'kɔrd | a'durəu'primədə'durəa'dɛræ: averi'ɛʃɛafaka'tʃaoman'tɛdə'da'nənɛ
ʔa'a:viadʒa'tɔrə | ivə'niaesedɛtɛ'nyumɛ ʔumɛ'fɔrt || latramun'taneisəvækja'vaasu'fjaab
ʔabətutəla:la'fɔrsa'suwœ | maisu'fiapa'tʃə | 'pœuviadʒa'tɔrɛsəsəvækja'vaabuman'tæd | epœalafɪŋu
ʔu:pɔvrəvœntəavedas:ɛ'pæ:də || a'durusu'leɪjɛvɛku'mœns ʔɛvɛku'mœnsəa'lia ʔa'dɪjəabətutucalɜ
'sɛvɛ ʔɛupa,s'antasevɛ,katʃuman'tæd || 'ɛʃilatrāmun'tanɛɪfɪ ʔifʔiveesecoʃtrɛtə | arəku'nusəkəusu
'leɪa'dɛramɛ'fɔrtədəʔidɪɹ]

Questionnaire dialectologique

1.L'es la stòria d'un asine triste non assai grant.

[dɛ:la'ʃtɔrjadɛ',nazə'trɪʃtə | ,nɔnasaj'grænd]

2.L'èra da assai de temp qu'al avia pas laissat 'o vilatge seu.

['dɛrɛdasejd,tœmpəkɛla'viapale'sa ʔuvi'ladʒɛ'sɛβə]

3.Al poia pas anar da nuena part perquè al vai èsser stachat a un pal.

[ʔapu'japa'n'adə'tʃə || ʔapu'japa'n'adə'tʃɔda:da:'nɪnapart'pɪkea'vea'esesta'tʃa ʔə: ʔ,ɛŋ'palə]

4.Al amava pas que ell-stès e a disia pas ren a pas nuen.

[ala'mavapaskə: ʔu:jɛdɔ'ʃtɛs:ə || eadi'ziaparenapa'nɪn]

5.La semana passaa una pichita ilh se vai trovar danant a ell.

[lasə'manapa'sa: | ə:la'ɲnapi'tʃɪtaisəvɛtrə'vadanəŋa'jɛd]

5.bis. La semana passaa, ilh s'es ritrova.

[lasə'manapa'sajə | isɛritrə'vajə]

6.Quora l'a vista esta pichita, l'asine al a sossoltat. Al avia pas òvut pròpi ren e pas nuen.

['kurela'vɪʃtəʃtapi'tʃɪtə | 'dazənə,alasusu'ltaj || ala'viajo'vajo'vy'prɔpi,rɛndəpa'nœnə]

7.Al lh'a donat le spalle.

[ʔaʎado'nalə'ʃpadə]

8.Ahir al vai pròvar un altre iatge a se far veire dal asine.

[jɛ ʔa'irəvɛ:'prɔvə'naltɾə'jɛdʒə | asə,farə'vejɛdɔ'dazənə]

9. Al lh'es pas encara arriat.

[ajɛ'pankarari'vaj]

10. Stamatin la pichita ilh es ritornaa.

[ʃta'matiŋ | lapɪ'tʃɪtə ʔijerytur'na]

11. Pas ren a la scoratgiava.

[pa,rɛnaləʃkura'dʒavə]

12. Lhi a finalment parlat a l'asine.

['jafinal'mœntpa'da ʔa'dazənə]

13. Ilh t'an jà stacat a tu?

[itanə'dʒaʃta'caa'tɪjə]

14. Nò.
[ˈnɔ]
15. Tu sie pas mai stat libre?
[etsepamajʃtaˈdʒibre]
16. Me recòrdo de si prim que me van atacar.
[møɾˈkɔrdudəsi | ˈpriməkəməvanataˈkarə]
17. Encara sò pas perquè ilh m'an atacat.
[ənˈkarəsɔˌpapikˈheimanataˈka]
18. Tot içò la me rend trist a me.
[tutiˈsolamˌrəndəˈtrɪʃtə ʔamə]
19. A te capita quarqu'iatge de non èsser trist?
[eatər ʔatərˈkapitkarkəˈjɛdʒədənənˌeseˈtrɪʃtə]
20. Si quora la se me parl.
[si | ˈkuraˈməsə ʔaməsəˈpɑrd]
21. Ma portròp a me ilh me nòta pas pas nuen.
[mapurˈtrɔpamə | imənɔtəˌpapaˈnən]
22. Coma a sarèra pòssible?
[ˈkumaˈ ʔasaˈrɛrɛpoˈsiblə]
23. Com ilh fan lor a non te veire a tu?
[kumiˌfanəˌdʊr | anɔntəˈvejrˈatɪj]
24. Quarqu'un dal vilatge al te conoilh pas?
[karˌkɪndaɖiˈladʒəatkuˈnujapaj]
25. Prim pensavo de si ma a la fin penso de no.
[ˈpriməpənˈsavudəˈsimaˌlafɪnpənˈsavudəˈnɔ]
26. Ma la gent ilh me saluta pas totavia a me.
[maˈlaˈdʒəntiməsalutaˈpatutaˌviaaˈmə]
27. E se quarqua persona ilh te librèra a dont t'anèra?
[esekˌkarkɛpɛrˈsunɛitəitəˈdʒibrə ʔadənadəŋtaˈnərə]
28. Da pas nuena pis.
[daːˌdapanɪnəˌdapaˌnɪnəˈpis]
29. Tu farèra pas quarcòsa?
[tɪfaˈrɛstɪfaˈrɛʃtəˌpæjˌtɪfaˈrɛrəˌpakarˈkɔzə]
30. Nò pròpi ren, pas ren de ren.
[nɔˌprɔpɪrənə | paɾɛndəˈrənə]
31. T'a pas un sèm?
[taˌpaɪnːˌɪnˈsɛm]
32. Pas nuen.
[paˈnɪn]
33. Tu sie pas enamorat de quarqu'un?
[tɪsɛpaənamuˈratɪdɔkarˈkɪn]
34. Si me-stès, me amo que me-stès.
[si | mɔˈʃtɛsə || mɔˌamukəməˈʃtɛsə]
35. A part içòn veulho pas de ben a pas nuen.
[apartiˈsɔnəːˈvøjupadəˌbɛnapaˈnɪnə]

36. Sincerament tu conois quarqu'un que ama pas nuen?

[sintʃeram'møntəku'nuisəkar'kynkiamapa'nynə]

37. Nò, pas nuen ilh vòl pas de ben, trane me fòrse.

[nə|panynəʔivələpadəbenə||,tranə'mə|'førs]

38. Tu ama pas pas nuen se tu ama te-stès.

[ti,aməpapa'nynəsetʏ,aməte'ʃtəsə]

39. Tu vée qu'a me a me piai pas ren e pas nuen?

[tyveka,məmə'piepa,renəpa'nyn]

40. Pas nuen ilh es felice senza èsser ren libre.

[pa,nynijefe'litʃesense,ʃəsərenə'librə]

41. Te staco stasera enshit tu te pòt trovar la libertat.

[tə'ʃtakufʃta'serə|eʃit tytəpətʁu'valaliber'taj]

41.bis. Vau a te stacar stasera enshit tu te pòt trovar la libertat.

[vawatəʃta'kaʃta'serə|eʃit tytəpətru'valaliber'ta]

42. E ne te scòrda pas perquè la sòlitodine ilh pòt durar totavia ma la vita teua nò.

[enətədə'ʃkərdəpərikʰelasoli'tudənəipə'dyrətuta'viə||mala,vitə'tuanə]

43. Totavia siu pas pront per partir,

[tutavisupa'prontəpər'partirə]

44. anque se o vòlho pas assai de ben eiqué vilatge.

[ankəsəʔu'vəjupasajdə'bənəkəvi'ladʒə]

Guardia Piemontese

Fable « La Bise et le Soleil »

Orthographique

Un jorn, la tramontana e 'o solelh ilh se la descorrian a qual dei dui al èra 'o mai fòrt. Tot en viètge, ilh van veire un pòver'òme qu'al passava, embolicat dins un mantèl pesant. E ilh se van clhàvar d'acòrd que qual dei dui ilh èran capache d'o far càchar 'o mantèl a quel pòver'òme. La tramontana ilh se vai clhàvar a soflhar ab tota la fòrça seua, mas mai ilh soflhava, e mai 'o pòver'òme al s'embolicava dins o mantèl seu. A la fin, 'o pòver'òme e 'o vent ilh van làissar pèdre. Alora 'o solelh al se vai comèncar a lúir abo tot 'o calor seu, e ilh, 'o pòver'òme al se vai ièrre a càchar 'o mantèl. Aishit la tramontana ilh lhi vai ièrre a reconóir qu'o solelh al èra mai fòrt d'ell.

Phonétique

[ʔyn'dʒurn | latramun'tanəbusu'leʒ | ʔisələdiʃku'ri:ŋkalədej'dyʒə'dɛra ʔuməj'fɔrt || tutə'njədʒə | ʔi
,vanə'vejre ʔinpəvə'rɔm:kəpa's'avœəmbuli'kejdininman'tədpə'zantə || ʔeisəvan,ʒavəda'kɔrdəkə |
kaldej,dyʒi'jerənka'patʃədu,farka'tʃauman'tədenkalpəvə'rɔm || latramun'tanəisəvə'java ʔasu
'fʒarəbə'tutəla'fɔrsa'suwə | ma,mais'u'fʒavə ʔemajupəvə'rɔmasəmbuli'kavœdinəman'təɖ | sɛv' ||
ʔalafinə | upəvə'rɔmʔə ʔeuvœnt | ʔije ʔijevan'pa ʔije,vandəsapərd || a'durə: ʔusu
'leʒa:asəvə:asəvəkuməŋ'sa ʔadyʒəa: ʔabə,tutukalur'sevə: eiʒupəvə'rɔmasəvejka'tʃauman'təɖ ||
eŋʃitəlatramun'tənəijivejerərəku'nujə | kusu'leʒa'dɛrəmə'fɔrtə'dɛɖ]

Guardia Piemontese

Fable « La Bise et le Soleil »

Orthographique

La Tramontana e lo solelh ils se discorrian un jorn sus quí de lhi doe a fosse lo mai fòrt, quora ilh van veire un pòure òme qu'a passava embolicat dins un mantèll pesant. Allora ilh se van quiavar d'acòrd que lo prim de lor que al lhi fasia cachar lo mantèll d'encòll al pòure òme a sarèra sta lo mai fòrt. La Tramontana ilh se vai quiavar a sofiar ab tota la força soa, ma mai sofiava, mai l'òme a s'embolicava dins lo mantèll, tant que a la fin lo pòure vent a vai laissa pèrdre. Allora lo solelh a vai començar a luire ab tot lo calor seu, en iatge, lo pòure òme a se vai cachar lo mantèll. Enshit, la Tramontana ilh vai èsser constréta a reconoire que lo solelh al'èra mai fòrt de ell.

Phonétique

[latramun'tanvəusu'lɛʝ | ʔisədiʃku,ri:ŋ ʔin'dʒurn | suk^hidli,dɣjafus'eumej'fɔrt | kuri,vanə'vejre
ʔinpɔw'roməkəpa's'avœəmbuli'kedininman'tɛdpɔ'zant || ʔadurə ʔisəvan,kjavəda'kɔrdəkəlu
ʔuprimədədurəkəʃifa'ziaka'tʃauman'tɛdɔdɛŋkɔdɔpɔw'rom | asa'rɛra,ʃtɛlumaj'fɔrt || latramun
'tanəisəvə'kjava ʔasu'fjarəabə'tutəla'fɔrsa'suwə | ma,mais'u'fjavə | majdɔməsəmbuli'kiedinuman
'tɛd || tantəkəala'finə | upɔv'rəvœntavajdɛsas'pɛrdɔ || a'durə ʔusu'ləjavajkumən'sa ʔa'dɣjrə ʔabə
,tutukalur'sevə ʔɛnjɛdʒə ʔupɔv'romasəvəka'tʃauman'tɛd || ɛʃitlatramun'tanəijvə,jeserəku'ʃtrɛtə |
arəku'nujrəkəlusu'lɛja'dɛrəmə'fɔrtə'diʝ]

Questionnaire dialectologique

1. L'es la stòria d'un asine triste e assai pichit.

[dɛ:la'ʃtɔrjadə',nəzənə ʔə: 'trɪʃtə | ,ma: asəjpi'tʃit]

2. L'èra da assai de temp qu'al avia pas laissat 'o vilatge seu.

[dɛrədəsəjd,tœmp'kəla'viapale'sɛ ʔu:vi'dadʒe'sevə]

3. Al poia pas anar al assai pis. Perqué l'avian stachat a un paliet.

[ʔapu'japa'n'arə ʔe: alasəj'pis || pike ʔila'viŋə: sta'tʃa: ynpa'liet]

4. Al amava pas autre que ell-stès a disia pas ren a pas nuen.

[a: a'mavapɛ: ʔa'utre ke.jɛdɔ'ʃtɛs'ə || ʔadi'zjaparenapa'nyn]

5. La semana passaa una pichita ilh se vai trovar danant a ell.

[lasə'manapa'sa | ynapi'tʃitəisəvɛtrə'vədanəŋa'jɛd]

6. Quora la va veire sta pichita, l'asine va sossoltar. Al avia pas òbut ren e pas nuen.

[kurelave'vere ʔe: sapi'tʃitə | 'dazənə, avɛ: su'sult || ala'viapajo'βɣ:,renepa'nœŋə]

7. Al ilh va vòltar le spalle.

[ʔaʎevə,vɔtələ'ʃpaɔ]

8. Ahir ilh va pròvar nòvament a se far veire dal asine.

[ʔa, iɾævɛˈpɾɔvəːˈnɔvəmɔnt ʔasə, farəˈvɛjɾedəˈdazənə]

9. Ilh l'a pas encara fait.

[ijela, paˈɛnkarəˈfajt]

10. Stamatin la pichita ilh es torna.

[ʃtaˈmatinj lapiˈtʃite ʔijeː turˈna]

11. Verament a ilh pas ren la scoratgia.

[veramɔntə | ʔaˈijəpa, renalaʃkuraˈdʒi]

12. Finalment ilh lhi va parlar a l'asine.

[finalˈmɔntijevɛpar, ɖa ʔaˈdazəˈ]

13. Ilh t'an jà stacat a tu?

[itanəˈdʒaː əː ʃtaˈca ʔaˈty]

14. Nò.

[ˈnɔ]

15. Tu sie pas mai stat libre?

[tysepa, majʃtaˈdibrə]

16. Me recòrdo que un iatge lh'èro libre prim que me taquin a me.

[mɔɾ, kɔɾdukə, njɛdʒ | ,priməkəmɔtaˈkinaˈmɔ]

17. Encara o sò pas perquè ilh me van stacar a me.

[ənˈkarəː ʔoso, papik^himɔvanətaˈkaamɔ]

18. Tot içò la me rend trist.

[tutiˈsonˈlamɔ, rɔndəˈtrɪʃtə]

19. La te capita quarqu'iatge de non èsser trist?

[latəˈkapitəkarkəˈjɛdʒədɔnɔn, ɛsɛˈtrɪʃt]

20. Si quora la se me parl.

[si | ,kurəˈmɔsəˈpard]

21. Ma portròp a me ilh me vée pas nuen.

[maː pur, trɔp aˈmɔ | imɔ, vɛˈɛpaˈnɔŋ]

22. Coma la sarèra pòssible?

[ˈkumaˈlasaˈrɛrɛpoˈsiblə]

23. Com ilh fan lor a non te veire?

[kumi, fanə, ɖurə ʔanɔntəˈvɛjɾˢ]

24. Quarqu'un al país ilh te conoilh pas?

[kar, k^hɪnadpaˈi ʔitəkuˈnuja, pæ]

25. Prim pensavo de si ma a la fin credo de no.

[priməpənˈsavudəˈsi | maː ʔalafin, ɾɛdudəˈnɔ]

26. Ma la gent ilh me saluta pas totavia a me.

[maˈlaˈdʒɔntimɔsa, lytaˈpætuta, viaaˈmɔ]

27. E se quarqu'un ilh te librèra a tu a ont t'anèra?

[ʔɛɛkar, kyɲitɔdʒiˈbrɛrə ʔaty | auntəteˈnɛrə]

28. Da pas buena pis.

[dapa, nɪnɛˈpis]

29. Tu fasèra pas ren?

[tyfa, zɛrəpaˈrɛŋ]

30. Nò pròpio ren, ren de ren.

[nə,prəpjərenə | rəndə'renə]

31. T'a pas tu un sèm?

[ta,pæty ʔyn'səm]

32. Pas ren.

[pa'reŋ]

33. Tu vòle pas ben a pas nuen?

[ty,vələpabəŋapa'nənə,tə]

34. Si sol a me, me vòlo de ben sol a me.

[si | sula'mə || mə,vələdbəŋkəa'mə]

35. A part içòn me vòlo pas ben a pas ren e pas nuen.

[aparti'sənə: mə,vələpabəŋapa'renepa,nənə]

36. Sincerament tu te conois quarqu'un qu'a vòla pas de ben a pas ren.

[sintʃeram'məntytəku'nuikar'k'ynka: vələ: padəbəŋapa'renə]

37. Nò, oviament, pas nuen al ama pas pas ren, trane me fòrse.

[nə: oviaməntə | panɣ:nə ʔa,ɖaməpapa'renə || ,tranəmə'fərs]

38. Tu vòle pas ben a ren perquè tu vòles de ben a te-stès.

[tvələpa'bena'renpik^hety'vələdbənəate'ʃtəs]

39. Ti t'istes encarboliant dins le paròle. Tu vée pas qu'a me a me piai pas pròpi pas ren e pas nuen?

[titiʃtəŋkarbu,ɖjantɖiŋlepa'rələ || tyvejpaeka,məəmə'piejprəpipa'renepa'nyn]

40. Assòlutament pas nuen ilh es feliche senza èsser libre.

[asolutaməŋtpa,nyniɛʒefe'litʃe | sensə,ʒəsə: 'ɖibrə]

41. Alora, te veno stacar staser enshit tu te poe èsser libre.

[a,ɖurətə'venə,ʃtakəʃta'ser | eʃit tytə,pwejese'ɖibrə]

42. E ne te scòrdas pa que la sòlitodine ilh pòt durar assai a long ma la vita nò.

[enətə'ʃkərdəpakəlasoli'tudənəi: pə'dyrə ʔasa:jaɖuŋg | mala,vita'nə]

43. Siu pas encara pront a partir,

[supa'nkarəprəntə ʔa'partə]

44. anque se ilh me piai pas assai eiqué país.

[ankəsə ʔaməpjəpaʔasa:j ʔikepa'i]

Annexe 7 : récapitulatif du système des possessifs de Torre / basse vallée

(lou) mé	(li) méi	(la) mia	(la/lâ) mia/e
to	teui	toua	toua/e
so	seui	soua	soua/e
nost	neusti	nosta	nosta/e
vost	veusti	vosta	vosta/e
so	seui	soua	soua/e

Annexe 8 : Parabole du Fils Prodigue « de Torre » (Biondelli 1853)

310

PARTI TERZA

DIALETTO DI TORRE (Valdese).

11. Ün òm avia düi fil;
12. E lu pi giuvu di a sò pare:
Pare, dūne-me la part de bēn che me
vén; e a l'è a partagià sōi bēn.
13. E ün poc aprō, quant lu fil pi
giuvu à agū lūt rabastā, a se n'è anā
fora ent' ün pais lōgn; e là a l'è des-
sipā sō bēn en vivāntent' la desbāncia.
14. E aprō ch' a l'è agū lūt despen-
dū, ūna gran famia è vengūa ente
quel pais là; e a l'è arestā cun rēn
dar tūt.
15. Alura a se n'è anā, e a s'è
būtlā à patrūn cun ün di abillānt
d'aquēl pais, che l'è mandā ent sōi
pusēs per gardā li pōrc.
16. E a desirava de rassasāsse de
le faye che li pōrc magliāven; ma
gūn gliene donava pa.
17. Manamān com' a l'è arvegū
a se istēs, a l'è dit: Che de manuā
a j'è a la cà de mè pare, ch' an de
pan sū ch' i vūlen, e mi mōru de
fam!
18. Me lēverēi, e me ne vau pōi
da mè pare, e li diu pōi: Pare, ai
pecā cuntra lo siēl e cuntra tū;
19. E siu pa mal dēgn d'esse de-
mandā to fil; trātte-me com' ün de
tōi manuā.
20. A s'è duncra levā, e a l'è vengū
da sò pare; e mentre ch' a l'era anca
lōgn, sò pare l'è vist, e a l'è istā
tuch de compassiōn, e curiend a ēl,
a s'è lapā a so cōl e l'è basā.
21. Ma lu fil l'è dit: Pare, ai pecā
cuntra tu siēl e divent tū; e siu pa
dēgn che tū me die to fil.
22. E lu pare di à sōi servitū:
Purtā la pi bella vistimenta, e bū-
lāgile-la; būtlā-li ün anēl ar dē, e
de scarpe ai pē;
23. E menā-me si lu vèl grass, e
massā-lu, e istēma allēgre en min-
giānt-lu;
24. Perché mò fil ch' u viē-si, era
mort, ma a l'è arsūscitā; a l'era
perdū, ma a l'è artruvā. E i se sun
būtlā allēgraent a mingtā e bēure.
25. Manamān lu fil pi vegl era ai
ciāmp; e com' a se n' en turnava e ch' a
l'appruciava de la cà, a l'è udū la
mūsica e lu bal.
26. E a l'è demandā ün di servitū,
e j' à spīā sò che l'era?
27. E que' servitū gli di: Tō frāire
à vengū, e tō pare à massā lu vèl
grass, perché ch' a l'è turnā travā
san e sarv.
28. Ma a s'è būtlā en cūtera, e a
l'è pa vurgū intrā; e so pare ch' è
pōi surti lu pēlava d' intrā.
29. Ma a l'è respondū, e dit a sò
pare: Būcā, la j'è tant' ann che te
servu, e giamāi ai desubēl a tōi ōr-
dine, e pūra tū m'as glamāi dunā ün
ciabri per istā allēgre ensēm a mèi
amis;
30. Ma quant quest-si, to fil, ch' i
mingiā tō bēn cun de done de cat-
tiva vita, è vengū, tū li as massā
lu vèl grass.
31. E lu pare gli di: Mē car fil, tū
sie sampre ensēm a mi, e tūi mei
bēn sun tōi.
32. Vantava bēn istā allēgre e ar-
legrāsse, perché che quest-si, to frāi-
re, era mort; e a l'è arsūscitā; a
l'era perdū, e a s'è artruvā.

Pietro Best, ministro valdese.

Annexe 9 : Parabole du fils prodigue dans le parler de Torre Pellice

N'om avia deui fiy. Èl pì jouvou à dit a so pare : « Pare, doun-me la part d'eredità qu'a'm déou. » E lou pare à fait la partēnha dē si bēn. Apeui quei di, lo fiy à reīnì tut si bēn e ar'è partì per un pais leunh e al à gaspillhà soua fourtuna. Cant al à agū finì tut si bēn, 'na granda fam al é aribà de qué pais. E al à coumansà a santē la miseria. Al é èndā al servisi d'un abitant dē qué pais qu'a l'è mandā ènt i camp a fā la garda ai courin. Al avria ben vougū èmpilī-se la pansa con le caroube qu'i courin a manhavou. Ma lh'era pa nhun que lhi dounavou. Aloura al à ben pēnsà e a s'è dit : « Le pērsoune que travalhou pēr me pare al an 'd pan èn aboundansa e mi seui isì a meurì 'd fam. Veui partē e èndā da me pare e dir-li : "Pare, ai fait pecā countra 'l ciēl e countra ti. Meritou pa pì d'ese chamà to fiy ma chama-me to servitour." ». Aloura al é partì e al é 'ndā da so pare. Cant al èra ancou leunh, so pare a l'è vist e al é 'stà pillhà d'la pietà. Al é courū ènt si bras e a l'è èmbrasā. Lo filh aloura a lhi à dit « Ai pecā countra 'l ciēl e countra ti. Meritou pa pì d'ese chamà to fiy. ». Ma lou pare al à dit a so servitour : « Vitte ! Pourta la pu bèla vistēmēta e visti-le. Buta-le l'anēl al dē e dē scarpe ai pé. Pourta lou vèl gras, masalou e fam festa ! Car me filh quē al èra mort al é ritournā èn vita ; al èra perdū e nou l'an ritrouvā. ». E sē butou a fā festa.

Annexe 10 : Panneaux bilingues dans la partie basse d'Angrogna vers Torre Pellice illustrant l'arbitraire du choix de l'article entre « *ël* » et « *lou* » sur une même zone



TABLE DES MATIERES

Remerciements.....	2
Introduction.....	4
I) Synthèse des connaissances : retour sur la description des vaudois et de leur langue.....	11
1) Histoire du mouvement vaudois.....	11
1.1.1 <i>Naissance et expansion d'une hérésie médiévale (1170-1532).....</i>	<i>11</i>
1.1.2 <i>Lutte et survie de « l'Israël des Alpes » à l'époque moderne (1532-1848).....</i>	<i>14</i>
1.1.3 <i>Le « popolo-chiesa » dans l'Italie contemporaine (depuis 1848).....</i>	<i>18</i>
2) Hérésie porteuse d'occitan : description sociolinguistique.....	20
1.2.1 <i>Rapport historique des vaudois à la langue occitane.....</i>	<i>21</i>
1.2.2 <i>Identités complexes : sociolinguistique occitane des Vallées et de Calabre.....</i>	<i>24</i>
3) Description dialectologique de l' « occitan vaudois ».....	30
1.3.1 <i>Le « patouà » de la Val Pellice au sein de l'occitan alpin.....</i>	<i>30</i>
1.3.2 <i>Enclave occitane en Calabre : o Guardiòl.....</i>	<i>35</i>
II) Méthodologie : point épistémologique, protocole et enquêtes de terrain	40
1) Un étranger de l'autre côté de l'Occitanie : bagage, origine de la recherche et posture de chercheur.....	40
2) Questionnaire.....	46
2.2.1 <i>Enquête sociolinguistique.....</i>	<i>46</i>
2.2.2 <i>Enquête dialectologique.....</i>	<i>48</i>
3) Déroulement des enquêtes de terrain.....	50
2.3.1 <i>Informateurs.....</i>	<i>50</i>
2.3.2 <i>Procédure de recueil des données.....</i>	<i>51</i>
4) Extraction des résultats : retranscription et choix graphiques.....	54

5) Limites et difficultés rencontrées au cours de cette étude.....	56
III) Résultats des enquêtes sociolinguistiques et discussion.....	59
1) L'occitan en Val Pellice et en Calabre : la langue, sa vie, son imaginaire.....	59
3.1.1 <i>La Val Pellice : Vallée occitane et vaudoise du Piémont.....</i>	59
3.1.2 <i>La Gàrdia : la langue isolée.....</i>	76
2) Vaudois et occitans alpins : un dilemme entre religion et langue ?.....	93
3.2.1 <i>Identité et culture réformée et francophone.....</i>	93
3.2.2 <i>« Avec l'occitan je sais pas où je vais finir » : Vaudois et Occitanisme.....</i>	97
3) Occitans de Calabre et question vaudoise : langue et mémoire.....	106
3.3.1 <i>L'îlot-musée guardiol : un bastion occitan loin de l'Occitanie.....</i>	106
3.3.2 <i>« Cattolici per scelta » : Les liens avec les Vallées et l'oubli des Vaudois.....</i>	115
IV) Résultats des enquêtes dialectologiques et discussion.....	121
1) Carrefour linguistique occitan cisalpin : le parler de Torre Pellice.....	121
4.1.1 <i>Contexte cisalpin central : occitan de transition au sein du système des vallées.....</i>	122
4.1.2 <i>Parler de la basse vallée aux confins de l'occitan : entre la haute vallée et la plaine.....</i>	127
2) Le <i>guardiol</i> et ses racines dans la basse Val Pellice.....	148
Conclusion.....	158
Bibliographie.....	161
Annexes.....	169